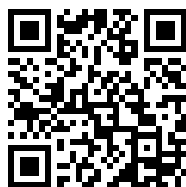

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

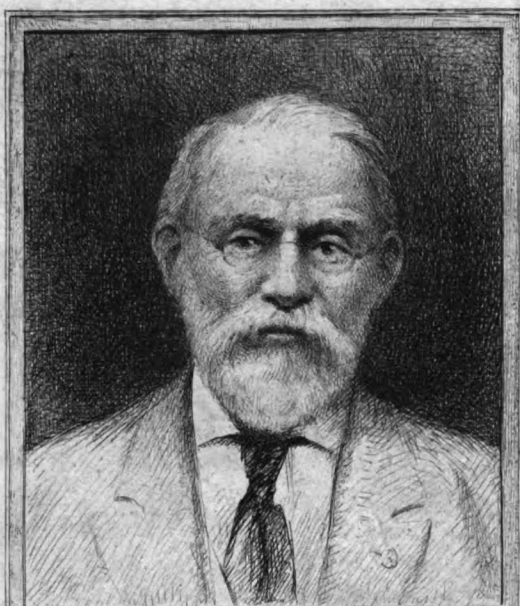
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

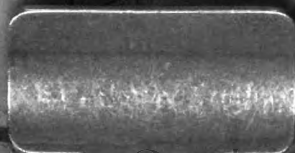
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B 376557



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

1942 Wright 1940





see
a
PS

AS
161
.R4565
v. 17

REVUE DU MIDI

9^{me} ANNÉE — 1^{er} SEMESTRE

Revue du Midi

TOME DIX-SEPTIÈME

(vol. 17)



NIMES

IMPRIMERIE GÉNÉRALE (MAISON GERVAIS-BEDOT)

21, RUE DE LA MADELEINE, 21

—
1895



Manuscript
High.
3.20.33
26766.

Études

SUR

LA NARBONNAISE ANTIQUE

ARLES GALLO-ROMAIN

C'est assez l'usage de rappeler le néant des vanités terrestres en présence des grandes ruines. Mais à Arles, les plus beaux discours du monde resteraient fort en dessous de la saisissante réalité des faits. Une chose est plus triste encore en ce monde que la destruction complète : c'est la déchéance. Lambèse et Tebessa, perdues sous les sables du désert, conservent une poétique majesté, qu'elles perdraient certainement si elles étaient encadrées dans l'étroite enceinte d'un chef-lieu d'arrondissement. Tel est bien, hélas ! le cas de l'antique cité de Constantin : son titre et sa cour de sous-préfecture sont comme un pauvre vêtement étrié de la boutique à treize, jeté sur le torse de l'Apollon du Belvédère. Le visiteur qui parcourt ses rucs obscures, désertes, mal pavées, enchevêtrées les unes dans les autres, et qui contemple les quelques mesquins chalands, amarrés sur les quais solitaires du fleuve, a besoin d'un bien puissant effort d'imagination pour se donner l'illusion de la capitale d'un grand empire, d'une Rome gauloise, *Gallula Roma*, comme l'appelait Ausone. Et cependant, sur

cette rive à peine fréquentée, sur ce large estuaire du Rhône, qui court toujours avec le même bruissement sonore, étaient rangées de véritables flottes, trirèmes de toute performance, galères de toute grandeur, venues d'Espagne, d'Italie, d'Afrique, de Grèce, d'Asie-Mineure, des ports les plus rapprochés comme les plus lointains de l'Orient et de l'Occident méditerranéen. Dans cette grande solitude des Alysamps, se pressait une foule aux vêtements bigarrés, soldats aux étranges armures et au barbare langage, marins, négociants, officiers, comme un échantillon de toutes les races et de toutes les professions alors connues. Cette tourelle enfumée construite en un étrange appareil de briques plates, encastrée dans des maisons de si chétive apparence qu'avec raison on les appellerait des masures, était une dépendance du palais de l'empereur d'Occident; et à quelques mètres de là, dans un obscur cellier, nous retrouvons, presque intacte, la chambre de bains où s'accomplit une de ces tragédies de cour, si fréquentes au v^e siècle, et qui empruntent à la noblesse de la victime l'éclat retentissant d'un grand événement historique. Ici, Constantin régna et lentement elabora les éléments de sa grandeur future. Il y eut une heure, dans l'histoire, où, de ces ruines, aujourd'hui si miséreuses, de ce coin de terre si lamentable, sont partis les ordres souverains qui agitaient le monde alors connu. Arles et Trèves! ces deux villes ont eu même destinée, et se correspondent dans l'histoire comme par leur position géographique: Trèves, but d'arrivée, Arles, point de départ du grand courant commercial, qui circulait à travers la Gaule et la Germanie méridionale, se bri-

sant en route en d'innombrables réseaux, et conservant encore assez de puissance, après avoir touché le Rhin, pour atteindre les bords lointains de la Grande-Bretagne et de la Scandinavie (1). Toutes les deux ont connu la splendeur des assises impériales ; toutes les deux ont subi l'humiliation de la déchéance, Arles plus encore que Trèves, mais conservant du moins sur sa rivale l'avantage du charme que la nature lui a donné et que les hommes n'ont pu lui enlever, la splendeur de son éclatant soleil et de son beau ciel.

I

Arles doit sa fortune originelle aux heureuses dispositions du site choisi par ses premiers habitants. Sa topographie se résume en ces deux traits, qui furent l'idéal des grandes cités maritimes de l'antiquité : un estuaire fluvial qui portait les galères du plus fort tonnage ; un rocher isolé pouvant servir de citadelle. Entre la colline et le fleuve, un espace assez large pour que les comptoirs commerciaux pussent se développer à l'aise. A cet endroit le Rhône se confondait presque avec la mer dont il était moins éloigné qu'aujourd'hui ; les étangs s'enfonçaient dans la profondeur des terres, entourant d'une ceinture d'eau les lignes de falte qui

(1) L'auteur anonyme de l'*Expositio totius mundi*, après avoir parlé de Trèves, ajoute : « Similiter autem habet (Gallia) alteram civitatem in omnibus ei adjuvantem, quæ est super mare, quam dicunt Arelatæm, quæ ab omni mundo negotia accipiens, prædictæ civitati emittit. » Ed. Cougny. *Extraits des auteurs grecs*, t. I, pp. 342-343.

prolongent de ce côté par soubresauts la chaîne des Alpines. Même encore à une date relativement récente, pendant la période Gallo-Romaine, la plaine qui sépare Montmajour du monticule de Mouleyrès, le premier centre de l'habitation arlésienne, n'avait pas encore été desséchée et n'était qu'un vaste marécage. Ce plateau, dont le point culminant ne dépasse pas vingt-huit mètres au-dessus du niveau de la mer, apparaissait comme une sorte de presqu'île, rattachée seulement à la terre ferme au nord-ouest, du côté de Tarascon. Toute l'activité des communications, si primitives qu'elles fussent, devait donc s'efforcer fatalement par voie de navigation maritime ou fluviale.

Mais quels furent les premiers habitants historiques de ce mamelon si avantageusement placé pour le commerce ? J'entends par habitants historiques les peuples dont les noms nous sont connus et dont la nationalité, pour si indécise et tremblante qu'elle soit, s'affirme par une sorte de vie sociale commune et prolongée. Sans doute les géologues ont cru retrouver dans les grottes de Mouleyrès et de Montmajour et jusque dans les plus intimes sous-sols de la Camargue des traces de l'homme quaternaire : mais ce n'est là qu'une poussière d'humanité. L'histoire positive ne commence guère qu'avec les colons Massaliotes qui sont venus occuper les embouchures du Rhône, et donnèrent à ce nouveau comptoir le nom poétique de *Théline* : encore n'est-ce guère qu'un profil d'histoire un peu indécis. Les érudits sont généralement assez d'accord pour reporter la date de la fondation de Marseille vers l'an 600 av. J. C. Les Ligures occupaient alors cette partie de la

région méditerranéenne, et c'est à eux que les Phocéens colonisateurs durent une hospitalité assez cordiale pour avoir revêtu dans la tradition orale le symbole d'un hymen ardemment sollicité et facilement accordé (1). En ces premiers temps l'ennemi dangereux pour les Grecs comme pour les Ligures était le Sémite âpre au gain, le Carthaginois aventureux et souple, qui poursuivait le monopole du commerce avec les pays du Centre et du Nord, et qui peuplait de ses comptoirs le rivage Lygistique. Ce fut seulement à la suite d'une série de combats sanglants que les Phocéens, débarqués dans le port de Marseille, purent s'assurer le droit à l'existence et étendre leur influence (2). Ils avaient pour eux la merveilleuse situation de Marseille qu'ils abordaient plus facilement venant du côté de l'Italie et évitant ainsi les caprices de l'orageux golfe de Lion, tandis que les Carthaginois, pour trouver une navigation plus calme, étaient entraînés du côté de l'Ouest à longer les côtes de l'Espagne et à y chercher leurs principaux établissements. Que l'embou-

(1) Je résume sur ce point l'opinion de M. d'Arbois de Jubainville, l'érudit le plus autorisé en ces difficiles questions et sans m'en dissimuler d'ailleurs le caractère hypothétique. « Le nom du Rhône serait d'origine Ligure. L'H est un témoin qui atteste la nationalité grecque de ce nom. Or à l'époque de la fondation de Marseille (vi^e siècle av. J.-C.), et plus tard quand fut rédigé le périple de Scylax (iv^e siècle), les Marseillais n'avaient pour voisins que des Ligures. Les Gaulois ne sont arrivés dans le voisinage d'Arles que vers le iii^e siècle avant l'ère chrétienne. La plupart des noms des cours d'eau sont d'ailleurs d'origine, non Gauloise, mais Ligure. Il existait trois autres Rhônes en Gaule, dans le Messin, près du Mans et enfin dans le Quercy.

(2) Thucydide, qui connaît d'ailleurs fort mal la géographie de cette partie du monde méditerranéen, et dont le scholiaste met Marseille en Afrique, nous a conservé le souvenir de ces combats. (Hist. I, XIII).

chure du Rhône ait été conquise par les Massaliotes et qu'ils y aient fondé une colonie durable, cela est établi par le fait que la ville d'Arles porta le nom grec de Thélène jusqu'à l'invasion Gauloise (1). Celle-ci eut lieu assez vraisemblablement dans le courant du III^e siècle avant notre ère : mais nous ignorons son importance et son étendue. Y eut-il conquête et dépossession ? Ou simplement fusion lente entre les anciens habitants Ligures et quelques tribus Celtiques poussées en avant-garde par le flot de l'invasion ? Tout ce territoire entre Rhône et Durance présente une étrange confusion de races, un Caucase minuscule où les auteurs anciens ne parviennent pas à se reconnaître, et où l'honnête et exact Strabon lui-même laisse planer une grande obscurité. Quoiqu'il en soit le comptoir de Thélène change de nom à ce moment (1) ; la colonie Marseillaise s'appellera désormais *Arelate*, des deux racines Celtiques *Arr-leith*. Cela semble bien indiquer que les Massaliotes furent dépossédés ; mais ils demeurèrent sans aucun doute les grands négociants et les éducateurs du pays. Arles devint un entrepôt commercial, le port Gaulois par excellence, vers qui convergeaient et où venaient se ravitailler les colporteurs descendus des hauts plateaux du centre, hôtes habituels du marché de Nîmes.

L'influence Massaliote reprit le dessus au moment de la conquête de la Gaule méridionale transalpine par les armées Romaines. Domitius Ahenobarbus et Fabius Maximus durent au précieux con-

(1) Theline vocata, sub priori sæculo
Graio incolente...

Arrien Or, Maritima. Vers : 680-681,

cours de la cité Phocéenne d'extraordinaires facilités de ravitaillement et une base solide d'opérations. Tous les ports de la côte occidentale furent entraînés dans l'orbite de Marseille, qui, grâce à son alliance avec Rome, devint une petite capitale dont le nom, l'influence et l'action sociale allaient s'accroissant sans cesse.

L'invasion des Cimbres et des Teutons fut l'occasion d'un de ces grands travaux d'intérêt public qui transforment toute une région; je veux parler du creusement par Marius de ce fameux canal, qui, sous le nom de *fossa Mariana*, mettait en relation directe le Rhône avec Marseille, par l'étang de Berre. Il fut construit dans un but stratégique : assurer le ravitaillement de l'armée Romaine, campée dans les environs d'Arles, et lui amener, à l'abri des partisans ennemis et des dangers de la navigation côtière, les approvisionnements dont elle avait besoin. Ce fut toujours, c'est encore une douce occupation pour nos savants méridionaux de déterminer l'emplacement exact de ce canal. Je me garderais bien de m'engager dans la mêlée et d'y engager avec moi mes lecteurs. En cette matière, qu'importent quelques kilomètres en deçà ou en delà? Le canal de Marius a existé; son but, sa raison d'être, sa direction, ses conséquences sont parfaitement connus; il est venu à son heure dans l'évolution commerciale de notre pays, a rendu plus facile la navigation du Rhône, a permis d'éviter l'entrée des bouches obstruées par les atterrissements du fleuve; il a ouvert pour les ports d'Arles et de Marseille, pour ce dernier surtout, une nouvelle ère de prospérité. [Cela surtout intéresse l'his-

toire, le reste est une satisfaction apportée à une curiosité légitime sans doute, mais qui, je le crains bien, ne pourra jamais découvrir la solution définitive.

Comme toutes les grandes commotions internationales, l'invasion des barbares germaniques fut suivie d'une explosion de prospérité et d'un grand mouvement commercial d'importations et d'exportations entre peuplades violemment et soudainement mises en présence. Les marchands Grecs et Latins passèrent par la trouée si largement faite par les Cimbres et les Teutons. Pour la première fois peut-être depuis la conquête, les plus lointains provinciaux, Helviens, Gabales ou Rutènes sentirent tout le poids et aussi tout le prix de la force Romaine. Le port Rhodanien gagna beaucoup à l'activité nouvelle imprimée aux transactions avec l'intérieur. Il semble d'ailleurs que la politique des gouverneurs envoyés par le sénat ait été de maintenir à côté de Marseille comme une sorte de rivale, dont l'importance put rendre inutiles, le cas échéant, les vellétés d'indépendance ou d'hostilité de la grande ville alliée. Les trois embranchements de la voie Aurélienne, qui portaient de Rome pour aller en Gaule et en Espagne, vinrent converger à Arles, laissant de côté Marseille et son territoire. Ces précautions prises par la république contre des troubles extérieurs ne servirent qu'une fois ; ce fut pendant la guerre civile et contre la constitution républicaine. Lorsque César eut décidé de détruire l'hégémonie de Marseille dans la province, il trouva dans les arsenaux d'Arles des ressources suffisantes pour y faire construire douze grands navires, que son lieutenant

D. Brutus sut si bien employer et avec lequel il gagna la bataille navale des îles Pomégués. Cette fidélité méritait sa récompense, et César n'était pas homme à l'oublier. Aussi au moment de la tentative d'organisation de la province entreprise en 49 avant Jésus-Christ, Arles reçut-elle le titre et les droits de colonie Romaine en même temps qu'une déduction des soldats de la sixième légion (1). Le légat chargé de l'organisation de cette colonie était le grand-père de Tibère, qui se trouvait ainsi compter parmi ses aïeux et le premier conquérant de la province et celui qui recevait la tâche de lui assurer les bienfaits de la paix Césarienne.

(A suivre)

GEORGES MAURIN.

(1) Remarquer le numéro de la légion qui fournit les colons d'Arles ; c'est la même que celle de la colonie Romaine de Fréjus qui s'appelait Forum Julii sextanorum. Nous savons d'autre part par les *Com. de Bell. Gall.* (vii § 40) que cette légion avait été commandée longtemps par P. Sulpicius Rufus, que nous voyons employé dans les expéditions maritimes et chargé de défendre *Portus Ibius* (ibid., iv, 22). La sixième légion et son chef devaient avoir la spécialité des guerres maritimes, et ainsi s'expliquerait l'envoi des légionnaires retraités dans ces deux ports colonisés.

NOTICE

SUR

La Vie et les Œuvres de J.-B. LAVASTRE

Jean-Baptiste Lavastre naquit à Nîmes, le 27 août 1834. Son père, petit fabricant de chaises, le plaça, dès qu'il sortit de l'école, vers l'âge de treize ou quatorze ans, chez un peintre en bâtiments, nommé Rey, qui exerçait son industrie dans une rue de la vieille ville, à quelques pas de la Maison-Carrée, dont elle porte le nom. Ce brave homme ne pouvait rien enseigner à son élève, si ce n'est à peindre des portes et des contrevents, ce que fit consciencieusement le jeune Lavastre, pendant les deux années qu'il passa chez lui.

Si quelquefois, en dehors de ce travail prosaïque, il fit de timides essais de peinture d'ornement, on peut dire que ce fut avec ses aptitudes personnelles d'enfant curieux d'apprendre, avec ses modestes connaissances d'écolier studieux.

En effet, il suivait assidûment les cours de l'école de dessin que dirigeait alors M. Boucoiran, et, dans les heures de loisir que lui laissait son patron, il courait la campagne avec un album qu'il remplissait de croquis, ou une boîte à peindre. C'est devant les grands horizons où l'entraînait sa vive et ardente

imagination, à l'air pur des garrigues, sur les routes poudreuses, sous le mystérieux feuillage argenté des oliviers, que ses yeux et sa jeune intelligence s'ouvrirent à la lumière. Ces courses joyeuses lui révélèrent l'éclatante poésie du pays natal, et il reçut de bonne heure ces premières impressions de la grande nature dont il garda toute sa vie de profonds et durables souvenirs.

Voyant la facilité et les rapides progrès de son élève, qui était résolu à quitter sa ville pour Paris, le Lirecteur de l'École le présenta à M. Feuchère, architecte du département et ancien décorateur de l'Opéra. Celui-ci lui donna une lettre de recommandation pour son camarade, le fameux Despléchin, et Lavastre se mit en route.

Pendant les premiers temps de son séjour à Paris, il recevait de son père une pension si modeste qu'il dut, pour vivre, chercher des travaux industriels peu propres à satisfaire sa soif d'érudition. Reçu parmi les élèves de Despléchin, il passait une partie de sa journée dans l'atelier du décorateur de l'Opéra. Le soir, il suivait régulièrement les cours d'une école municipale de dessin, et, rentré chez lui, il employait encore une partie de la nuit à dessiner et à étudier.

Il connut alors de durs moments d'épreuve, mais, plaçant très haut ses aspirations d'artiste, il cherchait opiniâtrément sa voie, supportant avec la plus sereine philosophie les misères de son isolement. C'était déjà un dessinateur habile, mais, dans la jeunesse de son enthousiasme, il rêvait de grand art, de grande peinture, et ne semblait donner à ses études

de décorateur que la seconde place dans ses ambitions.

Il exposa pendant quelques années des paysages qui lui firent honneur et dans lesquels il montrait un sentiment de composition déjà personnel.

Despléchin ne s'y trompa point. Il l'entraîna de tous ses conseils dans la carrière qu'il devait un jour illustrer, et, avec cette foi communicative des croyants, il lui fit entrevoir tout ce qu'il y a d'élevé dans l'art du décor tel que les maîtres l'ont compris.

Longtemps on a considéré à tort la peinture de théâtre comme un art secondaire. A entendre certains esprits étroits, le grand art ne saurait trouver place dans les régions inférieures de la peinture décorative en général. Comme si la grâce exquise, l'esprit de présentation, la délicatesse de certains panneaux du XVIII^e siècle n'étaient pas là pour montrer que les plus grands artistes ont mis l'empreinte de leur génie dans de simples travaux d'ornement. Et, d'ailleurs, ne trouvons-nous pas les noms les plus illustres de cette brillante école française du XVIII^e siècle sur d'innombrables peintures qui ne sont que de délicieux décors ? La liste en serait trop longue. L'un des bijoux de notre Louvre, pour n'en citer qu'un, le *Départ pour Cythère*, n'est-il pas la plus enchanteresse des fantaisies décoratives ?

L'adorable légèreté de ce rêve, où se retrouvent les plus heureuses visions du génie de Watteau, égale les œuvres du plus grand style, et peut prendre place à côté des plus glorieuses pages de la peinture.

Placez cette admirable toile à côté d'une œuvre diamétralement opposée, d'un tableau d'un Rembrandt ou d'un portrait de Velasquez, par exemple, et dites encore si le pur rayonnement de l'art ne peut éclairer également les manifestations les plus diverses.

Et, après le grand Watteau, Boucher, Fragonard, Lagrenée, Lemoyne, Bouchardon, les Slodtz, les Caffieri, Houdon et tant d'autres n'ont-ils pas laissé des œuvres décoratives qui suffiraient à immortaliser leurs noms ?

De même, dans le grand siècle, de puissants metteurs en scène, des artistes de haute race, Coysevox, Lebrun, Coypel, Girardon, Coustou, peintres et sculpteurs, nous ont légué, dans cet ordre d'art, des pages magistrales, des types incomparables de noblesse et d'éloquence, merveilleux décors, tous empreints de la majesté des royales demeures qu'elles devaient compléter si magnifiquement.

Quant à la peinture de théâtre, qui brille aujourd'hui d'un éclat qu'aucune époque n'a connu, est-il une manifestation d'art plus complète, dans le sens esthétique du mot, que certains tableaux de nos grandes scènes, purs chefs d'œuvre de reconstitution architecturale et archéologique, évocations grandioses de toutes les époques de l'histoire, ou fantaisies superbes, dans lesquelles une science impeccable éclaire de sa magie et enveloppe de son illusion les figures qui les traversent, terribles ou charmantes, monuments héroïques dignes de la pensée de Shakespeare, bois sacrés où peut chanter l'âme de Mozart.

Non, ce n'est pas un art secondaire celui qui peut atteindre ainsi les plus hautes sphères du

T. XVII, 1^{re} liv., Janvier 1895.

rêve et donner de semblables fêtes aux yeux du dilettante.

Est-ce que, dans tous les arts plastiques, les œuvres les plus consacrées par le temps ne sont pas d'admirables décors en ce sens qu'elles dégagent l'expression du beau dans sa plus complète harmonie, dans son rythme le plus pur.

Lavastre avait compris tout cela dans les paternels conseils de son maître et il allait désormais consacrer toute la vigueur de son esprit à l'étude des connaissances multiples qui devaient lui permettre d'arriver en quelques années au premier rang.

Il faut, pour réussir dans la peinture de théâtre, art des plus difficiles, posséder avec cent autres qualités techniques, un sens parfait de la couleur, une entente prodigieuse des effets, des mille variations que font naître les combinaisons infinies de la lumière artificielle, une facilité d'invention sans cesse en éveil, et encore ce don qui les résume tous dans la synthèse de l'illusion, le sentiment de la grandeur.

En dehors des difficultés que présente la connaissance pratique des moyens d'exécution, et qu'il surmonta si rapidement à force de volonté, Lavastre se livra tout entier avec l'élan passionné de ses vingt ans à l'étude approfondie de l'Architecture, de la Perspective et de l'Archéologie. Mais que de labeurs, que de veilles devaient lui coûter ses futurs triomphes !

En effet, il suffit d'avoir visité une de nos plus grandes scènes, de s'être aventuré dans les complications monumentales et toute la machinerie

théâtrale d'un grand décor pour comprendre ce qu'exige d'intelligence et de savoir la composition d'un tableau de l'Opéra, par exemple.

Celui qui, bien jeune encore, se sentit capable de mener à bien de pareilles entreprises, celui qui, grâce aux ressources de son talent, sut animer d'un souffle de vie si intense presque toutes les œuvres de nos grands écrivains et de nos grands musiciens, était un peintre, un architecte, un archéologue et, par dessus tout, un charmant poète.

Avec la simplicité affable qui était le fond de sa nature, et le rendait si sympathique, il exprimait un jour devant nous, en termes pittoresques, cette nécessité de connaissances infinies inhérentes à sa profession :

« Nous devons tout connaître, disait-il. Un jour
« on nous demande une cathédrale gothique ; un
« autre, le bain des Sultanes de l'Alhambra, et le
« lendemain, un coucher de soleil dans les pampas
« de l'Amérique. »

La sûreté de son érudition et de son goût éclate dans les maquettes qu'on peut voir à la Bibliothèque de l'Opéra. Sa science est à l'aise dans tous les domaines, et déchiffre toutes les énigmes. Les styles des époques les plus obscures n'ont pas de secret pour lui.

Ses interprétations sont toujours d'une limpidité remarquable, soit qu'il ait à rendre l'éclatante architecture et la décoration aux mille bizarreries symboliques de l'Extrême-Orient, soit qu'il ait à évoquer quelque une de ces demeures féodales, témoins farouches des luttes implacables du moyen-âge, ou que sa verve de coloriste s'ingénue à faire

revivre à nos yeux la majesté sereine et lumineuse des monuments de l'antiquité.

On demeure surpris devant une œuvre aussi considérable. Si Lavastre n'avait produit que ces maquettes, sa vie eût été déjà merveilleusement remplie ; mais il en était aussi l'exécutant.

Aucun peut-être parmi ses contemporains et ses devanciers n'a rendu avec une sensation de vérité plus pénétrante les grands caractères du paysage, tous les pittoresques caprices de la nature. Aucun n'a mis plus de poésie mélancolique dans la douceur champêtre des sites paisibles, aux ciels légers, aux feuillées profondes, d'où monte jusqu'à l'âme du spectateur le chant du pâtre ou l'éternelle mélodie d'amour.

Sans doute, il trouvait dans les souvenirs de sa jeunesse un précieux reflet des grandes et sévères beautés que son œil de peintre avait aimées dès l'enfance et un écho attendri de ses premières joies d'artiste né.

Travailleur infatigable, il ne quittait l'atelier Despléchin que pour se rendre à celui de l'Opéra. On le voyait fort peu en dehors de ce champ d'étude sur lequel s'est concentrée toute sa vie.

Despléchin qui avait pris son élève en haute estime dès ses débuts, n'avait pas tardé à lui confier une partie de ses plus importants travaux. Une des premières peintures qu'il exécuta avec son maître fut la décoration murale des grands panneaux représentant les villes de Paris, Marseille, Montpellier et Genève, qui se trouve encore aujourd'hui dans les salles du buffet de la gare de Lyon-Per-rache.

Lavastre fut à partir de ce moment le principal collaborateur de son maître jusqu'au jour où il devint son associé, vers 1863. Il avait alors vingt-huit ans. Déjà, il avait exécuté les décors d'un grand nombre d'ouvrages qui périrent dans l'incendie de la salle de la rue Lepelletier. A la fin de l'année 1871, Despléchin mourut, et son élève prit la succession de ses travaux.

M. Halanzier venait d'être nommé directeur de l'Opéra. Il mit au concours un projet de décoration de la *Coupe du roi de Thulé*, le tableau représentant la mer. Lavastre l'emporta sur un groupe d'artistes tous célèbres et distingués dans leurs genres, ce qui mit définitivement sa personne en lumière.

Peu de temps après s'ouvrait le nouvel Opéra, et il fut dès lors chargé des décorations les plus considérables, soit pour la réfection du Répertoire, soit pour les pièces nouvelles.

On peut citer parmi ses tableaux du Répertoire les plus admirés : la place publique de *la Juive*, la neige du *Prophète*, l'intérieur de l'Alchimiste, la prison et l'apothéose de *Faust*, le jardin de Chenonceaux des *Huguenots*, le vaisseau de l'*Africaine*, la gorge aux loups du *Freychütz*, les deux grands palais de *Don Juan*, le cloître de *Robert le Diable*, le lac de *Guillaume Tell*, la terrasse d'Elseneur et le lac d'Ophélie d'*Hamlet*, l'incendie du 5^e acte de *la Reine de Chypre*, le 1^{er} acte de *la Muette* et le parc du château de Chinon de *Jeanne d'Arc*.

Pour les pièces nouvelles, il donna à l'Académie nationale de musique les décors suivants qui lui valurent autant de triomphes : le palais d'Indra du *Roi de Lahore*, l'intérieur grec et les rochers du

quatrième acte de *Sapho*, le quatrième acte du *Cid*, l'intérieur et l'enfer de *Françoise de Rimini*, les Arènes d'Arles dans le ballet de la *Farandole*, l'auberge de *Tabarin*, l'atelier et la place publique d'*Ascanio*, l'arbre de vie du ballet *Yedda*, le village breton du ballet la *Korrigane*, l'intérieur égyptien et Memphis d'*Aïda*, le palais et l'église de *Lohengrin*.

Peu de temps après son arrivée à Paris, Lavastre y avait appelé son frère aîné Antoine ; il l'avait aidé de ses conseils , et en avait fait un dessinateur de perspective théâtrale des plus habiles. Après avoir été longtemps le collaborateur de Cambon , Antoine Lavastre, à la mort de celui-ci, en 1876, était devenu l'associé de son ami Carpezat, l'un des plus brillants élèves de ce maître, et tous deux avaient pris son atelier. L'aîné des Lavastre mourut en 1883, et Jean-Baptiste s'associa alors avec Carpezat , dont il était aussi l'ami depuis de longues années.

Les beaux succès de Lavastre se continuèrent dans cette association, et les deux grands artistes rivalisèrent de talent dans une série de décors dont les plus fameux sont , pour l'Opéra : le deuxième acte du *Tribut de Zamora* , le troisième acte de *Henri VIII*, le cirque romain de *Polyeucte* , le quatrième acte de *Patrie*, le tableau du ballet *les Deux Pigeons*, le lac, le palais enchanté et la forêt de *Sigurd*.

Pour le Théâtre-Français, ils peignirent : la chambre de la Reine, dans *Hamlet*, le château de Nangis de *Marion Delorme* , la place publique du *Cid* , le palais de *Zaïre*, la maison de Triboulet, dans le *Roi S'amuse*, la chambre de la Reine de *Ruy-Blas*, le

premier et le deuxième actes de *Garin*, et tout récemment la Conciergerie du quatrième acte de *Thermidor*.

La Direction de l'Opéra-Comique fit aussi appel au talent de Lavastre, et il exécuta pour ce théâtre un grand nombre de décors, parmi lesquels il faut mentionner surtout : la forêt de Saint-Germain de *Cinq-Mars*, le cirque de *Carmen*, les bains de *Cléopâtre*, le paysage des environs de Bruxelles du *Comte d'Egmont*, le troisième acte d'*Esclarmonde*, la forêt vierge de *Lakmé*, le désert de *Joseph*, l'intérieur et le vaisseau de la *Perle du Brésil*, le palais de *Zampa*, des tableaux pour *Jean de Nivelle*, les *Noces de Figaro*, le *Roi l'a dit*, *Maître Ambros*, la *Nuit de Saint-Jean*, *Psyché*, les *Contes d'Offmann*, *Roméo et Juliette*, *Richard Cœur de Lion*, le *Roi malgré lui*, le *Songe d'une Nuit d'été*, la *Tempête* et le *Roi d'Ys*.

Tous les grands théâtres s'adressèrent à Lavastre dont la renommée comme maître décorateur était devenue presque universelle.

Ne pouvant répondre à toutes les commandes qui lui venaient, non-seulement de France, mais encore de l'étranger, il sut choisir, avec le caractère et la dignité d'un homme épris de son art, entre les séductions de la fortune et les hautes conceptions de ses rêves. Jamais il ne dérogea aux principes de sa foi esthétique, et son talent fait de probité ne consentit jamais à servir des entreprises dans lesquelles il ne voyait que des succès d'argent sans bénéfice pour le renom de l'Art français.

Même pour les grands théâtres de genre qui le sollicitèrent, il ne peignit que les scènes dans lesquelles l'indépendance de ses idées et ses ressour-

ces d'imagination pouvaient se donner libre cours.

C'est ainsi qu'il brossa pour le théâtre de la Gaité des décors étincelants de fantaisie et de charme comme l'Olympe d'*Orphée aux Enfers*, le ravin et le palais des diamants de *Geneviève de Brabant*, le paysage des moissons du *Chat-Botté* et d'autres délicieuses féeries, poétiques incursions au pays des songes, qui montraient encore, sous les couleurs les plus spirituelles, un des côtés curieux de son inépuisable facilité.

En dehors de ses grands travaux scéniques pour lesquels il a exécuté près de trois cents maquettes en l'espace de vingt années, Lavastre a peint un assez grand nombre de plafonds de théâtres et de rideaux d'avant-scène. Bien des salles de spectacle et leurs foyers lui doivent leur décoration intérieure.

Dans la section des Arts du théâtre à l'Exposition universelle de 1878, comme à celle de 1889, un des attraits consistait en une série de maquettes des principaux décors exécutés par Lavastre pour l'Opéra.

A la suite de l'Exposition de 1878, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Cet homme éminent autant que modeste s'enferma de plus en plus dans ses ateliers pour se consacrer aux œuvres qui lui furent régulièrement demandées par les différentes directions de l'Opéra.

Toujours semblable à lui-même, il redoublait de force et d'énergie devant un labeur qui semblait devoir épuiser les plus robustes ; mais, dans sa chère solitude, les honneurs les plus enviés vinrent le trouver, et avec eux un surcroît de travail devant lequel il ne devait faiblir qu'à ses dernières heures.

Vers 1878, l'État et la ville de Paris le nommèrent membre des Commissions supérieures des Beaux-Arts chargées de juger les concours et les travaux artistiques. Il fut également membre de la Commission des travaux d'art de la Manufacture nationale des Gobelins pour laquelle il exécuta plusieurs modèles de tapisseries, et remplit les mêmes fonctions à la Manufacture nationale de Sèvres.

Il fut encore nommé par la Ville de Paris membre de la Commission des Fêtes. Ce titre ne devait pas être une sinécure lors de la grande Exposition de 1889, qui dut à Lavastre une si grande part de ses inoubliables magnificences.

Qui ne se souvient du défilé allégorique et charmant de ces élégantes figures qui couronnaient le Dôme Central, le Dôme des palais des Beaux-Arts et des Arts libéraux ?

A peine venait-il de terminer ces peintures qu'il exécuta la colossale décoration de l'Ode Triomphale de Maria Holmès au Palais de l'Industrie.

Cette décoration occupait le quart de la surface de la nef. Le rideau circulaire mesurait 60 mètres de large sur 27 de haut. C'est le plus vaste qui ait été fait jusqu'à ce jour.

Lavastre, par son activité dévorante et sa puissance d'exécution, avait largement mérité, en menant à bien de tels travaux, la reconnaissance de la Ville de Paris dont les splendeurs et les fastes étaient en grande partie son œuvre. Il fut nommé officier de la Légion d'honneur le 1^{er} mai 1889.

Ce fut parmi les artistes un applaudissement unanime. Tous, depuis les plus illustres, professaient une sincère admiration pour la personnalité artisti-

que de Lavastre. Il fut à ce moment question de le faire entrer à l'Institut. Ce suprême hommage eût honoré l'Académie autant que l'homme.

Les travaux vraiment extraordinaires qu'il avait pu accomplir dans l'année 1889 devaient enfin avoir raison de sa vaillante nature. Un an après l'Exposition qui avait consacré son nom de peintre, il fut atteint du terrible mal qui devait l'emporter. Cependant, il ne put se résigner à abandonner le travail, les joies intellectuelles pour lesquelles il avait vécu sans partage.

Jusqu'à son dernier souffle il s'occupa de la direction de son atelier, prodiguant ses conseils à ses élèves et à ses collaborateurs, et mourut, le 24 septembre 1891, dans sa campagne de la Jonchère en Seine-et-Oise, où les paysages des rives de la Seine l'avaient si souvent inspiré, où il avait tant aimé à peindre et à rêver quand il pouvait dérober à ses grands travaux quelques heures de liberté. Il nous laissait le souvenir d'un noble artiste, d'une vie empreinte d'idéal et de désintéressement, et des œuvres assez belles pour lui assurer une place considérable dans l'histoire de l'Art décoratif de notre temps, dont il restera un des maîtres les plus expressifs et les plus séduisants.

A. LAHAYE.

G Y P

ET LA HAUTE VIE PARISIENNE

Leurs Ames, ainsi est intitulé le dernier roman publié par Gyp. Ce roman, comme tous ceux qui sont sortis de la plume féconde de leur auteur, devrait être lu des gens du « monde », je parle du monde de la haute vie, et de ceux qui n'en sont pas : des uns, pour les en dégoûter, et des autres, pour les consoler de n'en être point. Oui, vous tous, hommes et femmes, épris de « chic », de « snob » ou de « cant », trois synonymes ou presque, ardents à vous montrer dans les salons de marque, qui ne comprenez pas qu'on se plaise au théâtre un autre jour que le jour fixé par la mode, ou au Bois dans une autre allée que celle où flirte M. de Fryleuse avec Mme d'Houbly, vous que trouble dans votre sommeil le remords d'une jupe ou d'une redingote dont la coupe date déjà de l'avant-veille, lisez Gyp, et si vous n'êtes pas totalement dénués d'intelligence, — ce qui, après tout, peut arriver — vous reviendrez de votre manie, qui vous rend inquiets et stupides, en attendant qu'elle vous rende pervers. Et vous aussi, lisez Gyp, médecins, notaires, professeurs, avocats de province, employés des Contributions ou de l'Enregistrement, bourgeois en un mot, qui n'êtes pas de ce « monde », mais qui voudriez en être, qui, n'en

ayant pas la réalité, vous en payez au moins l'illusion dans la lecture du *Figaro* ou du *Gaulois*, et qui, au défilé de tant de noms ronflants ou exotiques, et à l'annonce de tant de rallys, de garden-partys, de five o'clock, de premières et de bals travestis, restez bouche bée et plongés dans une respectueuse admiration. Oui, lisez Gyp, et vous prendrez en pitié cette haute vie, cette « fête » perpétuelle qui excite votre convoitise, et aussi cette bande de toqués et de marionnettes, d'imbéciles ou de scélérats qui s'agitent dans ce milieu artificiel et corrompu. Vous accepterez gaiement de ne pas y goûter, vous disant non pas : « Ils sont trop verts », mais peut-être : « Ils sont trop mûrs. »



Tous les romans de Gyp se déroulent dans le même milieu. Que l'action se passe en province, à Pont-sur-Sarthe, comme dans le *Mariage de Chiffon*, ou à Paris, comme dans *Leurs Ames*, les personnages sont toujours du high-life. Vous penserez peut-être qu'il faut que je ne m'y connaisse pas, pour que j'ose placer sur la même ligne le high-life de la capitale et celui d'un chef-lieu d'arrondissement. Détrompez-vous. Je sais que la société « chic » de province a une infériorité marquée vis-à-vis de la société « chic » de Paris : moins de corruption et plus de ridicules. Mais avouez de votre côté qu'elle fait des efforts méritoires pour égaler son modèle, — au moins pour ce qui est de la corruption.

Leurs Ames nous transporte donc à Paris, pas à Montmartre, bien entendu, ni à Ménilmontant, mais

au vrai Paris, au seul Paris que reconnaisse un snob, au quartier des Champs-Élysées. Nous graviterons autour de l'Arc de l'Etoile, nous habiterons au Parc Monceau ou avenue Montaigne, nous ne laisserons pas notre pur sang ou notre coupé se risquer ailleurs qu'aux Champs-Élysées ou au Bois, nous prendrons des leçons de bicyclette au manège Grand, nous assisterons à la répétition du ballet à l'Opéra, et nous irons à la messe ?... nulle part. Me voilà désempoigné. J'aurai juré, Gyp, que vos héros ne manquaient pas la messe élégante de la Madeleine ou de Saint-Augustin.

L'intrigue de *Leurs Ames* est assez flottante. C'est plutôt une succession de tableaux qu'une intrigue proprement dite. Mais si ce roman est un des moins liés parmi ceux de Gyp, c'est en revanche un des plus suggestifs. Voici le sujet. Le Comte Jacques d'Argonne a épousé Christiane de Bracieux. Jacques est un charmant garçon, mais snob :

Très ébloui par le luxe que sa fortune relativement modeste lui interdisait, Jacques d'Argonne admirait de confiance ceux qui pouvaient faire ce que lui ne faisait pas. Tenu, pendant toute sa jeunesse, en lisière par des parents avarés et desséchés, il s'était lancé à corps perdu dans le monde qu'il avait connu trop tard, se mettant à en jouir goulument sans mesure et sans discernement. Il « gobait » les gens brillants et moralement inférieurs et ne comprenait pas assez les êtres effacés et exquis. Les Treuil, avec leur bel hôtel, leur grand train et leur chic indiscuté, l'emplissaient d'une admiration délérente. Il s'honorait presque d'être de leur intimité. Il se pâmait devant les toilettes de la baronne, devant l'arrangement de son petit salon. Un jour qu'elle lui avait montré son cabinet de toilette, il rentra extasié, suffoqué,

racontant d'une voix entrecoupée les merveilles entrevues et déclarant que Mme de Treuil devait paraître idéale, lorsqu'elle était à sa toilette, dans ce temple de marbre blanc.

Christiane était précisément l'opposé de Jacques. Simple et vraie dans sa beauté, qui était saine et délicate, d'un charme exquis. Elle ne ressemblait à personne. Elle n'était pas une femme élégante selon la formule habituelle, mais elle était « quelqu'un. » Simple et vraie dans sa toilette :

Elle était mise très élégamment, mais avec une simplicité relative. Trop fine et délicate pour ne pas sentir que les choses tapageuses ont besoin d'être parfaites et de venir des meilleurs fournisseurs, elle s'habillait très sobrement, dans une gamme un peu terne, faite principalement de blanc et de gris. La forme de ses robes était toute droite, très collante, même lorsqu'elle semblait vague à ceux qui n'y entendent rien... De même ses cheveux, admirablement épais et doux, de vrais cheveux de soie, ne bouffaient pas, comme il aurait fallu, parce qu'elle les soignait et les arrangeait elle-même, redoutant les frisures factices et les ondulations « garanties dix jours. » En somme, Madame d'Argonne était une beauté trop vraie pour gagner à l'arrangement. Elle le savait bien et restait telle que Dieu l'avait faite, se disant à part soi que son emploi n'était pas celui des coquettes et qu'il ne fallait pas sortir de son emploi.

Simple et vraie dans ses sentiments. Elle aimait son mari de toutes les forces de son âme si pure. Elle adorait Jacques ! Elle le trouvait beau, généreux, élégant, supérieur à tous. Franche vis-à-vis de tout le monde, elle apportait dans ses relations avec les hommes une candeur qui s'ignorait, une

cordialité exempte de coquetterie, les regardant bien en face, posant sur eux avec une curiosité tranquille ses beaux yeux lumineux, leur donnant une poignée de main forte, une vraie poignée de main d'homme et d'ami.

Heureux Jacques, s'il avait connu son bonheur ! mais Jacques était affolé de chic, et il savait mauvais gré à sa femme de ne pas partager son affolement. Il avait commencé par exiger d'elle qu'elle n'eût point d'enfants, sous prétexte que la maternité déformerait sa taille et fanerait sa poitrine. Puis il lui faisait la tête parce qu'elle ne commandait point ses robes chez le couturier chic, parce qu'elle ne tenait point à se montrer aux courses dans le coach des Treuil, le coach le plus chic, le plus regardé, parce qu'elle dédaignait d'être la femme qui « donne le la... » Et tous ces griefs se résumaient et se confondaient dans celui-ci : elle se refusait à devenir tout-à-fait au goût du marquis de Morières ! Qu'était-ce donc que ce marquis de Morières ?

André de Morières était l'homme le plus chic de Paris :

Inconsciemment aimable, câlin presque, adoré des femmes de tous les âges, dans ce milieu mondain, où les femmes, beaucoup plus intelligentes que les hommes, ont seules qualité pour décider du plus ou moins de valeur des gens, le marquis de Morières était avant tout un charmeur... Très joli garçon, long, svelte, distingué, bien musclé, souple dans ses mouvements, adroit à tous les sports.

Et ce parfait gentleman n'était pas, comme vous pourriez le supposer, un parfait nigaud :

Vivant dans un autre milieu, moins préoccupé des choses mesquines, moins adulé des imbéciles qui le copiaient sans lui ressembler, il se fut aperçu peut-être que son intelligence était belle et que son cœur était bon ; mais les hasards de l'existence ayant fait de lui « un homme chic , » il avait borné là son horizon, et se tenait pour satisfait d'être le mieux élevé, le mieux mis, et le plus recherché des mondains.

Les femmes les plus cotées de Paris se disputaient l'honneur de sa présence dans leur salon, et les hommes à la mode se faisaient un titre de gloire de compter parmi ses amis. Mais le plus fidèle de ses ombres, le plus attentif de ses singes était sans contredit Jacques d'Argonne. Il s'habillait comme lui, comme lui il ébouriffait ses moustaches et il portait beau. Malheureusement il ne s'en tint pas là. Une fois marié, il voulut que sa femme plût absolument à M. de Morières, parce que plaire absolument au marquis, c'était comme un brevet de perfection, de Beauté achevée. Or, l'admiration d'André de Morières pour Christiane n'allait pas sans quelques réserves. Il avait dit un jour : « Si madame d'Argonne s'abillait comme tout le monde, elle aurait la plus jolie taille de Paris ! » Cette phrase, tombée dans la pauvre cervelle de Jacques, n'en était plus sortie. Il la méditait jour et nuit, comme un commandement sacré, recueilli de la bouche même du dieu de la mode et des élégances. Il se jura de le faire observer par sa femme, et, de fait, il n'eut ni cesse ni repos qu'au jour, si ardemment souhaité, où Christiane consentit non sans difficulté, mais consentit enfin, par désir de plaire à son mari, et par crainte de le voir s'éloigner d'elle, à l'observer dans toute sa rigueur.

Premier pas hors de la voie droite et heureuse , première faute de cette femme, qui mérite pourtant, en commun avec Ève, sa mère, le bénéfice des circonstances atténuantes , puisqu'elle la commettait par amour pour son mari. Car, autant vaut que je vous en prévienne tout de suite , c'est là précisément la haute et grave leçon qui se dégage de ce roman amusant et gai : comment une honnête femme , qui ne formait d'autre rêve que celui d'un bonheur tranquille au foyer conjugal, peut être entraînée par le monde, par le tourbillon de la haute vie , à perdre son honnêteté, et uniquement par la faute de son mari , parce que ce mari égoïste a voulu la réduire à être, à son bénéfice , une « reine de bal » , une « fleur de chic » , un instrument de succès et de vaine gloire.

*
* *

Christiane se mit donc en mesure d'obéir à Jacques. N'étant pas très-riche, — elle n'avait que douze mille francs par an pour ses costumes , — elle vendit ses bijoux, et elle put ainsi affronter les prix du grand couturier, du couturier chic de la capitale, de Montaut. Celui-ci comprit très-bien sa beauté, il sut y adapter son art, et Christiane, un jour d'essayage, en s'apercevant dans les hautes glaces qui lui renvoyaient son image radieusement jeune et fraîche , toute svelte dans sa robe de satin blanc qu'elle avait commandée pour un bal chez Madame de Bouillon, fut forcée de reconnaître que les robes du couturier l'embellissaient au point de vue mondain. Mais elle n'était pas encore entrée assez avant dans la

T. XVII, Janvier 1895.

3

nouvelle vie que son mari lui avait imposée , pour qu'elle ne jetât pas un regard plein de regret sur sa vie passée. Gyp a noté ce retour inévitable avec beaucoup de finesse, et le passage tout entier est à citer , pour l'émotion intense dont il déborde :

Au fond, tout au fond d'elle-même, elle regrettait la Christiane de la veille ; la Christiane si simple dans ses robes droites, avec sa silhouette un peu indécise ; cette Christiane première manière, qui déjà lui semblait s'effacer de son souvenir. Et quand, après avoir essayé les cinq robes qu'elle faisait faire, elle remit son costume de drap gris, quand elle renoua devant la glace les brides de sa petite capote tranquille, couronnée de bleuets, elle se sourit comme à une vieille amie. Elle rentra un peu lasse et très triste , comme si elle venait , lui semblait-il, d'enterrer une vieille amie. Elle fit le tour des armoires à robes , ouvrit les cartons à chapeaux, donna à sa femme de chambre tout ce qu'elle pouvait porter et fit enfermer tout le reste, — sauf les peignoirs et la lingerie, — avec beaucoup de sachets parfumés, dans de grandes caisses. Elle ne voulait plus rien voir de ce qui lui rappellerait l'amie quittée, mais elle tenait à garder d'elle un souvenir. Elle assista à ces emballages , très sérieuse , comme à une sorte d'ensevelissement...

Le jour du bal arrivé, Christiane obtint un succès extraordinaire. Les hommes papillonnaient autour d'elle ; les femmes étaient dévorées de jalousie ; Jacques , satisfait dans sa vanité , exultait. Rien ne manqua au triomphe de Madame d'Argonne , pas même , hélas ! les assiduités du marquis de Morières. Ce grand connaisseur en matière de « chic, » se sentit vivement impressionné par la beauté singulière de Christiane. Il s'appro-

cha d'elle et lui demanda une valse. Elle, encore simple et franche, refusa pour ne pas abîmer sa jolie robe. Il insista. Elle répliqua, lassée : Demandez-moi autre chose... — Mais quoi ? — Je ne sais pas... ce que vous voudrez... Il s'inclina vers elle, et respirant le parfum de gardenia attaché au haut de son corsage, près de l'épaule, il murmura : Cette fleur... voulez-vous ?... Elle fit un mouvement de refus. Le marquis, dépité, comprit qu'il obtiendrait de la vanité du mari ce qu'il n'obtenait pas de la simplicité de la femme. Il l'appela, le fit juge, et à la vue de l'air mécontent de Jacques, Christiane céda. Elle se leva pour valser :

Il valsait à ravir, et il le savait. Madame d'Argonne, qui adorait la valse, mais qui valsait peu pour ne pas être la proie des maladroits et des brutaux, se sentit tout de suite en confiance et s'abandonna, légère et souple, au bras qui la serrait doucement. Et, toute au plaisir de cet exercice qu'elle aimait passionnément, elle oublia la robe de Montaut, l'inquiétude mal définie que lui inspirait habituellement Morières, l'insistance avec laquelle il lui avait demandé la valse ou la fleur qu'elle ne voulait pas lui donner.

A partir de ce jour, Madame d'Argonne était lancée. Sa vie avait complètement changé. Elle qui, autrefois, était assez casanière, était à présent toujours errant de droite et de gauche, prise par des essayages, des visites, des courses dans les magasins. Elle ne lisait plus, elle ne pensait plus. De temps en temps, la Christiane première manière tentait encore des retours offensifs. Il lui prenait des envies vagues de solitude, de simplicité, de bon-

heur tranquille et naïf. Mais la moindre humeur de Jacques suffisait pour qu'elle refoulât bien vite ces regrets et qu'elle rentrât dans le tourbillon. D'ailleurs, le poison du monde avait agi insensiblement. Maintenant qu'elle était ce que Jacques voulait qu'elle fût, une femme à la mode et même « la » femme à la mode, il lui en aurait coûté, au fond, de descendre du piédestal, où d'abord, malgré elle, elle était montée. Elle avait fini par prendre goût à l'admiration de la foule, aux hommages excessifs des individus. Elle éprouvait, à être la plus jolie, la plus élégante des femmes de son monde, un réel plaisir : « Elle cultivait sa beauté comme une fleur précieuse et rare, dont elle avait jusqu'ici méconnu la valeur. » Bref, elle était devenue coquette. Encore un pas de plus fait, sous l'œil enchanté de son mari, et avec ses applaudissements, vers la catastrophe que vous voyez poindre à l'horizon.

Ce ne sera pas le dernier. Un jour, en effet, que... Mais je m'aperçois que je refais à mon tour le roman, moi qui n'avais d'autre intention que de vous allécher à le lire. Je vous y renvoie donc. Vous suivrez avec intérêt les diverses étapes par lesquelles Gyp fait passer la vertu de cette pauvre Christiane, contre laquelle les exigences mondaines et la vanité de son mari semblent également conspirer. Je demande la permission de n'en rapporter plus qu'une, parce qu'elle est très significative. C'est la scène où Madame d'Argonne, effrayée de voir grossir ses dettes, va chez Montaut décommander une robe. Le couturier, navré de perdre une cliente aussi sûre, s'escrime à faire revenir Christiane sur sa résolution : il se heurte à l'impossi-

bilité où elle est de trouver de l'argent. Vendez vos diamants ! ose-t-il lui dire. — Je les ai tous vendus, répond Christiane. — Empruntez !... — Je ne le puis pas sans la signature de M. d'Argonne et je ne veux pas la lui demander. — Mais empruntez à de bons amis !... Je vous en chercherai. — Mme d'Argonne ne saisit pas l'insinuation, et Montaut d'ajouter d'un air fin : « Vous pensez bien, madame la comtesse, que toutes les clientes qui dépensent chez moi cinquante mille francs par an ne les ont pas... elles les trouvent ! » Christiane ne comprend pas davantage, elle s'obstine dans son refus. Alors Montaut, expert dans l'art de jouer du cœur féminin, a recours à la suprême ressource qui lui reste, il provoque la coquetterie, qui, même chez la meilleure des femmes, est toujours sous les armes : « Mais, Madame la Comtesse, vous ne pouvez pas, en vue comme vous l'êtes, modifier tout à coup votre façon de vous habiller... on s'occupe trop de vous pour que... » Il toucha juste. En ce moment, Christiane pensa à sa beauté et à ses succès dont Jacques était si heureux. Elle se vit retournant aux petites robes faites chez elle, aux chapeaux qu'elle chiffonnait ; renonçant à la situation qu'elle avait su conquérir si vite. Elle entendit les reproches de son mari, les observations moqueuses des femmes qui guettaient sa moindre défaillance. Et, décidée tout à coup, s'imaginant qu'il s'agissait vraiment d'un emprunt ordinaire, elle accepta les offres de services de Montaut, lequel, persuadé à son tour que Madame d'Argonne avait compris la nature de ces services, ne bougea pas, mais pensa, un peu surpris : « C'est singulier !... je croyais que pour celle-là, il y aurait plus

de tirage... » S'inclinant, il répondit respectueusement : « Madame la comtesse peut compter sur moi... Je vais m'en occuper tout de suite,... ça ne sera pas long. » — Et, regardant la beauté de Christiane, il se dit, à part lui : « Le fait est que ça m'étonnerait si ça traînait !... »

Cette scène est admirable de symbolisme. A elle seule, elle résume et condense tout le roman. Dans ce raccourci du monde, qui est le petit salon d'essayage, dans l'étouffement du gaz et des parfums, au milieu des chiffons et des glaces, Christiane, âme pure et droite, mais fille d'Ève, est soumise aux suggestions diaboliques de ce couturier, qui incarne pour un instant toutes les ruses et toutes les perversités de ces libertins dont il est le décorateur breveté. Quand Christiane s'échappa des griffes de Montaut, elle était pleine d'une horreur instinctive pour lui, mais pleine aussi du sentiment qu'elle ne pouvait plus s'en passer.

D'ailleurs les semences jetées par Jacques dans le cœur de sa femme avaient porté nécessairement leur fruit. A force de se mêler à ceux qu'elle considérait auparavant comme des sots, Christiane avait fini par différer moins d'eux. Elle ressemblait peu à peu, par le frottement, à ces êtres sans personnalité et sans âme. Elle ne luttait plus. Elle se laissait aller au courant. Elle se disait qu'en somme, elle ne s'était fait aimer d'André de Morières que pour plaire à son mari, pour être aimée de lui. C'était donc lui, le coupable ! plus coupable qu'elle, à coup sûr ! Puis, peu à peu, elle s'était détachée de Jacques. Cette façon d'être aimée comme un bibelot fragile, comme un bibelot de luxe, la blessait, à la fin. Il y

avait là une sorte d'abaissement moral dont elle souffrait. Lui-même, quoique reconnaissant envers elle de ses succès, avait supprimé de leur vie tous les instants d'intimité qu'elle avait cherché à y ménager, tous les moments d'abandon d'autrefois. Enfin, sans se l'avouer, Christiane commençait à trouver André de Morières à son goût, elle était flattée de lui avoir inspiré une sincère passion. A la fin du roman, elle n'était plus séparée de la chute que par l'épaisseur d'une occasion. Elle se présenta, naturellement.

• •

Si Monsieur et Madame d'Argonne, si le marquis de Morières sont les personnages principaux du roman de Gyp, ils ne sont pas les seuls. Beaucoup d'autres vont, viennent, parlent devant nous, tous bien campés dans leurs vices ou dans leurs ridicules, incarnant chacun quelque côté de cette infinitésimale partie de la société qui s'intitule prétentieusement « le monde. » C'est d'abord le baron et la baronne de Treuil, riches, et donnant le ton : le baron, quarante ans, correct et pomponné, bête et veule, toutou de sa femme, à qui il avait vendu son nom, mais toutou « fêtard » et polisson ; la baronne, Agar, six pieds de haut, des yeux de félin, une mâchoire de carnassier, et pourtant distinguée. D'une intelligence très pratique, elle s'était faufilée dans le monde, par son mariage avec le baron, qu'elle n'estimait que pour ce qu'il valait, c'est-à-dire pour son titre et pour son nom, et elle savait y tenir sa place par son luxe, par la dignité extérieure de sa vie et

par la discrétion de liaisons élégamment choisies. Cramponné à elle, le banquier Salomon, son père, gros visage sanguinolent, petit ventre en œuf, monté sur de courtes jambes grêles. Fêru de noblesse, il avait acheté son gendre pour ses ancêtres et pour son castel. Sans préjugés, il aurait facilement consenti, par genre, à se faire catholique, mais son principe était qu'il fallait garder ce qu'on a, religion ou autre chose.

Le prince et la princesse de Bouillon : le prince, d'une importance stupide et tranquille; la princesse, grosse mère de cinquante ans, rouge, avec une bouche de caverne et des yeux de ruminant, toujours suivie de son ami, un poupin rose, le jeune Samuel Frühling, qui a la manie de mêler la Bible à ses galanteries.

Et le comte Dupuis, personnage louche, d'origine incertaine, mais qui a le bras si long ! Et les Vonancourt, ces pique-assiettes ! Et d'autres encore !

De toute cette bande, où le vice domine, se détachent deux personnages honnêtes et sympathiques : Madame de Givray et Monsieur de Chagny. Oh ! ce ne sont pas des parangons de vertu ! Ils ont la morale facile, dépouillée de préjugés, ils pratiquent le flirt pour leur compte, sans scrupule et sans retenue. Mais, à part cela, de belles natures, franches, droites, généreuses, avec un tour d'esprit narquois, qui les rend agréablement malicieux. Mme de Givray, c'est Chiffon mariée. Au physique, une frimousse rose, des yeux gris souris, qui rient toujours sous une envolée de bouclettes d'or pâle. Au moral, bonne, affectueuse, ennemie de la pose et des petites hypocrisies mondaines, heureuse des succès de ses

amies, d'une clairvoyance railleuse vis-à-vis des beaux du jour, incapable de s'intéresser aux robes, au concours hippique et aux potins, en un mot moins une femme qu'un bon garçon. Et Chagny est en homme ce que « la petite de Givray » est en femme : affectueux et gouailleur, franc et désintéressé.

De l'entrecroisement de ces personnages, se mêlant pour leurs intrigues ou pour leurs plaisirs, naissent des scènes amusantes, mais qui concourent **en même temps** à donner au roman son sens et sa portée. Par exemple, je vous recommande le dîner chez la baronne de Treuil : l'art de la maîtresse de maison de choisir ses cadres et de combiner ses effets, l'entrée obséquieuse du beau-père Salomon, son empressement à vanter les vieux cuivres de la salle à manger et la suspension en vieil argent rapportée d'Allemagne, le déchaînement des langues, de voisin à voisin, contre la baronne, contre son usurier de père, contre les invités, contre tout le monde. Si vous voulez avoir un spécimen des pauvres riens qui constituent le fonds des conversations des gens du monde, même quand par hasard le sujet est sérieux, ne manquez pas de lire la scène du Palais de l'Industrie. Vous y verrez Argonne et Morières, passant devant les tableaux du Salon avec un regard méprisant aux rares jolies choses rencontrées, s'arrêtant avec admiration devant une Junon qui a l'air « très chic, » se récriant d'horreur devant une décoration de plafond, mais pour redevenir subitement sérieux et presque respectueux, en apercevant dans le coin la signature de Bonnat, enfin exprimant avec simplicité leur préférence pour le salon de sculpture, parce qu'on y peut fumer ! Et pour peu que vous te-

niez à compléter cette impression de l'ignorance et de la niaiserie de ces hommes, vous remarquerez particulièrement la scène de la réunion organisée chez Mme de Vonancourt, dans le but de décider en quel légume chacun se travestira pour le souper des Bouillon. Ils sont tous là, corrects et recueillis, délibérant sur les mérites plus ou moins décoratifs de la laitue et du navet. Le tableau est d'une vérité criante, l'effet saisissant. Vous croiriez entendre parler les personnages les plus étonnamment imbéciles d'Henri Monnier.

Vous citerai-je, après cela, quelques-uns de ces mots expressifs, de ces traits à l'emporte-pièce dont est semé le dialogue de Gyp, si vif, si entraînant, si pétillant d'une verve endiablée, à la française enfin ? C'est Morières, qui répond à Christiane, lui confiant que les courses ne l'amuse pas : « mais ce n'est pas seulement pour s'amuser qu'on y va !... il faut bien faire quelque chose ! » Et M. Salomon soufflant au comte Dupuis, le politicien, embarrassé de trouver un légume à sa convenance : « Prenez la carotte ! » Et le comte Dupuis, disant de d'Antin, qui se travestit en cage à serin : « D'Antin qui se met dans ses meubles ! » Et Mme de Givray, qui réplique à Morières lui demandant si Argonne aime sa femme : « C'est tout-à-fait un monsieur dans ton genre... Alors tu peux te rendre compte de la place que tient dans sa vie une femme..., quand cette femme est la sienne. »

*
* *

Je finis comme j'ai commencé, et c'est là, en somme, que je voulais en venir : Gyp, de tous nos

romanciers gais, est le plus sérieux : Gyp, sous les folles allures d'un Paul de Kock, cache un moraliste satirique, de la lignée de Lucien ou de Voltaire. Un moraliste, qui n'a pas dispersé son attention sur des sujets différents, mais dont l'œil pénétrant est resté, du premier livre au dernier, impitoyablement fixé sur le même objet, le « monde, » sur les mêmes ridicules et sur les mêmes vices : les ridicules et les vices « mondains. » Entendons-nous sur ce mot « le monde. » Il faut le prendre ici dans un sens plus restreint qu'on ne le fait communément. Il ne s'agit pas de la société des gens distingués par la naissance ou par le mérite, par les richesses ou par la puissance, des « honnêtes gens, » comme on les appelait au ^{xvii}^e siècle par opposition avec le vulgaire. Ceux-là peuvent avoir leurs travers, et ils en ont sans nul doute, puisque c'est leur commerce qui inspirait à l'Alceste de Molière de si éloquentes indignations. Mais enfin le monde, ainsi compris, n'est pas nécessairement réfractaire à la vertu, aux plaisirs honnêtes, aux nobles occupations de l'esprit, au sérieux de la vie. Le mal qu'on peut en dire trouve sa juste compensation dans le bien qu'on a raison d'en penser. Mais « le monde, » que nos écrivains contemporains se plaisent à décrire, et que batoue la satire de Gyp, n'est qu'un compartiment dans le compartiment. Ce sont des oisifs, gentilshommes dégénérés, bourgeois gentilshommes, financiers avides de se décrasser, artistes bohèmes, mais toujours « très chic. » Les femmes valent mieux que les hommes : encore sont-elles presque toutes frivoles, volages, de mœurs légères. Voilà le monde spécial

que Gyp a visé, le monde de la haute vie, et non l'autre, le meilleur. Personne n'avait qualité pour faire la différence plus que l'arrière-petite-fille de Mirabeau-Tonneau.

Gyp aura sa place, non seulement dans l'histoire de notre littérature, mais encore dans l'histoire des idées et des mœurs contemporaines. Comme on va demander à Duclos, à Cazotte et à Restif de la Bretonne, des renseignements sur la manière de vivre et de penser des Français et des Françaises du beau monde au XVIII^e siècle, on s'adressera plus tard à Gyp pour avoir un tableau pris sur le vif de la haute société dans notre siècle finissant. Elle dira que la noblesse, — sauf des exceptions, il est vrai, assez nombreuses, — n'a pas exploité d'une manière digne de son glorieux passé le fonds d'intelligence et de cœur qu'une sélection plusieurs fois séculaire avait amassé en elle ; qu'elle n'a pas su substituer aux privilèges abolis, qui faisaient sa force sous l'ancien régime, d'autres privilèges, plus en rapport avec l'évolution démocratique de la société, je veux parler de ceux que donnent le travail et le mérite personnel ; qu'elle a réduit trop souvent son ambition à conserver sans conteste le sceptre — vrai jouet d'enfants — de la politesse, du bon ton et des riens élégants. Gyp témoignera aussi de la place qu'a occupée, de nos jours, dans l'intimité de la noblesse, le financier aux origines douteuses, le cosmopolite sans traditions, mais avec un gros sac, — ver rongeur qu'on ne voit guère s'attaquer qu'aux corps en décomposition.

Et ma conclusion, de plus en plus paradoxale, sera que Gyp, le Gyp de la *Vie Parisienne*, le Gyp

de tant de romans à la lecture desquels les prudes doivent probablement se sentir mal à l'aise. aura été l'un des romanciers les plus démocratiques et les plus édifiants de notre fin de siècle. Démocratique, parce qu'il travaille à discréditer, à ruiner dans l'esprit de milliers de lecteurs l'aristocratie de naissance, sympathique à coup sûr, mais trop souvent frivole, et l'aristocratie de l'argent, pratique, mais répugnante à l'excès. Édifiant, parce qu'en dépit de tant de dialogues décolletés, je ne découvre chez elle aucune excitation au vice, mais une exhortation constante, quoique indirecte, à la vie de famille et au travail.

JACQUES ROCAFORT.

BRETAGNE ET JERSEY

(NOTES DE VOYAGE)

Le groupe d'îles de la Manche désignées en Angleterre sous le nom d'îles du canal, et connues en France sous le nom d'îles normandes, présente un grand intérêt au point de vue géographique, historique et social.

Dernier vestige du duché de Normandie, Guillaume le Conquérant les unit à l'Angleterre, lorsqu'il ceignit la couronne des rois saxons glorieusement conquise sur le champ de bataille d'Hastings.

Philippe Auguste négligea de s'en saisir, lorsqu'il confisqua les possessions de Jean sans Terre, après son refus de comparaître devant la cour des Pairs du royaume de France, pour se défendre de l'accusation portée contre lui d'avoir assassiné son neveu Arthur.

Le traité de Brétigny a confirmé les droits de possession de l'Angleterre, qui n'ont plus été sérieusement contestés.

Les îles ont fait géographiquement partie de la côte normande ; elles reliaient la presqu'île bretonne au cap de la Hague. Sous l'effort incessant de l'Océan poussé par les vents d'Ouest et du courant qui, du golfe du Mexique, remonte vers le pôle, la côte de

France recule sans cesse ; Jersey, Sercq, Guernesey et Aurigny forment les points saillants de l'ancien littoral. Protégés par une muraille de granit haute de 100 mètres, ils ont résisté aux attaques répétées de la houle. Le terrain s'abaisse en regard de la côte normande, laissant émerger des centaines de rochers isolés au milieu desquels dominent les Minquiers et les Chausey, désignés par un phare à l'attention du navigateur.

La légende assure qu'aux beaux jours on distingue encore sous les eaux les restes des forêts qui couvraient ces parages, comme, à la pointe de la Hève, près du Havre, on découvre sous les flots bleus le clocher de la vieille église de Saint-Denis.

Ces terres séparées de la Normandie ont la même formation géologique ; aussi les cultures rappellent-elles celles du continent, comme les habitants ont conservé la langue, les traditions, les coutumes du vieux duché, puisant sans cesse dans les populations de Bretagne et de Normandie un afflux nouveau, qui maintient et fortifie l'élément français tendant, depuis quelques années, à céder sous l'influence anglaise.

Les communications régulières avec la France se font par Granville et Saint-Malo, et la visite des îles est le complément d'un voyage en Bretagne, cette terre des vieux souvenirs et des sites sauvages. Les falaises granitiques de Penmarch et de la pointe de Sein, si bien désignées par la langue populaire sous le triste nom de *baie des trépassés*, consacrent la tradition celtique, suivant laquelle les druides y étaient embarqués après leur mort, pour être ensevelis dans l'île de Sein ; elles indiquent aussi le

point où sont ramenés par les courants les corps de ceux qui ont péri dans l'Iroise. Ces roches ne le cèdent en rien, comme horreur, au *creux des fantômes* ou au *trou du Diable* des îles anglaises. Partout la vie est aussi dure pour le marin, la côte aussi inhospitalière pour les malheureux naufragés.

La Bretagne a conservé dans ses villes de nombreux monuments du passé, aussi intéressants pour le touriste que pour l'archéologue. Guérande, renommée pour la gracieuse coiffure de ses femmes, est enfermée dans ses remparts à machicoulis flanqués de tours, et des manoirs ombragés s'élèvent encore dans ses rues, toujours désignés sous leur nom féodal.

Morlaix a gardé sa grand'rue aux maisons à pignons, à façades de bois richement sculptées, et ses boutiques obscures qui rappellent le moyen-âge.

Saint-Pol-de-Léon se fait remarquer de loin par la flèche si hardie et si élégante de sa cathédrale si bien décrite dans les œuvres de Pierre Loti.

Roscoff possède, quoique à demi ruinée, la chapelle élevée sur l'emplacement où débarqua la belle et malheureuse Marie Stuart, et ses rues sont bordées de maisons aux fenêtres armoriées, habitées par son ancienne noblesse.

C'est à Auray que s'incarne en quelque sorte l'âme de la Bretagne : on voit dans ses environs les vastes et sévères alignements de Carnac et de Locmariaquer dominés par le tumulus qui porte l'église dédiée à saint Michel. Cette plaine réunit la plus curieuse armée de menhirs, les dolmens les plus grands et les mieux conservés. Le voyageur ressent une impression profonde en parcourant, au milieu de ces

landes désertes, ces longues lignes de pierres, derniers débris d'un passé à jamais disparu, et qui posent au savant des problèmes bien difficiles à résoudre.

Carnac occupe le fond de la rade de Quiberon dont le nom rappelle un des plus sinistres événements de nos guerres civiles, le débarquement des émigrés conduits par Sombreuil, leur défaite par les troupes commandées par Hoche, et le massacre des malheureux prisonniers qui reposent au nombre de 950 dans un champ auquel est resté le nom de *champ des martyrs*.

Sous la Restauration, le duc d'Angoulême fit élever sur cet emplacement une chapelle expiatoire, dont les caveaux réunissent les ossements des victimes.

Les parois en marbre de la chapelle portent gravés les noms de ces martyrs. Des bas-reliefs en marbre reproduisent les phases principales de cette sombre tragédie : le débarquement, l'acte de sublime dévouement du jeune Gesril de Papeu, qui traversa à la nage le bras de mer qui sépare Belle-Isle de Quiberon, pour aller demander aux Anglais de cesser le feu, et qui revint ensuite se constituer prisonnier.

La chapelle est construite à côté de l'ancienne Chartreuse d'Auray dont les grands cloîtres, servent aujourd'hui d'asile à 100 jeunes filles sourdes-muettes nées dans les deux départements du Morbihan et du Finistère.

L'église de Notre-Dame-d'Auray, moins belle et moins grandiose que la basilique de Lourdes, a été
T. XVII, Janvier 1895.

récemment construite dans le style de la Renaissance ; elle réunit sous ses voûtes des milliers de pèlerins attirés par la fontaine miraculeuse et les cérémonies religieuses célébrées à la fête de sainte Anne.

La *scala santa* accède à un autel élevé au milieu d'une vaste prairie, permettant à plus de 20.000 pèlerins d'assister à la messe dite dans ce sanctuaire.

En face de la cathédrale d'Auray, surmontée de la statue en bronze doré de Notre-Dame, s'élève, au milieu d'une prairie appartenant au marquis de Talhouët, et entourée par une de ces belles et sombres forêts qui font un des charmes de la terre bretonne, le monument dédié au comte de Chambord.

Sur un socle en granit rose de Bretagne, haut de 6 mètres, est placé le comte de Chambord, revêtu du manteau royal, à genoux, offrant la couronne de France à Notre-Dame, dont la statue monumentale située en face domine toute la plaine.

A ses pieds, formant en quelque sorte la garde d'honneur du comte de Chambord, sont posées debout les statues de Jeanne d'Arc et de sainte Geneviève, de Bayard et de Duguesclin. Ce monument, d'un style sévère, emprunte au site même dans lequel il est placé une grandeur plus imposante. Ce n'est pas sans une émotion réelle que le voyageur trouve groupés dans ce coin de la Bretagne ces souvenirs de vingt siècles de notre histoire. La légende y est sans cesse mêlée à l'histoire, et la nature, dans son austère grandeur, semble avoir préparé

cette terre si triste, sous son ciel brumeux, pour porter une forte race, gardienne fidèle de la langue et des mœurs des anciens peuples qui habitaient notre pays de France.

En sortant de Saint-Malo, dont on admire pendant longtemps les clochers élevés, et les vieilles murailles dominées par la tour de *Qui qu'en Grogne* dont la masse imposante paraît défier l'effort du temps et de la mer, le paquebot contourne les rochers du Petit Bey et du Grand Bey sur lequel Châteaubriand dort son dernier sommeil, dans sa tombe de granit battue par les vagues. On côtoie les rochers des Grelets et des Minquiers, et l'on arrive, après une courte mais pénible traversée, à Saint-Hélier, la petite capitale de la principale des îles Normandes.

Dès l'arrivée, on se sent dans un milieu différent : à Saint-Malo, le paquebot, malgré son faible tirant d'eau, doit attendre pour évoluer l'heure propice de la marée ; à Jersey, un port construit en eaux profondes, l'affranchit de cette gêne ; à toute heure l'entrée et la sortie du port est libre, la marche des navires peut emprunter l'exactitude rigoureuse des trains de chemins de fer.

L'étranger, au débarquement, éprouve une nouvelle surprise : point de douane, la visite des bagages est ici inconnue ; pas de surveillance, un tranquille policeman se promène sur le quai, et, dans l'agitation même du débarquement, tout se passe avec ordre. On oublie, sans la trop regretter, l'invasion bruyante des paquebots par les portefaix italiens ou français qui viennent prendre vos bagages d'assaut dans les bassins de la Joliette, les Maltais vigoureux et à demi nus du port d'Alger, les Arabes

bronzés auxquels il faut confier sa personne et son bien sur la rade découverte de la Goulette.

Saint-Hélier est une ville de 30,000 habitants, coquettement groupée au fond de la baie de Saint-Aubin, l'ancienne capitale qu'elle a détrônée. La ville, gardée d'un côté par le vieux château d'Élisabeth, qui n'offre plus qu'un intérêt historique pour avoir reçu deux fois Charles II en exil, est dominée par le fort du Régent, dont la garnison, composée de soldats anglais, constitue avec le gouverneur le seul élément représentant l'Angleterre officielle.

La ville, percée de rues larges et bien ouvertes, possède quelques monuments sans grand caractère architectural, mais intéressants par leur destination, tels que la Cour royale, le Palais de Justice, la Bibliothèque. Plus de vingt églises, construites aux frais des fidèles, élèvent leurs clochers dans les différents quartiers.

Un coin de terre de Jersey ou de Guernesey porte plus de chapelles que n'importe quel morceau de terre italienne et espagnole. Tous les cultes y sont représentés, depuis la cathédrale catholique jusqu'au temple de la franc-maçonnerie. Tous ces édifices sont remarquables par leurs vastes proportions, leurs installations très complètes : ils ne sont pas seulement des constructions de luxe, mais ils répondent à un sentiment profond de foi religieuse, qui comprend les devoirs imposés à tous les fidèles. A côté de chaque église, s'élèvent des écoles et des maisons de secours pour les rares indigents que compte cette population privilégiée.

Ces îles qui jouissent depuis des siècles d'une li-

berté absolue ont servi de refuge à toutes les victimes de nos discordes politiques et religieuses.

La révocation de l'édit de Nantes y amena un flot nombreux de protestants, et plusieurs des familles les plus considérables descendent de ces fugitifs qui ont contribué à maintenir, parmi leurs nouveaux compatriotes, les mœurs et la langue de la mère patrie. Victor Hugo raconte avoir entendu, un dimanche, dans l'île de Serq, dans une cour de ferme, un vieux cantique huguenot français, chanté par des voix religieuses ayant conservé le grave accent calviniste.

De nombreux émigrés y trouvèrent un refuge pendant la tourmente révolutionnaire. Victor Hugo a passé ses années d'exil à *Marin-Terrace*, à Jersey et dans sa belle et pittoresque habitation d'*Hauteville House*, à Guernesey. Les romans des *Misérables* et des *Travailleurs de la mer* ont été composés au milieu de ces sites sauvages dont la description a inspiré plus d'une page. La baie de Sainte-Brelade a abrité dans la calme retraite du château de la Moie le remuant général dont la carrière trop agitée devait si tristement finir quelques mois après sur la terre de Belgique.

Les Pères Jésuites ont fondé à Saint-Hélier un fort beau collège, placé au milieu d'un site ravissant dans lequel sont élevés de nombreux jeunes français, qui, après avoir reçu l'enseignement des Pères, viennent passer leurs examens en France.

Le climat des îles est, comme celui de la Bretagne, humide mais très doux ; les côtes, réchauffées par le courant du Gulf Stream, ne sont battues que par les vents d'Ouest, également tièdes : aussi ces pays

sont-ils remarquablement favorisés au point de vue agricole : rien de plus vert, de plus frais, de plus tiède que cet archipel.

Les figuiers, les camélias viennent en pleine terre, et certains coins privilégiés voient pousser des eucalyptus et toute la flore de Nice. Les primeurs sont cultivées sur ces terres, et, par une heureuse entente commerciale, basée sur la richesse et les débouchés qu'offre le marché anglais, la Bretagne envoie ses produits aux îles, qui expédient les leurs en Angleterre.

Il est seulement regrettable que tout cet important trafic se fasse sous pavillon anglais ; nos ports de Bretagne et de Normandie sont journellement visités par des navires qui viennent charger nos produits agricoles et maraîchers pour les transporter sur les marchés anglais.

Les procédés agricoles très avancés secondent le climat et permettent une culture intensive. Les terres, de nature granitique, sont fécondées par l'emploi général du guano et des engrais chimiques.

Cinq récoltes se succèdent en deux ans sur ce sol qui ne connaît jamais le repos.

L'élevage est l'objet de soins aussi intelligents que la culture. La surface réduite des îles n'encourage pas la production du cheval, dont le type se rapproche de son congénère de la Grande Bretagne, mais sans avoir la même distinction.

L'effort principal porte sur l'élevage de l'espèce bovine qui donne des résultats supérieurs. La race jersienne, bonne laitière, de forme excellente, fournit des sujets égaux en qualité aux types les meilleurs d'Angleterre, de Hollande ou de Normandie.

Le prix d'un bon reproducteur atteint plus de 20.000 francs, et les photographies des animaux primés ornent les murs des coquettes habitations des riches fermiers.

Rien de plus gracieux, de plus séduisant que ces fermes répandues dans la campagne. Les routes ombragées d'arbres élancés paraissent des allées de parc. Les habitations qui les bordent sont formées d'une grande cour qu'entourent les batiments d'exploitation. Attenante à ceux-ci, mais complètement indépendante, s'élève la maison du propriétaire : la façade est peinte de couleurs claires, soigneusement entretenues et rappelant par leur fraîcheur les maisons hollandaises. Un jardin et une serre à fruits complètent cette installation aussi simple que confortable.

Les grandes familles habitent des manoirs cachés au milieu de futaies séculaires.

La serre à fruits, complément de toute habitation, depuis le plus riche manoir jusqu'au plus modeste cottage, est une des particularités de l'archipel. Objet de luxe pour les uns, elle constitue une véritable industrie pour d'autres.

Nous avons visité près de Saint-Hélier de magnifiques serres à raisins, présentant un développement de trois kilomètres, et fournissant des fruits mûrs depuis le mois d'avril jusqu'au mois de septembre. La température, réglée avec un soin minutieux, suit en quelque sorte les fluctuations du marché de Londres. Les arrivages sont-ils plus rares, les prix plus élevés, on force la température, et les produits arrivent plus vite à maturité complète. Les soins nécessités par cette culture sont incessants, car les mala-

dies n'épargnent pas plus ces plants que nos vignes méridionales : l'oïdium est né dans les serres de l'Angleterre et ce n'est que grâce à une surveillance de tous les jours que les grappes atteignent leur complet développement. Mais pour le moment cette industrie de luxe trouve un marché assez large pour être rémunératrice, en attendant le jour où les raisins frais transportés dans des appareils frigorifiques du Cap ou d'Australie viendront la détroner sur les marchés de Londres.

La propriété très divisée atteint une très grande valeur. A Guernesey, les étrangers sont autorisés à acquérir des terres ; à Jersey, ce droit est réservé aux seuls insulaires.

Chaque chef de foyer possède les droits électoraux, et peut remplir les différentes charges publiques.

Les rois d'Angleterre reçoivent encore à leur avènement l'hommage des îles comme ducs de Normandie, mais le bailliage jouit, comme les autres possessions anglaises, d'une liberté absolue.

La valeur militaire des îles ne peut soulever aucune difficulté. Pendant les longues guerres qui ont sévi entre la France et l'Angleterre, elles ont été occupées à différentes reprises, mais les populations sont toujours restées fidèles à l'Angleterre placée plus loin d'elles, et dont la domination était plus nominale que réelle.

Carnot, consulté sur l'opportunité d'une descente dans les îles, répondit : « Il est peut-être facile de « s'emparer des îles de la Manche, mais dans les « conditions militaires et navales actuelles, il est « impossible de les conserver. »

La transformation de la marine militaire doit confirmer l'appréciation de Carnot : avec le tirant d'eau des vaisseaux de guerre actuels, on ne trouverait plus dans ces parages ni mouillage sûr ni abri suffisant.

Le gouvernement anglais est représenté dans l'archipel par un gouverneur qui commande la petite garnison, et peut exercer vis-à-vis du Parlement un droit de veto suspensif dont il use bien rarement (1).

Suivant la vieille devise : *cedant arma togæ*, le gouverneur occupe un siège inférieur à celui du bailli. Les États, qui ont conservé leur titre depuis le douzième siècle, forment un petit Parlement en miniature, qui exerce tous les droits souverains, même celui de battre monnaie, mais monnaie de cuivre seulement.

Tout propriétaire d'un foyer est électeur. Les douze paroisses de l'île ou communes élisent leurs représentants aux États pour trois ans ; les juges justiciers sont nommés à vie ; les officiers de police et percepteurs d'impôts sont également choisis par le corps électoral.

Toutes les fonctions sont gratuites : aussi les impôts sont-ils assez légers pour qu'un riche propriétaire puisse les acquitter à lui seul.

Les dures nécessités du service militaire obligatoire sont inconnues dans cet heureux pays, où tout homme fait partie d'une milice dont le rôle est limité à la défense de l'île, et qui n'est jamais convoquée.

La liberté est complète dans les îles : droit de

(1) Pégart Ogier. Jersey 1881.

réunion, liberté de la presse et d'affichage. Le gouvernement est étranger à toutes les questions d'instruction, de culte et de bienfaisance; mais les mœurs plus fortes que les lois, et formées par plusieurs siècles de liberté, mettent un frein puissant contre tous les abus.

Les Banques ont le droit d'émettre des billets : liberté moins dangereuse que l'existence d'un papier d'État, chacun étant libre de refuser le billet qui ne lui inspire pas une confiance suffisante.

Le français est resté la langue officielle, et, par une décision du mois de janvier dernier, le Parlement a repoussé une proposition qui prétendait substituer l'anglais au français dans les actes publics.

Les arrêtés des connétables ou maires des paroisses sont publiés en normand, mais accompagnés d'une traduction anglaise.

Devant la Cour, dont les magistrats siègent vêtus de violet, la procédure, les plaidoiries se font en français, et la vieille coutume des pays normands est restée la loi du pays.

Ces heureuses populations, ont, par leur union avec l'Angleterre, tous les avantages réservés aux grands pays, sans en connaître les charges.

Aussi ces hommes fiers, qui répètent volontiers dans les jours de fièvre patriotique : « c'est nous qui avons conquis l'Angleterre, » sont-ils unis par un lien de reconnaissance à leurs puissants protecteurs, lien qu'ils n'ont jamais voulu rompre, même au moment des luttes les plus violentes entre la France et l'Angleterre. L'exemple des malheureux habitants de la petite île d'Héligoland, devenus bien malgré eux les sujets de l'empire allemand, n'est pas fait pour modifier leurs tendances.

Connaitre l'archipel c'est l'aimer, car il serait difficile de trouver un pays plus heureux : la misère y est inconnue ; la vie y est laborieuse, mais chacun recueille tout le fruit de son activité .

Tels sont les résultats obtenus par le travail, la persévérance et le courage d'un petit peuple formé par sept siècles de liberté, tempérée par un profond sentiment religieux qui maintient et discipline les mœurs publiques.

F. BRUNETON.

SONNETS

Comme Enée, autrefois, je vais dans un nuage,
Et nul ne me connaît, pas un ne vient à moi,
Ne me dit : Sois vaillant, je marche près de toi ;
Puisque le but fait signe, accepte le voyage.

Chacun suit son chemin, l'un sous son lourd bagage ,
L'autre, du dieu plaisir sollicitant la loi ,
Beaucoup disant à l'or : Je te salue, ô roi !
Plusieurs des océans poursuivant les rivages.

Foule pressée, ils vont dans leurs divers chemins ,
Et les mains sans élan ne cherchent point mes mains.
Or, quelque voix me dit : Marcher loin de la foule,

C'est bien ; du flot grondeur ne sentir pas la houle,
C'est bien. — Si cependant ils proclamaient : C'est lui,
Ne porterais-je pas un moindre poids d'ennui ?

La mer jette, fuyant, l'algue sur ses rivages ;
La rivière en courant rejette sur ses bords
Semés d'aunes penchants les herbes, les troncs morts,
Souvenirs d'ouragans, de passagers ravages.

La mer ne parle plus de vents ni de naufrages,
Le flot dit au dauphin, à la baleine : Dors ,
Au navire : Ouvre l'aile et va joyeux aux ports ,
Il n'est plus pour un temps souvenir des orages.

Nous aussi, voyageurs pensifs vers l'idéal,
Religieux au bien tout en sachant le mal,
Religieux au beau, nous rejetons les herbes

Mauvaises du courant, le piquant des chardons,
L'éclaire, le pourpier aux insidieux dons ,
Et des fauves épis nous composons nos gerbes.

CHARLES DES GUERROIS.

VAINES TENDRESSES

Qui sanglote ? La vierge aux yeux hagards et doux.

V. H.

Les fleurs ont murmuré des tendresses câlines,
Tandis que tu rêvais dans l'ombre, indolemment ;
Un frisson a rosé les gorges des collines
Où tes yeux promenaient l'humble appel d'un amant.

Tandis que tu rêvais dans l'ombre, indolemment,
Des pleurs ont attendri les brises satisfaites ,
L'inconnu de ton cœur rêve ton sentiment
Et vit, en son espoir, de triomphales fêtes...

Des pleurs ont attendri les brises satisfaites,
Et tu compris qu'un mystère s'accomplissait...
Un agenouillement pencha les pâles faites
Des bouleaux alanguis dont l'ombre pâlissait.

Et tu compris qu'un mystère s'accomplissait,
Vierge pensive aux crépuscules lourds de fièvres ;
Ton cœur mystérieusement s'amollissait
Sous des baisers flottant au seuil clair de tes lèvres...

Vierge pensive aux crépuscules lourds de fièvres,
Tu songeais que l'amant invisible et très cher
N'aurait que des baisers impersonnels et mièvres ,
Sans le parfum troublant et subtil de ta chair.

Tu songeais que l'amant invisible et très cher
Serait — oh ! l'ingénu tourment des âmes neuves ! —
Triste de ton amour si vainement offert...
— Les fleurs ont sangloté des tristesses de veuves !

PHÆBUS JOUVE.

ACTUALITÉS SCIENTIFIQUES

(DÉSINFECTION ET CHAUFFAGE)

Il faut espérer que la découverte du sérum antidiphthérique, par l'admirable sanction qu'elle a donnée aux théories microbiennes, aura pour toujours fermé la bouche à cette légion de sceptiques qui n'avaient pas assez d'épigrammes à leur endroit. Il est aussi permis de compter que la guérison du croup contribuera puissamment à la diffusion des nouvelles méthodes, et à la mise en pratique de leurs sages préceptes. Et ce ne sera pas dommage, car il est pitoyable de voir combien jusqu'à présent on a peu mis à profit les découvertes les moins discutables de nos microbiologistes, combien leurs prescriptions les plus rationnelles sont restées lettre morte pour la presque totalité de nos contemporains.

Nous n'en voulons d'autre preuve que ce qui se passe à propos de la désinfection. Vous savez l'intérêt qui s'attache à elle, pendant et après une maladie contagieuse, pour tout ce qui a pu être directement ou indirectement souillé par le malade ; et combien cette opération a besoin d'être minutieusement conduite pour donner les résultats que

seule elle peut assurer. Voyez en revanche comment elle se pratique : supputez le nombre de cas où systématiquement on la néglige, et, dans ceux fort rares où on l'opère, rendez-vous compte de quelle manière on y procède.

Et cependant les règles de la désinfection sont, dès à présent, bien établies : passer à l'étuve à vapeur tout ce qui peut y être introduit sans grand dommage ; stériliser avec des liquides antiseptiques tout le reste. Voilà, en deux mots, leur substance.

Cela ne veut cependant pas dire que leur formule soit définitivement fixée ; pour la stérilisation par les liquides antiseptiques notamment, quelques doutes subsistent sur la meilleure manière de la pratiquer.

Le mode le plus ordinairement usité consiste, on le sait, à pulvériser sur les objets à désinfecter une dissolution de sublimé corrosif au millième. La grande faveur dont jouit ce procédé a engagé MM. Laveran et Vaillard à mesurer d'une façon précise son degré d'efficacité ; ils sont arrivés à des résultats intéressants, qui sont exposés tout au long dans la *Revue scientifique*, et que nous allons résumer.

Les moyens employés jusqu'à eux pour déterminer la valeur de la désinfection des locaux par les liquides antiseptiques pulvérisés étaient peu nombreux et encore moins concluants.

MM. Guttman et Merke ont soumis à des pulvérisations de sublimé des fils de soie préalablement imprégnés d'une culture de bactérie charbonneuse ; ces fils, placés après dessiccation dans un

bouillon convenable, ont, plus d'une fois sur deux, fourni une culture de microbes, preuve irréfutable de l'insuffisance de la désinfection.

M. Esmarch a compté, après et avant la pulvérisation, le nombre de germes existant sur le mur à désinfecter. A cet effet deux portions contiguës de ce dernier étaient frottées, l'une avant la pulvérisation, l'autre après, avec de petits fragments d'éponge stérilisés, qui étaient ensuite introduits dans des tubes contenant de la gélatine, et servaient à préparer des cultures d'après un procédé imaginé par M. Esmarch lui-même, et commode pour la numération des germes. Cet expérimentateur a trouvé que les pulvérisations au sublimé, tout en diminuant beaucoup les germes, ne donnaient que très rarement une stérilisation complète.

M. Bordoni-Uffreduzzi a employé une dissolution de sublimé aux trois millièmes, additionnée d'un peu d'acide chlorhydrique. La pulvérisation terminée et le mur bien desséché, il en raclait la surface, et ensemençait dans du bouillon la poussière ainsi obtenue. Les résultats ont été plus favorables que dans les essais précédents ; cependant les cas n'étaient pas rares où l'ensemencement était fécond.

Toutes ces expériences prouvent que la désinfection par le sublimé n'est pas absolument efficace. Et cependant, comme le remarquent MM. Laveran et Vaillard, les résultats qu'elles accusent sont optimistes ; car avec les fils, éponges ou raclures, qui servaient à ensemercer les bouillons, on introduisait certainement dans ces derniers des parcelles de sublimé desséché, qui auraient pu rester indéfiniment sur les murs, dans le voisinage de

germes encore vivants, sans les détruire, mais qui, en se dissolvant dans les bouillons, ont empêché plusieurs d'entre eux de se développer.

Pour se mettre à l'abri de cette cause d'erreur, les deux expérimentateurs ont recours à la méthode suivante : ils font mouler des briquettes de plâtre, de dix centimètres de côté sur deux d'épaisseur, portant sur l'une de leurs faces de petites cavités, dans lesquelles ils déposent une ou deux gouttes de différentes cultures de microbes pathogènes. Après dessiccation, ils appliquent ces briquettes contre un mur vertical, et pulvérisent sur elles le sublimé. Quand elles sont sèches, ils lavent au sulfhydrate d'ammoniaque et à l'eau stérilisée, et, après ces lavages, qui enlèvent toute trace d'antiseptique, ils prélèvent dans les cupules un peu de la matière qu'elles contiennent, et avec elle ensemencent un milieu de culture. MM. Laveran et Vaillard ont ainsi trouvé qu'avec des briquettes recouvertes de plâtre et badigeonnées à la chaux, certains microbes sont parfois détruits et que d'autres résistent. Sur des briquettes enduites de peinture à l'huile, la plupart des germes ne sont pas atteints dans leur vitalité. Celles que recouvre un papier donnent des résultats encore moins satisfaisants. Ces différences tiennent probablement à ce que, sur les murs badigeonnés à la chaux, les gouttelettes, en imprégnant toute la surface, arrivent au contact des microbes, mieux que sur les murs peints à l'huile ou tapissés de papier, le long desquels le liquide ruisselle et ne s'étale pas.

Quoi qu'il en soit, les résultats de la désinfection étaient d'autant moins satisfaisants que le pulvérisa-

teur employé mouillait moins les surfaces expérimentées. Cela a donné l'idée à MM. Laveran et Vaillard d'essayer sur elles les lavages au sublimé, après nettoyage préalable au savon noir, et ils ont obtenu de cette façon des résultats beaucoup meilleurs. Il semble donc indiqué de substituer aux pulvérisations les lavages. Si cette pratique se confirme, elle aura l'avantage de supprimer la nécessité du pulvérisateur, c'est-à-dire d'un instrument qui, en maints endroits, fait souvent défaut dans l'outillage privé et même public de la désinfection. L'usage de cet appareil restera cependant indispensable toutes les fois qu'il faudra injecter le liquide antiseptique dans les points inaccessibles aux lavages, comme les fissures des vieux murs, car l'essentiel, il ne faut pas l'oublier, est d'obtenir un contact aussi parfait que possible entre la liqueur désinfectante et les contagés. Si l'on emploie les lavages, il faut les pratiquer avec la solution de sublimé à deux ou trois pour mille, additionnée, pour la rendre plus stable, d'un gramme d'acide chlorydrique ou de dix grammes de sel marin par litre, et avoir le soin de ne pas plonger l'éponge qui sert au lavage dans la solution, afin de ne pas introduire, dans cette dernière, des matières organiques qui en affaibliraient rapidement le taux.

Les recherches de MM. Laveran et Vaillard ont aussi prouvé que la solution d'acide phénique à cinq pour cent est plus efficace que la solution de sublimé à deux ou trois pour mille. Elle a, en outre, l'avantage d'être plus stable : mais elle a l'inconvénient de coûter plus cher, et surtout de laisser après elle une odeur désagréable. Peut-être, cependant,

y aurait-il lieu de l'employer pour la désinfection des locaux, qu'on pourrait laisser inhabités, un certain temps, après la désinfection.

Mentionnons, avant de quitter cet ordre d'idées, les résultats des expériences de M. H. Vincent, présentés tout dernièrement à l'Académie des Sciences par M. Duclaux, et relatifs à la désinfection des matières d'excrétion. Ils ont démontré la parfaite insuffisance pour cet usage de substances communément employées, comme le sulfate de fer, le chlorure de zinc, le sublimé au millième, le lait de chaux, et au contraire l'efficacité de l'acide phénique, du chlorure de chaux, du crésyl, du lysol. Mais le meilleur agent de désinfection est le sulfate de cuivre. On connaissait déjà ses vertus ; M. Vincent a le mérite d'avoir fixé exactement les doses à employer : quatre grammes par litre pour les déjections des cholériques, six pour celles des typhoïdiques, 7 à 8.5 pour le contenu des fosses d'aisance. L'effet produit n'est complet qu'au bout de douze ou vingt-quatre heures. Lorsque la dissolution à stériliser est ancienne, chargée d'ammoniaque qui décomposerait le sulfate de cuivre, il y a intérêt à ajouter ce dernier d'un peu d'acide sulfurique.

*
**

Une autre question, intimement liée à l'hygiène, est celle du chauffage des appartements. D'une façon générale, l'homme, malgré le savoir-faire dont il se pique, se livre, vis-à-vis de la réserve de combustible que les siècles passés ont péniblement accumulée dans les entrailles de la terre, à un vérita-

ble gaspillage. Et, sans partager l'effarement de ces esprits chagrins, qui se préoccupent déjà de savoir à quel succédané de la houille l'homme de l'avenir demandera l'énergie qui lui sera nécessaire sous tant de formes, il est permis de regretter que l'homme moderne ne sache pas mieux mettre en œuvre la chaleur des combustibles qu'il consomme. On ne saurait, en effet, oublier que, dans les machines à vapeur les plus perfectionnées, comme les machines marines, les chaudières n'utilisent que les 66 centièmes de la chaleur du foyer, et que les pistons ne recueillant, sous forme de travail, que 15 pour cent de cette quotité, et les organes de transmission, qui relient les pistons à l'hélice, en prélevant, sous forme de frottements, une notable fraction, le travail de propulsion du navire ne s'élève pas finalement à plus de 5 ou 6 pour cent de l'équivalent mécanique de la chaleur dégagée par la houille employée.

C'est à peu près exactement la proportion de calories utilisée pour le chauffage des appartements dans les combustions, dont nos cheminées ordinaires sont le siège, bien qu'avec elles il n'y ait plus à subir la perte inhérente à la transformation de chaleur en travail, puisque c'est directement, sous forme de vibrations calorifiques, qu'est utilisée l'énergie potentielle de la houille, du coke ou du bois consommés. Six ou sept pour cent de ces calories utilement retenues dans la pièce à chauffer, tout le reste emporté en pure perte par les gaz incomplètement brûlés, dans l'hypothèse où la cheminée veut bien remplir son office normal, et où les défauts du tirage ne font pas refluer les fumées dans l'intérieur,

tel est le bilan peu économique d'un mode de chauffage encore fort en honneur, surtout dans nos régions. Et on comprend que ceux qui l'emploient voient démesurément grossir le budget de leur chauffage domestique, sans voir proportionnellement monter leur thermomètre.

Il n'est pas non plus difficile de s'expliquer, dans ces conditions, le succès prodigieux qu'obtinrent, dès leur apparition, à peine vieille de quelques années, ces poêles à marche lente et continue, qui, à l'avantage primordial de tous leurs congénères, de placer la source calorifique à l'intérieur même de la pièce à chauffer, au lieu de la reléguer au fond d'une cheminée, d'où le rayonnement ne se fait qu'avec peine, joignent ceux de consommer fort peu de charbon et de chauffer successivement les diverses chambres dans lesquelles on les roule.

Malheureusement, ces précieux avantages d'économie et de confort n'allaient pas sans un danger fort grave : avec le tirage peu actif, qui convient à cette marche lente, et qui même parfois n'est que fort médiocrement assuré, au cours des pérégrinations habituelles de ces poêles, il arrive souvent que la combustion reste incomplète, et que les gaz chargés d'oxyde de carbone, qui en proviennent, sont en partie reflusés à l'intérieur de l'appartement, où leurs effets peuvent être funestes.

Des accidents répétés ne laissent plus de doutes à cet égard. Mais, s'il est facile de tenir en juste méfiance tous ces poêles, il le serait moins de nous priver des avantages qu'ils nous ont assurés pendant leur courte carrière. Avec eux nous nous sommes habitués à nous chauffer très-commodément à

peu de frais; il nous en coûterait d'y renoncer pour l'avenir.

Mais sont-ils seuls capables de nous assurer ce double avantage? Rien ne le prouve *a priori*. Car si les poêles du genre Choubersky ont le grand avantage de consommer fort peu en un temps donné, ils ont l'inconvénient de nécessiter une marche continue, qui les empêche de profiter, pour faire l'économie des heures de marche inutiles, des moments de la journée où la température des pièces à chauffer est assez élevée, ou même des périodes plus ou moins longues de radoucissement, comme les hivers les plus rigoureux nous en ménagent. Quand survient, en effet, une de ces périodes, comme on ne sait jamais quelle en sera la durée, et comme la mise en train d'un poêle à marche lente demande toujours un certain temps, pour produire un résultat appréciable, on le laisse en feu, afin de ne pas être pris au dépourvu par un brusque retour du froid.

Avec un poêle à combustion active, les conditions sont tout autres : sa consommation horaire est toujours assez élevée, mais sa mise en feu rapide permet de proportionner les heures de chauffage à la température extérieure. Qui sait si, finalement, l'avantage ne lui reste pas au point de vue de l'économie ? La question en tout cas valait la peine d'être élucidée ; et c'est justement ce qu'a réussi à faire M. Aimé Girard.

Si parmi les foyers à combustion vive, il en est un qui se prête bien à cette graduation de tous les instants dont nous avons parlé, c'est assurément le poêle à gaz, qui instantanément s'allume et donne la quantité de chaleur qu'on lui demande, et qu'on

peut d'ailleurs faire varier dans des limites assez étendues.

C'est lui que M. Girard a choisi pour le comparer au poêle à marche continue ; il a employé, dans le type désigné par la Compagnie Parisienne du Gaz sous le nom de calorifère-tambour, le modèle capable de consommer 600 litres de gaz à l'heure, mais pouvant, grâce à des rhéomètres, n'en consommer que 150. Pendant deux hivers consécutifs, de 1891 à 1893, il a maintenu en comparaison, dans deux pièces de son appartement, les deux poêles ; pour leur assurer des conditions identiques, il avait fait adapter à chacune des cheminées, dans lesquelles ils envoyaient leurs fumées, une plaque munie d'un trou circulaire du diamètre de leur tuyau. Cette disposition a une grande importance, parce qu'en limitant l'émission des gaz chauds aux seuls produits de la combustion, elle retient à l'intérieur de la pièce l'air échauffé par son contact avec le poêle : elle assure ainsi à ce dernier un avantage de premier ordre sur la cheminée, avec laquelle les couches d'air les plus voisines du foyer, dès lors les plus chaudes, sont les premières à s'échapper au-dehors sous l'influence du tirage.

La pièce chauffée par le poêle à anthracite cubait soixante-douze mètres ; celle que desservait le poêle à gaz en comptait cent. La moindre capacité de la première était tout à l'avantage du poêle continu. Malgré cela, pour entretenir dans les deux chambres une même température, de quinze à dix-sept degrés en moyenne, le premier, en brûlant de l'anthracite à 60 francs la tonne, a dépensé 0 fr. 480 par jour ; le second, en consommant du gaz à 0 fr. 30

le mètre cube, a seulement dépensé une moyenne de 0 fr. 425.

Comme l'expérience a été poursuivie pendant cent trente-six jours de l'hiver 1891-1892, qui a été exceptionnellement doux, et pendant trois mois de l'hiver 1892-1893, qui a été au contraire assez rude, ces chiffres peuvent être regardés comme représentant une moyenne à peu près exacte ; ils établissent d'une façon indiscutable que le chauffage par combustion vive peut être plus économique que le chauffage par combustion lente.

Mais comme ils varient avec le coût des combustibles employés, leurs valeurs relatives peuvent être modifiées. Ainsi à Nîmes, où l'antracite coûte environ 40 francs la tonne, et où le gaz nous est vendu 0 fr. 24 le mètre cube, le chauffage, dans les conditions où il a été employé par M. Girard, ne reviendrait qu'à 0 fr. 32 par jour avec la première, tandis qu'il s'élèverait à 0 fr. 34 avec le second. Et cependant, malgré la consommation un peu plus élevée du poêle à gaz, on ne devrait pas, semble-t-il, hésiter à lui donner la préférence. Avec lui du moins la sécurité est-elle complète, car, en admettant qu'à un moment donné un reflux des gaz brûlés se produise, comme ils sont uniquement formés d'acide carbonique et de vapeur d'eau, ils ne peuvent avoir aucun effet sérieux sur l'organisme humain.

Il faut aussi remarquer que le poêle à gaz, plus mobile assurément que le poêle à anthracite, se prête comme lui au chauffage successif de plusieurs pièces.

Enfin, s'il ne donne pas, comme la bûche qui gaieusement pétille dans l'âtre, cette belle clarté qui

réjouit la vue et fait le charme des longues soirées d'hiver, du moins donne-t-il une chaleur lumineuse, bien préférable à la chaleur obscure du triste Chouberski. Et la note poétique se fait assez rare, à notre époque d'utilitarisme à outrance pour qu'on ne la supprime pas sans raison.

GÉRARD LAVERGNE.

CHRONIQUE

Brrr... Quel froid ! Pour s'être fait un peu attendre, l'hiver n'en est venu que plus rigoureux. De la neige partout ; partout du mistral ; de la glace partout. Je ne sais comment les gens du Nord supportent ces frimas ; mais, ici, l'habitude nous manque, et nous manquent surtout les moyens de nous garantir contre la bise et la gelée. J'entendais dire, l'autre jour, qu'on ne ferait pas vivre dans notre pays, en cette saison, un homme de Sibérie, parce que ces froids étant, chez nous, exceptionnels, nous ne savons pas nous en défendre, tandis que dans les pays du Nord on est armé pour les combattre, que l'on peut et l'on sait se chauffer. Que les Septentrionaux gardent leurs doubles fenêtres, leurs calorifères et leurs fourrures ; j'aime mieux mon soleil du Midi et je souhaite qu'il ne nous boude pas trop. J'en saluerai d'autant plus joyeusement le retour qu'il se sera caché plus longtemps.

Les températures extrêmes que nous subissons ont, pour beaucoup, de funestes conséquences. Les décès se multiplient autour de nous. Grippe, *influenza* ou autres causes font des deuils répétés, sans égard pour l'âge des victimes. C'est M. le conseiller Jaffard qui succombe ; c'est M^{me} Martinenche, la mère du distingué professeur du Lycée de Nîmes, notre

collaborateur ; c'est M^{me} Cabiach, la femme du Greffier de la Cour, la mère de notre excellent confrère à qui une mort soudaine avait naguère ravi une fillette de quelques jours ; c'est M^{me} de Lapanouse mère ; c'est la fille, déjà grande, d'un de nos confrères, maire de notre ville, qui a si vaillamment et si intelligemment, pendant près d'un mois, disputé au mal sa proie et qui se la voit ravir quand il la croit sauvée ; c'est M. le sénateur de l'Hérault, Griffé, l'ancien président de notre Tribunal civil, dont le passage dans notre magistrature fut si remarqué, et dont la caractéristique, comme juge, était d'aller droit et bravement à la solution des questions purement juridiques. La liste est déjà longue, mais encore incomplète, des derniers disparus dont la mention s'impose.

Je ne saurais passer sous silence la disparition de Benjamin Godard, qu'un mal implacable vient de terrasser sous le beau ciel de Cannes où les moribonds vont chercher la santé ou l'espoir. Ce n'est pas ici le lieu d'étudier l'homme, le professeur, l'artiste, le compositeur et son œuvre. Il me suffira de répéter qu'il fut quelqu'un à tous les points de vue, un fils et un frère courageux et dévoué dans le malheur, un maître vraiment français, qui laisse des pages certainement durables et supérieures, au milieu d'innombrables productions qu'une grande facilité ou le besoin de vendre empêchait trop souvent sans doute de mettre au point et de châtier suffisamment. Point assez scénique peut-être dans ses opéras, mais symphoniste par excellence, Benjamin Godard restera l'auteur du *Tasse*, de *Jocelyn*, de symphonies, de morceaux de chant et de piano, de musique de

chambre, toutes choses frappées au coin de l'inspiration élevée, du bon goût et de la science consommée. Il fallait qu'il fût quelqu'un, d'un tempérament peu commun et bien viril, pour résister à ces adulations de l'opulence qui assaillirent son jeune âge. Il me souvient du saisissement qui vous prenait lorsqu'on entra dans ce bel hôtel si hospitalier de la rue Pigalle, qui était celui de sa famille, et qu'on voyait, au milieu de peintures gigantesques représentant le jeune Benjamin dans toutes les postures et tous les costumes, se dresser fièrement, sur la grande cheminée du salon, une statue taillée dans le marbre le plus pur par un sculpteur fameux et représentant le Dieu de la maison (il avait à peine quatorze ans quand j'eus cet honneur et cette surprise) avec cette inscription en lettres d'or : « Le génie se révèle ! — L'enfant disparaît ! » Puis la guerre est venue, la ruine avec elle. Benjamin se fait homme, et, se sacrifiant pour les siens et pour son art, il a été le vaillant que j'ai dit, l'artiste, le compositeur que vantent et que pleurent les connaisseurs et les maîtres.

Il était, comme professeur au Conservatoire, le collègue de Henri Maréchal, le compositeur distingué qui vient de remporter à Rouen (louable décentralisation à encourager) un succès avec la partition qu'il a écrite sur le *Calendal* de Mistral, arrangé en opéra. C'a été l'excellente occasion choisie par un éminent Ministre des Beaux-Arts pour donner à notre grand Frédéric Mistral la Croix d'Officier de la Légion d'honneur. A. Dumas fils était en même temps promu Grand' Croix ; et tout le monde des lettres applaudit.

L'Académie de Nîmes, dont Mistral est correspondant, est fière de cette distinction accordée à l'un des siens. Elle se réjouit également de la croix de chevalier de la Légion d'honneur obtenue par un de ses membres résidants, M. Benolt-Germain.

Un fonctionnaire de notre ville, M. Mourre, directeur des Postes et Télégraphes, a, par le même décret, reçu aussi le ruban rouge comme récompense de trente neuf ans de services.

Les services de M. le chanoine Michel envers l'Église ont été récompensés différemment, mais très légitimement par sa nomination à la cure de la cathédrale de Nîmes. Je ne dirai rien de son installation qui a eu lieu le dimanche 13 janvier courant et qui a été l'occasion, dans notre basilique, de magnifiques fêtes, que décrira notre collaborateur, M. le chanoine Ferry. Mais Fidelis, par modestie fraternelle, négligera de saluer la nomination, comme chanoine prébendé, de M. Paul Ferry, directeur de la maîtrise épiscopale. Je comble avec plaisir cette lacune.

Le R. P. Xavier de Fourvières, fort connu et goûté dans certaines villes, à Marseille, par exemple, comme orateur sacré, prêchant en provençal, avait été, il y a quelques semaines, appelé à Nîmes pour donner, à Saint-Baudile, une conférence au profit des écoles catholiques. Son succès fut tel qu'il dut promettre de revenir. C'est le dimanche 6 janvier courant qu'il a reparu dans la chaire de cette église. L'affluence des fidèles était plus considérable encore que la première fois. Leur attente n'a pas été trompée. Le R. P. a parlé sur la fête du jour, l'Épiphanie, avec une abondance, une science, une

éloquence qui ont touché et émerveillé l'auditoire. Son langage n'est pas ce patois commun au moyen duquel il se mettrait en communication avec les gens de la campagne ou peu instruits ; c'est cette belle langue imagée et sonore de la Provence, qui fournit aux pensées et aux accents de l'orateur une forme si majestueuse et si harmonieuse. Le R. P. Xavier de Fourvières la possède à fond et c'est d'autant plus remarquable qu'elle n'ait point l'air apprise par lui, mais, au contraire, qu'elle semble sa langue maternelle, qu'il est, dit-on, du Nord, d'au-delà, bien au-delà de Tarascon, comme dirait A. Daudet, de Lyon, paraît-il, de Paris peut-être.

Pendant ce temps, on travaillait, dans la salle des fêtes du Lycée, pour le concert de charité, qui devait avoir lieu le lendemain, au profit du *Sauvetage de l'enfance*. Tous les journaux ont rendu compte de cette superbe soirée avec de tels détails qu'il serait oiseux d'y revenir : nous n'en pourrions rien dire de nouveau. Qu'il nous suffise de constater les fructueux résultats de cette solennité de bienfaisance dus à sa parfaite organisation. Le comité s'est véritablement distingué, en cette occasion, et surtout son sympathique président, M. de Castelnau.

Les artistes, comme M^{me} Bonnet, MM. Comtat et Bonnet (pour ne citer que les plus en vue) rivalisaient de talent, les amateurs, de zèle. Et l'on ne savait ce qu'il fallait le plus admirer et louer, dans cet ensemble complet, des mattres s'ingéniant à ne pas éclipser amateurs et élèves, de ceux-ci se grandissant à la hauteur de ceux-là, pour le plus grand plaisir des auditeurs et le plus grand profit des pauvres *abandonnés*.

Aussi, une haute personnalité, voyant cette noble émulation pour le bien, sans distinction d'opinion ni de culte, s'est-elle écriée, dans son enthousiasme : « Quelle belle société ! » Et le cri était juste.

Le lendemain, nous entendions dire, à ce propos :
« Assez de causes de divisions et de conflits existent
« entre nous, par opposition d'intérêts généraux ou
« particuliers et personnels, pour que nous ne saisis-
« sions pas avec joie et empressement l'occasion de
« nous réunir, quand elle s'offre, comme ici, sur le
« terrain de la charité. » (1)

P. CLAUZEL.

15 Janvier 1895.

(1) La place réservée à la *Chronique* lui a valu de larges coupures. Le lecteur n'accusera pas, de certaines omissions, le signataire de l'article, mais les nécessités de la mise en page. P. C.

L'administrateur-gérant : GERVAIS-BEDOT.

Nîmes. — Imprimerie Gervais-Bedot, rue de la Madeleine, 21

BATISTO BONNET

UN PAYSAN DU MIDI

VIE D'ENFANT ⁽¹⁾ .

MESSIEURS,

Batisto Bonnet. Ainsi s'appelle l'auteur dont je dois, depuis longtemps, vous entretenir, et que l'abondance de notre ordre du jour a retenu jusqu'à ce soir au seuil de nos séances.

La forme du prénom, son orthographe, sa désinence vous disent assez que Bonnet n'écrit point en français : le patois est sa langue ; en patois, la dédicace même du livre dont *lou pacan* fait un *Ouménage respétuous a Messiés li membre de l'Acadèmi de Nime*.

Et cependant ce livre nous vient de Paris, non pas seulement parce que l'éditeur y a sa maison, ou que l'auteur momentanément s'y trouve ; non, l'auteur habite, la grande ville, depuis qu'il a fini son service militaire et qu'il a l'âge d'homme : il y a longtemps puisqu'il compte aujourd'hui quelque quarante-cinq ans. Mais, au milieu de la civilisation raffinée de la capitale, Bonnet n'a pas cessé d'être *Batisto le pacan*, et son livre, qui n'est autre chose qu'une sorte d'autobiographie, est justement intitulé : *Un paysan du Midi*. Du Midi ? De Nîmes presque, des plus proches environs de Nîmes, exac-

(1) Compte rendu par M. P. Clauzel, à l'Académie de Nîmes.

tement de Bellegarde; de telle sorte que nous pouvons légitimement revendiquer comme un véritable compatriote l'honnête et brillant écrivain qui vient inopinément de se révéler avec sa *Vie d'enfant*. C'est la première série de l'œuvre qui en contiendra trois : 2^e SÉRIE — *Le valet de ferme*; — 3^e SÉRIE — *Le pacan dans Paris*.

Le succès de cette première partie est tel que le temps de nous l'expédier l'a vue parvenir déjà à sa troisième édition. Aussi un critique a-t-il pu, ces jours derniers, écrire à ce propos, sans exagération et sans emphase: « Le monde littéraire parisien, chaque jour si fécond en originales surprises, « en faits et gestes à sensation, retentit actuellement des éloges unanimes dont on salue le premier ouvrage de Baptiste Bonnet, un authentique « paysan devenu, après une jeunesse passée dans « l'adoration de sa terre natale de Bellegarde, un « prosateur provençal d'autant plus curieux que c'est « en plein Paris moderne, au milieu des mille difficultés de l'âpre lutte quotidienne, qu'il fait revivre le coquet village où il a vu le jour. » (LOUIS SABARIN)

Prosateur provençal ? Si par langue provençale on entend désigner tous les idiomes de la langue méridionale, j'accepte l'épithète du critique; mais le Languedoc n'est pas la Provence, et le parler de Nîmes n'est pas plus celui d'Arles que celui de Béziers.

Lisez la *Présentation* au public, la *préface*, qui se trouve en tête du livre. Vous y trouverez, à la page XI: « Baptiste Bonnet, de souche paysanne, est « né entre Nîmes et Beaucaire, dans les oliviers de

« Bellegarde , sur cette frontière idéale qui sépare
 « la Provence et le Languedoc, le Midi des roseaux
 « et le Midi des pierres. Pour un écrivain de langue
 « romane, c'était une bonne fortune de voir le jour
 « à ce croisement de races, où l'idiome bifurque,
 « se féline et s'affine sur la rive gauche du Rhône,
 « *empire*, comme disent nos mariniers, — tandis
 « que sur la droite, *royaume*, il devient rauque,
 « *scalabreux* et dur, impressionné déjà par la jota
 « aragonaise et sarrasine. Cette démarcation très
 « saisissante n'est pas seulement affaire de timbre
 « et d'oreille ; le tuf même de la langue est atteint,
 « pénétré par le double courant qui l'emporte vers
 « l'Espagne et vers l'Italie, et quand on lit le pro-
 « vençal de Bonnet, délicat et musclé, il est aisé
 « de voir comme il a bénéficié de son lieu d'ori-
 « gine. »

Si rapide et si légitime est la renommée de Bonnet que soudain elle excite les jalousies et les convoitises : on veut l'accaparer à notre détriment. Puisqu'il est de Bellegarde, qu'il parle l'idiome de notre pays, revendiquons hautement ce bon Bellegardais. Revendiquons le d'autant plus vivement que , non-seulement les hasards de la naissance l'ont fait de notre pays, mais encore qu'il est heureux et qu'il s'honore d'en être.

Écoutez la lettre qu'il m'écrivait le 7 décembre dernier.

« Vosto bono letro dou premié de desèmbre m'es
 « arribado touto emboundrido di dous rai de noste
 « soulèu, e me demandés pas se i'ai fa fèsto. Nime,
 « Bello-Gardo , soun ti pas lou testié, ount moun
 « amo alangourido s'agrado d'ana faire si plus douci

« pauseto ? Pòde pas regarda ma Tourre sènso vèire
 « la vostro ; se courre long de ma Resclauso, moun
 « èime vitamen s'abrivo devers li ribo de voste Vis-
 « tre. S'ame Nime ? Pòde lou dire : ai bada souvènt
 « dins vostis Areno et vosti Musèu ; counouisse
 « vosti tèmple coume vosto Venus ; sabe li camin
 « que menon i plesi dou cors coume li que coundu-
 « son ou bonur de l'amo.

« Vosti Reboul, vosti Bigot, vosti Ducros, m'an
 « toujours embriaga lou su de si bèu vers, e, voste
 « diven Pradier, quant de cop, moun Diéu, m'a ti
 « pas fa tressauta li car embe lou nus de sa mera-
 « vihouso Nemausa ?... »

Mème dans notre pays, le patois ; le provençal, n'est pas compris de tous ; mais, que l'on se rassure, personne ne sera privé de la belle œuvre de Bonnet. Notre éminent compatriote et confrère, M. Alphonse Daudet, séduit par « ces scènes rustiques d'une prose aisée et savoureuse, riche en « mots de terroir et de métier, sans archaïsme, sans « artifice, » qu'il avait rencontrées sur cette signature, dans un journal provençal, publié à Paris, *lou Viro-Soulèu*, le *Tourne-Sol*, s'est fait l'introduitèur, le protecteur, dans le monde littéraire, de cet écrivain « délicat et musclé. » Il a voulu le présenter ; et, pour que tous, au Nord comme au Midi, tous pussent connaître ce poète en prose, poète d'impression et d'observation, il a, « en collaboration avec « Henri Ner, poète lui-même et romancier de talent, « critique avisé et très-subtil linguiste, » traduit ce premier volume.

Quelque opinion qu'il ait sur le félibrige, sur le mouvement actuel de renaissance provençale, cha-

cun , de quelque pays qu'il soit , qu'il le lise dans son texte original ou dans la traduction , chacun pourra donc savourer ce bel et bon livre. Plus heureux que Mistral, avec son exquise *Mireille*, dont l'harmonieuse poésie traduite littéralement en français devient forcément de la prose , perdant le nombre, la cadence, la rime, et, traduite en vers, ne peut être qu'une imitation plus ou moins servile , plus ou moins vague et indécise de sa forme primitive si enchanteresse, Bonnet, lui, qui écrit en prose, a la chance de voir l'enveloppe même de sa pensée comme moulée, comme photographiée, non point traduite , mais *translatée* (selon l'expression exacte et imagée qu'on a forgée à ce propos) en langue française. C'est, pour ainsi dire, le même vêtement de l'idée, ce sont les mêmes tournures et jusqu'aux mêmes mots. C'est comme une gaze légère jetée sur ce corps aux lignes harmonieuses, gracieuses et fortes à la fois, comme un imperceptible nuage d'une poudre de riz impalpable qui non seulement ne dissimule rien des traits de ce visage séduisant, mais encore en laisse apercevoir les vives couleurs, le teint frais, rose et velouté tout ensemble. De telle sorte que, dans les deux textes , le texte primitif et le texte *translaté*, on retrouve également le charme et la saveur de l'original.

« C'est avec une chemise sur l'échine et l'autre
« au ruisseau que mon père et ma mère se mariè-
« rent, » dit Bonnet (page 11).

« Sept enfants ! des grands , des petiots ; tous
« beaux, bien gaillards, bien aimés du père ; dorlo-
« tés, gâtés de caresses par la mère ; c'est ça qui
« faisait une jolie maisonnée ! »

Et, pour élever cette famille, le père gagnait quarante sous par jour.

Brisquimi (c'est le sobriquet de Baptiste) apprend à lire chez les frères de la Doctrine ; à écrire, à la chambrée, quand, devenu lignard, à la vingtième année, il garnisonne cinq ans dans le Sahel Algérien. Puis les hasards, les horreurs de l'année terrible le jettent dans Paris et sur nos champs de bataille. Il est blessé à Champigny, soigné à l'ambulance de la Trinité, « porté pour la croix, mais porté seulement, pécaïré ! » Quand le siège est fini, que Paris rouvre ses portes, il n'a plus le courage de partir. Amoureux d'une belle et brave créature, qui n'avait qu'un défaut, qu'un *manque* pour lui (elle n'était pas du midi ; ce qui ne l'a pas arrêté !), il l'épouse là-haut et vit heureux comme un pape avec elle.

« Tout jeune au régiment, plus tard sur sa couchette d'ambulance, il composait en *franchiman* des chansons de route pour marquer le pas aux camarades, des romances sentimentales à la gloire des mains blanches, si douces aux pauvres blessés. *Mes vers de ce temps-là*, dit-il en riant, *étaient comme moi à ma sortie de l'ambulance, ils avaient tous besoin de béquilles.* »

Enfin, pendant qu'il faisait sa cour, obligé d'écrire, ne pouvant voir sa belle autant qu'il l'aurait désiré, le peu que lui avait enseigné le régiment en fait d'écriture lui paraissait insuffisant pour traduire tout ce qui lui battait aux tempes et dans le cœur. Il cherche un maître de français, et ce maître de français, qu'il finit par trouver, était d'Arles-en-France, s'appelait Duc-Quercy, et alors était surtout

poète et poète provençal. La première leçon se passa à lire *Mireille*, la moitié de la nuit. « Oh ! ces vers de Mistral, quelle surprise, quel enivrement. . . . » Entendre parler d'amour, dire tout ce qu'il sentait, avec les paroles de son village, avec des mots qui lui semblaient de sa famille et dont chacun lui apportait une odeur, un écho, un souvenir, dans cette langue qui leur servait entre *pacans*, dont on avait honte devant le monde, il la retrouvait imprimée dans un beau livre, avec le français en regard, comme sur les livres de Messe. Dès cette première leçon, ce fut fini : il n'eut plus que le provençal en tête.

A Mistral et à Duc-Quercy il doit d'avoir osé écrire ses souvenirs d'enfance et de jouvence dans la langue qu'il parlait, qu'il vivait, petit enfant et demi-homme, sa langue de *pacan*. C'est Daudet qui le dit, passant modestement sous silence la part qu'il a eue dans l'éclosion de ce talent. Écoutez plutôt le récit de cette genèse littéraire, parti du cœur et sorti de la bouche même du Bellegardais. Il s'adresse à son pays, en réponse à la lettre de félicitations qu'il a reçue de ses compatriotes, le 17 novembre dernier.

Sies fier de toun drole, me crides ? noun ! noun ! Deves pas èstre fier de toun drole ! Es toun drole que déu se mous-tra fier, ourgueious, s'encrèire, d'èstre un de tis enfant !

Es tu qu'as bressa mi premiero pantaiado. En ausiguènt li paraulo assenàdo de ti mascle que m'an parla d'obro umano, de travai, de pas e d'amour, me siéu senti nousa pèr li lucho de la vido ; pièi, à la vouès caressarello de ti drolo, moun

amo a durbi sis alo à la pouèsio ; anfin, à ti perfum famihau, moun èime s'es embuga di sant creire de mis oujoùli pacan.

Aqueli crèire, lis ai, chabi dins tout moun ana, et d'aqueli que m'an counegu, res a pouscu dire qu'ère bastard : moun pas, moun acènt, ma lehgo, moun biais de vèire, de sèntre e de dire li causo, soun toujour esta louè testimoni de la nou-blesso de moun ourigino.

T'ai canta, perdu dins Paris coume un grihet dins un garrat ; t'ai canta senso embicioun de rèn, din moun oustau, pèr carriero, au brut di vèituro e di carri, urous o malurous ; t'ai canta pèr l'amour dou brès.

Mai un ome, de que dise un ome ? un d'aqueli noblis esperit que li nacioun aubouron à la tèsto dou mounde, m'entendegùe te canta, pièi un jour m'escriguè :

« J'a'n brièu que t'escoutave, mignot ; sables que soun pou-
« lido ti cansoun ? Perdeque cantes soulet ? Vène vers ièu,
« vai : s'as de làgui, se tremoles, s'es d'ajudo que te manco,
« t'apielaraï. A naqueli que te coumprenon pas te faraï
« coumprene, te n'en responde. »

Oh ! moun païs, lou counouïsses aquèu noble esperit ; sables qu'es de Nime ; sables que s'apello Anfos Daudet, que soun noum clafis touti lis encountrado de soun franc galeja, de si pensado eitant sano qu'enaurauto et qu'atrivorello.

Ah ! tabasses di man ? e qu'as resoun, e que me fas de bèn !

Le petit chose m'a traia la forço en m'acivadtant l'èime : es éu qu'a durbi l'is iue de moun amo ; es éu que m'a fa lume en me disent : Regardo toun vilage, regardo toun fougau, regardo toun riéu, regardo ta Tourre, e canto li.

E, tout aco, l'ai regarda. L'ai regarda coumo un fiéu, recounouïssènt de la vido que déu à soun paire, lou regardo ; l'ai regarda trefoulissent de joio, quand ai vist qu'aquèu tout aco èro tant poulit ; e l'ai canta pèr te n'en tressa la courouno d'amour que, d'aro-en-lai, gràci au noum escalugant de moun grand baile ama, pourtaras au front et fara que trelusiras de glori, ô païs de ma maire ! »

Tour-à-tour appariteur chez un dentiste, jardinier dans la banlieue de Paris, a-t-on dit, subtil, en tout cas, délié, apte à tout, sauf à perdre l'accent (comme il se plait à l'affirmer) et à se transformer, il a placé du vin, il a placé de l'huile, il a placé des livres. Que n'a-t-il pas placé ? Entre-temps il écrivait *par amour natal, pour se repaître de son pays en imagination, puisqu'il était privé de le faire en réalité*. « Cela revient à dire que, pour bien revoir « ce qu'on a vu autrefois, il ne faut pas le revoir « de ses yeux : il suffit de le revoir avec les yeux de « l'âme. » (EDOUARD CONTE) Beethoven, devenu sourd, n'a-t-il pas écrit des chefs-d'œuvre en notant simplement les mélodieuses harmonies qui chantaient au plus intime de son âme ?

De ces souvenirs d'enfance est né un livre, un vrai livre, un livre bon, utile, bienfaisant. C'est le récit des principales phases, des principaux épisodes de l'existence juvénile de notre *pacan*. Ne cherchez pas l'intrigue : elle n'existe pas. C'est une suite de tableaux de nature, d'impressions fraîches comme une claire fontaine, de pages extraordinairement vivantes et pleines d'humanité paysanne, avec une sorte de parfum biblique (on l'a dit avec raison) qui émane des joies, des travaux et des affections de *Brisquimi*, au milieu de sa famille honnête, tendre et pauvre, dont l'existence est tantôt embrumée de misère et tantôt ensoleillée de joie, mais dont la misère n'est jamais triste, partant jamais méchante, parce que ces gens-là sont de braves gens.

Il est donc impossible d'analyser ce livre. Il faut se contenter de citer ; et, pour citer, l'embarras encore est si grand (car le charme est tel qu'il vous

saisit dès la première page et vous subjugué jusqu'à la dernière) que le choix paraît également impossible.

Si cependant vous voulez quelques exemples, prenons les au hasard : nous ne saurions mal tomber.

Voici d'abord la maison, « dans le galant pays de « Bellegarde, où il fut mis au monde, au plus petit « mois de l'année 18... » La voici qui nous apparaît avec sa plus minutieuse description. « Je la « vois, je la vois, s'écrie-t-il ; elle est là qui me « sourit, m'attire, me fascine, la voilà, vé !... Qu'il « est grand, qu'il est beau, mon nid !

« Chut ! la porte s'entrebâille, laissez que j'entre « chez nous. »

Voici l'intérieur avec tous ses plus infimes détails. Voici la famille qui donne la vie à tous ces objets.

O père si bon et si aimé ; bonne mère si rieuse et caressante ; sœur, petit diable à la tête embroussaillée ; frères, barbouillés et pleurards , écoutez , dans le bourdonnement des années, écoutez, c'est ma voix de tout petit qui passe, en vous appelant, en vous criant : « Venez , venez tous. La table est « mise, devant le grand foyer qui flambe. Il fait froid de- « hors... entrez, entrez vite, l'éternelle nuit s'avance, et je « veux que mon âme, dans une retrempe d'amour , me rende « comme antan, vos chants, vos pleurs, vos rires... »

Mon père était un de ces vieux Provençaux qui, en prononçant le mot *Dieu*, faisaient plus que de penser à la toute-puissance du grand Être. *Dieu*, dans son esprit, ne faisait qu'un avec amour, honneur et bonté.

(A suivre)

P. CLAUZEL.

LES PASSEURS DE VALABRÈGUE

Valabrègue vient de *Volobrica*. On voudra bien me permettre de suivre, pour ce nom de lieu comme pour tous ceux du Gard, l'orthographe rationnelle du *Dictionnaire topographique* de M. Eugène Germer-Durand, imprimé sous les auspices du gouvernement et avec l'approbation théorique de l'administration. Je dis théorique, parce qu'en fait, l'administration, et toutes les administrations publiques ou privées, ainsi que les particuliers, continuent d'écrire les noms des localités du Gard comme les hasards et les altérations de l'usage les ont façonnés et déformés. Exemple : *Vallabrègues* avec deux *l* et un *s* final, lettres parasites et contraires à l'étymologie. Le service des archives est le seul où l'orthographe étymologique soit observée partiellement. Je lui ai donné, dans mes volumes d'inventaires d'archives historiques, un asile interruptif de la prescription, espérant que tôt ou tard on l'adoptera. La réalisation de ce desideratum ne pourra guère avoir lieu que par l'initiative des communes, quand elles seront plus soucieuses de ces questions, plus éclairées, plus jalouses de la pureté de leur nom. C'est ainsi que Nîmes, grâce à la persévérance du regretté Charles Liotard, a fini par se débarrasser de l'*s* parasite et anti-étymologique de la

forme *Nismes*, puis de ce malencontreux accent circonflexe de la forme *Nîmes*, souvenir de l's parasite, pour conquérir la forme *Nimes*, découlant normalement de *Nemausus*.

Revenons à Valabrègue. Ce village a été situé, jusqu'au xiv^e siècle, sur la rive droite du Rhône. Ensuite, le fleuve finit par se frayer un passage entre le village et la terre ferme, démolissant une colline, une partie de l'enceinte et l'ancienne église. Valabrègue fut alors dans une île, isolé du Languedoc et de la Provence. Enfin le Rhône, atterrissant peu à peu son lit primitif, s'est entièrement porté dans son nouveau lit, et Valabrègue est aujourd'hui soudé à la rive provençale, perdant sa position insulaire. C'est en souvenir de son passé le plus lointain qu'il continue à faire partie du Gard.

Le 25 mars 1542, Valabrègue était encore dans sa période insulaire. Le notaire André Dupin, de Montfrin, a consigné dans ses registres (1) un acte nous faisant connaître à quelles conditions les passeurs de Valabrègue faisaient leur service.

Huguet Arliac et Antoine Fochier, syndics de Valabrègue, assistés de leurs conseillers, font bail à Pierre et Jean Godin, père et fils, de Valabrègue, des « portz des ysles et Robine (2), pour iceulx servir et passer et repasser les gens que en auront besoin. » Le bail est de 3 ans. Les preneurs tiendront « bonnes et suffisantes barques, et bien garnies de ce que est neccessere à passer et repasser gens et bestes. » Ils desserviront lesd. ports ou passages « en tout

(1) Archives du Gard, E. 511,

(2) Île du Rhône.

temps, soit de peste, que Dieu ne vuelhe, ne aultrement. » Pour leur peine et l'entretien ou fourniture de leurs barques, ils lèveront sur les habitants de Valabrègue, « pour chascun habitant..... tenant maison, de cande (1), c'est assavoir cinq ponhadières (2) et demye, mesure dud. lieu. Item, et pour chascune beste que trevalhera en Provance, demy eymine et demy ponhère de blé. Item, et pour chascune sommée (3) de terre laborivè que est devers Provance,..... trois ponhères et demye blé. Item, et pour chascune sommée terre en Robine, deux ponhères blé, mesure susd. » Les habitants « que ne ont laborage en Provance ne en Robine » paieront, « à raison de une beste, chascun an, cinq ponhères et demye blé, et moyenant ce, pourront passer et repasser èsd. portz. Item, chascune personne estrangière sera détenue de poyer pour le port et passage troys deniers, et troys deniers pour beste grosse, et moyenant ce, pourront passer et repasser pour ung jour tant que bon leur semblera. » Les parents et amis des habitants de Valabrègue, « comme sont père, mère, frères et seurs, ne poyeront rien au port quant passeront.... le jour de Saint-André et [le] jour de la Saint-Estienne au mois d'aost. Item, les quatre mendiens (4) et perssonnes portans poysson ne poyeront rien.... » Quand les habitants « feront fiançalhes, nobces, cantuez (5), babthejalhes (6), et ès messes

(1) Chanvre.

(2) Poignées, petite mesure.

(3) Salmée.

(4) Les carmes, les dominicains, les franciscains et les augustins.

(5) Grand'messes d'anniversaires.

(6) Baptêmes.

novelles, que ceulx que y viendront et seront amenez des amys, parans ou aultres, en passant et repassant ne poyeront rien. Vray est que celui pour qui passent et que les aura conviés, sera tenu donner boyre et manger aud. portouer. Item, les sergens de la talhe ne aultres que viendront au nom de la cour dud. lieu ne poyeront rien. Item, et suyvant la coustume ancienne, les ouvriers (1) de l'esglise dud. lieu seront quictes de ung cande chascun pour chascun an.... »

C'était donc en chanvre et en blé que les passeurs se payaient par abonnement. L'argent était si rare dans ces temps primitifs, qu'on n'en demandait qu'aux étrangers, c'est-à-dire quand on ne pouvait pas faire autrement.

E. BONDURAND.

(1) Préposés à l'œuvre.

Études

SUR

LA NARBONNAISE ANTIQUE

ARLES GALLO-ROMAIN

(suite et fin)

II

Arles, Colonie Julienne des soldats de la sixième légion, (*Colonia Julia Pacata Arelatensis Sextanorum*) tel fut le nom de baptême officiel de la nouvelle cité. Très rapidement elle se dégagait des premières incertitudes du début, et devint la plus grande et la plus peuplée des colonies du même ordre, y compris même Narbonne, la capitale de la province. A partir d'Auguste notamment, son ascension est ininterrompue, et ne s'arrête qu'au moment où l'édit d'Honorius lui attribue le titre de capitale de l'Empire d'Occident. A ce point culminant de son développement, qui est tout à la fois son apogée et le départ de la courbe descendante, Arles est essentiellement cosmopolite, et a concentré dans son étroit foyer les rayons plus ou moins actifs des diverses influences antiques. Si elle a beaucoup conservé de son origine grecque, elle s'est aussi longuement pénétrée de la culture latine. Voulons-nous étudier des centres d'hellénisme tout à fait purs, cher-

chons les plutôt dans la vallée de la Durance et dans les colonies de la Vaucluse : Cavaillon, Avignon, Vaison, qui ont toujours subi l'influence directe et exclusive de Marseille. Arles au contraire s'est efforcée de résister à sa puissante rivale, et, par la nature même des choses, a conservé une personnalité indépendante, faite de ses nombreuses relations avec les pays celtiques et d'une large infusion de sang latin.

Dès qu'il est question de l'Arles antique, nous cétons beaucoup trop volontiers à la tentation de tout rapporter à Constantin, et nous franchissons trop rapidement les trois siècles et demi qui séparent l'organisation de la Narbonnaise par César et Auguste de l'avènement du premier empereur chrétien. Combien se figurent, lorsqu'au cours d'une visite dans l'antique amphithéâtre ils s'arrêtent à la loge impériale, y voir siéger le fondateur de Byzance avec son royal cortège, et lui attribuent la construction de ce gigantesque monument ! En réalité la splendeur Arlésienne date du Haut-Empire ; les murailles primitives, les arènes, le théâtre, les substructions du port dont on peut étudier les fondements en temps de sécheresse, en un mot la plupart des ruines antiques dont la grandeur nous émeut toujours, appartiennent à des monuments construits sous Auguste ou ses successeurs directs. A l'époque Constantinienne se rattachent le palais dit de la Trouille, dont il ne reste plus qu'une tour et quelques caveaux, le nouveau Forum avec le fragment de façade vulgairement appelé portique des Thermes, et très probablement les Alyscamps. En un mot ce qui a surtout survécu aux ravages combinés du temps et

des hommes est du tout premier siècle de l'ère chrétienne ; ce qui a disparu presque en entier, et dont il ne subsiste qu'un souvenir et quelques débris, est de l'ère Byzantine. Les premiers Césars bâtissaient en marbre et en pierres, Constantin en briques : tout le secret de la différence de durée entre les monuments de deux époques vient de là ; et tout aussitôt une réflexion s'impose : ne pourrait on pas aussi étendre cette distinction aux institutions ?

C'est de l'Arles du Haut-Empire, de la colonie Césarienne, que je voudrais surtout m'occuper, parce que c'est encore cette période du passé qui a laissé le plus de traces, et à qui l'on peut rendre une partie de sa vie et de son activité.

La topographie d'abord : au voyageur arrivant par la voie Aurélienne, la ville s'offrait sous l'aspect d'une sorte de triangle irrégulier dont la pointe s'appuyait au Mouleyrès, et dont la base onduleuse s'étendait le long du Rhône. Le développement des affaires et du trafic fluvial avait emporté une partie de la population au delà du fleuve, et une seconde ville s'était élevée sur le rivage de la Camargue, là même où se trouve aujourd'hui le bourg de Trinquetaille. Mais tandis que le Trinquetaille actuel est au demeurant assez chétif, le faubourg Romain de la rive droite était surtout composé d'habitations de luxe. Les fouilles de la Camargue ont ramené au jour des morceaux de sculpture ou de mosaïque d'un goût très artistique, des chapiteaux et des frises finement sculptés, tout le squelette enfin d'un riche quartier. Plusieurs ponts jetés sur le Rhône unissaient les deux parties de la ville ; nous ne sommes sûrs de la position que d'un seul, le *pons Navalis*, cité

par les anciens auteurs et emplacé à une centaine de mètres en aval du pont actuel du chemin de fer.

Mais le faubourg de la rive droite n'était qu'un accessoire ; tout le mouvement officiel était concentré sur la rive gauche. La cité était comme repliée sur elle-même et accotée autour du plateau central. La première enceinte de murailles, construite par César, ou tout au plus par Auguste, embrassait une circonférence relativement peu étendue⁽¹⁾ ; son développement sur le Rhône, qu'ont permis de retrouver des fouilles patientes, ne dépassait pas une longueur de quais de 320 mètres ; des rives du fleuve, elle s'élevait de chaque côté, suivant autant que possible les accidents de terrain et enfermant le rocher de l'amphithéâtre au sud duquel se trouvait la pointe du triangle, près du couvent actuel des Dominicains. Arles était déjà une ville aux rues étroites, fuyant le mistral et le trop ardent soleil, ouverte seulement du côté du Rhône, offrant l'aspect d'un flot de maisons, qui, venant de la citadelle, se serait précipité vers le fleuve (1). Plus tard, avec le développement du commerce et de l'industrie, elle déborda dans la plaine et au-delà du Rhône. Jusqu'à Cons-

(1) C'est toujours le port d'Arles que nous voyons cité en première ligne par les auteurs comme la principale curiosité de la ville. A la fin du IV^e siècle le poète Ausone salue Arles en ces termes :

« Pande, duplex Arelate, tuos blanda hospita portus,
« Gallula Roma, Arelas... »

Sur ce mot « duplex » une contestation s'est élevée entre les archéologues. Les uns tiennent pour deux ports, l'un sur la rive droite, l'autre sur la rive gauche. D'autres, au contraire, s'appuyant sur un autre texte du même poète, prétendent qu'il n'y avait en réalité qu'un seul port dans Arles même, et que l'autre était situé en dehors de la ville et du Rhône, du côté des étangs. Cette dernière opinion, qui paraît la plus plausible, est celle d'Aurès.

tantin, qui y pratiqua de larges trouées, la vieille cité conserva comme un faux air de citadelle. En face dans la Camargue, en amont du côté du Trébon, en aval jusqu'au coude formé par le Rhône, c'était le mouvement et le plein-air, les factoreries, les comptoirs, les bazars, les ateliers de réparation et de construction, toute la vie enfin d'un grand entrepôt maritime.

La masse imposante de l'amphithéâtre dominait toute la ville et l'annonçait au loin, comme la Tourmagne le faisait de Nîmes. C'était assez la coutume des anciens de planter au milieu de leurs villes et sur le point le plus élevé un monument qui en fût comme l'éminent porte-drapeau. La superficie totale de ce colosse de pierres dépasse un hectare ; exactement elle est de 11.776 mètres. Tous les spectacles que le goût des jeux barbares de l'arène avait inventés, sauf la naumachie, y étaient représentés. Les chambres des gladiateurs s'y trouvent comme à Nîmes ; l'étroite cave où l'on entassait les cadavres des vaincus s'ouvre béante à côté de la porte Libitine ; des loges destinées aux bêtes féroces ont été aménagées dans les profondeurs des voûtes du rez-de-chaussée, et communiquent directement avec l'arène. Ces dernières constructions, qui ne se retrouvent pas à Nîmes, attestent l'importance des jeux célébrés à Arles. Tout l'édifice d'ailleurs est construit avec un goût plus pur et plus sévère que celui de la capitale des Volques Arécomiques ; tandis que dans ce dernier, le système des voûtes prédomine, dans l'amphithéâtre d'Arles, la ligne droite s'accuse jusque dans les moindres détails : la galerie du pourtour du rez-de-chaussée est recouverte d'énormes lin-

teaux plats, et l'œil ne voit partout que lignes horizontales ou perpendiculaires, rectes, rigides, et d'une attirante élégance. Enfin, détail qui a bien son prix, les arènes Arlésiennes nous apparaissent complètement terminées, tandis qu'il est douteux que celles de Nîmes l'aient jamais été. Au total c'est bien le monument qui convenait à une colonie de droit Romain, dont la grande fortune était prévue par l'impériale volonté qui la fondait.

Malheureusement aucun indice ne nous est resté qui puisse nous mettre sur la trace de la date de la construction. Il est probable que, commencée sous un empereur, elle a été terminée sous un autre; de pareilles montagnes lapidaires ne se remuent et ne s'assemblent point sans un trait de temps trop long pour une vie humaine. L'art qui s'y révèle, l'harmonie des différentes parties, la sobriété des ornements semblent reporter cette date au premier siècle, tout au plus au règne de Néron; c'est tout ce que nous pouvons en dire. La seule conclusion certaine est que l'édifice est contemporain ou à peu près des murailles et du théâtre.

Je dis à peu près, car la logique la plus élémentaire, et cette dernière épithète ne convenait pas aux Romains, qui étaient au contraire de terribles raisonneurs, commandait de construire en première ligne les remparts des nouvelles colonies. Ceux d'Arles n'existent presque plus. Les restes d'une porte, de même style et de même aspect monumental que la porte d'Auguste à Nîmes, ont été assez sottement détruits au commencement de ce siècle. Des dessins recueillis par les anciens auteurs, des quelques fragments épars çà et là qu'on peut étudier encore, on

retire cette constatation que l'appareil et le mode de construction étaient les mêmes à Arles qu'à Nîmes, et que les deux villes ont été, par conséquent, fortifiées à la même époque.

Le théâtre, ou plutôt les restes du théâtre, deux colonnes d'ordre Corinthien d'un admirable style, d'un profil merveilleux aux rayons dorés du beau soleil couchant, et çà et là quelques frises affaissées, sont plus intéressants à étudier que les Arènes. Les fouilles pratiquées à diverses reprises ont permis d'en reconstituer le plan. Comme dans presque tous les théâtres anciens, l'architecte avait puisé son idée principale dans l'art hellénique ; mais il s'était visiblement inspiré, pour certains détails, des édifices de même nature déjà construits en Italie. L'ornementation d'ailleurs en était fastueuse, et accusait un luxe d'un goût douteux. Longue serait la liste des statues et objets d'art découverts dans les fouilles, et elle demeure encore ouverte. Chaque coup de pioche est productif dans cet endroit privilégié, chaque visite est instructive. Presque toutes les statues sont celles de dieux ou de demi-dieux dont le culte était plus particulièrement cher à Auguste ; les autels votifs sont dédiés à Vénus, la protectrice et l'ancêtre fabuleuse de la famille Julia, dont les premiers empereurs étaient issus. Enfin, les fragments d'une statue en marbre colossale, découverte en 1821, et d'abord attribuée à Jupiter, ont été plus justement depuis rapportés à un icône d'Auguste. C'est donc à lui qu'était dédié ce théâtre, et s'il n'en a pas directement inspiré la construction, du moins est-ce aux alentours de son époque qu'il faut en chercher la date.

La religion de cette colonie était toute d'importation étrangère. Ici, plus facilement encore que dans les autres villes de la Narbonnaise, et ce n'est pas peu dire, on avait accepté les nouveautés du culte impérial. L'Olympe d'Arles ne nous offre pas, comme celui de Nîmes, le témoignage d'une persistante fidélité aux antiques divinités gauloises; il n'est d'ailleurs, ni très riche, ni très honoré. Les habitants sont trop affairés, peut-être trop sceptiques, pour être dévots. A peine trouvons-nous une fois une inscription votive à la fortune Arlésienne (1); les dieux les plus cultivés sont les génies de la famille impériale. Comme dans toutes les villes de la Narbonnaise, la corporation des sévirs augustaux est nombreuse, grandiloquente, même encombrante; mais son recrutement est meilleur, ses membres plus riches et, quoique toujours de condition affranchie, mieux posés dans la société; beaucoup font partie de ces diverses corporations dont Arles s'enorgueillissait. Après les Augustes, viennent les divinités étrangères, orientales surtout, Isis et la grande déesse dont les cultes se rattachent au syncrétisme du II^e siècle (2). Mais tout cela, je le répète, traité avec une sorte de légèreté, sans ce caractère de foi profonde et sombre que l'on retrouve dans les inscriptions Nîmoises, ou la philosophie mélancolique des inscriptions de Lyon. Le gracieux et délicat sarcophage de l'Amour et de Psyché, qu'on peut admirer au musée, semble être comme le symbole de la psychologie des Arlésiens antiques; Psyché, aux ailes

(1) *Corpus. Insc. Lat.*, t. XII, n° 656.

(2) Cf. *Corp. I. L.*, XII (n°s 731, 654, 703).

de papillon, cette représentation de l'âme humaine, qu'amuse et irrite à la fois les mystères de l'avenir, et qui s'en distrait, en définitive, en butinant de ci, de là, tous les plaisirs qu'elle trouve sur son chemin, la légère Psyché, dont la devise est: « jouissons de la vie sans trouble et sans humeur, » est bien l'allégorie qui convient aux habitants de cette ville heureuse, si confortablement installée sous le chaud soleil du midi, sur les rives de ce grand fleuve, à la fois sa richesse et son orgueil.

Car c'est bien du Rhône en effet qu'Arles tirait toute sa splendeur, et par lui qu'elle s'agrandissait de plus en plus. Ces gens, si pressés de jouir de la vie, étaient aussi des hommes d'affaires de premier ordre, et les descendants des rudes vétérans de la sixième légion s'étaient bien vite transformés en commerçants industriels et en armateurs vigilants.

Six grandes corporations, se référant toutes à la navigation, encadraient les négociants, entrepreneurs, ouvriers et matelots. La plus riche de toutes était celle des armateurs (*Navicularii Arelatenses*); la plus nombreuse, celle des constructeurs de navires qui se subdivisait elle-même en autant de sous-corporations qu'elle comptait de spécialités. Les chantiers maritimes d'Arles étaient célèbres et, après avoir fourni à César l'aide que l'on sait, ils n'avaient fait que croître en même temps que prospérait la navigation du Rhône. Une inscription, en vers distiques, nous a transmis l'hommage rendu à la mémoire d'un des membres les plus influents de cette corporation par ses confrères. « A toi, Niger, nous t'offrons ces vers que termine un adieu dont l'heure

est trop tôt venue. » Le mobilier funéraire des tombeaux Arlésiens est d'une richesse tout à fait exceptionnelle. Une seule collection particulière (1) a pu réunir dans ces fouilles lugubres une série de bijoux, souvent précieux par leur poids et leur matière première, tous remarquables par la finesse et le goût de leur travail. Qu'à ces témoignages d'outre-tombe non-suspects l'on ajoute celui des trésors artistiques ramenés au jour par les fouilles, et l'on obtiendra l'éclatante confirmation par les faits des témoignages flatteurs accordés à la colonie d'Arles par les auteurs anciens. Tout nous avertit qu'elle était un des centres les plus rayonnants de la Gaule méridionale, bien avant que lui échût le sort bien dangereux, à la veille des invasions Germaniques, d'être choisie pour l'une des résidences impériales.

III

Ce n'est pas seulement à une fantaisie de Constantin, séduit par la beauté des lieux et les souvenirs de sa jeunesse, que doit être attribuée la prédilection que ce prince témoigna en faveur de la colonie Arlésienne. La situation exceptionnelle faite à cette ville fut la conséquence nécessaire de son rôle économique dans les deux premiers siècles et du nouvel état de choses créé par les événements du IV^e siècle. A ce moment la civilisation, qui jusqu'alors avait

(1) Celle de M. Jules Canonge, de Nîmes, actuellement au musée de Narbonne.

marché de l'Est à l'Ouest, se repliait en sens contraire, et Constantin ne fit que traduire par de solennels édits et d'officiels établissements, ce qui depuis longtemps existait en fait. La force Romaine pliait sur toutes ses frontières septentrionales, sous la pression Germanique. Sans doute elle ne cédait le terrain que petit à petit, trop éternelle parfois pour tenter autre chose que d'habiles négociations diplomatiques, retrouvant à certaines heures un restant d'énergie pour ressaisir les armes et sauver l'honneur du grand nom. Mais une transformation s'imposait ; il fallait ou retremper l'ordre latin dans le creuset des jeunes et sauvages ardeurs des peuples envahisseurs, ou céder le terrain. La cour impériale était déjà trop vieillie, trop surchargée de traditions et de formules surannées, trop décomposée en un mot pour adopter le premier parti ; elle suivit le second. Ce sera l'œuvre de la Gaule, devenue la plus fidèle dépositaire des traditions latines, d'en communiquer la discipline et l'intime puissance aux diverses nations Germaniques qui vont s'établir sur son sol. Les provinces Asiatiques, demeurées plus tranquilles, et à l'abri, pour le moment, des invasions, attiraient de plus en plus les empereurs, de nom seulement héritiers de César, en réalité princes cosmopolites, que seul l'intérêt fixait sur quelque point de terre. La fondation de Byzance et son attribution comme capitale majeure répondirent à ce besoin. Mais il importait de conserver le plus possible de positions stratégiques dans la Méditerranée et de replier tout l'appareil du gouvernement dans certaines villes, assez heureusement choisies pour que leur accès fût facile et leur

défense puissante à peu de frais. Arles, Ravenne, Hippone, réunissaient ces conditions; elles formaient comme un triangle de grands ports, qui communiquaient entre eux, enfermaient tout l'occident méditerranéen et rendaient toujours possibles les communications avec la nouvelle capitale. Par elles le *Basileus* de Byzance était toujours le maître absolu de la mer, puisque seul, jusqu'à l'invasion des Normands, il posséda des flottes organisées et capables d'affronter les grandes traversées. Les barbares Germains pouvaient couper les routes et intercepter les communications par terre; tant que le réseau des ports impériaux demeurerait intact, il restait une ombre de l'unité et de la toute-puissance Romaines.

C'est en 314 que Constantin fit construire le palais, dont le seul débris existant, porte le nom assez vulgaire de tour de la Trouille. Pour aller plus vite, il employa presque exclusivement la brique, et porta tous ses soins sur la décoration intérieure qui était du luxe le plus raffiné, nous disent les contemporains, et dont il ne nous est resté que d'informes débris. Il agrandit en même temps l'ancien Forum, qui occupait la place actuelle des Hommes, et le prolongea jusqu'au delà de la Mairie et de Saint-Trophime. Trois grands monuments, où l'on a voulu voir des thermes, un panthéon et le palais du prétoire, encadraient de trois côtés cet immense rectangle dont le quatrième côté était fermé au nord par la principale façade du palais impérial. Toutes ces restitutions sont des hypothèses assez plausibles d'ailleurs, où se trouvent cependant quelques difficultés. Du palais dit des Thermes, il nous reste un fragment de

façade, deux colonnes en granit, surmontées chacune d'un riche chapiteau supportant l'angle d'un fronton du style corinthien : au premier abord il est bien difficile de retrouver l'art Constantinien, empreint de décadence et macellé d'ornements étranges, dans ce portique, où se laisse encore admirer le plus pur style classique. Mais la restitution de l'architrave et de la frise a été faite par Séguier, d'après son système ; elle porte une dédicace à Fausta Auguste, femme de Constantin, et date le monument (1).

A peine construit, le palais de Constantin fut le théâtre d'une série d'événements intéressant, d'une manière bien différente, la famille impériale. Le 27 août 316, la seconde femme de Constantin y accoucha d'un fils connu dans l'histoire sous le nom de Constantin II. Peu de temps après cet heureux événement, Maximin Hercule, beau-père de Constantin, profita de l'absence de son gendre pour tenter de reprendre l'empire qu'il avait abdiqué. Abandonné par les troupes peu soucieuses de rentrer sous la sévère discipline d'un vieillard chagrin et brutal, il vécut quelque temps dans le palais d'Arles, et profita d'un des séjours du jeune empereur, pour ourdir contre lui une conspiration de cour. Sa première et plus coupable complice était sa fille Fausta, en qui l'épouse triompha cependant de la fille au dernier moment. Elle sut retenir Constantin auprès d'elle dans la soirée fatale et lui substituer, dans le lit impérial, un ennuque qui succomba sous le poignard

(1) Il faut donc se rendre à l'évidence et reconnaître que cette construction se rattache au Bas-Empire : de là une précieuse constatation, dont on se doutait bien déjà, que les traditions de l'art classique se sont beaucoup mieux conservées dans les provinces Occidentales qu'en Italie.

des conjurés. Maximin se donna la mort pour échapper aux conséquences de son crime ; plus latin que son gendre, il aurait, en cas de succès, retardé de quelques années peut-être la fondation de Byzance et la reconnaissance officielle du christianisme ; il n'aurait empêché ni l'une ni l'autre.

S'il faut en croire une tradition, un peu hypothétique, il est vrai, cette tragédie n'aurait pas été la seule qu'aurait vue s'accomplir ce palais. Fausta elle-même y aurait trouvé la mort, étouffée dans la chambre de bains, par ordre de son époux, dont elle aurait égaré le ressentiment au point de lui arracher une condamnation capitale contre le fils issu de son premier mariage. Phèdre et Clytemnestre sont de tous les temps et de toutes les conditions.

La maison Constantinienne continua à témoigner à la ville d'Arles la même bienveillance que son fondateur. La ville changea d'aspect ; de nombreuses églises et des chapelles dédiatoires s'élevèrent sur les bords du Rhône ; les Alyscamps furent ouverts à la piété des fidèles ; enfin un édit d'Honorius la proclama la métropole des Gaules et y convoqua une assemblée générale chargée de délibérer sur les affaires publiques. Cette réunion devait être annuelle ; son recrutement, opéré par l'élection avec des formes solennelles ; sa compétence, très étendue. C'était presque un essai du régime représentatif dont Guizot a pieusement recueilli les traces, comme le premier prototype de nos assemblées législatives contemporaines. Mais l'invasion des barbares ne devait pas laisser à cette institution le temps de se développer. Quelques années avaient à peine passé qu'Arles cessait d'être Romaine pour devenir la

capitale du royaume Wisigothique : le roi Euric avait remplacé l'empereur Constantin.

Le rôle social de cette ville avait été considérable pendant toute la durée de l'Empire. Le cycle de son évolution peut être divisé en trois périodes distinctes.

C'est d'abord avec le centre de la Gaule qu'elle noue des relations commerciales ; par les étangs qui remplaçaient alors les plaines de Bellegarde et de Beaucaire, elle peut atteindre le marché de Nîmes, le véritable débouché et la capitale des Cévennes. Plus tard elle est le seul port de la Méditerranée qui communique librement et en tout temps avec les pays du Nord. Alors que les neiges et les gelées interrompaient la circulation sur les voies de terre, la rapide galère partie de l'extrême Orient pouvait remonter par le Rhône et ses affluents jusqu'aux Alpes et au Jura. Pour les habitants des lointaines régions septentrionales, Arles était la grande ville aux inépuisables trésors, aux fantastiques merveilles.

On en parlait sur les rives du Rhin et dans les cabanes Germanes avec amour et admiration ; on la disait plus grande, plus belle, plus opulente encore que Trèves ; là le ciel était toujours pur et le soleil toujours rayonnant ; l'or resplendissait partout ; tout le monde vivait heureux. Elle était le but de bien des convoitises, la cité royale où toutes les ambitions trouvaient un champ pour se développer, où tous les appétits recevaient satisfaction. Plus tard enfin, quand le christianisme fut devenue la seule religion officielle et le plus puissant agent de l'évolution sociale, le nombre et la beauté des églises dont Constantin et ses successeurs l'avaient

dotée, le retentissement du premier concile des Gaules qui s'y était réuni, l'effort ambitieux d'un de ses premiers évêques, (1) en firent comme une sorte de ville sainte aux yeux de ces chrétiens naissants qu'étaient les barbares. La vaillante communauté de Lyon, qui, dès le règne de Marc-Aurèle, avait donné à la primitive église d'héroïques martyrs, fut rejetée dans l'ombre par sa grande sœur, et la primauté de l'église d'Arles, si elle est encore discutée, non sans quelque raison en droit, s'imposa longtemps en fait. De cette renommée ecclésiastique d'Arles, du rayonnement que son influence a exercé sur les âmes pendant les premiers siècles, il nous est resté comme un vivant souvenir dans la poétique légende des Alyscamps. Elle raconte que certains grands personnages désireux d'être ensevelis dans le cimetière célèbre et particulièrement consacré, ordonnaient que leurs corps fussent déposés dans une barque en forme de cercueil avec l'argent nécessaire à leurs tombeaux. Le Rhône recevait ces funèbres esquifs, les emportait sur son cours rapide, et pieusement les déposait sur la rive où ces morts inconnus avaient voulu dormir leur dernier sommeil. Etrange et mystérieuse légende, où il y a quelque ressouvenir de la barque à Charon, mais plus encore un pressentiment des destinées que les temps modernes réservaient à la vieille capitale : devenir une magnifique nécropole de grands souvenirs.

GEORGES MAURIN.

(1) Patrocle, successeur d'Héros, confident du pape Zosime. Cf. sur ce prélat : abbé Duchesne, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule* ; tome 1 pp. 96 et suivante. Patrocle périt en 426, assassiné par un tribun.

LE LAURÉAT MEIJALOU

I

Sa redingote lui allait très mal.

Sur un refuge, au milieu de l'avenue, deux gamins, avec un geste de leur faubourg, se la montraient cette redingote, bouffant en jupon par le bas, tandis que, dans le haut, elle entrebâillait ses énormes revers, décolletait en large tache blanche le plastron tuyauté d'une chemise, comme on n'en voit plus depuis vingt ans : et le faux-col monumental, en linge bleuâtre et mou de campagnard, maculé d'un nœud de cravate en satin lilas, tout cela vieillissait, abêtissait une tête imberbe de très jeune homme, aux yeux fins de myope, à la bouche bon enfant, malgré la lèvre prétentieuse.

Ce brave Pierre Meijalou ! avait-il l'air assez penaud assis, en cet accoutrement, au ras de la chaussée, sur le trottoir des Champs-Élysées, en plein mois de mai, à l'heure du retour du Bois. Lui-même commençait à se sentir grotesque, et le rouge venait de lui monter aux joues sous le soufflet de deux voix gouailleuses, celle du titi d'en face : « c'qu'il arrive d'son pays, çui-là » et celle d'un monsieur très bien, murmurant dans son dos : « quediab!e pensent bien faire les dames Fanel en compagnie de cet oiseau-là ? » Bien vite, pour les empêcher d'entendre, il s'était remis à causer très fort avec les deux femmes assises

près de lui, deux Parisiennes, celles-là, aux toilettes exquises de printemps. Oh ! le bon Méridional, au geste nombreux, à la voix sonore ! Et les mots ! Et les mots ! Reconnaissance éternelle, attachement impérissable qu'il prononce *attache mon eïmpérissableu*, dans un extraordinaire amalgame de langage parisien bien pointu, et d'invincible accent toulousain.

Dame ! Il y a huit jours encore, il était là-bas tout bonnement élève à l'école vétérinaire ; un prix de l'Académie pour ses recherches sur les « nerfs du cœur de la grenouille » l'avait amené dans Paris qu'il habitait depuis quarante-huit heures, plein de rêves de conquête. Il avait été voir Fanel, le rapporteur de son mémoire, et le maître, tout de suite, l'avait bienveillamment accueilli, flatté de cette recrue pour son école ; dès la première visite, il l'avait retenu à déjeuner dans son laboratoire du bois de Boulogne, où, le printemps venu, le grand physiologiste installait ses appareils enregistreurs et ses cages à cobayes. Ce matin-là, Mlle Jeanne, ayant eu la fantaisie d'aller surprendre son père, avait décidé maintenant qu'elle avait quitté l'hôtel de la rue de Bourgogne ; et le déjeuner avait été si charmant, constitué, comme plat de résistance, par un des lapins du laboratoire, le seul qui ne fût pas inoculé ! Vers quatre heures, ces dames avaient voulu rentrer à pied ; on avait renvoyé le coupé, et Meijalou, qui trouvait charmante la jeune fille, s'était bravement offert pour compagnon de route.

Maintenant, lassées du long chemin, elles avaient voulu s'asseoir, et, tout au bord de la chaussée, c'était un singulier groupe que ces deux Parisien-

nes et ce dépaycé regardant le retour du Bois. Madame Fanel causait d'un air distrait, intéressée au défilé eomme l'est un auteur qui, de la salle, assiste pour une fois à la représentation d'une pièce où il joue tous les jours ; Mlle Jeanne s'occupait exclusivement à ne pas éclater de rire devant l'air ahuri du pauvre diable ; lui, au bout d'un moment silencieux, béait tout absorbé par la vie intense qui l'entourait. Coutumier des vues désertes où l'herbe prospère, il se grisait de mouvement : cette continuité de voitures aux couleurs sombres lui paraissait tourner en cercle autour de lui, l'enlaçant, ramenant sans cesse sous les yeux le même reflet en éclair des glaces, les mêmes panneaux armoriés ; tels ces défilés de théâtre où reviennent les mêmes figurants après avoir contourné la toile de fond. Sous ce ciel d'un bleu pâle et lavé, si différent du bleu féroce de son midi, tout ce noir en grouillement lui donnait une inquiétude, et, quand un coupé de l'Urbaine traversait de son jaune cru le ton foncé des équipages, ce lui était un soulagement ce rappel de la couleur aiguë qu'ils aiment là-bas aux portes de l'Espagne. Il jugeait plus stupéfiant peut être encore le peu de bruit que faisaient ces voitures : l'oreille, faite au fracassement rageur des gros véhicules toulousains sur les cailloux pointus, s'ébahissait du roulement, ouaté sur le pavé de bois, de ce ronflement confus et moelleux, cadencé seulement par le martellement assourdi que font les sabots des chevaux à l'amble, et par ce cliquetis intermittent que font les ressorts éreintés des vieilles voitures de louage.

— Eh bien, Monsieur, comment trouvez-vous notre Paris ? » demanda la jeune fille que ce silence impatientait.

T. XVII, Janvier 1895.

8

— Oh ! superbe, Mademoiselle !

Et lâché tout à coup, il dit son enthousiasme. De sa voix qui chantait, oublieux maintenant de réformer son accent, il parlait d'abondance, écoulait des mots pressés, piqués çà et là d'une image colorée, montrant une vivacité de sensation presque artistique, comme ils en ont souvent là-bas, même quand on a fait d'eux des savants. Les deux Parisiennes écoutaient, peu à peu séduites par la musique de ces phrases, et déjà leur sourire souriait moins ironiquement. Tout-à-coup, Meijalou s'interrompt : la loueuse de chaises était campée devant lui, la main tendue. Précipitamment, il fouilla dans sa poche, et, sans voir que madame Fanel ne faisait pas un geste vers son porte-monnaie, il dit très vite : « je ne souffrirai pas, madame, je ne souffrirai pas..... ». Il finit par trouver vingt sous, les tendit à la femme, et, très digne, l'accent bien pointu, en Parisien qui sait son monde, il prononça très haut :

— Gardez, gardez la monnaie !

L'effet fut immédiat : Mademoiselle Jeanne pouffa de rire par saccades en vain contenues, le nez dans son mouchoir, pendant que, très-maternelle, madame Fanel le grondait de son peu d'économie. Or, tout juste à ce moment, Meijalou avait conscience d'avoir laissé tomber une pièce de dix sous, et, repris de ses instincts de paysan quelque peu ladre et tout à fait besoigneux, méditait de la ramasser, sournoisement.

— Qu'avez-vous donc perdu, Monsieur ? » demanda la jeune fille, comme pour se faire pardonner son rire.

— Oh ! moins que rien : vingt francs, mademoiselle. Ce n'est vraiment pas la peine de chercher !

Ce mensonge lui vint comme une chose naturelle et décente, tant il redoutait de déplaire. De nouveau, madame Fanel sermonna : était-il donc si millionnaire qu'il dédaignât l'or à ce point ? Horriblement troublé, Meijalou se baissa pour chercher sa pièce. Accroupi, son nez de myope au ras de terre, la redingote plus décolletée, plus bouffante en cette posture, il se sentait abominablement ridicule. Déjà, il se relevait, heureux de n'avoir pas trouvé, quand Mademoiselle Jeanne qui, depuis un moment, râtissait le sable du bout de son ombrelle, d'un coup sec fit sauter la piécette qui, toute blanche, vint tomber auprès du soulier tout noir de Meijalou. Il sentit son imposture étalée dans l'accent qu'elle mit à lui dire :

— Le voilà, votre louis de vingt francs !

Alors, la tête perdue, il empocha la pièce, balbutia une excuse, salua gauchement et partit. Follement, il traversa l'avenue, sous les pieds des chevaux, inconscient du risque, maugréant tout haut contre l'impertinente fille qu'il avait eu la bêtise de trouver jolie, un moment. On lui ferait voir, à cette gamine, si on traitait de la sorte un lauréat de l'Académie...

Et pendant que sa mère la semonçait sévèrement, Mademoiselle Jeanne, avec ses grands yeux étonnés, regardait se perdre dans la foule le dos de la redingote noire bouffant en jupon par en bas, tandis que, dans le haut, une échancrure faisant godet décollait un croissant de chemise bleuâtre. sous le liseré lilas de la cravate.

II

Vous n'auriez certainement pas reconnu Pierre, huit mois plus tard, certain jour où, onze heures et demie sonnait à Saint-Augustin, il descendait de voiture devant la grille de l'église. Vêtu du frac, cravaté de blanc, la poitrine rebondie sous le plastron tout uni de la chemise mouchetée de trois larges boutons jaunes — bien à la mode, n'est-ce pas — la tête droite, le regard insolent sous le binocle à monture légère, il gravit lentement les marches, se laissant regarder, le pardessus au bras, malgré le froid humide de la grise journée d'hiver.

Il s'installa vers le milieu de la nef, tout au bord de l'allée centrale, rangea son pardessus sur la chaise de devant, replia soigneusement son gibus, frictionna d'un mouchoir immaculé les vitres du pince-nez, puis s'assit, avec des précautions pour les basques de l'habit qu'il mettait pour la première fois. Il avait une demi-heure à lui, pour se remémorer les épisodes successifs du cérémonial d'un mariage à Paris, sur lesquels un camarade l'avait minutieusement renseigné. Jusqu'à la quête, rien de spécial : c'est à ce moment-là qu'il importait de montrer du sang-froid : Mademoiselle Fanel étant demoiselle d'honneur, *couronnelle*, comme on dit à Toulouse, viendrait à lui, accompagnée d'un monsieur porte-bouquet, et lui tendrait la bourse en velours bleu. Lui, donnerait un louis, un louis tout neuf, suprême épave du prix de l'Académie ; ce louis, il le laisserait tomber de très haut, bien ostensiblement,

pour montrer à cette gamine , qui riait encore , l'avant-veille, en l'invitant au mariage de sa cousine , que monsieur le ramasseur de pièces de dix sous savait être large, le cas échéant. Voyons , ne nous trompons pas : les sous dans la poche de gauche, les vingt francs, du côté droit : très bien !... Après quoi, pour l'empêcher de fouler sa robe parmi les chaises, il prendrait la bourse , et la ferait circuler de main en main, dans toute sa rangée. Et, surtout, pas de gaucherie, ne renversons pas l'argent. Du geste , il répétait les mouvements : même il prit son paletot , et, le coude arrondi gracieusement, il s'exerça à lui donner le bras, ainsi qu'il aurait sans doute occasion de le faire, tout à l'heure, pour une dame.

Encore un quart d'heure. Décidément, il était venu trop tôt ! Pour se désennuyer, il examina l'église où il entraît pour la première fois. Était-ce bien une église, cette grande salle, douillettement chauffée, avec ces balustrades en balcon, l'enjolivure de ces marbres, l'ascension pleine de grâce de ces colonnes, ce luxe ultra-moderne, ce confortable galant de foyer de théâtre ? Tout au fond, sous la coupole, rabattant la lumière très claire, à peine bleutée des vitraux, l'autel, enfoui sous des fleurs, des plantes grasses et des palmiers, achevait la ressemblance. Une indignation lui vint , au souvenir de ses vieilles cathédrales romanes de là-bas, noires, mystérieuses et graves, pénétrées de leur diffuse et violâtre. Puis, son regard rencontra , couronnant le tabernacle , un large éventail à petits plissés de satin crème, où s'accolait, les ailes déployées, le bec en bas, une colombe d'or : et c'était, parmi les candélabres, une note mondaine

tellement significative, que tout de suite il éprouva le besoin de rajuster le nœud de sa cravate et de faire bouffer ses cheveux, en dépit des gants blancs mis bien avant de quitter sa chambre, là-bas, rue Denfert-Rochereau.

Midi! Les portes s'ouvrent, avec une bouffée d'air glacé. Trois fois retentit sur les dalles la pique du bedeau : le cortège défile aux classiques accords de la marche de Mendelssohn. Voilà Mademoiselle Jeanne, en bleu clair : elle est au bras d'un jeune homme à favoris courts, quelque gommeux à cervelle vide, un ignare, que, sans doute, elle doit lui préférer.

.... Ce fut presque une satisfaction pour Pierre que de constater que seul il portait l'habit, à l'exception du marié et des garçons d'honneur : à chaque moment il louchait vers sa boutonnière, où s'épanouissait le ruban violet, attention toute récente de son maître Fanel : plusieurs dames le regardaient....

Ah ! voilà le moment de la quête : la jolie Jeanne approche, ayant aux lèvres cet immuable sourire des jeunes filles auxquelles on demande une valse ou qui vous demandent pour les pauvres. Grand Dieu ! Que son garçon d'honneur a donc l'air fat, empêtré par son bouquet ! J'ai, décidément, beau jeu, se disait Pierre. Jeanne était devant lui, et son sourire, moins banal, s'aiguissait à présent d'une pointe de malice. Meijalou s'en troubla quelque peu, rougit, fouilla dans sa poche ; il se rappela pourtant son programme à l'avance tracé, et leva la main, très haut, bien au-dessus de l'aumônière : le louis fit, sur d'autres louis, un beau bruit d'or.... Pierre,

enchanté de son sang-froid, fit circuler la bourse. Par exemple, pourquoi donc la jeune fille avait-elle cessé de sourire, subitement devenue grave au moment où tombait sa pièce?... Quand elle repassa, regagnant sa place, de nouveau elle le regarda d'un air sérieux et presque ému, d'un air de pitié douce, au lieu de l'étonnement admiratif qu'il attendait....

Ite, Missa est. Meijalou, qui n'a plus de quoi prendre une voiture, regagne seul sa lointaine demeure, et c'est pitié de le voir patauger dans la boue, avec ses beaux souliers vernis. Il n'a pas l'air content, Meijalou ! Il se dit, l'âme pleine de mélancolie, qu'il n'a plus ses vingt francs, et qu'il a manqué son effet. Il faudra se priver de tabac jusqu'à la fin du mois : et tout ça pour une gamine.... est-on bête, mon Dieu !

Rentré chez lui, piteux, Meijalou se déshabille. Allons ! dans l'armoire le bel habit neuf ! Dans l'armoire le gilet ! Ah ! la poche aux sous, vidons-la.... Un cri lui échappe : le louis est là, encore. Il s'est trompé : c'est un sou neuf qu'il a donné, et c'est un sou qu'il a fait tomber... de très haut... dans la bourse ! Parbleu, l'effet a dû être joli ! Mais alors... tout s'explique : cet air ému de Jeanno... elle a été touchée, la chère fille, dans sa sensiblerie parisienne, de cet aveu de pauvreté bien obstensible !... Mais alors,.... alors..... il ne l'a pas manqué son effet : au contraire ! Et il a toujours ses vingt francs !...

III

Il y a trois jours, je dinais chez les Fanel. Meijalou

était à côté de Mademoiselle Jeanne ; lui , parlait à voix basse, avec des regards comme en ont les amoureux ; elle, écoutait sans rire. Vous verrez qu'il finira par l'épouser : ces Méridionaux sont capables de tout.

MAURICE DE FLEURY.

SOLIDARITÉ ET CHARITÉ CHRÉTIENNE

A propos d'un ouvrage récent : Solidaires, de M. Ch. Recolin, pasteur

On ne réussirait plus aujourd'hui à se singulariser en s'appelant socialiste. Qui ne l'est pas ? Le comte d'Haussonville s'écriait dans un récent ouvrage : Socialiste, je le suis ! Tous les Français et même toutes les Françaises du XVIII^e siècle étaient plus ou moins philosophes, en ce sens qu'ils se piquaient de raisonner librement, sans aucune contrainte du dogme. Nous sommes tous socialistes dans cette fin de siècle, en ce sens que nous ne nions plus la question sociale, que nous nous émouvons des réclamations de la classe ouvrière, et que nous allons répétant : « Il y a quelque chose à faire. » Je ne serais pas étonné qu'on trouvât couramment les ouvrages des sociologues contemporains dans le cabinet de toilette de nos grandes dames, comme jadis les infolio de l'*Encyclopédie*, dans celui de M^{me} de Pompadour.

Quant à découvrir le remède à ces maux qu'on déplore, c'est une autre affaire. Les médecins appelés en consultation ont beau être nombreux, le malade ne s'en porte pas mieux. Il y en a pourtant parmi eux qui sont très savants, apôtres non moins

que savants , et qui rédigent leurs ordonnances en français : M. Ch. Recolin, par exemple , dont le beau livre *Solidaires* a eu beaucoup d'admirateurs, et peut-être de lecteurs. M. Recolin ne voit pas d'autres remèdes à la crise sociale actuelle que la solidarité et la charité chrétienne, deux remèdes qui n'en font qu'un, selon lui , la solidarité n'étant que le nom nouveau d'une chose déjà très vieille, la charité. Entendons-nous : il ne s'agit pas ici de l'aumône, dont on a trop souvent raison de médire, mais de la charité, au sens étymologique et profond de ce mot, de l'amour du prochain, que le Christianisme a placé à la base de sa doctrine , de l'amour inspirant le sacrifice et le don de quelque chose de soi. Lisons ensemble *Solidaires*, si vous le voulez bien. Ce n'est pas une effusion sentimentale : c'est un livre pratique, de bonne et solide argumentation. Ce n'est pas non plus un sermon faisant appel au tout-puissant mobile de la foi religieuse : c'est un ouvrage de critique scientifique. Le croyant de n'importe quelle confession et l'incroyant de n'importe quelle philosophie y trouveront leur compte. Ce n'est pas si fréquent.

*
* *

M. Recolin commence par établir scientifiquement le principe de la solidarité au moyen de preuves frappantes tirées des sciences naturelles. La solidarité est un fait de nature. Considérez le règne minéral , végétal ou animal, les choses et les êtres vous paraîtront créés pour se grouper ou se soutenir, comme une chaîne continue, jusqu'au premier germe, et par delà encore, à travers la matière,

dans laquelle on ne peut plus voir aujourd'hui la passivité et l'inertie qui servaient jadis à la définir. La solidarité s'accomplit sur la terre comme au ciel. Si, dans l'humanité, la solidarité ne présente pas le même caractère de fatalité que dans les règnes inférieurs, c'est qu'à ce moment de l'évolution universelle, la liberté apparaît, mais la solidarité n'y est pas moins évidente :

Nous sommes les membres les uns des autres à travers le temps. Nous ne faisons pas nombre, nous faisons suite. Le passé n'est pas mort, et le présent contient l'avenir. Ce n'est pas seulement dans les hallucinations du spiritisme que les disparus reparaissent ; ce n'est pas seulement dans les contes des petits enfants, ou les expériences d'une science aventureuse, que les revenants surgissent tout à coup des ténèbres. Il y a des revenants moins chimériques ; et qui pourrait les chasser ? ils sont en nous-mêmes. Ils sont là, depuis les lointains aïeux dont nous ne savons pas les noms, jusqu'au père et à la mère, qui n'ont fait que nous transmettre la vie antérieure qu'ils avaient reçue, en y ajoutant les acquisitions de leur liberté, restreinte, comme elle l'est pour nous, par la pesée de tant d'héritages accumulés. Ils sont là, les bons et les mauvais revenants, dans le sang bon ou mauvais aussi qui coule dans nos veines, et dans la santé et, hélas ! dans la maladie, dans les mystérieuses combinaisons mentales d'où sont sortis les facultés et les talents qui font notre orgueil ; ils sont là, dans les traits particuliers de notre physionomie, dans des signes imperceptibles, mais sûrs, qui sont les inaliénables ressemblances de famille ; ils sont là dans les habitudes que nous croyons avoir acquises, dans les mouvements spontanés de notre cœur, ceux-là surtout que nous ne pouvons attribuer à l'effort de notre réflexion et aux délibérations de notre volonté ; ils sont là, dans ces visions subites et promptes de la mémoire, ces souvenirs flottants de choses que nous

n'avons pas connues, de pays où nous ne sommes point allés, ces réminiscences qui font croire à une préexistence de notre âme, semblables à des bouts de fils dont les commencements appartiennent à d'autres cerveaux, à d'autres vies, lignes égarées de leur histoire, tombées dans la nôtre ; ils sont là, toujours vivants, et leur voix nous parle à l'oreille dans le silence des grandes décisions, leur geste de fantômes nous appelle, nous commande, nous retient ou nous pousse, leur corps étreint notre corps, le soutient ou l'épuise, leurs dons forment notre richesse, et leurs dettes notre pauvreté ; — et il nous faut nous retrouver au milieu de leurs sollicitations contradictoires, nous reconnaître au milieu de ces legs innombrables, répudier ceux-ci, nous emparer de ceux-là, y joindre notre petite épargne, profiter du jeu limité de notre anneau pour imprimer à ceux qui viendront s'y ajuster une direction favorable. Car, voici, ce que sont pour nous nos ancêtres, nous le serons pour nos descendants. Nous revivrons en eux, nous serons leurs revenants à notre tour, et leur existence est d'ores et déjà solidaire de la nôtre.

A l'évolution et à l'hérédité qui unissent les hommes dans l'ordre de succession, s'ajoutent, pour les unir dans le même temps, des liens latéraux entre contemporains : nos diversités et nos ressemblances. Nos diversités nous ramènent les uns vers les autres par la *division du travail*, nos ressemblances par l'*imitation*. Par la division du travail ? En effet,

Chacun, s'appliquant à une seule besogne, doit comprendre que si tous ont besoin de lui, il a, lui, besoin de tous ; le soldat doit sentir les liens qui l'unissent à l'agriculteur pour sa subsistance, et l'agriculteur ceux qui l'unissent au soldat pour la défense de son champ ; les mains du corps social doivent reconnaître qu'elles ne peuvent se passer du cerveau qui les dirige, et celui-ci ne doit point mépriser les instru-

ments dociles et indispensables de son invention ; le capital est nécessaire au travail, et le travail est nécessaire au capital, et l'assistance de toutes les spécialités, en donnant à chacun ce qui appartient à l'autre, produisant par la division des tâches, non plus, comme jadis au temps des batailles de races et de castes, la lutte pour la vie, mais le concours pour la vie, constitue la force de l'existence sociale, et assure son progrès à travers le temps.

Par l'imitation ? En effet, on ne peut pas plus nier l'instinct d'imitation qui est en nous que la liberté.

On a calculé que, dans une ville donnée, tout le monde marche à la même allure, et l'on estime que, dans un scrutin, neuf cent quatre-vingt-dix-neuf voix sur mille ne sont que des échos. L'opinion publique est l'absence de toute opinion individuelle, ou plutôt reproduit celle de deux ou trois meneurs. Dans une foule, un cri est immédiatement répété par des milliers de gens, qui ne savent pas ce qu'ils font... Par là, s'expliquent dans le passé, les cultes monstrueux, les adorations ridicules de chats et de bœufs en Égypte, de vaches dans l'Inde, de pierres sacrées un peu partout, qu'un personnage doué de prestige réussissait à faire régner autour de lui, en donnant l'exemple de la croyance qu'il voulait implanter ; par là s'expliquent aussi ces épidémies d'admiration, ces contagions d'obéissance que les hommes de génie ont si souvent provoquées parmi les masses fascinées par l'éclat de leur gloire ou l'audace de leur ambition.

Évolution, hérédité, division du travail, imitation, voilà donc la solidarité humaine mise en lumière par ses traits généraux, et c'est ce fait de nature que M. Recolin va transformer pour nous en

principe directeur, en devoir, en idéal, car il sait bien que c'est cela qui manque à la génération contemporaine, non pas certes l'intelligence, mais la volonté et des mobiles de conduite. Mais auparavant, il veut déblayer son chemin de résistances qu'ils s'attendent à rencontrer.

Et d'abord celle de l'égoïsme, adversaire d'autant plus redoutable qu'il ne combat que par la force de son inertie. Sa maxime, renouvelée de *Candide*, est celle-ci : « Que chacun reste chez soi et cultive son jardin. » M. Recolin n'a pas de peine à en démontrer la fausseté. Prenant pour exemple les hommes qui semblent justifier le mieux la thèse de l'égoïsme, il prouve au parvenu qu'il ne s'est pas fait tout seul, que son étoile a été au moins en partie la main d'un ami, un bon conseil, une première mise de fonds, l'imitation d'un prédécesseur ou l'échec d'un concurrent, les vertus et les talents déposés en lui par ses parents disparus ; à l'homme de génie, au grand inventeur, que la tête ne peut pas dire à la main : « Je n'ai pas besoin de tes services ; » puisqu'il ne saurait vivre sans le concours quotidien d'une légion d'êtres anonymes, boulangers, maçons, forgerons, indispensables à son repos et à son essor.

D'autres répliqueront peut-être : « Nous ne nions pas la beauté et la logique de ce devoir de la solidarité, mais la possibilité de le remplir : le mal l'emporte sur le bien, il n'y a pas de progrès spirituel. » Ceux-là sont les pessimistes. M. Recolin ne se rend pas plus à leurs arguments qu'à ceux des égoïstes. Plus il a étudié les relations secrètes de la vie de l'âme avec la vie physique, plus il s'est convaincu

de cette loi, que le mal, dans l'humanité, s'élimine plus rapidement que le bien. Cette loi, il la voit confirmée par les règnes inférieurs de la nature où l'individu le plus intelligent se substitue aux individus moins bien doués, et par notre espèce sortie de l'animalité et fournissant à travers le désert les premières étapes de la civilisation, se façonnant un idéal de plus en plus élevé, depuis le courage qui était la seule vertu de l'homme primitif jusqu'à la probité, le respect du bétail, du champ et de la femme d'autrui, l'hommage aux vieillards et enfin la charité des modernes. Il la voit confirmée encore par l'ascendant significatif, parmi les sentiments, des plus nobles sur les plus bas, par l'exemple des peuples dégénérés et des hommes dégénérés dont la postérité a des limites fatales. Quand il considère le point de départ et le chemin parcouru, à regarder le progrès parti de si loin et de si bas, M. Recolin prévoit que son but est plus grand que l'homme et que sa victoire est assurée.

Et par conséquent la conclusion s'impose. Pas d'égoïsme, car nul ne vivant de soi, nul ne doit vivre pour soi. Pas de découragement pessimiste, car l'histoire de l'univers nous prouve que toutes les lois de la vie concourent avec nous et en dehors de nous au progrès social. Notre devoir est tracé partout dans la nature. Coupables nous serions, si nous ne savions pas le lire. Il consistera à ne pas contredire la nature physique et morale, mais à la continuer par choix, à achever le fait dans le devoir librement accepté, à transformer la solidarité] mécanique en solidarité consentie, le joug en levier, ce qui est en ce qui doit être, la réalité en obliga-

tion, la lutte pour la vie en concours pour la vie. C'est là que voulait en venir M. Recolin, c'est là, il faut l'avouer, qu'il nous mène à peu près invinciblement, tant sa science est animée d'éloquence et parée de poésie, tant son éloquence et sa poésie sont fortifiées de science.

*
• •

Mais nous ne touchons pas encore au but final de la démonstration de M. Recolin, nous ne sommes arrivés qu'à une étape, la dernière. Le but final, c'est l'identification de la solidarité humaine avec la charité chrétienne. Il ne faudrait pas, s'écrie M. Recolin, que la science moderne s'enorgueillit de la découverte de l'idée de solidarité comme d'une conquête : elle est tout entière, en tant que principe comme en tant qu'obligation, dans l'Évangile. Elle n'est pas nouvelle, elle s'était seulement perdue. On ne l'a pas inventée, on l'a reprise. La solidarité, c'est la charité chrétienne confisquée par la science moderne.

C'est à l'Évangile et à saint Paul que nous la devons. S'il est, en effet, une pensée qui domine et obsède le grand apôtre, c'est bien celle qu'il exprime par cette affirmation précise et brève comme une formule : « Nous sommes les membres les uns des autres. » Il y revient sans cesse. Elle se mêle dans ses écrits, sans qu'il s'en doute, pour en rompre la logique, à des raisonnements avec lesquels elle n'a aucun rapport. Il l'ébauche dans l'épître aux Romains, il la complète dans l'épître aux Corinthiens, il la rappelle en maints endroits : « Les membres les plus faibles sont les plus nécessaires. » — « Si un membre souffre, tout le corps souffre avec lui. » — L'œil ne peut pas dire à la main : je n'ai pas besoin de toi ; » et telle est, en définitive, la place qu'elle oc-

cupe et la portée qu'elle a dans son enseignement, qu'il serait facile, en rapprochant les passages où il l'expose, de composer tout un traité sur la solidarité que ne désavouerait pas un sociologue moderne.

Ne croyez pas, en effet, que saint Paul n'ait eu en vue que la solidarité restreinte des chrétiens, bien qu'il ajoute parfois : Nous sommes les membres d'un seul corps en Christ. » L'apôtre des gentils s'élève plus haut. Il sait que le corps de Christ, qui est l'Église ou le royaume de Dieu, n'est pas encore formé : il doit se constituer à la longue, par une lente évolution, en attirant à lui, pour l'épurer, la vie de cet organisme troublé qui a jadis reçu le souffle du Créateur, mais qui l'a corrompu, je veux dire l'humanité telle qu'elle est.

Or le moment est venu pour les chrétiens de revendiquer leur bien. Les philosophes disent qu'à l'ancienne morale, individualiste et solitaire, il faut substituer désormais une nouvelle morale, une morale *sociale*, qui ne sépare pas les devoirs envers soi-même des devoirs envers le prochain, et donne ceux-ci pour mobiles à ceux-là ; qui ne prêche pas la vertu en vue d'une récompense personnelle et nominative, mais en vue du bienfait de tous ; où les classes aisées, se sachant les modèles des classes pauvres, en deviendront les tutrices. Les philosophes ont raison, mais qu'ils ne fassent pas les ignorants, et qu'ils aient le courage de rattacher leur enseignement à celui de saint Paul qui a dit : « Nous sommes membres les uns des autres, » sous l'inspiration de la prière du Christ : « Qu'ils soient uns, ô mon Père, comme nous sommes uns. »

Et, comme il ne suffit pas de soigner les corps et qu'il faut secourir les âmes, les philosophes ajoutent qu'après la morale de la solidarité doit venir la re-

ligion de la solidarité, une religion *sociale*, la religion de la fraternité humaine, fondée sur l'égalité de nos souffrances, l'identité de nos besoins, la similitude de nos aspirations, une religion qui suggère à l'homme des raisons d'agir, et qui, du même coup, lui permette de se résigner. Les philosophes ont raison, mais qu'ils ne fassent pas encore sur ce point les ignorants, et qu'ils nous renvoient tout simplement au christianisme, dont l'article fondamental est celui-ci : « Aimez-vous les uns les autres, » et qui donne aux riches, comme principe de conduite, la charité, et aux pauvres, comme motif de résignation, la vanité des richesses et leur néant devant Dieu.

L'équilibre de la société n'est pas stable, et son état présent ne saurait durer. Il faut, ou qu'elle s'écroule dans l'incendie allumé par la haine qui couve partout, ou qu'elle se transforme en prenant son point d'appui et son levier dans la solidarité. Or la solidarité n'est pas autre chose que la charité chrétienne laïcisée.

*
* *

Telles sont les conclusions, scientifiquement chrétiennes, qui se dégagent du livre de M. Recolin, avec leur application à la question sociale.

Le malheur, c'est que tout le monde n'est pas disposé à les adopter. Il y a des sociologues qui, se défiant de l'Évangile, ne veulent à aucun prix de transaction avec lui. Il y en a pour lesquels la croyance à l'éternité de la misère n'est qu'une hypothèse, et qui estiment que les pires d'entre les fatalités économiques résultent du mauvais fonctionnement d'une machine

construite jadis pour d'autres besoins, et aujourd'hui hors d'usage. Vous en entendrez beaucoup affirmer que la charité, telle que l'entend M. Recolin, précieuse pour soulager des souffrances individuelles, est incapable d'en atteindre les causes générales, et qu'il faut espérer le remède de la bonne volonté et de la raison des sociétés humaines. Ceux-là sont les positivistes, les rationalistes impénitents, qui admireront la noblesse d'âme et l'éloquence de M. Recolin, mais sur lesquels son raisonnement, un peu imprégné de foi, ne mordra jamais.

Je me trompe, pourquoi ne mordrait-il pas sur eux jusqu'à l'Évangile exclusivement ? Car s'il est une opinion à peu près unanimement adoptée par les bons esprits, c'est que la morale individualiste a fait son temps, parce que la société, qui veut durer, ne peut pas s'accommoder d'une doctrine qui la détruit. L'individualisme, c'est l'état de nature, et la société en est tout le contraire. L'individualisme, c'est le droit du plus fort, et la société, c'est la justice primant la force. Nul ne vivant de soi, nul ne peut vivre pour soi. La Solidarité, voilà bien, semble-t-il, la forme désormais nécessaire de la morale. C'est le cri profond de la conscience et de la pensée chez tous nos contemporains que ce qui touche aux réformes sociales intéresse et préoccupe. C'est le principe de diamant sur lequel il semble bien qu'on doive asseoir la société future. Être à la fois soi-même et les autres, et cela par raison, par libre consentement, quel magnifique idéal ! Toutes les sciences de ce siècle le justifient, tous les efforts de la conscience le préparent. Or M. Recolin, qu'est-il autre chose, je vous prie, que l'apôtre ardent de la solidarité ? Les so-

ciologues positivistes et rationalistes n'ont, par conséquent, aucun motif de le répudier. Qu'ils le traitent plutôt en allié, sauf à s'en séparer au moment où sa théorie tourne en acte de foi.

Quand je vous disais qu'il y a de quoi satisfaire tout le monde dans l'ouvrage de M. Recolin ! Êtes-vous croyant ? vous vous attacherez particulièrement au commentaire évangélique. Incroyant ? vous en resterez à la théorie scientifique. Une âme religieuse et un esprit scientifique cohabitent-ils en vous ? Vous vous inspirerez des deux. Et ce faisant, chose extraordinaire, vous ne cesserez pas d'être tous d'accord : par des voies différentes, mais non contradictoires, vous tendrez à un but commun, la diminution de la souffrance humaine.

JACQUES ROCAFORT.

NOTES LONDONIENNES

De la couchette sur laquelle je gis désespérément, la tête brouillée et le cœur trop souvent sur les lèvres, je sens, ô délices, les coups de piston ralentir et l'amplitude des roulis décroître. Dieu soit loué ! je fuis vers le grand air l'odieux campement des passagers et ses relents de graisse fade et d'autre chose. L'aube point à peine. En face, une ligne rouge barant le ciel assez haut. Extasié, je murmure : « Quel peuple ! sacrebleu quel peuple ! ... » De minute en minute le jour blanchit. Sur le pont quelques voyageurs encapuchonnés, toutes physionomies insulaires que gonfle d'orgueil l'atmosphère reconnue de *Her most gracious Majesty*. En face, la falaise rouge qui grandit : au milieu, une coupure avec des silhouettes grimaçantes d'échafaudage ; en haut, et en bas des estocades noires que frôle notre paquebot : le port de Newhaven.

Un train chauffe ; en route pour Londres ! Le jour est levé ; la mer, là bas, se cache derrière la falaise, mais à perte de vue se découvre la campagne anglaise, d'immenses étendues mamelonnées très vastes, sans montagnes à l'horizon, sans forêts, sans les bourgs et villages de chez nous, chapelet de pierres blanches semées par quelque petit poucet de géants. Des

pâturages et encore des pâturages, verts, gras, humides, avec des troupeaux en liberté ; de loin en loin des bouquets de grands arbres, quelque résidence de landlord sans doute, parfois des hameaux en briques rouges, toujours les mêmes, des rangées de vingt, quarante maisonnettes, indifférentes, alignées à la parade, et montrant à la voie ferrée la même façade, trois ou quatre fenêtres identiques, et un jardinet uniforme, et les pâturages recommencent.....

Premier aspect au sortir de Victoria-Station. De larges avenues propres et point rigides, des squares clos et touffus, des maisons en brique assez basses et de tout style, surtout médiéval ou renaissant ; peu de monde dehors, car dimanche. On marche, et toujours de nouvelles perspectives sans fin, baignées de brume légère ; parfois un pâle, pâle rayon de soleil filtrant à travers la ouate, un de ces temps brouillés dont on se désole en deça du ruban d'argent, mais qui, ici, épanouissent les visages : « C'est donc vous qui nous apportez ce beau soleil ! » Pour raffermir mon équilibre affolé par le tangage, et subir la pleine impression de l'immensité londonienne, je me mets en route, à pied, à travers les rues et les rues et les rues encore, et je ne m'arrête, brisé de fatigue et de sommeil, qu'au presque crépuscule.

Je sens toutefois que je me lasserai vite de ces interminables quartiers tous semblablement bariolés d'horribles affiches, veinés de rues ménechmes, et que, conscience prise de la monotonie des maisons à *self government* et du pastiche indigeste des lancéoles et des colonnades, je me trouverai mieux

de muser par les carrefours à l'inspection des caractères autochthones, ou de vaguer au loin dans la campagne,



Promenade matinale au parc de Richmond, toujours à pied, par l'interminable Kingsroad. Des maisons et des maisons, en dépit de tous les cartographes ; on traverse la Tamise, et les maisons recommencent ; il n'y a pas de raison pour que cela finisse ! Enfin au bout de quelques heures, voici le parc, des pelouses ondulées jusqu'à l'horizon, ça et là des bosquets, parfois d'arbres centenaires, et de grands troupeaux libres de daims et de chevreuils. Le silence est profond, l'air chargé d'une vapeur légère où le soleil se volatilise en poudre d'or ; on enfonce avec volupté jusqu'à la cheville dans le gazon. L'énorme ville est là bas, bien loin certes ; on ne l'entend pas, pourtant elle avance chaque année, chaque mois ; un jour elle gagnera, filera tout autour, et le parc de Richmond ne sera plus qu'un grand square enlisé dans la marée grouillante des habitations.

Le Métropole, puisqu'ainsi s'officialise Londres, est fastidieuse, mais sa banlieue est atroce ; tous les bourgs s'y ressemblent : rues larges, maisons banales, débauche d'enseignes géantes et de réclames criardes. Kingston, au sortir du parc de Richmond, Kingston où les vieux rois saxons recevaient la couronne sur un bloc de pierre portant leurs noms gravés, n'est qu'un bourg de *respectability* vulgaire ; les maisons sont de briques si maussades, et les rues de lignes si prévues, que je n'ai pas le courage de chercher la vieille pierre royale. Je m'enfuis.

Moins hostiles s'offrent les cottages isolés qui, le long des routes, relient sans presque s'interrompre les *boroughs* et les *towns* ; s'ils ne décèlent pas chez leurs seigneurs des ménages bien esthétiques, du moins leur ensemble reflète-t-il l'âme collective anglaise, soucieuse de confortable domestique et d'intimité quiète, évoquant les souvenirs anciens en pastiches modernisés, amoureuse de fleurs, de verdure, de tout ce que chérissent les sensibilités que notre ironie tient à mi-ridicule, comme si la sécheresse ne valait pas moins encore que la romance.

-

Une allée royale mène au château d'Hamptoncourt, un tapis vert qui se prolonge pendant plusieurs kilomètres entre trois rangées de marronniers archiséculaires. Toute l'Angleterre traditionnelle et vivace est dans le culte de ces vieux landlords d'arbres, qui ne travaillent ni ne filent, et pourtant couvrent tout le sol de leur opaque fraîcheur et de la gloire vernale de leurs pyramidioles blanches. Au delà se pavent les jardins du château d'Hamptoncourt, dessinés à la française, et dont se retrouve sans déplaisir l'apparat solennel et emperruqué au sortir des pâturages peignés de Richmond-Park. Du haut des balcons surtout, l'ordonnance des avenues et des massifs se déploie en un rythme royal. Mais n'est-ce pas ainsi qu'il faut jouir des parterres de Le Nôtre comme des jardins brodés Louis XIII ? Descendre est un non-sens pour aller se promener entre des bordures de buis nains.

Le château lui-même est triste ; à ces cours italiennes manquent le soleil et les marbres de Florence.

Les grands murs crénelés en briques sombres, les portes basses, les longues voûtes obscures, tout laisse une impression de faste manteau de misères, et d'opulence qui pressent les désastres; et, de fait, c'est bien le destin du constructeur, le cardinal Wolsey, ce météore qui flamboie même au sein de l'éblouissante pléiade quinzecentième, ce favori plus roi que son maître, plus magnifique que Granvelle, plus hautain que le cardinal de Lorraine, plus fou d'or qu'un satrape de Perse. Peu de souvenirs de lui d'ailleurs dans ce château dont hérita la couronne. C'est aujourd'hui une galerie de peinture; quelques toiles bonnes, beaucoup de médiocres.

Retour par la Tamise. Le fleuve qui, quelques milles plus bas, deviendra — par quels affluents? — un bras de mer à transatlantiques, n'est ici qu'une Marne coquette et maigre, peuplée elle aussi de yoles et de périssoires. Le long des bords, des bateaux de fleurs, honni soit, etc., maisons flottantes où l'on rêve, à travers les glycines et les clématites, de frais visages roses dans un nimbe de cheveux blonds. Les pelouses vertes se succèdent, constellées de cottages, diaprées de fleurs, tachetées de massifs, que, de temps en temps, un rai de soleil, à travers la houle des nuages, poudre d'or, descente enchanteresse en un songe de brume lumineuse... Entre les stations, les trois ou quatre mariniers s'emparent de pistons et de violoncelles, et valse et gigue de titiller les centromoteurs chorégraphiques des passagères.

Un coude, la Tamise vient se heurter contre un cône, le point culminant des environs de Londres,

que surmonte le bourg de Richmond. Du haut des terrasses d'ombre, le panorama splendide se déploie au soleil couchant ; jusqu'à l'horizon vaporeux s'étale la plaine verdoyante qu'argentent les méandres lumineux de la rivière à travers les arbres, vrai paysage anglais, presque sans maisons visibles, toutes enfouies sous la verdure, mais une sensation de pâturage calme où les êtres peuvent ruminer à planté, et les âmes adorer la splendeur de la nature et la gloire expirante du soleil.

*
* *

Une visite à la Tour de Londres. Seul m'en reste et me poursuit implacable un hideux souvenir, celui de ces dalles, dans la cour, qu'on ne peut voir sans angoisse à la gorge, où vinrent s'agenouiller, devant un bourreau masqué, tant de lords, d'évêques, de chanceliers, de protecteurs, et aussi des femmes, et, parmi elles, deux reines froidement décapitées, là, par ordre de la brute monstrueuse qui, après avoir joui de leur spasme d'amour, a voulu jouir de leur spasme de mort. Quoi, tant de sang noble ou vigoureux, tant de nuques puissantes qui n'avaient pas fléchi sous le poids de la gloire anglaise, et tant de petits cous frêles, de ces cous qui ne donneront pas grand mal au bourreau ! Pauvre Anne de Boleyn ! Pauvre Catherine Howard ! Rien ne secoue d'un frisson plus atroce que cette ignoble face de cannibale, vorace, lubrique, sanguinaire et tartufe ! Les pires despotes d'Orient, les plus fous des Césars, ont moins déshonoré la nature humaine, et la révolution française, ce musée hors pair de tératologie, n'a pas

de monstre semblable. Quel entassement d'horreurs, et dire que de ce pachyderme sont issus l'Église anglicane et le Dominion anglais !

La Tour ? Un grand corps de bâtiment quadrangulaire, la White Tower, avec quatre clochetons d'angle, au centre d'une vaste cour environnée elle-même par une double enceinte ; le tout sans grand caractère, sauf ces deux poternes d'entrée et le chemin de lice ; près de la Tamise, une « tour des traîtres, » d'un romantisme assez satisfaisant. Ah ! si nous autres..., mais personne n'a fait plus de mal à la France que Catherine de Médicis. On trouvera toujours des nervosobilioux pour acclamer la Saint-Barthélemy ; je défie bien quelqu'un de disculper cette vitruvesque banquière d'avoir démoli le merveilleux palais des Tournelles ! Montgomery a eu bon dos ; la vérité c'est qu'après avoir pourtroiyé et esquiché les plans de Philibert Delorme au point de faire des Tuileries la maussade bâtisse dont on pardonnerait, s'ils n'avaient été autrement stupides, la ruine aux communards, la bonne dame a voulu faire disparaître le féérique palais de Charles VI qui, avec Saint-Pol et la Bastille, écrasait ses petites maçonneries de rapport pour boursicotière.

Il est vrai qu'en ceci elle a suivi le sot exemple de son beau-père. Mais ici le tort fut au connétable ; s'il n'avait pas, très loyalement d'ailleurs, servi l'Empereur, son gros garçon de cousin n'aurait pas confisqué le logis Bourbon qui avoisinait l'aérien Louvre de Charles le Sage, ce qui lui donna l'idée, à cet homme, de raser proprement les deux palais. Le nouveau Louvre pourtant aurait été tout aussi bien

bâti cent mètres en aval, et nous aurait valu, à nous autres, de contempler les tant jolies poivrières en étain du donjon royal.

Et on verrait alors le nez que ferait la Tour de Londres !

Pourtant il est un bijou que celle-ci recèle sous son épaisse carapace en pierre de liais..... Oh ! point les bijoux de la couronne d'Angleterre, encore qu'un œil bien doué puisse sans honte se plaire aux jeux de lumière sur les couronnes fleurdelysées, les globes impériaux, les jarretières de diamant et les énormes masses évocatrices, à elles seules, d'une splendeur lourde de sacre royal à Westminster, mais un joyau architectural, la chapelle de la Tour blanche, pleins cintres bas et colonnes trapues, une œuvre de pur art normand, au temps du Bâtard, qui fait surgir tout un monde de tapisserie de Bayeux, les grands cavaliers à cottes de maille, nasal rigide, tout droits sur leurs percherons, leurs longues lances en avant, piquant au pied des palissades les grands barbares blafards souls de bière.

Justement, tout près, s'allonge le musée des armures, galeries de chevaliers armés de pied en cap, toute une armée bigarrée de morions, de bassinets, de heaumes, de pots, de casques, qui fait penser à quelque arrière-ban inopiné sous Henri IV ou Louis XIV. Ça et là, des armes modernes, des hussites orientales, et aussi tout un jeu d'instruments de torture, dont un ingénieux écrou de fer à vis où sont captifs deux pouces de cire, blancs comme devaient l'être, certes, les vivants qui y passèrent...

Dans les cours et les larges douves, des soldats à l'exercice, maillot bleu et pet en l'air blanc,

de belles brutes râblées et musclées, et mêmes jolies avec leurs joues roses, leurs yeux de porcelaine, et leurs fines moustaches blondes. Seuls en grande tenue les factionnaires qui courent la poste sur leurs cinquante mètres de parcours, avec une vélocité d'écureuils, tout à fait réjouissants, petite tunique rouge, sac minuscule aux épaules et un énorme bonnet d'ourson sous le nez qui les force, pour voir, à se tordre le cou. Ça et là, au repos, les gardiens de la Tour, de bons vieux placides, en costume, paraît-il, xvi^e siècle; je préfère les gardes-suisses du Vatican.

*
* *

De la Tour à Chelsea où j'habite, s'allongent les quartiers commerçants de la métropole où se concentre et s'accroît l'encombrement que Paris dissémine aux quatre points cardinaux. Leur squelette serait figuré par une échelle, les montants formant les deux grandes artères, très rapprochées près de la cathédrale Saint-Paul, avec une infinité d'échelons. Au fur et à mesure qu'on se rapproche de la Cité, les rues se retrécissent, piétons et voitures affluent, les omnibus processionnent, les cabs vont au pas, puis s'arrêtent; la colle est faite. De loin en loin des policemen très dignes et volontiers ventripotents président à la solution amiable des embarras; point de cris d'ailleurs; les cochers ne se croient pas déshonorés s'ils ne s'accrochent, s'injurient ou se cinglent le visage; les figures sont calmes et roses, volontiers souriantes.

Tout en voguant, je me remémore les physiono-

mies traditionnelles anglaises ; mais vraiment je cherche les faces osseuses à grandes dents, ou les larges figures rougeaudes ; l'Anglais d'opéra comique est décidément rare, et l'on se pourrait croire sur le continent. Le type féminin diffère davantage ; non que les yeux noirs et les cheveux bruns soient exceptionnels, mais la tendance domine au type angélique or et azur dans quelques passantes, trop rares, sous la radieuse manifestation, ou, aux vitrines, les photographies des *professional beauties* et de quelques femmes de théâtres ; telle danseuse, dont on voit partout le buste, le buste seul par bonheur, est attendrissante de grâce ingénue et de candeur céleste. Le type mâle qui le mieux s'accentue est celui des soldats, ces grands gaillards pommadés qui flânent, badine en main et galette sur l'oreille, chairs roses, blondeurs germaniques, et moustaches tombantes (la moustache retroussée semble ici apapage continental).

J'ai dit germaniques. Toutefois et depuis qu'on a vu des Allemands dans tous les blonds, et jusqu'à des Vandales en Kabylie, sied la réserve. L'extérieur est fils du climat plus que de la race, et il n'est point décisif que le Saxon du Lincolnshire, si Saxon y a, ressemble au Hollandais, alors que le puritain de vieille souche anglaise passé en Amérique ressemble déjà plus au Sioux qu'au Cockney. D'autant qu'il ne faut pas s'exagérer le rapport des globules gaulois ou teutons dans le sang anglais d'aujourd'hui. D'abord sur cent électeurs des *Commons*, il y a près de cinquante Irlandais, Écossais, Gallois, Cornouaillais ; et sur la moitié restant, combien de purs Germains ? J'accorde que les Français

de Guillaume le Conquérant se sont fondus; mais pourquoi les envahisseurs angles, saxons et danois n'en auraient-ils pas fait autant? Sait-on ce qu'étaient leurs exodes, et s'ils n'ont pas dû, comme les barbares de Clovis, prendre femme dans les populations indigènes? Croit-on d'ailleurs à un massacre possible de ces Britoromains bien plus nombreux certes que les bandes d'envahisseurs, alors d'ailleurs que l'Angleterre reste même aujourd'hui si latine? Anglo-saxons, non, mais Anglo-Celtes.

*
* *

Les Anglais ont la manie de l'architectural et l'amour du pastiche. Ce goût pervers d'accoupler les carpes grecques aux lapins gothiques a peuplé leur ville d'une postérité sang mêlé de Louvres bâtards et de Parthénons adultérins qui, la première mauvaise humeur passée, vous infuse au cœur une douce gaieté; on finit par s'éprendre de toutes ces splendeurs hétéroclites, un Wellington en athlète tout nu, des *pall-mall-clubs* en colonnades doriques noircies au nubian par le brouillard, une cathédrale Saint-Paul (*si vis monumentum, respice* !) qui vous ferait embrasser notre bon Panthéon à cascamèche, et je ne sais combien d'hôtels Jacques-Cœur, de palais de justice de Rouen, de propylées, le tout confortabilisé à l'anglaise.

Comme œuvres originales, je cherche, je cherche. Le grand incendie a beau jeu; on peut rejeter sur lui la responsabilité de toutes les bâtisses postérieures. Pourtant quelques maisons subsistent vers le centre, et dans une rue, le Crosby-Hall, l'ancien-

ne maison du chancelier Thomas Morus, aujourd'hui transformée en bar, mais encore de cachet médiéval. Ça et là quelques vestiges à demi enfouis dans la mer de constructions banales ; ainsi, dans Clerkenwellroad, une inattendue et très-chère porte ogivale à tourelles, St John's-Gate.

Pourtant, une fois, l'Angleterre a su, sinon créer une architecture, du moins combiner un spécial agencement d'un style existant, l'ogival. En ceci, elle est supérieure à l'Allemagne qui n'a même pas su en arriver là. C'est au xv^e siècle que l'Angleterre a trouvé cette transposition perpendiculaire de l'ogive dite style Tudor, et qui, par l'aspect vertical des lignes, donne aux monuments anglais de ce temps un caractère propre auquel n'atteignent certes pas les répliques rhénanes de nos églises à ogives, le dôme de Cologne, notamment, n'étant qu'une adaptation cristallifiée de la cathédrale de Reims.

A Londres, l'abside de Westminster est un excellent spécimen de style Tudor : l'abside seule, car la façade est déplorable. C'est de cette abside, prisme régulier à grandes lignes montant du sol à la terrasse faîtière, qu'est sortie, en face, la colossale bâtisse du Parliament-House ; pastiche soit, mais pastiche d'art national et d'effet réussi ; rien de mieux dans l'Angleterre monumentale de ces quatre derniers siècles. L'impression est profonde de cet énorme rectangle aux terrasses dentelées de clochetons, surtout vu de la Tamise, le palais plongeant à même dans le fleuve et n'étant diminué, comme chez nous Notre-Dame, par aucun ressaut de quai. On fait le tour, l'impression reste bonne. Du quai Victoria, on souhaiterait toutefois que les deux

tours de l'Horloge et de la Reine ne soient pas sur le même plan, la silhouette serait plus riche. Cette tour de la Reine est le plus énorme rectangle vertical que je sache; d'un seul jet, elle fuse à plus de cent mètres; de la base, il faut renverser la tête, comme sous un bonnet à poil, pour voir le faite fuir dans les nuages. C'est bien là le palais d'un peuple puissant et stable, traditionnel et peu créateur. Un écroulement semble absurde. D'ailleurs Tudors ou non, tous les monuments anglais sont sur ce modèle; on se figure un moule gigantesque plein de briques cuites: on applique sur le sol, on retire; ça y est, le pâté se tient debout avec ses arêtes d'angles et ses clochetons en prisme.

De Whitehall, l'effet, moins grandiose que de la Tamise, est encore émouvant. Par dessus les toits vulgaires, les aiguilles gothiques des grandes tours évoquent tout un Moyen-Age de splendeur et de gloire. Las, au bout de Whitehall, c'est le maussade Trafalgar-Square qui fait pendant! — Et pourtant quel beau nom que Trafalgar! Certainement ce qu'il y a de plus beau à Londres, c'est ce mot, il est vrai, espagnol. Jamais syllabes sonores ne se sont heurtées en plus tragiques et plus fulgurantes rencontres, Trafalgar! et comme on comprend bien l'amiral Villeneuve manœuvrant pour attacher à son désastre cette étiquette de tonnerre hagard. Il est vrai qu'on comprend moins alors Nelson, mais il faut bien qu'en toute défaite il y ait un vainqueur et un vaincu.

Trafalgar-Square n'est donc qu'un spleenétique carrefour, une terrasse funèbre parsemée de statues à des défunts, et qui, par des rampes lugubres,

mène au grand mausolée de National Gallery. La colonne de Nelson, au centre, est évidemment une réplique à la colonne Vendôme, d'autant que le Napoléon de 1830 portait le petit chapeau tout comme l'amiral anglais. Mais si le fondeur a empalé le pauvre Nelson sur une ancre qui l'a fait comparer à un rat au bout d'une perche, son émule de Waterloo-Place, moins clément encore, a trépané le duc d'York sur sa confraternelle colonne, en lui vissant dans le crâne un démesuré paratonnerre.

Les Anglais ne sont pas avares de statues sur voies publiques. Un peu de statistique. Londres en compte quarante-quatre dont une demi-douzaine qu'un continental a le droit d'ignorer, et une autre qu'il peut à la rigueur ne point connaître. Chez nous la proportion serait certes pire de par les étonnants bonshommes que peut statufier un conseil municipal en délire.— Restent trente ou trente-cinq gloires, parmi lesquelles dix rois ou reines, six ou huit hommes d'état, six ou huit hommes de guerre et six ou huit hommes de science ou d'art. Si l'on est curieux de ces derniers, les voici : quatre poètes, Shakspeare, Byron, Carlyle, Burns ; un philosophe, Stuart Mill ; un médecin, Jenner ; un navigateur, Franklin ; qui encore ? un philanthrope, Peabody ; l'inventeur du timbre-poste, Rowland-Hill ; le salmigondis est savoureux. Il serait amusant de répartir de même nos statues parisiennes. Du moins avons nous une supériorité, celle reconnue par l'antiwelche Voltaire, d'élever des statues aux grands hommes étrangers. Les Anglais sont plus insulaires.

Deux ou trois monuments : autant dire que Londres n'en a pas. Je ne sais si un photographe utili-

serait une douzaine de plaques. Un peintre me fait même aveu ; en trois semaines il a croqué quatre vues ; (il est vrai qu'on pourrait se rattraper sur les *grill's frimousses*). Le Bœdeker en est réduit, quand il joue à ses guidés la mauvaise plaisanterie de les envoyer vers une bâtisse, à leur conter le prix des moellons ou le nombre des denrées qui s'y débitent. Si l'on traite la National Gallery de mausolée, que dire du Bristish Museum ? Je ne connais pas de monument plus crématoire ; les bouquinistes d'en face doivent se faire inoculer le spleen en bas âge pour résister au funèbre de cette noire colonnade.

Les églises sont innombrables ; pas une ne vaut le voyage. Ah Rouen ! Rouen ! Les clubs et les hôtels aristocratiques tapissent les rues de leurs façades monotones, vulgaires et prétentieuses. Quant aux palais royaux ou princiers, ce sont de vulgaires casernes. Le Public Office n'a rien à envier à la caserne du Château-d'Eau. Je ne me souviens avec plaisir que de Holland-House, à tout un bout de Londres, un vieux château mystérieux dans un parc touffu, clos de grands murs qui ne laissent voir que les toits à lancéoles, et que j'allais visiter, seul, par un soir d'automne où le vent pleurait en chassant les feuilles mortes. Mais les autres palais, les autres ! Tout au plus, parfois, l'emplacement est-il louable ; ainsi pour Buckingham-Palace, où la reine réside, le pâté de moellons et de briques a été moulé au sommet d'une agréable perspective. D'autres, lamentables en réalité, font parfois figure à travers le brouillard ; ainsi un énorme club, tout récent, dans Knightbridge, dont un matin, en traversant le vaste gazon d'Hyde-Park se réjouirent mes yeux, aux clo-

chetons jouant le Chambord dans la brume. Seul, St-Jame's Palace, l'ancienne résidence des rois, a quelque allure, avec ses murs crénelés, ses tours sombres et ses portes basses.



L'atroce cuisine que l'anglaise ! O baron Brisse et Brillat-Savarin, que pour vous Albion serait toujours la perfide ! Les plats recouverts de cloches d'étain qu'on s'empresse de vous servir dans les *dining-rooms* ne manifestent que de visqueux poissons ou de palpitantes viandes ; rien de délicat ni de complexe, aucun coulis subtil, aucun relent imprévu ; *vegetables*, *fishs* ou *roasts*, tout est plongé dans l'eau et cuit à même, sans sel, sans art, sans saveur, et l'œil désolé se traite des carnations blafardes aux légumes gélatineux sans que le désir au flair se résolve...

Vers midi, on voit par la porte des bars des gentlemen, debout contre les buffets, s'empiffrer de charcuteries et de viandes froides avec une hâte rageuse. On s'attend au sacramentel : En voiture ! Je n'ose imiter leur station nutritive, et je m'enquiers de restaurants ou l'on s'assied. Las, que je regrette mon cercle ! Le premier jour, je demande une serviette ; le garçon me susurre àprement quelque refus ; contrôle fait de mes voisins, je me résigne, et tire mon mouchoir que je déploie sur mes rotules. Une autre fois, je me hasarde dans un *vegetarian house* ; après une revue mélancolique du menu, on m'apporte ce qu'au hasard j'indique et qui se trouve être un redoutable bastion de haricots ; stoïque, j'entame tranchées et parallèles, et j'avale

avec méthode, j'avale, j'avale, mais bientôt rassasié, étouffé, étranglé, je me sauve, éperdu de cette ingestion, la bouche ouverte et les yeux exorbitants... à la porte, j'apprends que le supplice ne coûte même pas un shilling. Bonne maison et économique !

De désespoir, je m'essore vers un déjeuner somptueux à Alexandre-Hotel. Le décor est rassurant ; la salle or et pourpre, les grandes glaces, la haie des larbins en habit noir, les cristaux et les plats d'argent, on devine tout un humet savoureux et délicat de partie fine parisienne. Déception ! Voici que se lèvent à la file, pour s'abattre sur la table, poissons mous et viandes aqueuses. Jusqu'aux restaurants italiens, espoir suprême, où l'insipide barbarie nous poursuit de ses fadeurs blêmes. De tant d'explorations culinaires, aucun souvenir plaisant, sauf, parfois, dans les simili-Duval, quelques trop rares minois, un surtout, dans un *grill-room* de Ludgate-Hill, une jolie soubrette blond-cendré, à vous faire, au retour, jeter les assiettes à la tête de nos maritornes nationales !

*
* *

Plusieurs visites à la National Gallery. Ce qui frappe tout d'abord, c'est la spécialité de l'aménagement. Nouveauté pour un Français, la gallery anglaise est une vraie pinacothèque, et ses architectes l'ont construite pour recevoir des tableaux et des statues. L'idée ne viendrait certainement pas à la reine Victoria de quitter Buckingham-Palace pour venir s'y loger, même en murant les plafonds vitrés

et en perçant des baies dans les murs. L'inspiration contraire a paru géniale aux Hassenfratz et aux autres géants de quatre-vingt-treize. Ils ont percé les plafonds, muré les fenêtres, parfois, et ont cru faire un musée.

Si la bâtisse est louable, l'arrangement des œuvres laisse à désirer. Ce n'est pas encore là le musée modèle, celui où les salles s'enchaîneront en enfilades logiques et chronologiques, en damier où les directions verticales représenteront les écoles, et les perpendiculaires, les époques, où d'ailleurs chaque maître de l'art aura sa salle contenant, en outre des originaux propres au musée, la reproduction photographique de son œuvre complet. Du moins les tableaux de la National Gallery sont-ils congrûment groupés et décentement présentés, les plus caractéristiques, sur des paravents qui les isolent, et tous sur la cimaise, avec, au besoin, de grands espaces libres au dessus, au désespoir de nos ronds-de-cuir, pour qui l'idéal est de carapacer une paroi de tableaux imbriqués, dût-on faire chevaucher les cadres et jucher au plafond des miniatures.

La National Gallery contient moins d'œuvres que le Louvre ; moins de chefs-d'œuvre, je ne sais. Avec de la patience, de l'argent et de l'amour-propre, les Philistins eux-mêmes auraient pu faire rougir les producteurs égyptiens, chaldéens ou grecs. On sait les trois phases par lesquelles passe le visiteur sérieux d'une pinacothèque : d'abord il va à la découverte, l'œil clair, la narine ouverte, courant de salle en salle, avec de petits grognements d'enthousiasme intime et des bordées de mépris pour les voisins

atones qui se propagent le long des cimaises. Puis vient la période méthodique ; rentré chez lui, il scrute les catalogues. Alors, crayon en main, il repasse toutes les salles, doublant ses lorgnons pour contrôler les numéros des toiles, obéissant aux incitations admiratives des guides, et semant son catalogue de signes familiers qui se multiplient, se multiplient si bien qu'il faut doubler et tripler les croix, jusqu'au moment où, exaspéré de cette idiote statistique, le visiteur prend le bon parti, troisième période, de mettre en poche crayon et carnet, et, de nouveau, de se promener de salle en salle, humant avec volupté les effluves d'art dont toutes ces splendeurs le grisent.

Une adorable figure virginale, de quelle nacre, de quelle pulpe liliale ! mais surtout d'aristocratie suprême qui lève sur vous des yeux indicibles, de ces yeux clairs où l'on pressent le don des larmes, regard d'anxieuse douceur et d'innocence céleste, semblant ignorer le bambin pelotonné qu'elle soutient du bout de ses très longs doigts minces, et dont les petits poings voudraient entrouvrir son corsage : à droite et à gauche, incurvés par le cercle du cadre, deux anges, de ces troublantes figures d'éphèbes renaissants qu'on rencontre dans presque tous les Botticelli.

Une autre figure, mais de rêve pur et que je préfère encore, peut-être parce que d'effet plus littéraire : la Béatrice de Dante Gabriel Rossetti. Mais comment ne pas s'émouvoir à cette apparition endormie dans une brume d'or où s'aperçoivent là-bas un gnomon sur le sol et d'énigmatiques architectures ?... Dort-elle ? mains basses, yeux clos, et la

tête en arrière, haussant le menton et découvrant la gorge, elle semble aspirer quelque parfum mystique, et l'on ne peut se détacher de ce sommeil extatique. de ces longues paupières comme frémissantes, de cette cataracte de cheveux d'or dans l'ombre...

La National Gallery est très riche en peintres étrangers de toute époque, et même en anglais, j'entends en anglais d'hier ou d'avant-hier, ceux d'aujourd'hui étant accaparés par des richards plus ou moins cœurs-de-snoobs. Les Anglais sont les plus enragés des amateurs, mais les plus médiocres des producteurs. Nulle nation n'a moins la sensation de la forme et de la couleur, et l'on se demande comment des âmes aussi ouvertes à la grande poésie peuvent être, d'autre part, aussi bouchées que des monades leibnitziennes ; ni musiciens, ni sculpteurs ; quelques peintres, mais rares, tardvenus, réminiscents et médiocres ; dans le portrait, ils sont bien servis par le tempérament analyste et caractériste, et arrivent souvent à l'œuvre vivante ou mordante, au chef-d'œuvre, mettons. Mais ils ne s'élèvent jamais jusqu'à la composition, et se laissent affadir par le *cant* qui empoisonne toute leur littérature ; ils ne semblent pas concevoir un groupe comme générateur de lignes ou de couleurs, mais de préoccupations éthiques ou sociales. C'est d'eux que nous vient la lèpre des chromos sensibles, le bon élève, le baby docile, le chien fidèle. Ce qui est plus grave parce que moins explicable, ils ne dépassent pas le médiocre en paysage. Eux, les passionnés de pelouses, de *rallye-papers*, les *globe-trotters* intrépides, après s'être rempli les yeux des merveilles du monde entier, ils ne rendent que de vulgaires

bocages ou de poncives montagnes ; leur meilleur paysagiste d'autrefois, Constable, est à mille coudées au desous de Corot à qui on a osé le comparer ; ils ne vibrent pas à ce qu'ils voient, ciels de l'Inde, paysages tropicaux, ou brumes délicates et brouillards dorés de leur Ile, mais ils signolent des paysages d'atelier, plus froids et plus faux que des compositions bolonaises.

Tout autres, il est vrai, sont les peintres récents. Turner, cet évocateur puissant et fantastique, qu'on peut bien connaître à la National Gallery où toute une salle est tapissée de ses toiles, est en roux et or ce qu'est en blanc et noir Gustave Doré, cet autre enthousiasme des Anglais ; il joue de la lumière colorée, et obtient de prestigieux effets de rêve harmonieux et splendides. Quant aux Préraphaélites, on n'a chance de les connaître qu'après de longues courses dans les galeries particulières, d'abord malaisé. Leurs théories d'art n'incitent pas l'enthousiasme. Les allégories de Watts qu'on peut voir dans les musées sont pénibles, d'allures lourdes et de couleurs terreuses. Mais Rossetti et Burn Jones sont des maîtres culminants ; par malheur la National-Gallery n'a qu'un ou deux tableaux du premier et pas un seul du second.

(A suivre).

HENRI MAZEL

SUR LA CRÉATION DE L'HOMME DANS LA BIBLE

considérée au point de vue de la théorie de l'évolution

Il a paru, dans la *Correspondance catholique*, jeune revue qui promet beaucoup (4 et 11 octobre 1894), une étude fort intéressante sur cette grande question de l'évolution, si fort à la mode de nos jours. Elle est signée du R. P. Zahm, professeur de physique à l'Université de Notre-Dame Indiana (États-Unis).

Le savant professeur n'a pas de peine à démontrer : 1° que l'évolution, en lui accordant toutes ses prétentions, n'est rien de plus qu'une théorie, qu'une hypothèse, « une supposition qui repose sur d'autres suppositions, » comme, par exemple, l'hypothèse de la nébuleuse primitive de Laplace, la génération spontanée si bien démolie par les travaux de M. Pasteur, la transformation des espèces de Darwin, qui ne tient pas debout, faute « d'intermédiaires, » de ces intermédiaires entre une espèce et une autre, sans lesquels le passage ne saurait avoir lieu ;

2° Qu'en admettant que tous ces postulats deviennent, grâce aux découvertes de la science et à un examen plus attentif de la nature et de ses secrets, l'expression de la réalité, qu'il soit démontré enfin

que toutes les formes supérieures de la vie chez les animaux et dans les plantes sont dérivées des formes inférieures par l'action combinée des causes naturelles, la foi du chrétien n'aurait pas à s'alarmer, à une double condition pourtant :

La première, qu'on reconnaitra Dieu Créateur, principe premier de l'évolution ;

La seconde, que le système évolutionniste ne sera pas étendu à l'âme humaine, directement et absolument créée par Dieu lui-même.

Quant au corps, d'après le R. P. Zahm, l'hypothèse de l'évolution s'y appliquant a été défendue par le professeur St-Georges Mivart, philosophe et naturaliste catholique distingué, « et il n'a pas été prouvé, ajoute l'auteur de l'article, par les théologiens, que son opinion était insoutenable. »

« L'hypothèse, poursuit-il, est PEUT-ÊTRE téméraire, et même dangereuse, mais nous ne pensons pas que personne puisse la déclarer certainement « et positivement fausse, pour cette raison qu'elle « porterait atteinte au dogme. »

Soit ! Toutefois, il me paraît que le *peut-être* est de trop et qu'on ne doit pas hésiter à qualifier, sans l'ombre d'une restriction, de téméraire et de dangereuse, une semblable théorie de la formation du corps du premier homme.

N'est-elle pas en opposition formelle avec le texte de la Genèse ? « *Formavit Dominus Deus hominem de limo terræ et inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ et factus est homo in animam viventem* (ch. 2, v. 7).

Dieu *forma* donc l'homme, c'est-à-dire son corps, du limon de la terre.

L'hébreu porte : « *Plasmavit*, » expression qui s'applique à l'artiste qui pétrit l'argile pour en faire une figure, une statue qu'il animera, lui aussi, à sa manière, du souffle de son génie.

Et quand ce chef-d'œuvre de la puissance créatrice est achevé, quand cette argile a fait place aux multiples éléments qui doivent constituer le corps humain, alors Dieu souffle sur cette statue encore inanimée, et l'homme devient une âme vivante.

Qu'on veuille bien le remarquer. L'action créatrice, dans cette page inoubliable de la Genèse, est une et continue, partant de la partie inférieure, du corps, pour aller jusqu'à l'âme, image ressemblante de son auteur.

Où trouver place, dès lors, en cet acte créateur tout d'une pièce, pour l'évolution au sens qu'on lui donne aujourd'hui ?

Si Dieu lui-même ou, selon certains commentateurs, par le ministère des Anges, a modelé le corps de l'homme à l'origine des choses, comment ne pas traiter de téméraire et de dangereuse l'opinion qui se réclame d'une prétendue science, pour soutenir que cette argile, par une série plus ou moins compliquée de transformations, est devenue la chair, les os, les muscles, les nerfs de l'homme primitif ?

En opposition formelle avec la lettre du Livre inspiré, la théorie évolutionniste de ce docteur « catholique », le professeur St-Georges Mivart, ne l'est pas moins avec l'esprit qui se dégage de ce divin récit par le langage comme par les procédés du Créateur.

On l'a remarqué bien des fois : lorsqu'il s'agit de

la création de la matière, des plantes et des animaux, Dieu, à qui le néant docile obéit, se contente de commander « *Germinet terra! Producant aquæ!* » laissant ensuite la matière développer toutes ses énergies pour arriver à la formation intégrale de l'être appelé à l'existence.

Mais s'il est question de l'homme qui, dans la pensée du Souverain Maître de toutes choses, doit constituer le couronnement magnifique de son œuvre, il en va tout autrement. Ici le ton impératif, bon pour la matière esclave sous l'action de l'Être Tout-Puissant, fait place à des paroles où l'on sent palpiter quelque chose du cœur de Celui de qui descend toute paternité. La Trinité entière entre, ce semble, en délibération « *Faciamus hominem!* »

Faisons l'homme ! Et immédiatement, Dieu se met à l'œuvre. Intervenant directement, comme nous l'avons déjà remarqué, le voilà qui délaye, pétrit et façonne cette terre d'où Adam tirera son nom.

C'est ici qu'il convient de se demander le pourquoi de cette différence d'attitude et de langage de la part du Créateur et dont le système que nous combattons semble avoir ignoré ou méconnu la haute signification.

La dignité de l'être humain lui vient évidemment de sa ressemblance avec son divin Auteur. Or, sans méconnaître que l'homme est l'image ressemblante de Dieu surtout par l'âme, intelligence, amour, volonté, qui rappelle son premier principe, on ne peut nier cependant qu'un rayon de cette gloire ne se projette sur la partie inférieure de lui-même, sur

le corps. L'âme est une reine descendue des hauteurs célestes et que le Roi des siècles a introduite, pour régner sur la nature entière, dans une demeure infime, il est vrai, par son origine, mais qui devait devenir toutefois, sous la main de Dieu souverainement sage, une habitation vraiment digne d'elle.

Le corps est plus encore pour l'âme : il est l'instrument merveilleux de ses opérations, le « *medium* » indispensable qui lui permet d'entrer en relations avec le monde extérieur, le serviteur de cette noble Dame, mais un serviteur qui, en raison de sa nature particulière, ne fait qu'un avec sa maîtresse, entrant en participation de ses gloires et des mérites de sa vie.

Et vous voudriez que Dieu dans la formation et le développement de ce corps du premier homme, sanctuaire de l'âme qui en fin de compte triomphera des forces de la vie et de la mort dans l'apothéose de la résurrection, vous voudriez que Dieu l'ait traité comme une simple graminée ou un microscopique ciron ; qu'il l'ait enveloppé malgré sa dignité future dans les obscures évolutions de la matière inorganique, allant sans doute du singe à l'Homonculidé et de celui-ci à l'Industrieux (lisez : l'homme), comme ils disent en leur langue barbare !

Enfin, violant la lettre du récit mosaïque, en faussant l'esprit, l'application de l'évolution au corps humain telle que l'entend le Professeur « catholique » Mivart, me paraît encore condamnable au point de vue de l'évolution théiste elle-même.

L'évolution en général est un mouvement de l'être créé vers sa perfection définitive à travers une série

de modifications plus ou moins grandes et nombreuses suivant le rang que le sujet évoluant doit occuper, selon le plan providentiel, dans la hiérarchie des créatures.

Plus donc un être se rapprochera de Dieu, type incréé de la perfection, et moins il sera sujet de l'évolution. D'après cette loi nous placrons immédiatement après Dieu, l'acte pur des scolastiques, l'ange dont nous pourrions dire, en tenant compte de la distance qui sépare la perfection infinie de la perfection communiquée à la créature, que lui aussi ne connaît ni le changement ni la vicissitude « *apud quem non est transmutatio nec vicissitudinis obumbratio* » (St Jacques, I, 17).

Puis viendra l'homme qui tient, par son âme, de la nature angélique.

J'admets que, par son corps, il confine à la matière. Aussi bien, à ce titre, l'évolution aura prise sur lui, mais avec le tempérament que réclame sa dignité de ressemblance divine.

Le soumettre à la série des transformations qui affectent la matière organisée, c'est méconnaître cette dignité et aussi la souveraine sagesse du Créateur qui toujours proportionne les modes de développement de chaque être à sa nature et au degré de perfection qu'il lui a assigné.

Nous conclurons que la théorie évolutionniste de M. Mivart, le catholique professeur distingué, doit être qualifiée, sans scrupule aucun, de téméraire et de dangereuse, avec d'autant plus de raison qu'elle sacrifie à une simple hypothèse la lettre et l'esprit du récit biblique, au grand détriment de la dignité humaine et de l'idée que Dieu nous a donnée, dans

l'œuvre générale de la création, de sa souveraineté
sagesse.

ABBÉ J. ALBRAN

L'administrateur-gérant : GERVAIS-BEDOT.

Nîmes. — Imprimerie Gervais-Bedot, rue de la Madeleine, 21

LA CONFRÉRIE NIMOISE

DES PÈLERINS DE S. JACQUES¹

Le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle en Galice a été au moyen âge un des plus fréquentés de l'Europe. On s'y rendait de tous les points de la chrétienté. Les pèlerins qui venaient d'Italie ou de l'Europe centrale passaient forcément à Nîmes, à cause de la barrière des Cévennes, presque infranchissable, qui les rejetait vers le sud. Là, dès 1321, ils trouvaient une confrérie de gens de toutes les classes, mais surtout de petites gens, la confrérie des pèlerins de Saint-Jacques, où ils étaient accueillis, et où l'on était hanté par le même rêve qu'eux. Ce rêve, c'était de ne pas mourir sans avoir été prier au tombeau de l'apôtre, sans avoir contemplé sa statue illuminée par le flamboiement des cierges ; sans avoir pris un avant-goût des joies paradisiaques dans les rites somptueux qui se déroulaient à ses pieds, rites étincelants de l'or des vêtements sacerdotaux, grisant les âmes du parfum de l'encens et des harmonies sacrés. Quarante ans

(1) Ces courtes pages forment l'introduction d'un travail destiné aux Mémoires de l'Académie de Nîmes, année 1894.

plus tard, à partir de 1361, la confrérie nimoise possédait, pour héberger, soit ses propres membres, soit les pèlerins étrangers, un hôpital que nous trouvons en plein fonctionnement en 1374, et complété par un hôpital pour les femmes en 1393.

Pour aller de Nîmes à Santiago, il fallait longer toute la chaîne des Pyrénées en suivant leur versant septentrional. En France, les admirables vallées de ce versant, les vastes forêts d'où sortaient des ours en troupes redoutables, les pics neigeux dominant des solitudes augustes ; en Espagne, les eaux vertes de l'Océan battant la côte cantabrique en une plainte éternelle, toutes ces magnificences, les pèlerins de Saint-Jacques ne les voyaient pas, ne les comprenaient pas. Ces merveilles de la nature, sous un ciel enchanté, ne pouvaient les distraire de leur idée fixe. Ils allaient droit devant eux, le plus souvent à pied, surmontant à force de courage, de privations et de souffrances, les mille obstacles accumulés sous les pas du voyageur, dans ces âges de fer et de sang. Leur bourdon et leurs coquilles les garantissaient un peu des pillards de la route, qui les savaient généralement plus riches de foi que d'écus. Ils allaient, soutenus par leur soif ardente d'idéal mystique, de consolation ou de guérison. Ceux qui mouraient en chemin tournaient leurs derniers regards vers la Galice, là-bas où dans le poudroiement d'or du couchant, le saint les attendait.

La religion chrétienne était alors plus rude qu'aujourd'hui. L'âme des foules, moins compliquée, trempée par la barbarie universelle, n'éprouvait pas encore ce besoin de tendresse raffinée qui a substitué peu à peu, dans ses aspirations, le culte de la

Vierge au culte d'un saint. Il ne serait plus possible, à présent, d'émouvoir le monde avec un saint.

Je viens d'esquisser le rêve de la confrérie de Saint-Jacques : j'arrive à des données nouvelles sur sa vie et son organisation.

M. F. Tessier, qui a terminé le triage des anciens titres des archives hospitalières de Nîmes, a réuni en un même fonds tous les documents qui subsistent de l'ancien hôpital Saint-Jacques. Il a bien voulu me signaler un nouveau livre, principalement un livre-censier, de la confrérie de Saint-Jacques, manuscrit précieux à deux points de vue : il date du *xiv*^e siècle et il est écrit en langue d'oc. Je n'ai pas besoin d'insister sur l'intérêt philologique d'un tel document.

Ce registre, actuellement dérelié et fragmentaire, se composait à l'origine d'au moins 115 feuillets de papier épais, rappelant notre format in-4°. Les feuillets 1 à 21, 46 à 71, 93 à 95, 102 à 109 ont disparu. Les 18 premiers feuillets subsistants (22 à 39) ne sont écrits que sur le recto et en haut seulement de la page. Il en est de même des feuillets 42 à 45, 75 et 99. Les feuillets 88, 92, 97, 110 à 115 sont entièrement blancs. Il subsiste donc 58 feuillets, avec une proportion notable de blanc.

Le registre porte la cote 2066 de l'ancien classement des archives hospitalières.

Il contient onze pièces, complètes pour la plupart. Les pièces I et II sont relatives à la cense de Manduel et à la cense de Nîmes. La pièce III, dont le début manque, est un inventaire des reconnaissances de Manduel, faites à la confrérie. La pièce IV est un inventaire des chartes de la cense de Nîmes. La pièce V est un inventaire des chartes de l'an-

cien hôpital ruiné, situé en dehors de la porte du Champ-de-Mars. Les pièces VI et VII sont des inventaires des immeubles de messire Bertrand Aumar et de done Françoise, sa femme, bienfaiteurs de la confrérie. Les pièces VIII, IX et X sont des inventaires du mobilier de la confrérie. La pièce XI est une quittance de M^e Raimond Rabinel, prieur de Saint-Jacques de la Porte Couverte. Cette pièce, datée de 1436, est la seule du registre qui soit postérieure au xiv^e siècle. Elle est en latin, comme les inventaires mobiliers VIII et X.

L'intitulé de la pièce I, relative à la cense de Manduel, nous apprend qu'au feuillet 10 (disparu) était transcrite la charte qui réglait le détail des censives de Manduel. La voie Domitienne est mentionnée à l'art. 18 de cette pièce, sous le nom de *Camín Romiéu*.

Dans la pièce II, relative à la cense de Nîmes, il est question des remparts romains, appelés *Murs Vielhs*, et du Champ-de-Mars des Romains, appelé *Campo Mart* (art. 6.)

L'article 19 de la pièce V rappelle que la confrérie des Pèlerins de Saint-Jacques fut fondée le 23 juillet 1321, et que le notaire de la charte de fondation était M^e Pierre de Barre. Ces indications nous avaient déjà été fournies par le premier *Livre des Pèlerins de Saint-Jacques* (IV, 1) publié par moi dans les *Mémoires de l'Académie de Nîmes*, année 1883. Les deux registres combinés permettent de se faire une idée de la vie et de l'organisation de la confrérie, comme d'y voir plus clair dans l'histoire de son hôpital.

En effet, le premier *Livre des Pèlerins* nous ap-

prend qu'en 1321, époque de sa fondation, la confrérie n'avait ni maison, ni hôpital. Le rédacteur des statuts fait allusion à l'hypothèse où elle en aurait un jour : *O que Diéus e san Jacmes de maison e d'es-pital nos volgues provezir*. Le *Livre-censier* (V, 17) mentionne une clause du testament d'Armand Armand, bâtier, par laquelle il laissait à la confrérie, le 17 décembre 1321, 20 sols une fois donnés, pour le cas où elle bâtirait un hôpital : « *en la qual laysset à la confrayria, can bastira hospital, XX sols per una ves sen plus.* »

Le premier *Livre des Pèlerins* mentionne l'achat d'une maison de Saint-Jacques en 1326 : « *E com-preron en aquel an mezeys la mayon de mossenhor sant Jacmes de Nemze (III).* »

Il restait donc à se pourvoir d'un hôpital. Le *Livre-censier*, dans l'intitulé de la pièce V, parle de l'ancien hôpital ruiné situé hors la porte du Champ-de-Mars : « *l'espital vielh fondut fora lo portal de Campo Mars.* » Où était la porte du Champ-de-Mars ? M. François Germer-Durand, dans ses *Enceintes successives de Nîmes* (p. 80 et 81), nous dit : « Construite probablement vers l'année 1144 et antérieurement à la Porte Saint-Antoine, elle dut, grâce à la proximité de celle-ci, disparaître au xiv^e siècle d'une manière si complète que l'historien Ménard n'a pu en indiquer la véritable position. Tout ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'elle se trouvait entre la Porte Saint-Antoine et celle de la Madeleine, à peu près à la hauteur de la rue de la Monnaie. » Il est encore question du vieil hôpital ruiné, à propos d'une crue ou accroissement d'impôt établi sur ses bâtiments. Le *Livre-censier* (V, 22) mentionne des

lettres royaux, scellées de cire verte, données sur cet objet en mai 1347 : « *una letra real, segela am cera vert, donada sobre lo creyssemen que fon fag en la mayo de l'espital vielh fondut.* » L'art. 23 signale d'autres lettres royaux données *sobre lo dig creyssemen*, les premières le 2 décembre 1340, les secondes le 11 octobre 1341.

Le *Livre-censier* (V, 11) mentionne un testament de Thomas Barrat, par lequel il laisse à la confrérie, le 14 mars 1360, v.s., une maison en dedans de la Porte du Champ-de-Mars, pour faire un hôpital : « *per lo qual laysset la mayo que es denfra lo Portal de Campo Mars, per far espital, à la confrayria.* »

Enfin les inventaires mobiliers de 1374, 1393 et 1395 (VIII, IX et X) nous montrent l'hôpital en plein fonctionnement. Le second parle même d'un hôpital pour les femmes, *l'espitaù de las donas* (IX, 15).

Ces textes démontrent que, s'il y avait un lien de possession, de tenure, entre le vieil hôpital ruiné situé hors de la Porte du Champ-de-Mars et la confrérie de Saint-Jacques, celle-ci n'avait jamais pu s'en servir pour ses malades ou ses hôtes. En effet, le testament de Thomas Barrat ne se comprendrait pas dans l'hypothèse où la confrérie aurait déjà eu un établissement hospitalier organisé, et d'ailleurs, on n'installe ni des malades ni des hôtes de passage dans des ruines. Ce n'est donc qu'à partir de 1361 que la confrérie a pu avoir un hôpital. Dès 1374 cet hôpital était organisé, et en 1393 il y avait un hôpital spécial aux femmes. L'établissement était situé en dedans de la Porte du Champ-de-Mars. C'est la confirmation de ce qu'avance M. l'abbé Goiffon dans ses *Hôpitaux à Nîmes* : « L'hôpital Saint-Jacques,

dit-il, était situé dans l'intérieur de la ville, tout près de la Porte Saint-Antoine » (*Les hôpitaux et les œuvres charitables à Nîmes*, p. 10).

Le service religieux de la confrérie avait lieu dans une chapelle de l'église Saint-Jacques de la Porte-Couverte, ainsi qu'en témoigne la pièce XI, où M^r Raimond Rabinel, prieur de la dite église, donne quittance aux recteurs de la confrérie, le 15 décembre 1436, de quatre livres à lui dues pour le service de la chapelle de la confrérie. On sait, et M. l'abbé Goiffon le rappelle dans son *Dictionnaire du diocèse de Nîmes*, que l'église Saint-Jacques de la Porte-Couverte était primitivement le siège d'une des sept rectories urbaines de la paroisse unique de la cathédrale. On sait aussi que la Porte-Couverte désignait la porte romaine d'Espagne, par où la voie Domitienne sortait de Nîmes en venant d'Italie. Elle subsiste encore sous le nom étrange de Porte de France.

Quelques articles de la pièce V signalent des documents importants pour l'histoire des rapports de la confrérie avec les autorités de la ville, ou pour l'histoire de son organisation intérieure.

La confrérie payait certaines redevances aux consuls de Nîmes, pour ses possessions. Une charte réglait ces redevances. *Item*, dit l'art. 20, *una carta com la mayo de la confrayria paga, per aquo que a, al cossolat de Nemze* (23 février 1328). Les consuls lui avaient adressé une lettre scellée du sceau communal pour cet objet. *Item*, dit l'art. 21, *una letra de aquo meseys, donada per los senhos cossols de Nemze, e segelada de lur segel comu* (9 décembre 1345).

L'évêque avait octroyé son approbation à la confrérie par lettre scellée. L'art. 25 mentionne *una letra segelada dada per mosser l'avesque de Nemze sus l'atriamen de la sobre dicha confrayria* (7 décembre 1323). Le sénéchal avait autorisé les recteurs et les confrères à s'assembler pour les affaires de la confrérie. L'art. 24 se rapporte à *una letra dada per mossen Peyre de la Palu, senescal, per la qual los rectos e los confrayres se podon ajustar per los negocis de la confrayria* (2 mars 1344). Le 8 mars 1339 les magistrats de la cour de Nîmes, *los curials de la cort de Nemze*, avaient autorisé très largement les réunions : *que se puescon ajustar aytantas ves can se volran* (art. 26). Enfin l'art. 28 signale une charte de l'élection des recteurs de 1364, nommés par les recteurs de l'année précédente le 25 juillet 1364.

Les trois inventaires du mobilier sont curieux.

On remarque, dans l'inventaire en latin du 9 décembre 1374 (pièce VIII), une caisse à mettre les cierges, *I caxiam longam parvam in qua ponuntur brandones*, (art. 24), un masque, *I barbudam* (art. 25), un lapis (art. 26), trois lampes en fer, *tres crocibolos de ferro* (art. 31), cinq bourdons, *bordonos*, qui sont portés la veille de la Saint Jacques (art. 36), une sonnette pour les morts, *I squillam ad notifficandum mortuos* (art. 43), une grande bannière avec sa hampe, *I banderiam magnam cum virga in qua ponitur banderia* (art. 44), quatre manteaux de soie que portent les recteurs, *IIII balandrals de cirico qui portantur per rectores* (art. 45), deux pennons de soie pour orner les trompettes, *II penons de cirico qui ponuntur in trompiss* (art. 47), un bonnet de bedeau, *I berretam bedelli* (art. 48), une filière, *I finieyram*

(art. 50), et un cercueil pour porter les morts, *I laberiam in qua portantur mortui* (art. 51).

L'inventaire du 22 mars 1393 (pièce IX) est en langue d'oc. Nous y voyons un coffre à deux clés où il y a des livres et des chartes, *I^a quaisa an II quàu em libres e de quartas* (art. 2), un autre coffre où il y a deux sacs pleins de chartes, *I escrin que i a II sat plen de quartas*, deux bonnets rouges, *II beret vermel* (art. 3), une caisse où l'on conserve la bannière et les pennons des trompettes : *en la quaisa trobarés.... la bandieira e IIII senàu et II senàu de trompas* (art. 4).

Certains objets, naturellement, reviennent dans les trois inventaires. Nous retrouvons ici les cinq bourdons et le masque (art. 5). On mettait sur les morts un drap d'honneur fait d'une vieille bannière et fourré de rouge : *I drap que s'es fat de la bande viela, forrat de vermel, à mettre sus los quoses* (art. 21).

L'inventaire du 1^{er} mars 1395 est en latin. On y remarque un livre où sont la vie de saint Jacques et les noms des confrères et des confréresses, couvert en rouge, *unum librum in quo est vita beati Jacobi, et nomina confratrum et confratrisarum, copertum de rubeo* (art. 7, X), un livre où sont désignés les titres et les censives de la confrérie (art. 8), un manteau de boucassin, étoffe de coton, pour mettre sur les morts, avec des coquilles, *super tunica bocassini ad ponendum super dictis corporibus, cum cauquilha* (art. 18), quatre crécelles des prieurs de la confrérie, *IIII tarbardetos priorum dicte confratrie* (art. 20). Ces tarabats doivent être rapprochés d'une crécelle en bon état, *trabrat sotil*,

de l'inventaire en langue d'oc (IX, art. 9). Le masque reparait, mais couronné, *I barbudam coronatam* (X, 25). Nous rencontrons encore une couverture verte timbrée d'un épervier au-dessus duquel est une coquille, *I copertorium viridum, signatum cum uno sparvia super quod est una cauquilha* (art. 35), une couverture noire timbrée d'un rous-sin, *copertorium lividi coloris in quo est in medio unum ronsinum* (art. 39), etc., etc.

On voit combien ces inventaires nous renseignent sur les usages des confrères de Saint Jacques.

Au point de vue philologique, ils contiennent quelques mots nouveaux ou difficiles. Ainsi l'adjectif roman *mareras* (IX, 4), le même que l'adjectif latin *mazeram* (X, 13), appliqué, comme ce dernier, au substantif *caisse*, a défié mes tentatives d'interprétation. Le mot *nitras* (X, 37) doit être identifié à la *lître*, bande noire tendue aux obsèques et portant les armoiries du défunt. Alors on comprend aisément cet article : *V^o copertoria lividi coloris cum armis, vocata nitras*. Le mot *ambora* (X, 82) ne se trouve dans aucun dictionnaire. Le contexte lui donne le sens de cercueil : *I ambora pro portando mortuos*.

J'ai annoté les divers textes du *Livre-censier*, qui n'est pas seulement, on le voit, un livre censier, mais qui complète, pour la seconde moitié du XIV^e siècle, les informations données par le premier *Livre des {Pèlerins}* pour la première moitié. Tandis que celui-ci faisait surtout connaître des noms de confrères, le *Livre-censier* nous donne principalement des noms de tenanciers, d'emphytéotes de la confrérie. Nous n'avons plus sous les

yeux des statuts et des délibérations intérieures, mais la consistance de la fortune de la confrérie et la trace de ses rapports avec l'extérieur.

J'ai construit un *index locorum* et un *index personarum* pour faciliter l'usage de ces nouveaux textes. On y verra d'un coup d'œil les localités ou les quartiers d'où la confrérie tirait ses revenus, la profession de ses tenanciers, généralement laboureurs, les noms de ses recteurs et les noms des notaires intervenus dans ses affaires.

La présente publication n'est pas seulement un travail d'histoire locale, c'est encore un témoignage de sympathie donné, à travers les siècles, à des humbles qui ont uni la charité la plus touchante à leur rêve mystique, et ont fait luire, au sein de la barbarie du moyen âge, le sentiment de la solidarité humaine.

ED. BONDURAND.

BATISTO BONNET

UN PAYSAN DU MIDI

VIE D'ENFANT ⁽¹⁾

.....
— Tou-rou-tou-tou,
Tou ! tou ! tou !...

« De la part de M. le Maire , faisons assavoir à tout le
« monde que demain matin, au lever du soleil, on donnera
« l'entrée de la grande pointe du mas de Broussan ! »

C'est Pastouret, le crieur du village , qui annonce
ainsi *Les Donnades*. Et *Bertette*, la mère de *Brisquimi*,
de dire aussitôt :

Vous avez entendu, mes enfants , demain c'est la glane à
Broussan. Zou ! mangez vite, et sus ! et leste ! Allez faire vo-
tre prière, et avec cela, sans plus de trafterie, à la paille, que
nous serons matiniers.

Le lendemain, les trompettes de basse-cour n'avaient pas
lancé leurs cocoricos de prime-aube que notre mère venait
plan-plan vers nos paillasses nous prendre un à un dans ses
bras et, à la doucelette, en nous déposant pieds nus sur le sol,
nous embrassait, en nous disant :

(1) Compte rendu par M. P. Clauzel, à l'Académie de Nîmes. —
Voir la *Revue* du 25 février 1895.

— Allons, mes beaux agneaux, dégourdissez-vous un peu ,
qu'il va être jour. Nous sommes en retard. Allons !
.....

De Paris, je revois, avec les yeux de mon âme , les dos courbés de tous ces glaneurs appliqués, passionnés à amasser leur provisionnette de pain pour l'hiver. J'entends leurs paroles, leurs chants, leurs rires ; la couleur de leurs habillements me revient ; les chapeaux, les braies, les cotillons , les capelines qu'ils portaient brillent , dansent encore devant ma vue.

Et, dans ce tremblement de la chaleur, sous tout ce tamisage de notes brillantes et ce papillotage d'ors tombés du ciel , je vois surtout, je vois ma mère.

Je la vois, avec ses robes de couleur claire , jolie femme, avenante et gracieuse dans toute sa beauté ; je la vois , les bras en mouvement ; dans sa main gauche est le blé recueilli ; sa main droite va et vient entre les chaumes, entre les chardons, entre les épines et les centaurees. Ah ! les beaux épis qu'elle ramasse.

Ses pieds changent de place, je me serre contre elle ; je la suis ; mon épaule frôle son coude ; courbé , je la regarde ; elle me sourit. Ah ! sainte remembrance ! Comme tu me remontes le cœur et comme, avec ton aide , il m'agrée de faire un retour vers ce beau temps des donnades !

Mais l'ambition a saisi le père de famille, *Salumé*. Il vient de *faire parler les papiers* : il a acheté une vigne de *sept héminées, tant vaut dire dix-huit cents souches, avec six jolis figuiers et un noyer*. Pour payer, ils s'y mettront tous. Le *Brisquimi*, avec une brouette que son père va lui faire, *s'enmatinera par les chemins, double-dieu ! et en ramassera de ces bouses pour fumer la vigne*.

Qu'elle était jolie, ma brouette, avec sa roue sciée dans un

tronc d'orme, avec ses pieds de tamaris, ses bras de saule et sa caisse en douves de tonneau !

Que je l'ai aimée, ma première brouette ! Que j'ai aimé les gentils « chirivuit » que sa roue en virant chantait, quand je m'en allais du côté du mas de Peilet, sur la route de Beaucaire, où, dans l'hiver, passait le plus de charrettes !

En attendant le passage des charrettes ou des attelages de labour qui allaient dans les vignes, ...

Je m'en allais m'étendre là-bas, comme une limace, sur le talus d'un fossé, où, l'esprit en vagabondage, je buvais les rais du soleil, tel un lézard, derrière une buissonnée.

Boire le soleil à la régalade ! ... quand le vent du Nord tourbillonne dans les allées, arrachant des gémis aux branches des oliviers, faisant gondoler les feuilles des arbres et voltiger les pourpres des vignes sur les pieds-de-poule et les bardanes ; avec les mains jointes derrière la nuque, la tête renversée, les yeux fixes, perdus dans les profondeurs bleuisantes du ciel, quelle jouissance ! ...

O ma brouette, ma jolie, ma première brouette, ... qu'es-tu devenue ? Où ont passé tes menottes lisses qui m'ont fait tant de fois cracher dans les miennes ? Qui me rendra les lassitudes, les soupirs et les pleurées de cet âge ? O temps des sabots débridés, troués, fendus, temps d'entre-lueurs et de rêveries, ... que tu me parais beau encore !

A ce travail, Brisquimi *gagne ses beaux quatre sous par jour*. Catarinet fait des sarments pour sa mère qui fagotte. Aussi la famille croit-elle qu'elle *a passé son plus mauvais à cette heure*, et, quand vient Noël, fait-elle la fête, en compagnie du *grand* et de la *grand* qui sont arrivés d'Arles, *les poches pleines d'oranges* ; quelle joie !

O sainte procession ! rameau sacré des âmes ! Chafne bénie

le la famille ! Le plus jeune boit au verre et, des uns aux autres, le passe de la main à la bouche et de la bouche à la main, jusqu'à ce qu'il arrive à mon *grand* qui, en le vidant, s'écrie :

« O feu de mes anciens, feu sacré, rends nous la mémoire de ceux qui ne sont plus ; fais que nous ayons du beau temps et que, loin des orages, le travail et la santé ne nous fassent jamais faute ; fais que les petits s'élèvent dans le saint amour et le respect des vieux ; fais que nous nous aimions tous et que, comme nous, tous ceux qui viendront ne démarrent jamais du chemin de l'honneur, de l'amour, et de la paix !... Allègre ! ... Allègre ! ... Que Notre-Seigneur nous *allègre* ! Si un autre an nous ne sommes pas plus, ô mon Dieu, que nous ne soyons pas moins. Bûche au feu, boute feu ! »

— Je suis heureux, mon fils, dit l'aïeul, tu as une bonne et honnête femme et de beaux enfants : c'est la plus jolie des fortunes....

— Quand nous sommes bons, nous sommes bons. Notre être s'est pétri dans le sein de notre mère et, comme le jour nous vient avec la prime-aube, l'affection nous vient avec le respect. L'amour que nous avons au cœur n'est que le regain des caresses pures des deux êtres qui nous ont engendrés dans l'ivresse d'un amour chaste.

Un jour, en revenant du bois de Broussan, où l'on était allé ramasser des brouilles, on avait rencontré M. Cadet, qui était, de ce temps, le *capelan de Bellegarde*. Il s'était approché de Brisquimi ; et puis, le regardant en lui boutant la main sur la tête : « Est-ce qu'il est brave ? Est-ce qu'il est sage ? » avait-il dit ; et enfin : « Il me semble qu'il se fait d'âge ; vous ne pensez pas à bientôt le faire communier ?... » Cet an, si cela vous agrée, je lui ferai faire son « *Bon jour*. » Le *Bon jour* arrive...

Confessionnal, paroles de prêtre, croyances d'enfant, joie d'ange, mon Dieu ! que je dormis bien la nuit qui tomba sur mon *bon jour*. Je ne sentais plus mes péchés ; je nageais dans une allégresse candide et, sous les caresses d'un beau rêve, comme une colombe monte doucement dans les clartés riantes d'un ciel limpide, mon âme triomphante s'envola là-haut.... La Communion commençait !... Mon sang ne fit qu'une vire-passe...

Ça allait donc être à mon tour de recevoir le pain de vie !...

Dès qu'il arriva devant moi, le prêtre prononça ses paroles sacramentelles, que j'écoutais en le fixant de tout ce que j'avais d'yeux...

De quelle mystérieuse vision je fus fasciné !

Je sentis d'abord courir dans ma poitrine une vive flamme ; ma face se fleurit et mon âme, dans un frémissement suave, s'enivra de beautés de toutes sortes. Le grand-autel m'éblouissait les yeux. Quand je retournai à ma place, que je vis toute cette église de gens agenouillés, le front incliné, sous les senteurs mêlées de l'encens, des fleurs des chapelles, de l'huile des veilleuses, au milieu de la grande tranquillité du temple, dans le doux chuchotis des prières, et les poussières d'or du soleil qui entrait à flots par les vitraux de couleur, il me sembla que le Crucifix, la Vierge, les Saints, les Saintes et les Anges s'agenouillaient devant moi.

Voici, dans le chapitre intitulé « Le serpent des mères des fontaines », qui nous fait revenir de quelques années en arrière, le seul épisode dramatique du livre. Il est magnifique comme tableau et toujours édifiant comme conclusion.

J'étais encore au maillot et mon père et ma mère, pour ne me pas laisser faire mes bramées seulet dans la maison, me portaient avec eux. Avec cela dans le temps qu'ils passaient

à serfouir les poireaux et les oignons, je fermais les yeux et, d'un repas à l'autre, c'est-à-dire de toute leur *battue*, je ne faisais qu'un somme....

Après une bonne têtée, ma pauvre mère m'enveloppait dans une couverture, puis m'allongeait sur ma brassée d'herbage.....

Et mon père, dans un rire où tout son bon cœur éclatait, attrapait sa houe et avec cela, suivi de Bertette, allait se mettre à l'œuvre à l'autre bout de la terre, de façon qu'en travaillant ils pussent me voir attacher tranquillement mes bœufs (c'est-à-dire bien dormir).....

Une fois, à l'heure du second déjeuner que nous appelons le *grand boire*, un serpent aussi long et gros que le manche d'un balai s'était allongé sur moi, et nous y voilà ! Comme si rien n'était, avec son horrible tête dans ma bouche, il lampait le lait de ma dernière têtée, que le monstre me faisait vomir en me chatouillant la luette avec sa langue.

Terreur des parents. Comment délivrer l'enfant sans l'exposer à la mort ? « En empoignant le serpent par l'échine, ou le serpent m'étouffait, ou me piquait... D'aucuns avaient conté au père que « souventes fois les pâtres avaient sauvé une de « leurs brebis en jouant du tigre. » Ce moyen employé réussit à merveille, après d'émouvantes péripéties, le père ayant failli, son fils une fois dégagé, devenir lui-même victime de l'ignoble bête. Morale :

« Viens, viens, Bertette, dit Salumé quand la « scène est finie, viens vite, que nous nous en « allions, va : le travail du dimanche est un travail « maudit. Depuis quelque temps nous manquons « la messe, et tout me dit que ce serpent nous est « venu comme une punition de Dieu...

— « Ce fut fini. Depuis ce jour, mon père ne « manqua plus la messe le dimanche matin... »

La bugade nous ramène aux délicieux tableaux champêtres, au récit des espiègleries de la petite famille, aux expansions mélancoliques de *Batisto*. La lessive est faite de la veille. *Le jour jette à peine ses premiers sourires dans la chevelure des arbres, que tous sont debout, la besace garnie de la veille. Par rang d'ordre le linge se met dans une corbeille qu'on charge sur la brouette. Et l'on s'en va en famille ; moi en poussant ma brouette, dit Batisto, mes frères en portant les battoirs, Catarinet la planche à laver, et ma mère la victuaille.*

La mère et la sœur lavent. *Brisquimi* et ses frères vont *étendre toutes ces guenilles au soleil, là-bas où bouffe le vent*. Le travail est coupé des farces que l'on se fait. La sœur, de sa menotte, lance aux petits des éclaboussures. Les garçons jettent des cailloux dans l'eau qui rejaillit sur elle. La mère crie et les gamins se sauvent en se bousculant.

— Voulez-vous, — je dis à mes frères, — que nous fassions une belle surprise à la mère et à la sœur ?

— Comment ?

— En faisant une levée, une écluse.

— C'est ça, — me répliquent mes frères, — tu as raison, faisons une levée, nous leur couperons l'eau.

Tôt dit, tôt fait.

Et elles montaient, les eaux, montaient encore, et encore, tant et si bien qu'à la fin elles firent crever l'écluse.

Quand elle partit, il n'y eut qu'un cri entre nous et du coup nous nous dressâmes tous. Nous nous dressâmes, suivant de tous nos yeux toute cette bousculade, quand dans les virevoltes du courant j'aperçus la pâquerette qui, arrachée de la motte, la tige brisée, tournoyait dans l'eau, dévalait, montait, se tenait un instant à la surface avec ses feuilles les unes

ployées, les autres épanouies ; je la voyais se fermer dans des cahots d'eau, et s'ouvrir sous d'autres... Quand, dans le choc des vagues, ses feuilles s'épalaient, il me semblait qu'elle s'efforçait de gagner la rive où elle avait grandi... Je la suivis ainsi dans des clairières d'ombre et de soleil ; dans les balancements du courant je la voyais diminuer ; au lointain déjà sa corolle m'échappait ; je n'apercevais plus que le bout de ses feuilles blanches qui lentement, peu à peu, en un doux chancellement, s'évanouirent dans les miroitements fous des eaux ; puis... plus rien !...

Comment se fait-il que j'aie eu tant de chagrin de cela ? Qui sait ? Les enfants sont un peu sorciers. J'avais peut-être compris que cette pâquerette était l'image, le symbole de ma vie à venir arrachée de sa rive natale et s'efforçant, toujours et toujours, d'y retourner.

Brisquimi a grandi encore. Capon de mille ! Il est donc un homme ? Il est content d'aller gagner trois sous par jour et la vie à la bergerie de Bronzet ! Tristesses et pleurs des adieux. C'est plus fort que moi, dit Catarinet, la sœur, mon cœur a crevé malgré ma volonté, puis le Rhône est venu... Ah ! si notre mère n'était pas morte, ce n'est pas elle qui laisserait partir si jeunet son joli oiselet de Brisquimi dans un mas !... — Allons, — je lui dis, — sœur, va-t'en quérir mon paqueton, que je te fasse voir que je suis un homme ! — Et Catarinet, la tête troublée et le cœur gonflé comme un pois, alla chercher tant bien que mal mon petit bagage, et avec cela, en avant ! Je partis...

Le jour que le petiot arrive à la bergerie, le vieux pâtre Boutignan lui demande s'il sait lire et s'il pourrait dire ce qu'il y a d'écrit sur une vieille gravure d'un tableau de Prudhon qui ornait l'une des

murailles. Et, quillé sur la pointe des pieds, en redressant la tête, Brisquimi lut : *La vengeance poursuivant le crime.*

— Oui, c'est bien ça ! — s'écria le pâtre tout joyeux — mon petit ami, tu es un homme, tu en sais plus que ton baïle... Oh ! mon père, mon pauvre père, comme vous aviez raison de le dire ; quelle belle chose c'est que la lecture ! Lire, autant dire se fortifier l'esprit avec l'esprit des autres, s'imbiber le cœur des sentiments qui vous agréent, lutter avec ceux qui luttent, oublier ses mâles heures dans les tristesses d'un poète, l'aimer, le suivre, le combattre ou l'applaudir selon que ses pensées s'accordent aux vôtres ou s'en séparent... quel soulas dans la vie ! Que c'est beau, mon fils ! Quelle belle chose tu sais là !... Est-ce que tu saurais écrire, Brisquimi ? — Je connais un peu la *grosse*. — La *grosse* ou la *fine*, qu'est-ce que ça y fait, nigaud ! Tu sais écrire, faire parler le papier, que demandes-tu de plus ?... Combien il est dur de sentir ce qu'on ne peut exprimer !... J'ai entendu parler du supplice de Tantale...

Tout ce morceau est superbe, plein de souffle et de vérité. C'est avec peine que l'on s'arrête ; mais il le faut : on citerait tout ; et l'espace manque. Prenez le livre : une fois que vous l'aurez ouvert, vous n'aurez plus le courage de le fermer. Aussi bien, *un grand coup de sifflet se fait entendre. Les troupeaux, de retour de pâtre, rentrent dans la grand'bergerie... Il faut aller traire les brebis.*

Un vêpre, le baïle-pâtre annonce que, la tonte finie, environ le beau mois de mai, tous gagneront, avec les troupeaux, les belles montagnes des Alpes...

Voici la caravane en route. On achète le droit de faire pâtre dans les biens communaux ; on dépose

une somme entre les mains d'experts chargés d'estimer le dommage que les troupeaux peuvent faire.

Car, vous savez, dans les troupeaux, c'est comme dans les hommes : il y a toujours des brebis ou des béliers gourmands qui sautent pour aller brouter ce qui n'est pas pour eux. Tout cela se bâcle sans conteste...

Ah ! les Alpes ! les Alpes ! merveille de la nature ! palais du bon Dieu ! échelle sublime !... Allez, les citadins vantards font les fiers dans le vacarme des villes ; si, des fois, ils passent près de nous, ils nous reluquent en dessous comme un chien qui porte un os et, pécaire ! que sont-ils à côté des bergers sur les Alpes ? Encabanés dans des maisons comme les taupes sous la terre, ils manquent d'air... A nous autres, l'air pur des montagnes ! Ici, vous le voyez, tous les hommes s'aiment ; nous sommes tous frères ; il n'y a point d'assassin parmi nous ; etsi l'esprit et le corps des pacans s'accordent ensemble comme béliers et agneaux dans le pré, si nous sommes sains, si nous nous portons bien, si nous sommes bruts, c'est que nous sommes naturels... Notre école, à nous, c'est la grande nature ; notre maître, c'est le travail ; nos nourrices : le soleil, l'air et la liberté, double-dieu.

« Par nos temps de littérature compliquée et fé-
« roce, où l'expression de tout sentiment honnête
« et droit fait sourire comme un poncif, cette effu-
« sion surprend un peu. Un pacan, fils de pacans,
« qui parle *de son père et de sa mère* avec ce res-
« pect, cet attendrissement, nous voilà loin des
« bêtes fauves de *La Terre*. Et pourtant les paysans
« de Bonnet sont aussi vrais que ceux de Zola. Il
« les a pris seulement sous d'autres latitudes ; puis
« sa vision de l'existence n'est pas la même. » C'est
Daudet qui s'exprime ainsi dans sa présentation. « Qui
parle de son père et de sa mère », dit-il ; ajoutons

vite : Qui parle de Dieu, de la religion et de ses Sacrements, avec cette foi et cette vénération.

« Donnons nous, en terminant, dit un critique, le plaisir de constater qu'il est d'autres paysans que ceux que Zola nous a dépeints dans *La Terre*; nous le savions bien, mais nous remercions *Batisto Bonnet* de nous l'avoir affirmé de nouveau dans *Vie d'enfant*. »

« Je préfère, écrit un autre, la maison de *Batisto* aux fermes où M. Emile Zola a observé les tristes héros de *La Terre*. »

Nous nous permettrons de joindre à ces témoignages notre témoignage personnel. Nous irons même plus loin que Daudet; et, au lieu de nous contenter de cette affirmation que les paysans de Bonnet sont aussi vrais que ceux de Zola, nous dirons qu'ils sont plus vrais.

Zola et Bonnet, réalistes tous les deux : nous y souscrivons. Tous les deux, en effet, contemplent, étudient, dissèquent, dépeignent la nature; mais le premier circonscrit son rayon visuel, braque sa lunette, son microscope sur les exceptions, regarde et décrit les difformités, les monstres, les verrues et les ulcères de l'humanité, les hideurs physiques et morales, la pourriture, la nuit, la mort; le second, de ses grands yeux honnêtes et francs, embrasse tout l'horizon et laisse volontiers reposer son regard sur l'ensemble resplendissant de la nature, sur les innombrables beautés de l'univers; dans la matière, il découvre et admire la vie; dans la créature, il aperçoit et bénit la main du Créateur; et sa voix s'élève, pure et mâle, pour les célébrer.

Tandis que l'un, pour nous servir de l'antithèse

énergique d'un puissant écrivain moderne, *si... licet componere*, se laisse empoisonner par les odeurs de la décomposition, l'autre se délecte et se grise des parfums de la vie et de la santé. Ce n'est pas que Bonnet recule devant les objets vils, les choses abjectes. Le fumier même ne le rebute pas. Il ne l'évite pas plus dans son récit, qu'il ne s'en est détourné dans sa jeunesse. Il l'a ramassé (c'était son travail misérable d'enfant pauvre) : il nous le conte, mais avec quelle simplicité d'esprit et quelle bonne humeur. Lisez ce passage, dans le chapitre : *Ma Brouette* ; comparez le aux scènes et aux tableaux auxquels se complait Zola : vous n'y trouverez certainement pas l'écœurement que celui-ci prodigue.

Ce simple *pacan*, qui a tout juste appris à lire chez les frères de la Doctrine, à écrire dans la chambrée du régiment, qui, par conséquent, n'a point fait ses humanités, n'a jamais entendu résonner à ses oreilles ce vers sublime d'Ovide ; il n'en a pas été instruit et n'a pu en subir l'impression, ni en pénétrer le sens et la portée ; mais, d'instinct et par intuition, il a deviné la pensée qui l'a inspiré au poète latin :

Os homini sublime dedit, cælumque tueri

Jussit.

Lors même qu'il a le corps penché vers la terre pour son rude labeur, il regarde le ciel. La Divinité et sa toute-puissance sont toujours présentes à son esprit. Il les sent, les contemple et les chante.

Zola, quand le nom de la Divinité vient sous sa plume, en fait le blasphème le plus impie qui se puisse. N'a-t-il pas commis l'ignominie de donner

le nom de *Jésus-Christ* à l'un de ses personnages et n'a-t-il pas fait de ce personnage l'être le plus grossier, le plus dégoûtant, le plus répugnant qu'ait jamais enfanté le cerveau d'un romancier en délire ?

Aussi bien, comme si ses narines blasées ou offensées avaient assez, enfin, de ces *odeurs* nauséabondes et malsaines, a-t-il souhaité respirer les *parfums* des vertus et de la Sainteté. Cette faveur n'a point été obtenue par l'indigne qui avait l'outrecuidance de la réclamer comme un droit.

Puisque j'en suis à la partie délicate et difficile de ma tâche, à relever ce que je crois devoir blâmer ou contredire, qu'il me soit permis, avant que je revienne définitivement aux saines joies du livre de Bonnet, de défendre et de réhabiliter d'un mot notre poète Jean Reboul. Emporté trop loin par son enthousiasme pour son protégé, sans doute, Daudet, après avoir cité les premières strophes de *L'Ange et l'Enfant*, ajoute : « Les vers du poète boulanger, re-
« produits et magnifiés par Lamartine, Dumas père,
« George Sand, ne sont pas les meilleurs qu'il ait
« écrits. On a de lui des strophes robustes, d'un ac-
« cent solennel et archaïque, médailles gallo-romai-
« nes à l'effigie des Antonins ; mais, en somme,
« c'est à la politique surtout, aux aspirations démo-
« cratiques de 48, aussi à la fierté, à la noblesse de
« son caractère en contraste avec l'humilité de sa
« condition, ce sordide sous-sol de boulangerie qu'il
« ne quitta jamais, c'est à cela bien plus qu'à son
« talent que Jean Reboul a dû sa renommée. On
« sent qu'il écrit dans une langue étrangère, ap-
« prise. Son vers manque de couleur, de personna-
« lité... Heureusement, à côté de cette œuvre mort-

« née, quelques pièces provençales, chaudes comme
« un vin de terroir, sentant l'anis et la fêrigoule, nous
« montrent le poète qu'aurait dû être ce boulanger,
« s'il avait voulu parler sa langue. »

Que *L'Ange et l'Enfant* ne soit pas le chef-d'œuvre de Reboul, je l'accorde ; mais ce qu'on ne peut admettre, c'est que le boulanger seul ait fait la gloire du poète, que la réputation de ce poète ne soit due qu'à la protection plus ou moins justifiée, à l'exagération plus ou moins inexplicable de Lamartine, de Dumas père, de Georges Sand, surtout que l'œuvre française de Reboul soit une œuvre mort-née. Non, mille fois non, malgré l'exclamation, au service solennel de Reboul, de Louise Colet, offusquée, qui proclamait que l'on devait s'incliner seulement devant Victor Hugo ; malgré Daudet, l'astre de Reboul brille encore et brillera longtemps, non point uniquement des lueurs que lui prêteraient quelques pièces provençales, intimes et familières, mais aussi de l'éclat propre et radieux de sa poésie française, à laquelle un engouement irréfléchi n'aurait pu donner qu'une estime passagère, laquelle serait aujourd'hui déjà évanouie, tandis qu'une juste renommée continue à l'élever et la tiendra toujours si haut.

Est-ce que devant vous, Messieurs, il est besoin de prendre la défense de notre poète ? Il suffit, ce semble, et au delà, de rappeler que ce confrère, qui honora si fort notre Compagnie, a trouvé, outre Monseigneur de Cabrières et bien d'autres, ce panégyriste ardent et convaincu, à la compétence et à l'autorité duquel nul, ici, ne saurait résister. Je veux parler de Mgr Besson, qui a jugé Reboul le digne sujet d'une de ces belles oraisons funèbres où il ex-

cellait et qui a porté, avec sa voix si harmonieusement et si savamment éloquente, jusque dans la chaire de notre cathédrale, l'éloge de celui dont s'enorgueillissent les lettres et notre cité; de Mgr Besson, que, par une disposition exceptionnelle, l'Académie de Nîmes a voulu se donner, pendant le temps qu'il a occupé le siège épiscopal de cette ville, comme président honoraire.

Cela dit et constaté (il le fallait bien), j'acquiesce sans détour et sans résistance aux affirmations de Daudet. Je répète après lui, volontiers et sans réticence: «Mistral et Duc-Quercy l'avaient aiguillé (Bonnet) sur sa vraie voie, et il est allé droit à son œuvre... Jamais Baptiste Bonnet ne nous donnera la surprise d'un livre latin. Il ne sait que le provençal et, chose rare parmi les félibres, pense directement en provençal, alors que tant d'autres sont obligés de traduire leur pensée.... On sent qu'il n'écrit pas dans une langue étrangère, apprise... Son style ne manque pas de couleur, de personnalité, et ne vous donne pas précisément la sensation des vers latins faits à coups de thesaurus par un bon élève des Jésuites.»

Il a raison encore, M. Alphonse Daudet, quand il écrit, à la fin de sa présentation: «Heureux homme! Livre admirable, que je voudrais voir dans toutes les écoles de France, dans toutes les bibliothèques populaires, pour sa grâce naturelle, limpide, sa braverie, son pittoresque et cette belle loi sociale que le poète n'a formulée nulle part, mais que toute son œuvre proclame: c'est que les vraies joies de la vie, quand on aime ce qui est sain et bon, jamais l'argent, le pauvre argent, ne nous les procure.»

« Une semblable lecture, dit *Le Patriote de l'Est*,
« est propre à former le cœur et l'esprit de nos en-
« fants... Ce merveilleux poème de foi, d'espérance
« et d'amour consolera la jeunesse française des
« turpitudes de l'heure actuelle et lui donnera le cou-
« rage et la force nécessaires pour nous préparer
« un avenir meilleur. »

Il a déjà réconcilié Séverine avec le Midi, « ce
« Midi enjôleur et charmant, ce Midi qui conquiert
« éternellement la Gaule, » ce Midi dont elle s'était
séparée et contre lequel elle avait si plaisamment et
si rudement tonné, à propos des *corridos*, « par l'im-
« portation desquelles il se mue en province espa-
« gnole. »

« C'est une de ces œuvres », écrit-elle dans ce
style imagé et vibrant qui est sa marque, « qui re-
« haussent l'âme, la débarbouillent des vilenies du
« temps présent, la purifient sous les feux du so-
« leil, le saint-chrême de la rosée, rompent le ma-
« léfice des névrosés par l'intervention de la ré-
« demptrice nature !

« Au sortir de ce livre, on se sent meilleur
« comme à l'issue des bois apaisants, des forêts pro-
« fondes, où la fraîcheur des sources verse le calme,
« verse l'oubli, aux cœurs les plus dolents, aux es-
« prits les plus enfiévrés.

« C'est que la sérénité et la noblesse de la vie rus-
« tique s'en dégagent avec une précision de mé-
« moire, donc une puissance d'évocation, incompa-
« rable...

« Depuis Erckmann-Chatrian, pareille bouffée de
« fournée ou de lessive n'avait embaumé le Forum
« des Lettres ; on n'avait ainsi reniflé l'odeur des

« foins et des cuviers ! Encore, Erckmann-Chatrian y
« apportaient la santé un peu lourde de l'Alsace ,
« mi-chou, mi-résine, avec des préoccupations sto-
« macales assez matérielles, au demeurant, quoique
« délicieusement naïves. Tandis que, chez Baptiste
« Bonnet, cela compte aussi, mais passe après le
« reste ; et, à travers son œuvre, le joli Midi court,
« chante, jase, rit, s'affaire, se bouscule, se pince,
« s'embrasse,... parmi toutes les ivresses de l'acti-
« vité, sous toutes les bénédictions du soleil ! »

Et cet autre critique, dont la compétence et l'au-
torité viennent d'être officiellement reconnues et
récompensées par la croix de Chevalier de la Légion
d'honneur, Gaston Deschamps écrit de son côté :
« Heureuses les provinces où il n'y a pas, à vrai dire,
« de *provinciaux*, où les villageois ne sont pas des
« rustres, où le profil des monts et les dialo-
« gues des bergers raviraient d'aise Théocrite et
« Virgile ! Aimons ce pays, où les paysanneries s'a-
« chèvent en églogues, où les gestes s'arrondis-
« sent comme des anses d'amphore, où l'on trouve,
« non des pots, mais des vases, où les femmes de-
« viennent aisément des cariatides, les pastoures,
« des statues vivantes, et les paysans, des poètes ly-
« riques. Je préfère la maison de *Batisto* aux fermes
« où M. Émile Zola a observé les tristes héros de
« la *Terre*. »

Après avoir joint notre modeste et timide voix à ce
concert de louanges, que dès le début nous avons
signalé comme unanime et sans la moindre disson-
nance, il ne nous restera plus qu'à souhaiter ardem-
ment l'apparition la plus prochaine de la suite d'*Un
Paysan du Midi*. Pour emprunter encore la formule

d'un critique déjà cité (nous ne saurions trouver meilleur langage ; et il nous convient d'étayer ainsi notre opinion, afin de donner à l'éloge toute sa valeur et d'éviter tout reproche d'enthousiasme exagéré), nous répèterons : « Il ne faut préjuger de rien, mais si les deux volumes promis égalent le premier, jamais l'épopée de l'existence campagnarde n'aura été si bellement décrite, retracée » avec plus de verve, de bonhomie, et souvent de grandeur. »

La conclusion, Messieurs, est, à mes yeux, toute naturelle ; comme moi, j'en suis certain, vous trouverez qu'elle s'impose : de notre compatriote déjà si vanté, faisons promptement un confrère. Il se présente à nous avec une double recommandation, à l'influence de laquelle vous serez assurément heureux de céder, celle de MM. Alphonse Daudet, membre honoraire, et Chansroux, correspondant de notre Compagnie ; car Daudet, quelque étonnant que cela paraisse, après son *Immortel*, de le voir membre d'une Académie, n'a pas dédaigné de faire partie de la nôtre. *Trahit sua quemque voluptas*. Chacun a son idéal et son ambition ; chacun a sa tactique pour le réaliser et la satisfaire. Regardez Zola, point découragé après son quinzième échec, décidé, paraît-il, candidat perpétuel, à tenter toutes les luttes qui se présenteront. Vous vous souvenez de Jules Janin à qui une attente, trop longue à son gré, inspira ce chef-d'œuvre de fine ironie, d'histoire littéraire et d'appréciation critique, son *Discours de réception à la porte de l'Académie française*, qui hâta sans doute son admission dans le cénacle. Quant à Daudet, sa lettre du 10 janvier 1892 à notre secrétaire perpé-

tuel d'alors est trop gentiment railleuse pour que nous ne la relisions pas ensemble :

« Une académie comme la vôtre, n'exigeant ni visites, ni intrigues, ni plates démarches d'aucune sorte, n'a rien qui m'efforouche et j'accepte bien volontiers le titre de *membre honoraire* que vous m'offrez au nom de votre compagnie... »

Comment résister à la présentation d'un confrère aussi spirituellement séduisant ?

Écoutez maintenant M. Chansroux. Il répond à l'envoi du livre de Bonnet, qu'il a reçu avec la double dédicace de l'auteur et du traducteur, par les vers suivants adressés

A ALPHONSE DAUDET

BAPTISTE BONNET

A desbaùssa de la cadièro
Li pouderaus tant arrougant ;
E sus l'aùturo la proumièro
A mes en plaço li pacan !

F. MISTRAL

(Imitation du *Magnificat*)

Un fils de paysan et paysan lui-même
Ainsi que d'une source a su faire jaillir,
Au souffle inspirateur, né de son souvenir,
Ce qu'éprouva son cœur, digne de ce qu'il aime !

Et, valeureux artiste, il devait recueillir
De glorieux lauriers, tressés en diadème,
Que la Gloire, à nos yeux étonnés, elle-même
Dépose sur son front, qu'elle a voulu bénir.

Il vivait humblement, perdu dans cette foule,
Qui passe indifférente et jamais ne s'écoule.
Épris de son grand rêve, il ne pensait qu'à lui.

Mais, un jour mémorable, ô généreux Mécènes,
Dans ce temple, où de l'Art sont les Rois et les Reines,
Tu lui crias : « *Entre aujourd'hui !* »

Ne craignez pas, Messieurs, de recevoir parmi vous un *pacan*. Ne lui reproche-t-on pas déjà de se faire un *Monsieur* pour présider, à Paris, le dîner de *La brandade* ? Et, d'autre part, ne voyons-nous pas tel de nos députés siéger en blouse ?

Ouvrons donc notre porte à l'écrivain naïf et bon, simple et viril, avec qui nous venons de faire connaissance. Si notre Académie n'est-pas

. . . le Temple où de l'Art sont les Rois et les Reines, elle en est assurément une avenue plus ou moins éloignée, une antichambre plus ou moins intime et voisine du sanctuaire, suivant que, pour en désigner la place, vous écouterez la voix de l'amour-propre ou celle de la modestie. Comme A. Daudet, selon la formule poétique de M. Chansroux, crions donc à *Batisto Bonnet* :

« . . . Entre aujourd'hui ! »

Peut-être votre appel surprendra-t-il le timide qui signe *Gnarro* ; mais, le premier moment de surprise passé, cet appel le fera certainement heureux et reconnaissant. La proposition du compte rendu de son œuvre le flattait déjà beaucoup ; l'annonce de son admission parmi nous le ravira sans doute et nous vaudra, je l'espère, quelque chaleureux remerciement, de gracieuse et pittoresque tournure, du genre de ceci :

« Me demandas se m'agradarié d'aguedre un
« comte rendu de ma « *Vido d'enfant* ? » Vosto pre-
« pausicioun m'es que trop flatièro, e, tenès, vole

« que lou tron m'emporte d'à-pèd-joung dins li sa-
« lan dou mas di Fango, se jamai de ma vido m'es-
« perave à tant d'ounour.

« Vous gramàci d'avança, Moussu, e me dise en
« vous fasènt mi meiouro capelado

« Voste bèn devot

« Gnarro

« Batisto Bonnet. »

Vole que lou tron m'emporte, se m'esperave à tant d'ounour !... Cette explosion de modestie de notre candidat, cette exclamation en pur langage de notre terroir avec cette saveur si franche d'accent natal me servira de mot de la fin : je ne saurais trouver mieux.

P. CLAUZEL.

LA LEÇON DE DICTION

SCÈNE I.

MARTINE, *en scène*

Le rideau levé, elle attend un certain temps avant de parler, regarde toute la salle lentement en souriant, tousse légèrement puis commence.

MARTINE

Mesdames, Messieurs, je vous prie de remarquer que je n'ai pas pris la parole précipitamment au lever même du rideau, J'ai eu soin de toussotter d'abord, puis de regarder dans la salle avec un sourire étudié pour recueillir votre approbation préalable. Cela vous prouve que j'ai su mettre à profit les excellents conseils de mon maître, M. Ernest Legouvé.

Savez-vous lire ? Non certainement ! Mon maître seul sait lire. Ses 39 collègues de l'Académie française ne savent pas lire.

Savez-vous respirer ? Pas mieux que Coquelin ou Mlle Bartet. Ces artistes inspirent sur les *i* et expirent sur les *a* ; or il est évident que le contraire seul est raisonnable. Aussi les acteurs d'aujourd'hui ont-ils à peine assez de talent pour jouer les pièces du premier venu, mais les comédies de génie, celles de Monsieur, ils n'en sauraient rendre tout l'esprit.

T. XVII, Mars 1895.

13

Pour moi, vous le comprenez, je commence à savoir me présenter en public : il y a six ans que je suis à bonne école, et si vous voulez, je puis vous donner les premières leçons. (*On sonne*)

Elles vous seraient, pour vos débuts, plus profitables que celles de Monsieur, dont les conseils sont bien difficiles à suivre. Du reste vous en jugerez, car si je ne me trompe, on vient lui demander une consultation.

(Martine va à la porte et introduit Marmiteux en tenue d'anarchiste hirsute).

SCÈNE II.

MARTINE, MARMITEUX

MARTINE, *à part*

Quelle tenue incorrecte ! et que ce visiteur ressemble peu aux ministres et aux princes clients ordinaires de la maison.

MARMITEUX

Infortunée prolétaire, le patron qui t'exploite est-il dans la boîte ? J'ai quelque chose à lui dégoiser.

MARTINE

Si Monsieur veut se donner la peine d'attendre Monsieur, Monsieur va venir retrouver Monsieur.

MARMITEUX

Voilà bien le langage de la servitude. Ma fille, tous les hommes sont égaux ; je suis ton frère, tu es mon frère. Embrassons-nous !

(Il cherche à embrasser Martine qui se débat. Tapage).

Vive l'anarchie !

SCÈNE III.

(Entre M. Legouvé. Martine sort)

M. LEGOUVÉ

Quel est ce vacarme ? Les applaudissements qui ont salué ma première pièce faisaient à peine autant de bruit. Que désirez-vous, mon brave ?

MARMITEUX

V'là l'affaire. J'y vas pas par quatre chemins. Je suis carré, moi ; c'est-à-dire que je suis rond. Ce soir, devant des frères, des vrais, des purs, je dénonce pour la première fois l'infâme capital, et.....

M. LEGOUVÉ

Je comprends : vous seriez plus habile à manier un marteau.

MARMITEUX

Un marteau ! J'en ai jamais touché. Mais peu importe. Il y aura là du beau sexe et je ne voudrais pas être trop embarrassé. On a sa petite amour-propre. Apprenez-moi-z-à parler.

M. LEGOUVÉ

En cinq minutes je le pourrais. Mais vous en savez assez, et d'ailleurs ce n'est pas l'essentiel. Un tableau ne vaut que par... son cadre, et l'orateur n'a de succès que par ce que j'appellerai... sa bordure. Ainsi, voyons, savez-vous tousser ?

MARMITEUX

J'te crois. Pour le coffre, personne ne peut la faire à Marmiteux, et Marmiteux c'est Bibi ! Hum ! Hum !
(Il tousse effroyablement, la physionomie de M. Legouvé exprime une souffrance distinguée).

M. LEGOUVÉ

Non, mon ami, vous ne savez pas tousser. Personne en France ne sait tousser. Mon père seul avait ce secret et il me l'a transmis. D'ailleurs il y a mille manières de tousser. D'abord en entrant en scène ou en montant à la tribune (car la scène est aussi une tribune et moi qui ai eu tant de succès au théâtre, j'aurais été un orateur puissant), donc, en montant à la tribune, vous toussiez légèrement, hum ! toux *prémonitoire*, hum ! hum ! C'est pour appeler l'attention des auditeurs. Puis la *toux de l'exorde*. Sans doute, votre discours est préparé en entier, mais il n'en faut rien laisser paraître, et vous avez l'air de chercher, heu ! heu ! heu ! Nous voici au cœur de l'action : là, je laisserai la toux *ad libitum* ; la toux *chaleureuse*, hum ! hum ! la toux *indignée*, brum ! brum ! la toux *ironique*, him ! him ! Je vous recommande la toux ironique, elle est très distinguée, him ! him ! Enfin, pour la péroraison, nous gardons la toux *de l'assaut* ; on a l'air de conduire des troupes à la bataille ; car la parole vaut l'épée, et j'aurais pu être un grand capitaine.

MARMITEUX

Oh ! celle-là, je la tiens. Hum ! Hum ! (*Toux formidable*).

M. LEGOUVÉ

Autre chose. Savez-vous boire ?

MARMITEUX

Boire ? Oh ! là là ! C'te farce ! Si vous ne tombez pas six litres à seize, faudrait pas faire un pari avec Marmiteux, dit le *tonneau* d'Adélaïde, une

particulière, faut croire, qu'avait sa cave bien montée.

M. LEGOUVÉ

J'en suis encore fâché, mon ami, mais vous ne savez pas boire. Il y a 38 millions de Français qui ne savent pas boire : il n'en est qu'un qui sache boire. D'abord, quand on boit..., on ne boit pas..., on fait semblant.

MARMITEUX

Sapristi ! en v'là des principes qui ne sont pas dans le programme des purs, que je me flatte d'en être. J'aurai de la peine à m'y faire.

M. LEGOUVÉ

On porte le verre d'eau à ses lèvres, ainsi (*Il joint le geste à la parole*), mais on n'en prend pas une gorgée.

MARMITEUX

Du moment où c'est de l'eau, as pas peur !

M. LEGOUVÉ

Mais l'important est de bien choisir l'instant où l'on boit. Ainsi, voyons, vous ferez quelques citations.

MARMITEUX

Ah ça ! vous me prenez donc pour un huissier, l'immonde agent des immondes proprios.

M. LEGOUVÉ

Je vous demande si vous n'emprunterez pas...

MARMITEUX

Emprunter est mon fort.

M. LEGOUVÉ

...Si vous n'emprunterez pas à un auteur connu quelques lignes expressives.

MARMITEUX

Ah, oui ! je parlerai de Karl Marx, de Kropotkine.

M. LEGOUVÉ

Karl Marx, il n'y a pas d'effet possible avec ces deux pauvres noms monosyllabiques. Mais Kropotkine, on ne saurait mieux choisir. Vous pourrez par exemple boire ainsi :

Comme le dit excellemment Kro... (*il boit*)... potkine, ou comme le dit excellemment Kropo (*il boit*)... tkine, ou bien comme le dit excellemment Kropotk (*il boit*)... ine.

On pourrait encore essayer l'effet suivant :

Comme le dit excellemment Kropotki... (*il boit*)... ine. Mais je ne vous le conseille pas, il est trop délicat. Je crois que moi-même j'aurais besoin de l'étudier.

Enfin, un dernier conseil. Savez-vous vous moucher ?

MARMITEUX

Avec un mouchoir ?

M. LEGOUVÉ

(*ahuri et inquiet*) Mais sans doute.

MARMITEUX

Est-ce que j'ai l'air d'un capitaliste ?

M. LEGOUVÉ

C'est dommage, car on peut d'un mouchoir tirer des effets surprenants. Enfin, ce que je vous ai dit peut suffire : tousser et boire, comme l'on doit et à propos, tout le discours est là.

(*On sonne*) Vous me devrez un succès éclatant.

MARMITEUX

Merci ! (*il lui serre vigoureusement la main*) vous êtes un frère.

(Il sort, et en s'en allant essaie des effets de toux : hum ! hen ! broum ! him !).

SCÈNE IV.

(Entre miss Prude, costume de l'armée du salut, accent anglais).

MISS PRUDE, M. LEGOUVÉ

MISS PRUDE

Monsieur, votre domestique, Martine...

M. LEGOUVÉ

Bien, Mademoiselle, bien ! vous avez l'esprit d'observation : Vous avez remarqué ce nom de Martine. Molière l'a donné à ses servantes : c'est à moi qu'il a pris cette idée, comme il m'a emprunté le sujet de la plupart de ses pièces, ce qui explique sa renommée. Mais fermons cette parenthèse, car je n'aime pas à parler de moi et je ne songe pas à me faire valoir. A quoi puis-je attribuer l'honneur de votre visite ?

MISS PRUDE

Monsieur, je me dévoue au salut des âmes. Je dois ce soir même annoncer la bonne Parole à des frères qui sont encore esclaves du péché, et je crains que mes faibles moyens ne soient pas à la hauteur de la tâche qu'il a plu au Seigneur de m'assigner.

Voulez-vous m'apprendre à parler en public ?

M. LEGOUVÉ

En cinq minutes je le pourrais, mais vous en sa-

vez assez, et d'ailleurs ce n'est pas là l'essentiel. Un tableau ne vaut que par... son cadre, et l'orateur n'a de succès que par ce que j'appellerai.... sa bordure, Ainsi voyons, savez-vous tousser ?

MISS PRUDE

Oh yes ! l'esprit du siècle est si pervers, si shocking, que la jeune fille élevée sous l'œil du Seigneur est obligée de tousser souvent pour arrêter les propos du malin (haoh ! haoh) !

(Toux pudibonde).

M. LEGOUVÉ

Non, Mademoiselle, non, vous ne savez-pas tousser. Personne au monde ne sait tousser. Mon père seul avait ce secret et il me l'a transmis. D'ailleurs il y a mille manières de tousser. D'abord en entrant en scène ou en montant en chaire (car la scène est aussi une chaire et j'aurais eu comme prédicateur une grande action sur les masses), donc en montant en chaire, vous toussiez légèrement hum ! hum ! toux *prémonitoire* hum ! hum ! C'est pour appeler l'attention des fidèles. Puis la *toux de l'exorde*. Sans doute votre sermon est préparé en entier, mais il n'en faut rien laisser paraître et vous avez l'air de chercher heu ! heu ! Nous voici au cœur de l'action. Là je laisse la toux.. *ad libitum* ; la toux.. *chaleureuse* hum ! hum ! la toux.. *indignée* brum ! brum ! ; la toux *ironique* him ! him ! Je vous recommande la toux ironique him ! elle est très distinguée. Enfin pour la péroraison nous gardons la *toux de l'assaut* hum ! hum ! on a l'air de conduire des troupes à la bataille, car la parole vaut l'épée et...

MISS PRUDE

(Se levant d'un air inspiré)

Oh yes ! les troupes du bien menées à l'assaut contre le mal ; ces paroles me rappellent mon devoir.

M. LEGOUVÉ

Autre chose. Savez-vous boire ?

MISS PRUDE

Aoh, cela suffit ! Qu'est-il besoin de tactique à qui combat le bon combat. C'est l'esprit qui m'inspire ce que j'ai à dire. Les paroles de l'homme sont sans valeur à mes yeux. Vous, Monsieur, connaissez-vous la toux de votre conscience ? Quand le péché vous tente, n'entendez-vous pas en vous un hem ! hem ! qui vous avertit des pièges de Satan ? Peut être essayez-vous d'étouffer cette toux par le julep de l'indifférence, le thapsia de l'endurcissement, les ventouses des plaisirs mondains ? Rien n'y fait, Monsieur, et la toux prémonitoire persiste. Oh ! écoutez-la, je vous en supplie, détournez vos pas des mauvais sentiers ; venez à nous ! Vous serez caporal dans notre armée, sergent si vous voulez, capitaine peut-être. Abandonnez votre vie de perdition et...

M. LEGOUVÉ

(Se levant indigné et lui indiquant la porte d'un geste.)

Assez, mademoiselle, assez ! Ici, c'est moi qui parle et c'est moi qu'on écoute. Mon génie donne des conseils et n'en reçoit pas.

ZÈDE.

NOTES LONDONIENNES⁽¹⁾

J'ai dit l'aspect du *British Museum*, à faire prendre le mors aux dents à toute une cavalerie de corbils. Mais à peine le seuil franchi, l'aspect croquemort se dissipe; on ne pense plus au brouillard ni à la pluie grise du dehors, et l'âme se dilate à la vue des longues galeries peuplées de chefs-d'œuvre qui vous attendent.

Toute une après-midi nous avons erré dans ces salles sans fin, et nous sommes revenus les jours suivants, nous emplissant sans fatigue les yeux et l'esprit de ces merveilles de marbre. Mais au dessus de tout ce peuple de blancs fantômes rayonne l'auguste manifestation des marbres d'Elgin, débris sacrés dont seul est digne le silence. De nul morceau mieux que de la frise des Panathénées ne s'émane l'harmonieuse âme de la Grèce, et nul groupe n'est plus terrassant d'admiration que ces Trois Parques dont la mutilation respecte la sérénité, si elle ne lui ajoute ce respect attendri dont nous entourons toute souffrance, car ces marbres ont souffert comme des hommes ! Hélas, quelque jour ces

(1) Voir la *Revue* du 25 février 1895.

cadavres ne mourront-ils pas ? il semble que non si soigneusement abrités sous les longs toits et les vitrines, qui sait pourtant ? Pirates pour pirates, ceux-ci du moins sont respectueux ; le bourreau de Charles I^{er} lui demanda la permission de le frapper, pareille courtoisie aurait chez nous rendu suspect le préposé au rasoir national.

D'immenses salles et des salles encore ; sans fin défilent grands marbres, vases de terre cuite, statuettes de Béotie, bas-reliefs asiatiques, poteries cypriotes. L'œil finit par se lasser de tant de merveilles ; c'est par hasard que dans une salle égyptienne je me baisse pour lire l'étiquette d'une momie. Ciel, quel nom soudain a flamboyé ? Cléopâtre ! Quoi, la radieuse enchanteresse d'Orient, la dernière des Ptolémées, la triomphatrice de César, de Marc-Antoine, et, s'il l'eût vue, d'Octave, la Junon-Vénus des reines antiques, réplique, et combien plus séductrice, de Mithridate, elle la Grèce orientalisée, comme lui l'Orient hellénisé ! quoi Cléopâtre, dont la nudité aveuglait comme le soleil, là dans sa gaine de bandelettes, non pas même isolée par respect mais posée sur un sol banal de pinacothèque, avec une ou deux momies par dessus ! Ah n'eût-il pas fallu pour ce fantôme éblouissant le cercueil transparent d'Alexandre ou le sarcophage sacré d'Osymandias ou le tombeau magique du roi Schlemo !..... Du moins les barbares barbés de queues de vaches, qui détiennent sa dépouille et qui n'ont pas craint de livrer aux yeux le masque de chacal de Ramsès Meïamoun, ont-ils reculé devant la suprême profanation de la fille d'Osiris et d'Aphrodité, et Cléopâtre, dont les narines ont changé la

face du monde; Cléopâtre dort inviolée et invisible pour que nous puissions rêver en paix sa beauté ineffable par qui les conquérants de la terre se couchaient à ses pieds comme de petits chiens !

Du côté de la Bibliothèque, des vitrines avec des autographes à faire hennir de joie les graphologues; je reste longtemps penché sur ces papiers jaunis à comparer les jambages d'Henri VIII et de Cromwell, ou à différencier les cursives d'Elisabeth et de Marie Stuart. Mais les sculptures antiques vous rappellent. Le long des parois défile en bas-reliefs l'épopée des grandes chasses au lion d'Assyrie; les Grecs eux-mêmes ne dépasseront pas la fougue féroce et hurlante de vérité de ces galopades chaldéennes, et, à se remémorer les rameaux d'or dont on laure les fronts des grands mattres, on déplore l'à tout jamais anonyme des stupéfiants animaliers qui dégagèrent des vastes parois ces silhouettes de grands fauves, le lion au dos rond vomissant un fleuve de sang, les lionceaux qui plus loin se tortent sur le sol, et la lionne si connue qui se traîne, l'épine dorsale brisée par un épieu. Mais, invinciblement, on revient aux radieuses reliques de l'Acropole, aux inestimables vols de lord Elgin. Vols, sans doute; pourtant beaucoup de snobs qui conspuent le ravisseur ignorent peut-être le nom de Morosini; justice immanente des mots ! Morosini : quel autre nom aurait pu porter le destructeur des dieux de joie ? Pourtant, il y a à peine deux siècles : 1687 ! Songez que Racine et Boileau, si près de nous, auraient pu voir la montagne sainte dans toute sa gloire avec son Parthénon intact, son Erech téion, ses Propylées, et l'éternelle jeunesse

de ses marbrcs, comme sortis de la main de Phidias !....

Les musées des Indes, d'histoire naturelle et de South-Kensington forment dans le West-end un collège spécial comme à Passy le Trocadéro, le Guimet et le Galliéra. On les rebâtit tous trois; l'indien et le naturaliste font bon effet avec leurs vastes façades encore blanches, de style hindou ou renaissant. South-Kensington est sans façade encore; c'est le musée modèle des arts décoratifs. Modèle, pas tout-à-fait; le local abuse du provisoire pour excuse du fouillis; émaux, céramiques, cristaux, ferronneries, tissus, orfèvreries, meubles, tout s'entasse en un amusant encombre; pour être moins augustes que devant les fresques des *trecentisti* ou les frises des Panathénées, les émotions d'art sont plus palpitantes, plus gaies, plus inattendues.... Ah le beau musée que nous aussi pourrions instruire, en rendant à Cluny sa physionomie de palais quatorze centième et en aménageant quelque part (je me méfie des ruines de la Cour des Comptes suffisamment pittoresques en l'état) le palais d'art rêvé, celui dont Crystal-Palace n'est que la caricature !... Toujours les meubles, les bijoux, les ivoires qui recommencent, toute une galerie de bibelots romans et gothiques; sous des vitrines un lot d'exquises chinoïseries, des présents que le Fils du Ciel envoyait à l'impératrice Joséphine, et dont une croisière anglaise eut le mauvais cœur de priver cette grande enfant créole. Mais les mots ne disent rien, ce sont des planches qu'il faudrait. On va au petit bonheur de la découverte. Au premier étage, on tombe sur une collection

de tableautins et d'aquarelles, très anglais, de quoi vous faire dégringoler d'horreur jusqu'au rez-de-chaussée, au risque de concasser d'adorables porcelaines du Japon. Dans une cage d'escalier, les principales œuvres de Watts. Un Burne Jones, pendu au mur, au milieu de moulages en plâtre. Tout cela d'une incohérence amusante.



J'ai, sans daigner y entrer, secoué mes sandales sur le seuil des fastueux hôtels où se prélassent d'adipeux portiers, une clé d'or brodée sur le collet de l'habit, et j'ai pris chambre dans une de ces insupportables rues neuves dont quelque spleen d'entrepreneur augmente sans cesse le nombre, rue courte et calme, une quarantaine de maisons, vingt de chaque côté, toutes plus héautontimorumènes les unes que les autres; le même saut de loup, le même perron, la même façade. Chaque soir, pour rentrer, je me trompe régulièrement de côté, d'angle et de porte: il me faut m'orienter sur les étoiles comme en pleine mer. Ma chambre, une vaste pièce peuplée de bibelots d'un goût douteux, deux grandes fenêtres à guillotine, sans volets, le portrait du cardinal Newman contre le mur; en face, mon lit, un matelas d'inconcevables noyaux de pêches; je le déclare de style tudor-si-tu-peux. Mais la fillette du logis me réconcilie avec la maison, une délicieuse bambine qui, le matin, me poursuit de ses rires et de ses *pontchour*! Hurrah for Erin, si toutes les Irlandaises sont ainsi.

Le soir, je retrouve trois amis de France, en un

café-restaurant de l'inévitable Leicester-Square. Je complète avec eux (un peintre, un philosophe et un diplomate) une cacophonie réjouissante ; heureusement que nul ennemi ne menace notre quadrilatère. Puis, ce qui concilie les choses, ni nos anathèmes, ni nos enthousiasmes ne se heurtent ; l'un s'extasie devant les minois blonds et roses , l'autre devant les froideurs sobres , l'autre devant les énergies joyeuses, l'autre devant les capacités de plans sages et lointains ; par contre , l'un abomine les statues des parks, l'autre le farouche des grisettes , l'autre l'indélicatesse des Cabinets, l'autre l'atrocité des ragoûts. Avec un peu de chance, on peut parcourir d'accord toute la gamme des interjections passionnelles, sans d'ailleurs s'entendre.

Promenade à Hamstead, le Montmartre londonien. L'hypertrophie de la métropole a heurté de ce côté une butte que prendrait en pitié le Moulin de la Galette, et elle a été vaincue. L'assaut des cottages n'a pu escalader cet Himalaya de soixante mètres ; on y gagne de pouvoir, du moins en partant du centre de Londres le matin, atteindre de ce côté la banlieue avant le coucher du soleil. Après un d'ailleurs respectable chapelet de *bus* et de *trams*, on finit par apercevoir la bienheureuse campagne qui, sur ce point, vous fait grâce de ses abattoirs , gazomètres et tuyaux d'usine. C'est la bruyère de Hamstead, un vaste parc public, l'éternelle plaine ondulée anglaise, mais avec ici quelque chose de plus âpre , de plus lande bretonne , que mélancolise encore l'heure crépusculaire à laquelle nous y parvenons , l'horizon déjà noyé de brume grise.

Hamstead est réputé le point le plus hygiénique de Middlesex. Pensez donc, les microbes oseraient-ils monter à telle hauteur ? On assure que les Mathusalem y foisonnent. Highgate, dans le voisinage, autre point culminant, jouit d'un renom semblable. Tout ce côté de la banlieue londonienne est satisfaisant, l'air n'y est pas empesté de relents, ni enfumé de brouillards charbonneux. Parfois des éclaircies laissent la vue s'étendre, mais sur la campagne, pas sur la ville ; un rideau continu de maisons se propage sans lassitude, et Hamstead ni Highgate n'ont aucune terrasse du Sacré-Cœur.

Aux antipodes, excursion à Crystal-Palace. Je ne m'attendais pas à palpiter bien fort devant ce hall gigantesque ; j'y suis toutefois allé. Sans trop d'ennui, j'ai tout parcouru : le clou du palais, (les diverses salles d'architecture en moulages,) est esquisse grossière de notre admirable musée du Trocadéro ; je me suis arrêté dans la salle anglaise, intéressante pour un continental. Mais si Crystal-Palace n'est qu'une mauvaise plaisanterie, les jardins rachètent les déboires. L'immense voûte de verre s'arrondit sur une éminence d'où l'œil voit à perte de vue fuir les plans déclifs jusqu'à l'horizon ; le paysage anglais gagne à être vu ainsi de haut ; ses bouquets d'arbres et ses boulingrins, un peu malingres si de plain-pied, se déroulent, vus de haut, comme un tapis ample ; le côteau de Richmond me semble seul comparable à la terrasse de Crystal-Palace, dans les environs de Londres. Ce soir-là, l'heure était favorable ; une fin d'après-midi intime et vaporeuse, les jardins à peu près déserts, la pente douce invitant à la promenade jusqu'au bout des parcs, là-bas, où

d'horribles curiosités, des familles de monstres tertiaires en béton, dans d'inamovibles postures érectes ou rampantes, se prélassent sur les rocs artificiels. Je reviens. Le soleil sur l'horizon perce soudain la brume, et ses rayons obliques viennent incendier les mille vitres du Palais de Cristal. Un moment le flamboi est merveilleux, mais déjà les brumes s'amoncellent et les plaques d'or en braise une à une s'éteignent.

* * *

On n'est nullement dépaycé en passant de Paris à Francfort, à Florence, à Barcelone, on l'est furieusement en découvrant Londres. Physionomie des rues, clôture des squares, baisse des bâtisses, abus des réclames, silhouettes des cabs et des bus, tout surprend ; les passants encore s'originalisent le moins, Il n'est pas un Français que n'ait désorienté l'absence des cafés et de leurs conséquences ; pour le continental en voyage, le café est un lieu de repos béni ; la flânerie à quelque terrasse élégante entre un quelconque prétexte liquide et le journal du soir est la raison d'être de bien des Parisiens ; mais l'Anglais ne sait ni ne veut flâner ; voir passer des gens doit lui sembler le comble de l'inutile ; tout au plus, s'il a soif, (il l'a souvent) un public-house où il pourra vider un verre debout contre le bar ; s'il s'y assied, il savourera son pale ale sur une chaise de comptable, toujours contre le bar, les talons juchés sur les barreaux du perchoir. Quant aux conséquences des débits de boissons, chacun sait les solutions mystérieuses du problème. L'empereur Vespasien blâme-

rait, pour la rareté et la dissimulation, l'assiette de son impôt favori. Ce pays-là ignore-t-il la polyurie, ou les tissus dociles se conforment-ils au cant autochtone? On chercherait un autre peuple dont les policemen, à l'oreille de qui on murmure quelque demande discrète, rougissent comme des misses en vous désignant une direction sommaire. Les Français en sont réduits à faire des croix au crayon bleu sur leurs plans, pour se souvenir des rares carrefours où ils pourront, en piaffant de joie, s'engouffrer sous les trottoirs, car la pudeur locale mue les kiosques en souterrains.

Jusqu'en son entente des répartitions topographiques, Londres se montre ménager de son temps. La vie commerciale, chez nous diffuse, y est concentrée. Hors de la Cité, des magasins de quartier seulement. Mais les étalages, même dans les rues somptueuses, sont médiocres, très peu de ces magasins de meubles, de photographies, de curiosités qui sur nos grands boulevards, forcent à muser et à bayer; les gravures dont on s'approche sont à faire hurler; on se lasse vite des tissus et des étoffes; seuls dans les vitrines des confiseurs, les berlingots s'entassent en amas polychromes que les lampes électriques font éclater en symphonies de victoire.

Les affiches auraient fort à apprendre des berlingots. La rage avec laquelle les réclamisistes anglais léprosent de gigantesques pans de murs n'a d'égale que la truculence de leurs barbouillages à faire conjourer les aveugles. Représentations de théâtre, annonces commerciales, réclames de librairie, tout est de couleur et de dessin attentatoires. Comment Chéret a-t-il pu vivre pendant dix ans dans ce milieu?

Le petit chapeau et la redingote grise ne sont pas démodés ; d'un bout à l'autre de la métropole, m'a poursuivi je ne sais quelle scène de mélodrame hétéroclite, un femme aux genoux de l'Empereur, sur un vaisseau, avec un fond d'officiers en costumes Louis XVI. Autre obsession, une nuée, une inondation de gondoliers bellâtres. Et quelle typographie ! pas une affiche, pas une réclame n'est imprimée en elzévir, en gothique, en fantaisie ; partout l'affreux égyptien, empâté encore pour la circonstance.

Ce sont les stations de chemin de fer que préfèrent les annonces ; elles s'y entassent plus nombreuses que des chauves-souris dans une grotte. Le malheureux voyageur, qui, le nez en l'air, cherche le nom de la station, ne rencontre que les odieux *Coffee, Cocoa, Mustards, Soaps*, et autres vocables qui le poursuivront pendant des kilomètres le long des barrières de la voie ferrée. Les bus et les trams sont de même mosaïqués de lettres gigantesques, au désespoir des nouveaux venus qui tout d'abord cherchent vainement sur l'indicateur des rues de Londres le nom de quelque tailleur.

Le bus anglais a d'ailleurs une autre allure que le nôtre ; avec sa caisse ramassée, son impériale débordante et surchargée de voyageurs assis de face, quatre par quatre, il prend, quand il arrive sur vous au galop, des airs de Léviathan polycéphale que n'ont pas nos grosses roulottes fusiformes. Pour les petites distances, des bus à un cheval vous embarquent pour un demi penny, le cocher est seul, chacun verse son sou spontané dans une petite boîte ; je me demande combien de boutons de culottes y trouverait le conducteur en France.

*
* *

Assisté un matin au service religieux à Westminster. Peu de fidèles ; les assistants, Bædeker en main, attendent l'ouverture des chapelles, Dès l'entrée, la haie des statues commence ; des ministres à tête de garde national ; plutôt que de contempler ces horribles bonshommes de marbre, je m'écroule dans une stalle et me laisse bercer par les psalmodies et les lectures, le timbre sonore des clergymen alterne avec les voix claires des enfants, les physionomies sont nobles, graves, quelques-unes se-reines. Mais la tempête des orgues manque, et aussi les flots d'encens, les éclairs des ors et des brocarts l'ampleur des grands gestes sacerdotaux.

A petits pas je fais le tour des chapelles absidiales. La comparaison vous assaille, fatale, de ces deux peuples dont l'un a profané tant de dépouilles royales et dont l'autre regarde une dalle funéraire comme l'honneur suprême. Derrière le chœur, s'exhausse et se prolonge la pieuse chapelle d'Henri VII ; vu des bas côtés, l'aspect est splendide du perron de marbre noir, des corridors obscurs et de la merveilleuse voûte dorée aux clefs pendantes à l'entrelac des sveltes nervures ; l'œil ne se lasse pas à suivre les jeux de lumière. Des deux côtés de cet oratoire splendide, dans de petites chapelles latérales se regardent, presque identiques, les tombeaux des deux cousines, l'assassin et la victime, Marie Stuart et Elisabeth Tudor. Pauvre reine de France et d'Écosse que dépasse seule en infortune une autre reine de France et de Navarre ; jolis papillons d'or, caprices et sourires, petites têtes d'oiselles qui tombèrent

comme des roses, tranchées d'un coup de dents par deux viragos implacables, la royale comme la jacobine... Du moins la Vestale d'Occident n'essaya-t-elle pas, comme l'Assemblée sanglante, de déshonorer sa proie avant de l'abattre....

Peuple étrange et qui date presque de cet échafaud ! Pendant trois siècles, les rois d'Angleterre ne se sont regardés que comme des Français conquérants ; ils se trouvaient mieux à l'aise en Normandie ou en Guyenne qu'en Angleterre ; le plus illustre d'entre eux fut félibre, et la guerre de cent ans fut une guerre civile. La civilisation française dominait alors le monde chrétien du poids réuni de trois ou quatre peuples aujourd'hui disjoints. Certes il aurait mieux valu pour nous que sombrassent tout à fait les premiers Capétiens, ou leurs frères en ineptie les premiers Valois, et qu'un Plantagenet ou même un Edouard III vinssent se faire sacrer à Reims ; un siècle plus tard était trop, les deux nations se séparaient déjà, et Jeanne d'Arc avait raison de bouter Henri VI hors de France.



Une soirée à l'Alhambra. De quelconques Folies-Bergère avec leur personnel inamovible de gymnasiarques et de comic-excentric ; des ballets satisfaisants, mais je m'attendais à de plus fantasmagoriques colorations lumineuses. Si pourtant, une vraie révélation, alors ignorée de Paris, la danseuse serpentine, dont je m'émerveille ; la salle absolument obscure, et seule lumineuse dans un rai électrique de teinte changeante, la sylphide en maillot blanc, drapée dans

un grand voile diaphane , et se mouvant sur un rythme langoureux dans un tourbillon de gazes brassées à flots pâles qui l'auréolent...

Le vrai théâtre de la métropole, c'est l'Olympia dans lequel danserait notre Hippodrome, l'immense piste séparant le public de, tout là-bas, la scène, presque un Champ de Mars sur lequel manœuvreraient des régiments de danseuses et des escadrons de figurants. De mon lointain fauteuil, je m'efforce de trouver une jouissance d'art à l'idée que deux cents jambes se lèvent sur une seule file pour un jetté-battu. Il paraît que c'est le Marchand de Venise qui est cause de tout ce trémoussis. Confiant Antonio, rêveuse Jessica, pouviez-vous le prévoir ? Je ne sais d'ailleurs où sont passés Shylock et Portia à travers cette succession de défilés, de prises de villes turques, de fêtes vénitiennes. Les yeux en ont pour leur plaisir. Sur l'immense piste, une piscine, débouche au dernier tableau toute une flotte de gondoles, de radeaux et de galères réales illuminées et pavoisées, et que baignent des nappes lumineuses d'électricité multicolore.

Londres est triste ; je ne sais si le spleen augmente , mais je comprends son règne : brouillard, obscurité, froid humide. Il y a des causes plus subtiles : l'immensité de la ville d'abord ; cette sensation continuelle que, marchât-on jusqu'au soir, on ne verra pas la vraie campagne, celle où cessent les maisons ; et encore plus l'horizontalité monotone du sol ; toute ville plate est triste, fût-elle merveilleuse comme Amsterdam ou Venise. Paris serait fastidieux sans Montmartre et les jolis coteaux de Sceaux et de Meudon. Les Grecs qui furent le peuple

de la joie bâtissaient leurs villes sur des collines. Toute ville en amphithéâtre sera riante ; comparez Alger à Tunis, Marseille à Barcelone. A Londres, l'inexorable platitude refrène tout essor ; les monuments sont à leur tour écrasés ; jusqu'au firmament que le brouillard ramène à quelques pieds de votre tête. Si j'habitais ici, il faudrait, pour me conserver quelque joie, que je puisse voir de mes fenêtres les aériens clochetons du Parlement, à moins qu'assoiffé de désolation, je n'aille à dessein m'ensevelir dans quelque cottage perdu vers Kensington ou Holland-House. Jusqu'aux bruits de cette immense agglomération qui semblent monotones comme le roulement de milliers de voitures ; pas de chanteurs, pas de tambours ni de clairons, pas même d'orgues de barbarie, pas de cloches, un seul carillon, celui de Clock-Tower, quand il en faudrait des centaines pour mettre quelque gaieté sonore en cet air lourd et dense.

Les passants toutefois ne semblent pas tristes ; je trouve les regards limpides, les allures décidées, les tailles fières ; le spleen se dissiperait-il comme un cauchemar ? Le pas des promeneurs me semble moins rapide qu'à Paris, les fronts moins plissés, les physionomies plus saines ; je ne croise pas de regards furibonds, de lèvres frémissantes ; remarque précise, je n'ai pas rencontré un seul passant parlant tout haut et tout seul, alors qu'à Paris j'en croise plusieurs par heure.

J'ai voulu voir le quartier des Docks, et je me suis engagé un matin dans l'interminable Whitechapel ; les bassins sont entourés de maisons, c'est à peine si, par échappées, on peut voir les darses encom-

brées de navires ; l'air est imprégné d'odeurs fortes, goudron et épices. Ces quartiers, du moins la portion parcourue, sont miséreux sans doute, mais sans le relent affreux auquel je m'attendais ; les rues sont monotones mais propres ; j'ai vainement cherché des ivrognes , je n'en ai pas rencontré un seul pendant tout mon séjour ; il est vrai que je n'ai pas été rôder le samedi soir dans les quartiers ouvriers ; je n'en crois pas moins Londres aussi sobre que Paris. Le fait est d'accord avec la statistique. L'ivrognerie diminue. Une fois de plus un effort énergique et constant des forces morales de tous aura fait reculer le plus tenace et le plus vorace des vices.. Le peuple capable de pareils efforts est digne de sa grandeur.

Mais pour l'honnêteté publique Paris perd tout à fait. Le tramp anglais a une tout autre dignité que notre rôdeur de barrières ; il demande rarement l'aumône, (personne ne me l'a demandée) et ignore même la mendicité déguisée du camelot et surtout le proxénétisme ; les vagabonds qu'on peut dévisager le jour n'ont pas la mine sournoise et haineuse des nôtres, et j'ai pu errer la nuit dans des quartiers lointains sans rencontrer de figures patibulaires. La sécurité y est en somme bien plus grande qu'à Paris, d'ailleurs la prostitution y est moins cynique, moins générale, moins âprement bestiale ; bon nombre de racoleuses du Strand ou d'Oxford-Street sont françaises.

N'ayant fait que muser dans les rues, je dois me supposer ignorant des mœurs et des usages anglais. Mais les indices et les preuves abondent pour le promeneur de ce qu'il n'ignore d'ailleurs pas. Il

peut deviner à la volée, sans certes essayer de l'éclaircir, l'incroyable réseau administratif de la Cité, de Westminster, de la Métropole. L'idée que deux rues de Paris portent le même nom bouleversait un conseiller municipal ; que penserait-il à voir tant de Keppel-Street, de Régent Street, de Trafalgar-Square ? les numéros des maisons ont même liberté, tantôt ils défilent à la queue leu-leu par un côté de la rue pour revenir par l'autre, tantôt ils zigzaguent comme chez nous, tantôt ils suivent la Tamise, tantôt ils la remontent ; on me cite un Anglais qui, quittant une rue très longue pour une très courte, emporte avec lui sa plaque, et installe à sa nouvelle porte, le numéro 120, je suppose, entre le n° 3 et le n° 5.



Promenade à Windsor. Un train à marche rapide nous emporte. Toujours la grande plaine mamelonnée, parsemée de bouquets d'arbres jusqu'à l'horizon. Tout ce pays ayant été vite défriché par la civilisation romaine, et s'étant trouvé, dès le xi^e siècle, à peu près dans l'état actuel, on se rend compte que la conquête en devait être facile pour une armée ayant pu débarquer. Quand l'empire eut cessé d'entretenir les flottilles de la préfecture des Gaules, la Bretagne fut la proie des barbares ; de même l'Héptarchie, ne dominant pas la mer, devait être à la merci des envahisseurs ; si elle pouvait à la rigueur jeter à l'eau une horde de pirates danois, elle devait échouer devant une invasion savante de civilisés. Si le sol avait été boisé et montueux, il n'aurait pas suffi d'une seule bataille pour le soumettre, mais

comment organiser la résistance dans un pays chauve où les plus hautes éminences ne sont que des buttes ?

Ce fut un très grand bonheur pour la civilisation que le royaume anglo-saxon succombât sous les coups des Français plutôt que des Danois. Du coup, l'Angleterre entra dans le concert de la chrétienté, et lentement se forma le génie national anglais qui s'appropriâ les meilleures qualités de l'esprit latin et lui doit les qualités d'expansion et d'universalité qui semblent rendre définitive sa victoire. Mais pour nous, il est regrettable que l'élément français n'ait pas conservé en Angleterre sa posture conquérante. Il aurait fallu que le Bâtard et ses fils, qui avaient vu d'ailleurs très nettement le danger saxon et la nécessité d'implanter solidement la race et la langue française dans le sol conquis, aient employé leur flotte qui venait de jeter 60,000 mâles sur le rivage d'Hastings à transporter autant de femmes de France et à développer le courant d'émigration que n'aurait pas manqué d'alimenter le pullul prodigieux de la population continentale aux ^x^e et ^{xii}^e siècles. Si seulement en un demi-siècle, les ducs de Normandie avaient établi dans leur île 500,000 Français (c'est l'actuel chiffre d'Européens passés dans le même espace de temps en Algérie) la victoire de l'élément français était certaine ; sans même être obligé de recourir au partage forcé dont les Anglais usèrent contre les Irlandais ni aux capitations personnelles avec lesquelles on peut si vite arrêter un développement de population, il se formait spontanément un peuple mixte de race, celto-anglo-français, mais uniquement français de civilisation, comme la mixture des États-Unis est unique-

ment anglaise. Ces bourgeois de Capétiens auraient peut-être alors compris qu'il valait mieux ramener les Césars d'Allemagne à l'observation des convenances vicinales que de prendre *per fas et nefas* à leurs cousins normands les provinces par lesquelles ceux-ci avaient francisé l'Angleterre.

Windsor est le plus grand château du moyen-âge, que je sache ; comme tous, il se compose d'une enceinte bastionnée et turriculée enserrant un énorme donjon, la Round-Tower qui n'avait rien à envier aux tours de Coucy, du Louvre ou de Monthléry ; avec son air de pachyderme, il ressemble à la tour de Constance d'Aiguesmortes ; l'enceinte suit le talus du petit plateau qui suffisait, au temps des conquérants, à tenir en respect douze comtés saxons. Je n'ai pas eu curiosité de visiter les appartements du château, mais je m'en serais voulu à mort de ne pas admirer la chapelle Saint-George. Elle est digne de la chapelle d'Henri VII, à Westminster, et toutes deux sont les plus magnifiques chefs-d'œuvre de l'art gothique anglais. En dépit de tout, il n'y a pas à désespérer d'un génie artistique qui fut capable d'inventer les voûtes en palmes d'or de ces chapelles.

Près de l'entrée repose doucement la blancheur d'une statue tombale, un jeune homme étendu, les yeux clos, en costume moderne d'officier anglais. Je lis son nom, bien imprévu, et soudain se lèvent les beaux vers de Verlaine à la mémoire du Prince impérial. C'est bien lui qui dort là. Pauvre petit prince ! Au sortir, la grande chapelle Albert avec ses mosaïques, ses vitraux et ses dorures, me semble prétentieuse et froide ; le digne époux de la reine n'a

rien de cette troublante énigme de la famille corse qui plane jusque sur le dernier de ses Napoléons.

Windsor est justement le foyer de cette dévotion au Prince Consort, certes respectable, mais un peu tout de même surprenante pour les non intéressés. Jamais père de famille ne fut plus splendidement honoré ; ici, une chapelle, aussi somptueuse que celle d'Edouard le Confesseur ; à Hyde park, un mausolée à flèche superbe ; là-bas, une statue équestre au haut d'un tertre ; qu'aurait on fait si cet époux idéal avait été , en outre , grand roi ou grand homme ? A Windsor, le consortisme fait rage, au point qu'on finit par prendre en grippe cet honnête prince Albert, dont, sur le continent, le nom n'évoque guère que des biscuits médiocres.

Un landau, à travers le parc, nous mène à Virginia-Water ; c'est la promenade classique. Comme tous les parcs anglais , celui-ci est très beau, avec ses pelouses, ses arbres centenaires et son grand lac calme. Mais, décidément, je ne m'enthousiasme pas pour ces paysages d'une horizontalité implacable, où la moindre futaie ferme l'horizon, sans montagnes, sans soleil ni ciel bleu, où l'on se sent captif entre les murs de brume qui s'épaississent de si bonne heure, et je me sens devenir mélancolique devant ces ombrages sombres et ce lac qui , sous le jour pâle, prennent je ne sais quel air de désolation scandinave, et sont impuissantes à me déridier les ruines postiches dont quelque prince à l'âme romantique a enrichi le paysage à un coude du lac, à l'intense émotion sans doute des lectrices de Walter-Scott.

Traversé Londres en cab surchargé de valises. Comme il suffit d'une seule vision, au passage, d'an-

gélifique visage aux cheveux d'or, pour vous réconcilier avec un pays, fût-il abhorré du soleil !... Endormons-nous; demain matin, au réveil, bonjour la France !

HENRI MAZEL.

YOGHISMES

Ce n'est qu'après notre mort qu'on apprécie nos qualités. Il semble qu'on attende que nous soyons dans la bière pour nous faire mousser.

L'amour n'est qu'un brouillon, le mariage c'est la femme au net.

Les ivrognes ont souvent le faciès bourgeonné ; il est peu de culottes sans boutons.

A peine réunis à table, les gens du monde commencent à débiter leur prochain ; ils n'attendent pas la daube pour le dauber, et dès le potage commence le potinage.

La plupart des prières improvisées que nous arrachent les menus accidents du jour ressemblent beaucoup à de respectueux procès-verbaux dressés contre le bon Dieu.

C'est par une sage prévoyance qu'on élève les bœufs à la campagne. Si en effet ils étaient exposés à voir trop souvent des étals de boucher, le prix du veau augmenterait bientôt sensiblement.

On prétend que beaucoup de nos contemporains couchent sous les ponts. Etant donné le nombre de ceux qui coupent dedans, rien ne peut donner l'idée d'un asile plus précaire.

S'il est vrai que la vertu n'est qu'un nom, elle doit avoir pour unique prénom : Modeste, et pour principal surnom : Tartufe.

A l'état normal le volume du cœur n'est guère plus considérable que le poing du sujet auquel il appartient. Si du moins il n'était pas plus menaçant!

La plupart des lettres qu'écrivent à leurs derniers instants ceux qui recourent au suicide semblent prouver qu'ils auraient pu employer utilement encore quelques belles années, tout au moins à feuilleter des grammaires.

Pour contraindre le soleil à reproduire nos traits, nous sommes obligés de le séquestrer dans une chambre toute noire, tant il en a honte!

Le faux esprit, comme la fausse monnaie, ne circule impunément que parmi ceux qui n'ont pas d'éléments de comparaison.

On ne peut ouvrir un livre sans apprendre quelque chose, quand ce ne serait que l'inutilité d'écrire.

Ce qui pare l'oreille de l'homme, c'est l'accès aux sages discours, non une pendeloque dorée; ce qui orne sa main, c'est la générosité, non un bracelet; ce qui rajeunit son visage, c'est la franchise, non la poudre de riz.

Le souvenir d'avoir aimé est encore un bonheur réel, de même que l'écho est un son véritable, et non pas une simple illusion.

On a calculé qu'à Paris, les crimes sont plus rares le dimanche que le reste de la semaine. Il semble que les malfaiteurs eux-mêmes aient besoin d'un jour de repos.

En fait de jouissances, l'amitié vit de ses rentes, l'amour mange son capital.

L'honneur est une boussole cachée sur notre cœur, mais dont l'aiguille est toujours faussée par la petite mine d'or de notre porte-monnaie.

Le plus solide argument des partisans de l'internat, c'est que l'enfant a besoin du frottement des autres. Il est à remarquer que c'est en même temps la plus triomphante objection des adversaires de ce système.

Nous sommes, il est vrai, encombrés de peintres, mais il y a encore bien plus de gens qui se contentent de poser.

Les billets qu'on prend à la loterie du mariage rappellent trop souvent celui de La Châtre.

Dans les restaurants de pauvres, les plats ne sont jamais suffisamment rissolés. On économise même sur ce qui ne coûte rien.

Le trop finit toujours par se remettre au « pas. »

On peut lire un ouvrage ennuyeux, on ne le relie pas.

Les femmes ont récemment cerclé leurs jupes de trois bandes d'étoffe, comme pour permettre au désir de s'élever par degrés jusqu'à leur cœur.

Peindre une scène d'incendie à l'aquarelle, n'est-ce pas déjà un commencement d'extinction ?

Celui qui peut porter une paire de manchettes pendant une semaine et la tenir propre n'était pas né pour autre chose.

On ne tient pas assez compte des difficultés que dut vaincre le serpent pour accomplir son œuvre de séduction : grimper sur l'arbre, décrocher une pomme, etc. Plus d'une jardinière, comme était Ève, assistant à pareil spectacle dans une ménagerie, aurait peine, encore de nos jours, à dissimuler son enthousiasme.

Un amour qui meurt de ses blessures était au moins anémique.

Tous les prophètes de la vie future nous la dépeignent meilleure ou pire que celle-ci ; aucun ne l'annonce semblable. Le pessimisme a ses limites.

L'esprit, comme l'imagination, nous renseigne sur le temps, mais l'esprit le proclame comme une horloge, l'imagination le révèle polychrome, comme un cadran de Flore.

Il est dans la vie du cœur des souvenirs si charmants, en lesquels git une telle vertu de réconfort, que nous hésitons à les évoquer, comme un parfum trop capiteux qui nous griserait tout d'abord, ou comme ces remèdes violents dont nous réservons l'emploi pour les cas désespérés.

Tous nos magistrats sont, dit-on, toqués. Si du moins c'était de justice !

Il faut choisir ses opinions et les adapter à sa taille, mais on n'est pas tenu de les créer de toutes pièces. De même qu'on élit une étoffe et qu'on la fait couper à sa mesure, mais que le plus excentrique ne s'est pas encore avisé de faire tondre un mouton ou planter des cotonniers spécialement pour sa jaquette.

Jurer qu'on vous aimera pour la vie fait peur, annoncer que ce ne sera que pour un temps vous glace. L'amour est réfractaire à tout comput.

Tout sentiment qui s'écrit est vite fané. On ne trempe pas les fleurs dans l'encre.

Les gens de province se promènent volontiers sur les remparts : c'est à peu près le seul qu'ils aient contre l'ennui.

On se découvre devant un mort qui passe. Pourquoi n'esquisserait-on pas un sourire à la vue d'un cadavre ambulante ?

Désaimer est plus douloureux que haïr. Comme la musique, l'âme n'accomplit ses modulations qu'en appuyant sur la note sensible.

PAUL MASSON.

ACTUALITÉS SCIENTIFIQUES

LE MOUVEMENT BROWNIEN

On l'a dit avec raison, c'est tout un monde qu'une simple goutte d'eau, et il n'est pas de *Magazine* du jeune âge qui n'ait décrit, pour le ravissement de ses lecteurs, la merveilleuse variété de tous les infiniment petits qui s'y agitent. Aussi notre intention n'est-elle pas d'en rééditer le tableau ; nous voulons seulement relever un de ses caractères, qui tout naturellement évoque l'une des plus intéressantes questions de philosophie naturelle qui sollicitent les réflexions de l'homme.

Supposez que vous ayez la bonne fortune de pénétrer dans un laboratoire de micrographie, muni d'un de ces microscopes achromatiques, comme on sait les fabriquer depuis trois quarts de siècle, qui ont le privilège de donner un fort grossissement, sans décomposer la lumière qui les traverse, et dès lors sans faire naître ces colorations variées, incompatibles avec toute vision nette de l'objet considéré. Supposez en outre que le maître de l'endroit, expert dans tous les procédés que la technique micrographique met à sa disposition, pour éviter les courants liquides, l'évaporation et les autres causes perturbatrices qui compliqueraient inutilement

l'examen microscopique, vous convie à observer, dans son appareil, une goutte d'eau tenant en suspension quelques poussières de nature quelconque, minérale ou organique.

Vous ne manquerez pas d'être surpris par l'étrangeté du spectacle qui s'offrira à vous : tout s'anime, en effet, dans le champ du microscope ; pas une particule qui ne se meuve infatigablement, et on ne saurait mieux comparer, de prime abord, qu'à l'agitation d'une fourmilière cet inextricable enchevêtrement de mouvements vermiculaires, dont l'œil est le témoin, aussi souvent et aussi longtemps qu'il reste appliqué au microscope.

Et si on vous demandait de décrire en deux mots le tableau dont vous seriez le témoin, peut-être répondriez-vous que vous assistez enfin à une danse macabre de ces horribles petites bêtes, dont tout le monde parle, mais que si peu ont vues, et qui s'appellent les microbes. Et vous vous prendriez à penser que les plus sceptiques seraient bien forcés de croire à leur existence, s'ils les voyaient, comme vous, s'agiter devant leur objectif.

Des bêtes, des microbes ? Deux mots, presque deux erreurs !

Car, d'un côté, les corps dont le microscope décele le mouvement, pour la plupart, ne sont pas des animaux, et d'un autre, contrairement à une croyance des plus répandues, les microbes ne sont pas des bêtes, mais bien des plantes. Et si vous me demandez comment il se fait qu'on range parmi les végétaux des êtres doués de mouvement comme les bacilles, je vous répondrai que le mouvement ne saurait être considéré comme l'apanage nécessaire

et exclusif des animaux, par la très bonne raison que, d'une part, certains animaux en sont, pour ainsi dire, complètement dénués, — tels ces polypes sédentaires, qu'on a jusqu'au siècle dernier considérés comme des végétaux, — et que, d'autre part, certaines plantes, indépendamment de ce mouvement qu'elles présentent toutes, inséparable de leur accroissement, jouissent, une fois arrivées au terme de ce dernier, ou même pendant leur développement, de la propriété de se mouvoir librement par rapport au sol, avec lequel elles n'ont aucune liaison fixe, — telles les spores mobiles des algues. Et c'est précisément dans cette catégorie des algues et des champignons qu'il faut ranger les bactéries.

L'erreur que vous commettriez serait d'ailleurs bien excusable ; car, au fond, il n'existe pas de démarcation nette entre les animaux et les plantes : leurs modes d'organisation, de nutrition et de reproduction, la constitution de leurs tissus, leur composition chimique, autant de caractères qui permettent de distinguer facilement les animaux supérieurs des plantes ordinaires, sont impuissants à différencier les termes voisins des deux échelles. La sensibilité elle-même ne peut servir de criterium, car s'il est certains animaux, dépourvus de système nerveux et d'organes des sens, qui ne manifestent, lorsqu'on vient à les exciter que des mouvements peu perceptibles, certaines plantes phanérogames ont une irritabilité surprenante : le mimosa, par exemple, replie ses feuilles, dès qu'on les touche ; le drosera recourbe ses tentacules, comme un polype ses bras ; la gobe-mouche ferme l'une contre l'autre les deux moitiés de ses feuilles, quand un

insecte arrive à leur contact. Comme le dit un zoologiste moderne, « animaux et plantes partent du même point, la substance contractile, *sarcode* chez les premiers, *protoplasma* chez les seconds, pour suivre dans leur développement des voies divergentes, mais qui, dès les premières phases, empiètent encore maintes fois les unes sur les autres. » Les microbes doivent justement être classés parmi les espèces qui forment comme un tronc commun aux deux règnes, mais c'est, en somme, au monde végétal qu'ils appartiennent.

Des infusoires et des microbes, des animaux et des plantes, tous doués de mouvement ; voilà enfin, penserez-vous sans doute, tout ce qui compose cette population grouillante de la goutte d'eau.

Erreur encore, vous dis-je ! Si, en effet, vous regardez les choses de plus près, vous reconnaîtrez que le mouvement est essentiellement irrégulier, qu'il résulte d'une succession rapide d'impulsions agissant en tous sens, indépendamment de toute loi véritable, comme si elles n'étaient gouvernées que par le seul hasard. Nous ne voulons pas dire par là, notez le bien, que dans son ensemble le phénomène ne présente aucune régularité ; bien au contraire, vous retrouverez constamment en lui certains caractères généraux, comme cela arrive avec les phénomènes les moins concordants, lorsqu'on observe un nombre de cas assez grand pour masquer, sous une espèce de moyenne, les variations individuelles. Mais les mouvements élémentaires sont, dans l'espèce, presque tous irréguliers, et cela suffit pour nous faire comprendre qu'ils ne sont pas, pour la plupart, le fait d'êtres vivants ; car ceux-ci, quel-

que rudimentaire que fût leur organisation, ne manqueraient pas de montrer dans leurs évolutions une tendance déterminée vers un but, une direction propre, qui certainement leur donneraient un caractère spécial. Ce qui d'ailleurs le prouve d'une façon péremptoire, c'est que si on prend, au lieu d'eau, un liquide dans lequel aucun être vivant, plante ou animal, ne puisse subsister, un acide, par exemple, tenant simplement en suspension quelques particules étrangères, vous assisterez aux mêmes vibrations.

C'est donc aux détrit^{us} de toute espèce qui se trouvent dans le liquide qu'il faut attribuer cette activité singulière, ce mouvement Brownien, pour lui conserver le nom qui lui a été donné, en souvenir du botaniste anglais Brown, qui, le premier, en 1827, l'étudia en détail.

Mais s'il n'y a plus de doute sur le véritable siège de ce mouvement, il s'en faut qu'on connaisse aussi bien sa cause réelle.

On a voulu ne voir en lui que le produit d'une cause accidentelle, ou l'effet d'une pure illusion ; la constance et la netteté de ses caractères ont depuis longtemps fait abandonner cette hypothèse.

Serait-il le résultat de la chute des particules dans le liquide ? Si lente fût-elle, par suite d'une presque identité admise dans les poids spécifiques des corps en présence, elle aurait certainement une fin, qui marquerait pour la goutte liquide, au moins jusqu'à une nouvelle rupture d'équilibre, une période de calme. Or le champ du microscope est invariablement le théâtre d'une activité, qui se poursuit toujours la même. D'ailleurs l'observation directe infirme cette hypothèse : on a vu des particules, même

déposées sur une paroi solide, ne contracter avec elle aucune adhérence, et, microscopiques rochers, roulées sans trêve par d'invisibles Sisyphes.

Ne trouvant dans la goutte elle-même aucune cause au mouvement Brownien, on a cherché en dehors d'elle son explication.

Ne serait-il pas l'effet des imperceptibles trépida-tions dont notre sol est presque toujours le siège, et contre lesquelles il est fort malaisé de se défendre ? Car, si l'on peut facilement éviter ces mouvements sismiques, véritables tremblements de terre en miniature, beaucoup plus fréquents qu'on ne le croit d'habitude, il est fort difficile de s'affranchir des mille mouvements qui constituent la circulation d'une ville et son activité industrielle, et dont la répercussion se fait parfois sentir très-loin de leur origine. Pour vous en faire une idée, observez la surface de ces bains de mercure, dont les astronomes usent quotidiennement pour obtenir des miroirs plans horizontaux ; vous la verrez accuser si bien les moindres frémissements du sol, que plusieurs heures se passeront parfois avant que vous puissiez distinguer nettement l'image qui s'y réfléchit. Eh bien ! à côté d'un pareil bain, irréfutable témoin de l'immobilité ambiante, le mouvement Brownien se poursuit aussi actif que jamais.

Ne faudrait-il pas l'attribuer aux différences de température pouvant exister dans les diverses parties du liquide ? Non, car elles se traduiraient par des courants intéressant toujours un assez grand nombre de particules voisines pour qu'un œil exercé ne pût les confondre avec les mouvements individuels dont il est le témoin. D'ailleurs

on a beau réduire autant que possible, par des dispositifs appropriés, les différences en question, on n'arrive pas à affaiblir sensiblement le mouvement Brownien.

La lumière ne pourrait-elle, ne fût-ce qu'en échauffant inégalement les particules en suspension, avoir l'action déterminante que nous cherchons ? Pas davantage, puisqu'en faisant varier sa nature, son intensité, on n'observe aucun changement dans le phénomène.

Nous ne trouvons donc à ce dernier aucune cause intérieure ou extérieure. Aussi, en persistant indéfiniment, sans l'application d'aucune force connue, nous apparaît-il avec un caractère nettement paradoxal, et comme une flagrante contradiction à ce principe de l'impossibilité du mouvement perpétuel, que seuls s'acharnent à nier quelques inventeurs plus sincères que clairvoyants.

La contradiction, on le comprend, n'est qu'apparente ; mais il faut avouer qu'elle est piquante.

Pour la faire cesser, prenons pour guide M. Gouy, un physicien distingué, qui a récemment consacré au mouvement Brownien une remarquable étude (1). Avec lui, examinons mieux le phénomène. Nous ne tarderons pas à nous apercevoir que les dimensions des particules ont une grande influence sur son amplitude, et plus encore sur sa rapidité. Quand leur longueur dépasse trois ou quatre millièmes de millimètre, il est à peine sensible ; quand elle diminue, le mouvement s'accélère ; pour des dimensions quinze ou vingt fois plus petites, les plus minimes

(1) *Revue Générale des sciences pures et appliquées*, 15 janvier 1895.

que le microscope nous révèle, les oscillations sont tellement rapides que nous ne les discernons plus que par instant. Il est à présumer qu'elles s'accélèrent toujours davantage, à mesure que se réduisent encore, au-delà de la limite où elles nous sont perceptibles, les dimensions des particules; malheureusement, le microscope ne nous les montrera jamais, car il est aujourd'hui prouvé que la nature de la lumière opposera toujours un obstacle infranchissable à un progrès notable en ce sens. La science, qui, par certains côtés, connaît les longs espoirs, confesse, par certains autres, son inéluctable impuissance ! Mais, telle que nous l'observons, cette relation incontestable entre la grosseur des particules et le mouvement Brownien a une grande portée, qu'on appréciera mieux tout-à-l'heure.

C'est seulement par leurs dimensions que les particules influent sur lui ; leur forme, leur nature n'ont aucune influence. Avec les particules les plus irrégulières et les plus aiguës, l'effet est le même qu'avec d'autres rigoureusement sphériques ; qu'il s'agisse de particules solides, de globules liquides, ou de bulles gazeuses, comme celles que contiennent, depuis des milliers de siècles, les liquides emprisonnés dans les roches granitiques, l'effet produit est toujours le même.

Pas beaucoup plus que la nature des particules, celle du liquide qui les tient en suspension n'influe sur le phénomène. A noter cependant que le mouvement Brownien est d'autant plus intense que le liquide est moins visqueux.

Si maintenant on essaie de se faire une idée des vitesses Browniennes, autant que la chose est possi-

ble, avec des mouvements essentiellement irréguliers, on peut les évaluer, pour des particules ayant un demi-millième de millimètre, à quelques millièmes de millimètre par seconde.

Voilà donc, avec ses caractères essentiels, le mouvement Brownien qu'il s'agit d'expliquer. Que cette explication soit intimement liée avec la constitution de la matière, la chose est fort probable, et nous sommes ainsi conduits à rappeler ce qu'est cette dernière. Or, dans l'hypothèse moléculaire, qui, avec certaines variantes, est depuis si longtemps en honneur, la matière est considérée comme un agrégat de particules fort petites, toutes semblables entre elles, et qui s'appellent les molécules. La molécule, dont la composition varie d'ailleurs avec chaque corps et lui sert de caractéristique, voilà donc le véritable élément constitutif de ce dernier. Si, en effet, on essaie de la diviser, — pour si minime que nous la supposions, la chose peut encore se concevoir, — elle perd son individualité et se résout en quelques éléments simples, presque toujours les mêmes, et dont la combinaison seule varie pour donner l'infinie variété des corps.

Mais quels sont les rapports des molécules entre elles? Pendant longtemps, notamment au siècle dernier et jusqu'au milieu du nôtre, on les a considérées comme liées les unes aux autres par des forces dépendant de leurs distances, telles d'ailleurs que les propriétés de la matière, constatées expérimentalement, se trouvassent satisfaites (pour un gaz, par exemple, qui tend sans cesse à augmenter de volume, elles étaient supposées répulsives), mais telles aussi que, la forme extérieure du corps demeurant

fixe, les molécules restassent en repos. Nous n'avons pas besoin de le faire remarquer, avec une semblable théorie, le mouvement Brownien serait une énigme, car on ne pourrait lui trouver, dans les forces moléculaires se faisant continuellement équilibre, la cause efficiente que nous avons vainement cherchée ailleurs.

Mais, depuis quelques années, on a renoncé à l'hypothèse du repos des molécules, et on regarde, au contraire, ces dernières comme animées d'un mouvement permanent, qui s'effectue même avec des vitesses fort considérables. D'un corps à l'autre, ce mouvement varie : dans les solides, par exemple, chaque molécule est supposée osciller autour d'une position moyenne ; pour les gaz, l'évolution est peut-être d'un tout autre genre. Mais si le mode change, la loi reste commune ; partout le mouvement règne en maître : les corps les plus inertes, que nous considérons comme le type de l'immobilité parfaite, sont, aussi bien que d'autres, le théâtre d'une activité incessante.

Voilà assurément qui trouble les idées reçues. Mais le côté paradoxal de la chose est détruit par cette seule considération, que, par rapport aux corps les plus voisins, à cause de la petitesse de leurs molécules et de la rapidité de leurs oscillations, nous sommes, comme le dit M. Gouy, « dans la situation d'un observateur qui verrait de loin une grande foule d'hommes, sans pouvoir distinguer les individus qui la forment ; il ne percevrait que les mouvements d'ensemble de cette foule, sans reconnaître l'agitation individuelle qui peut y exister, et pourrait croire à un repos complet, qui ne serait qu'une illusion. »

Cette idée du mouvement des molécules n'est d'ailleurs pas nouvelle ; Lucrèce déjà la mentionne. Mais qu'est-ce qui a bien pu la rajeunir , pour en faire la moderne théorie cinétique de la matière ? Ce serait fort long à expliquer ; il nous suffira de dire que la découverte de l'équivalence de la chaleur et du travail y a beaucoup contribué. Frappons à coups de marteau un métal , nous le sentons s'échauffer ; d'une manière générale , dépensons du travail mécanique sur un corps , sans lui faire subir d'altération sensible, nous produisons de la chaleur. Il y a donc une relation certaine entre la nature de la chaleur et celle du travail mécanique. La théorie cinétique admet que ce travail est employé à augmenter les mouvements des molécules , à accroître la vitesse et l'intensité de leurs vibrations ; et du coup elle explique, remarquons-le en passant, la dilatation des corps sous l'influence d'une augmentation de leur calorique. La chaleur n'est donc autre chose que l'agitation invisible de leurs molécules ; et, comme un corps n'est jamais complètement dépourvu de calorique, ses molécules sont toujours en mouvement.

Avec quelles vitesses se meuvent-elles ? Il est impossible de le dire exactement ; mais, comme il faut beaucoup de travail mécanique pour produire un peu de chaleur, — pour échauffer de cent degrés une certaine masse d'eau, il faut dépenser autant de travail que pour lui imprimer une vitesse de neuf cents mètres par seconde, — ces vitesses doivent être très-grandes et atteignent certainement par seconde plusieurs centaines de mètres.

A la lumière de cette théorie, le mouvement

Brownien s'éclaire d'un jour inattendu. Imaginons pour un moment, dit M. Gouy, qu'une particule solide en suspension dans l'eau ait des dimensions comparables à celles d'une molécule de ce liquide. Cette particule se trouvera ainsi en relation avec un petit nombre de molécules, animées de vitesse de plusieurs centaines de mètres par seconde ; continuellement heurtée par celles-ci, elle se meut en tous sens, d'une manière irrégulière, suivant le hasard de ses rencontres, et la rapidité de ses mouvements est comparable à celle des mouvements moléculaires. Mais si la particule était très-grande par rapport à une molécule, elle serait en relation à chaque instant avec un grand nombre d'entre elles ; les effets de celle-ci, n'étant pas en général de même sens, se contrarieraient et se neutraliseraient en partie ; de plus, la masse à mouvoir étant bien plus considérable, le mouvement se produirait de même que tout à l'heure, mais sur une échelle très-réduite. Qui ne voit là une explication plausible du mouvement Brownien ?

Quel est le taux de la réduction ? Nous pouvons, à la rigueur, nous en faire une idée, car il est égal au rapport des vitesses moléculaires (plusieurs centaines de mètres par seconde), aux vitesses Browniennes (quelques millièmes de millimètres). L'agitation moléculaire est donc environ cent millions de fois plus rapide que l'agitation Brownienne. Et l'énormité de ce chiffre nous amène à conclure que les plus petites particules, observables au microscope, sont encore bien grandes par rapport aux molécules.

De leur côté, les physiciens sont arrivés, par des

méthodes diverses, à évaluer l'intervalle des molécules dans les liquides à la millième partie environ des plus petits corps visibles au microscope, et à un milliard le nombre de molécules nécessaires pour former un de ces corps.

Tous ces résultats, auxquels il ne faut d'ailleurs reconnaître que le degré de précision qu'ils méritent, concordent assez pour nous faire comprendre pourquoi le mouvement Brownien n'est qu'une bien faible image de l'agitation moléculaire.

Tel quel cependant, il porte fort net le caractère de son origine, et il nous démontre à son tour l'existence de ce mouvement moléculaire, que l'imperfection de nos sens et des appareils à l'aide desquels nous nous efforçons de prolonger leur action nous empêchera toujours de voir. L'immobilité que revêt pour nous la nature inorganique n'est donc qu'un masque trompeur, sous lequel se cache une perpétuelle agitation.

Vous voyez bien que c'est tout un monde qu'une simple goutte d'eau.

GÉRARD LAVERGNE.

L'administrateur-gérant : GERVAIS-BEDOT.

Nîmes. — Imprimerie Gervais-Bedot, rue de la Madeleine, 21

FIEUL D'ÉVANGILO

Sus lou camin poussicirous
Lou Fil de Diou s'énavo ;
Et la foulo di malurous
Dariès él et outour d'él de longo s'acampavo...
Quan à soun éndavan vénguè
Un jouine ome que ye diguè :
Moun bon Mestre, aï souci de moun amo, pêchaïre !
S'un cò ma vido ici debas finis,
Pér poudre ana dré ou Paradis
Digo-mé de qu'ès que faou faire.
— Et d'abord, pér qué m'apèles bon, yiou ?
Réspan Jésus ; y'a pa qu'un soul bon : Lou Bon-Diôu.
Pér intra ou Paradis, foou faire sus la téro
Ce que din la Lei se legis.
Ouvris la Lei, fai ce que dis :
Aïmo lou Bon Diou et ti frèro ;
Réspèto toun pèro et ta mèro ;
Méntigues pa ; raoubes pa ; tués pa...
— Mai, Mestre, aco's lou *B à Ba*.
Mi jen mous avien di d'avanco ;

Vout acò, ou's'aï fa déspiei moun énfanço.
 — Jésus, sus aquélo résoun,
 Ye faï après un bou de paouso :
 Vaï ben ; siès un brave garçoun.
 Mai, véjo, à toun couver foou éncaro uno laouso ;
 Te manquo éncaro quicomé :
 Ventou ce qu'as—que siègue ou forço ou pagrancaouso,—
 Dono tou toun arjen i paoure et suivis-mé,
 Acò te voudra ou Ciel un trésor que Diou véyo
 Et que voou maï que tou lou ben que se souréyo.

Et san quinqu lou mò, mouqué,
 Lou jouine ome quita la plaço.
 Trouvè trop duro la fougasso.
 S'én anè tou triste... Pér qué ?
 Acò se vei san que s'afiche ;
 Piei, l'Evangilo ou dis : Es qu'èro forço riche.

Ici debas, tou lou mounde és d'avis
 Que la claou d'or po'ouvri touti li porto.
 Maï se l'Evangilo és pa létro morto ,
 Se foou creire ce que nou dis,
 La claou d'or, pò itan ben bara lou Paradis.

A. BIGOT.

FEUILLET D'ÉVANGILE

Sur le chemin poussiéreux — le fils de Dieu s'en allait ; — et la foule des malheureux, derrière lui et autour de lui s'amas-sait continuellement. — Quand devant ses pas — vint un jeune homme qui lui dit : — Mon bon Maître, j'ai souci de mon âme, *pécatre* ! — Une fois ma vie finie ici-bas , — pour que je puisse aller droit en Paradis, — dis-moi ce que je dois faire.

Et d'abord pourquoi m'appelles-tu bon ? — répond Jésus : Il n'y a qu'un seul bon : le Bon-Dieu. — Pour entrer au Paradis il faut, sur la terre, — faire ce qui se lit dans la Loi. — Ouvre la Loi, fais ce qu'elle dit : — Aime Dieu et tes frères ; — Honore ton père et ta mère. — Ne mens pas, ne vole pas, ne tue pas... — Mais, Maître, c'est là le *B à Ba* ; — mes parents me l'avaient appris depuis longtemps. — Tout cela je l'ai pratiqué depuis mon enfance. — Jésus, sur cette réponse, — lui dit après une pause : c'est bien ; tu es un brave garçon ; — mais, vois-tu, il faut encore une pierre à ton abri ; — Oui, il te manque encore quelque chose : — vends tout ce que tu as, que ce soit beaucoup ou peu, — donne tout ton argent aux pauvres et suis-moi. — Cela te vaudra dans le Ciel un trésor que Dieu lui-même garde — et qui vaut plus que tout les biens d'ici-bas, étalés au soleil.

— Et sans mot dire, peiné, — le jeune homme quitta la place. — Il trouvait le gâteau trop dur. — Il s'éloigna tout triste... Pourquoi ? — Cela se voit sans qu'on le proclame. — Puis, l'Évangile le dit : c'est qu'il était fort riche.

— Ici-bas tout le monde est, en général d'avis, — que la clé d'or peut ouvrir toutes les portes. — Mais si l'Évangile n'est pas lettre morte ; — s'il faut croire à ce qu'il nous dit, — la clé d'or peut aussi fermer le Paradis.

A. B.

M. ALPHONSE DAUDET

PEINTRE DE LA JALOUSIE

M. Alphonse Daudet vient d'enrichir la langue française d'une nouvelle locution. Désormais, dans le monde où l'on parle encore par métaphore, quand on voudra dire de quelqu'un qu'il est de la lignée de Ménélas et de Georges Dandin, on dira : Il est de la Petite Paroisse. Le mot ne sera juste pourtant qu'à une condition, très importante : c'est que celui à qui on l'applique dévore son affront en silence, sans se venger, que dis-je ? en pardonnant. Car ce n'est pas M. Alexandre Dumas qui officie à la Petite Paroisse avec son sauvage « tue-la, » c'est l'abbé Cérès, un simple aux yeux clairs, une âme toute de pitié. Il y fait répéter aux maris trompés cette prière : Seigneur, pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à *celles* qui nous ont offensés... Le mari de la Petite Paroisse ne nous apparaît plus le bras furieusement tendu, un revolver au bout, mais les deux bras tendrement ouverts, pour serrer l'infidèle contre son cœur, avec un baiser de paix.

C'est, en effet, le cas de Richard Fénigan, le héros du livre. Physiquement, il n'avait rien qui pût décourager la vertu d'une femme. C'était un robuste

garçon de trente-cinq ans , au teint vif , à l'épaisse barbe brune. Mais dans cette puissante enveloppe était logée une âme faible, timide jusqu'à la sauvagerie, émasculée par l'éducation de fillette que lui avait infligée sa mère. Il avait grandi à la campagne, aux Uzelles, domaine de la famille Fénigan , entre Paris et Corbeil, seul , cloîtré , contraint de bonne heure au silence et à la songerie, réduit, pour s'exciter à la réflexion, à la maigre pitance du *Tour du Monde*, ou de la *Chasse illustrée*. De tempérament indolent et contemplatif, il n'avait, pour le réveiller , que les exercices au grand air, pêche, cheval , dont il abusait.

Ce faible et ce doux était sous l'entière domination de sa mère, une veuve, femme hautaine et massive, aux bandeaux de cheveux plats et noirs, au ton impérieux, dont on ne sentait venir l'approche que par le bruit du trousseau de clefs secouées au mouvement de ses jupes. Mme Fénigan était bonne, mais d'une bonté janséniste, manquant d'entrain et de tendresse. Elle aimait son fils, mais elle l'aimait plus pour elle que pour lui. Elle chassait de son esprit l'idée du mariage, de peur de voir une autre femme qu'elle entrer et s'installer dans la maison. La seule compensation qu'elle offrit à son gros garçon c'était, chaque soir, le régal de deux parties d'échec , sous la lampe, qui les menaient jusqu'à dix heures, l'irrévocable couvre-feu de toutes les lumières du château.

Mais une mère a beau prendre de l'empire sur son fils, cet empire s'arrête au cœur. En dépit de M^{me} Fénigan, celui de Richard se mit à battre un beau jour pour une enfant trouvée, de l'orphelinat de Soisy ,

voisin des Uzelles, la petite Lydie , une jeune fille mince et pâle, aux yeux d'un gris d'argent , et qui à l'orgue de la chapelle tenait les assistants sous le charme. D'abord révoltée , Mme Fénigan se rendit assez vite, et vous devinez pourquoi : une pauvre, une orpheline, qui lui devrait tout, ne saurait apporter dans la maison une autorité nouvelle, une volonté s'opposant à la sienne. Lydie , autrefois ramassée dans un tas de chiffons, mais qui avait marqué de bonne heure un instinct de richesse et d'aristocratie, et dont les yeux grands ouverts aimaient depuis longtemps à se caresser de la vue du luxueux château des Uzelles, but ordinaire des promenades de l'orphelinat, ne se fit pas prier et entra dans la famille. Le royaume de Mme Fénigan compta une sujette de plus.

L'entente ne fut pas de longue durée. Lydie, qui avait une loyale nature, montrait un cœur tout disposé à la reconnaissance envers sa belle-mère et à l'amour envers son mari. Malheureusement le despotisme de l'une et la lâcheté de l'autre l'indisposèrent dès le début. Elle avait obtenu de son fiancé la promesse d'un voyage de noce, qui représentait pour elle, depuis si longtemps sédentaire , l'idéal du bonheur permis. Le moment venu de l'exécuter, M^{me} Fénigan s'y opposa, et Lydie en eut de la rancune contre elle ; Richard se laissa faire, la tête basse, et Lydie en eut du mépris contre lui. Puis, cette vie monotone du château, cette réglementation impitoyable des heures de la journée, cette sempiternelle partie d'échecs, ce couvre-feu de dix heures , cette privation de Paris , si proche d'elle, ennuyèrent vite Lydie, qui, sous sous son apparente mollesse , était

restée l'enfant trouvée, la petite bohème d'autrefois, une âme de désordre et d'indépendance. Elle eut été femme à tenir tête au tyran, mais que faire avec une loque de mari tel que le sien ? Il n'y avait qu'à s'en-nuyer....

L'ennui est l'écueil de la vertu des femmes; celle de Lydie y fit naufrage. Au château de Grosbourg, séparé de celui des Uzelles par la Seine, vivaient le général duc d'Alcantara, la duchesse, et leur fils, Charlexis. C'était un joli blondin imberbe et rose, de dix-sept ans, d'une taille élégante et fine, câlin et d'une habileté extraordinairement précoce à plaire aux femmes : au fond, féroce-ment égoïste, froid et sec, revenu de tout, de l'amour, de la famille, de la patrie, de lui-même, une âme d'anarchiste dans la peau d'un gentilhomme. Lydie, sans penser à mal, lui témoigna d'abord un intérêt tout maternel, que le jeune scélérat fit avec un art consommé dévier en amour. D'ailleurs, pour aider à la séduction, le mari (décidément, c'est toujours la même chose) était le premier à mettre en valeur la grâce du prince. « Il fait tout bien ! » c'était un de ses mots. Charlexis le lui prouva en enlevant sa femme, un beau matin, sans que celui-ci ni personne eussent rien soup-çonné.

*
**

Laissons Lydie et Charlexis à leurs ébats amoureux, et hâtons-nous vers ce qui est l'objet principal de l'étude passionnelle de M. Alphonse Daudet, l'analyse de la jalousie.

L'analyse n'est pas neuve, en ce sens que le brillant romancier n'a pas découvert dans le domaine de cette passion des coins inexplorés. Cela était-il

possible d'ailleurs, avec une passion aussi classique que la jalousie, fouillée depuis l'origine des littératures par tant d'auteurs anciens et modernes ? Mais l'analyse est sûre, et ce n'est pas un mince mérite. A tant raffiner et subtiliser que le font nos psychologues contemporains, on risque d'inventer, d'imaginer de toutes pièces des combinaisons de sentiments improbables. On risque aussi de ne plaire qu'un instant, car l'admiration constante des hommes semble vouée à la peinture habile des mouvements simples, permanents, caractéristiques du cœur humain. M. Alphonse Daudet a visité après tant d'autres un endroit connu, mais il l'a fait d'un pied ferme et d'un œil avisé.

Son originalité est ailleurs. Elle est dans la marque personnelle imprimée à l'œuvre. Elle est dans le cadre de l'action, la vallée de la Seine, entre Paris et Corbeil, dont le calme douceur contraste avec les poignantes péripéties du drame. Elle est dans le style, précis et poétique, tout frémissant de sensations brèves. Elle est surtout dans le type de jaloux que réalise Richard. Ou ridicule ou atroce, Dandin ou Othello, voilà les deux pôles entre lesquels oscillent tous les types connus du jaloux. Richard n'est ni l'un ni l'autre, ni bête ni assassin. C'est le jaloux qui souffre, et qui est résigné, mais sans prêter à rire, ou plutôt en se faisant plaindre et aimer.

A la nouvelle du départ de sa femme, Richard n'eut pas une attaque de jalousie foudroyante. Il en reçut comme un coup de massue dont sa molle intelligence fut en quelque sorte aplatie. Il passait ses journées à chercher sans comprendre. Partie?... pourquoi?... Que lui avait-on fait?... Lui, malgré les

reproches de sa mère, ravie de la place reconquise, restait amoureux comme au premier jour. Peut-être l'était-il davantage... A coup sûr, il ne s'était jamais autant aperçu de l'intensité de son amour. Et pourtant, il avait la volonté de s'en affranchir, d'oublier l'ingrate. Pour se distraire, il allait à la pêche, mais l'image de Lydie, le navrement des joies perdues, voilà tout ce que lui rapportaient ses coups d'épervier. Il quittait la rivière pour la forêt, mais, sous bois, la même vision se levait à chaque pas devant lui. Et il se plaisait, sans bien s'en rendre compte, à cette hantise, et il se rappelait avec une douceur amère toutes les qualités de sa femme, surtout sa bonté, sa pitié pour les malheureux. Tout cela était de l'amour, ce n'était pas encore la jalousie.

La jalousie étant fureur, vengeance, massacre, il est naturel que M. Alphonse Daudet ait attendu, pour la faire éclore dans le cœur de son héros, amusé tout d'abord par le regret de sa femme aimée, qu'il ait eu l'esprit violemment frappé par la pensée de *l'autre*, du séducteur. Dès que Richard a découvert les lettres félines de Charlexis, ces lettres pleines de voluptueuses promesses, oh ! alors, quel coup de théâtre ! Il ne se retourne pas contre Lydie, non, il l'excuse encore, il l'excusera toujours. Elle est celle qui lui a été volée, il n'en veut, il n'en voudra jamais qu'au voleur. Charlexis devient subitement le cauchemar, l'idée fixe, la folie de son cerveau fiévreux. Il le voit dans une hallucination perpétuelle, et toujours au même moment, le moment du flagrant délit, donnant et recevant des baisers et des caresses, dont l'acre saveur, ressen-

tie à distance, affole le malheureux, se glisse dans ses veines comme un poison délicieux, lui brûle l'estomac, trouble ses yeux, mais qu'il s'acharne à boire, à boire... Poison quine lui laissera plus de répit.

Voilà précisément le roman, la peinture de l'impugnabile jalousie, avec ses hauts et ses bas, ses bourrasques et ses accalmies, l'auteur lui fournissant sans cesse des raisons de s'atténuer et de disparaître, elle ne reculant d'abord que pour reprendre son élan, et finalement rester maîtresse de la position.

Le premier adversaire qu'elle rencontre est une Sosie de Lydie, Elise, une jeune cousine, dont Richard avait été jadis épris, et que sa mère venait d'appeler aux Uzelles dans l'espoir qu'elle consolerait son fils et que les anciens projets d'union, qu'elle-même avait autrefois brisés par caprice, pourraient se renouer. Je ne goûte pas ce type de jeune femme, trop peu rancunière vraiment pour une femme, et qui met à s'offrir à Richard une impudeur peu en rapport avec l'idée que M. Alphonse Daudet voudrait nous en donner. Mais je reconnais que cette impudeur même était peut-être nécessaire pour amorcer Richard. Au bout de quelques jours de ce manège, il devint évident que ce que n'avaient pu faire les instances de sa mère et de ses amis, un joli retroussis de lèvres, un corsage entr'ouvert, une nuque étincelante l'avaient fait, et que dans le cœur du jeune homme s'était levé un autre désir que de vengeance et de mort.

Ne vous pressez pas de triompher, Madame Féni-gan. La métamorphose n'est que superficielle. Un rien y mit fin, un mot dur de la cousine pour un pauvre

chemineau de la route, le pauvre de Lydie, il est vrai. « Ni esprit ni cœur », songea Richard, et aussitôt le voilà incliné vers Lydie. Quelle différence avec sa femme, si pitoyable aux pauvres gens, se désolant lorsque la vitesse du landau l'empêchait de faire l'aumône aux chemineaux ! La brèche était faite dans la muraille d'oubli que Mme Fénigan et Elise s'ingéniaient à élever entre sa femme et lui, la jalousie y passera. Elle y passa, en effet, au galop du cheval de Charlexis que Richard, stupéfait, aperçut un jour traverser en éclair le bois qui séparait Grosbourg de la rivière. Charley !... c'était Charley !... Et Lydie, alors ?... Où l'avait-il laissée ? que devenait-elle ?... Abandonnée sans doute, la pauvre femme !.. Et du coup sa faute fut abolie aux yeux de Richard, qui n'éprouva plus pour elle qu'une pitié douce. Tandis que l'autre !.. Richard partit comme un fou à sa poursuite pour le tuer, mais il avait disparu.

Il rentra précipitamment aux Uzelles et se débonda sur sa mère de la rage concentrée qui l'étouffait. Tout le passé, sa tyrannie pour son père, pour lui-même, il lui jeta tout à la face. Il la chargea de l'adultère de sa belle-fille, il l'accusa de s'être fait entremetteuse entre Elise et lui. A partir de ce jour, quoique vivant côte à côte, ils ne se virent plus, ils ne se parlèrent plus. La mère, blessée dans son orgueil, redoublait d'activité ménagère. Lui, en proie à la plus atroce de ses crises jalouses, ne songeait qu'à tuer, il s'exerçait au pistolet, il envoyait à Grosbourg par chaque courrier des lettres de provocation, qui n'arrivaient pas.

Horrible situation, à laquelle Mme Fénigan va

fournir une issue, ou plutôt Dieu, oui, Dieu, quelque étonnement que vous ayez à voir Dieu dans cette affaire. Et voici comment.

* *

Près des Uzelles vivait un bon vieillard, M. Méri-vet, un veuf qui avait eu jadis à se plaindre des infidélités de sa femme, mais qui, ayant été consolé et guéri par la religion, avait fondé sur la route de Corbeil une église pour remercier Dieu de sa guérison et solliciter les maris qui se trouveraient dans son cas à venir y chercher la leur. On appelait cette église la Petite Paroisse. Elle était desservie par l'abbé Cérès, qui y disait la messe tous les dimanches, une messe à laquelle assistaient les gens du voisinage. Il y avait longtemps que Mérivet, un vieil ami de la famille Fénigan, ne cessait d'exhorter Mme Fénigan et son fils à entrer dans cette église pour y demander au Seigneur le repos perdu depuis la fuite de Lydie. Il leur répétait : Entrez, entrez à la Petite Paroisse, et quand vous entendrez mon humble desservant réciter le *Pater*, il a une façon de dire « comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.., » qui vous touchera jusqu'au cœur. Alors vous récitez vous-même un « Notre Père, » une simple prière de résignation et de renoncement, et vous serez guéris, comme je l'ai été. On l'écoutait par déférence, on souriait de la douce folie du vieillard, et on passait devant la chapelle sans s'arrêter, non pas tant par incrédulité que par orgueil, parce que ni la mère, ni le fils ne voulaient pardonner à Lydie une offense qu'ils jugeaient impardonnable.

Par quel mouvement subit et contradictoire, quelle volte-face inconsciente de tous ses sentiments , M^{me} Fénigan franchit-elle un jour le perron de cette chapelle où elle avait juré de ne jamais mettre les pieds ? Ce qui est sûr, c'est qu'elle y vint, qu'elle vit et qu'elle fut vaincue. Ce fut l'affaire d'un « Notre Père. » Des larmes jaillirent en torrent de la roche dure. Une complète transformation s'en suivit. Elle se jugea sévèrement , elle se rendit compte qu'elle avait fait souffrir, par son besoin de domination, son mari et son fils, qu'elle était la cause principale de l'infidélité de Lydie. Elle se rendit compte aussi de ce qui lui restait à tenter : elle allait travailler à réconcilier la pauvre délaissée avec Richard et à la faire rentrer aux Uzelles. Sûre d'avoir pour complice le cœur de son fils, elle ne doutait pas du succès , et elle avait raison.

Scène capitale, et qui a fait crier à l'invraisemblance. Non pas certes les croyants. Ceux-là sont convaincus avec raison que Dieu peut tout , même rendre traitable une belle-mère. Mais les mécréants, et vous savez s'ils sont nombreux par le temps qui court, ont protesté, les uns, au nom de la vérité morale, contre la brusque volte-face de Mme Fénigan, les autres, au nom de la libre-pensée, contre l'intervention du miracle qui leur a paru un pur artifice , une ficelle, quelque chose comme Diane substituant une biche à Iphigénie pour sauver Euripide d'embarras.

Les mécréants ont tort. C'est un fait d'expérience qu'il n'est rien tel que les gens entiers , les caractères tout d'une pièce pour virer brusquement , pour se porter d'une extrême à l'autre. Quoi d'étonnant

que Mme Fénigan ait reçu de l'épouvantable catastrophe comme une illumination soudaine qui l'a éclairée sur sa propre responsabilité ? surtout M^{me} Fénigan , le personnage le plus réellement intelligent du roman, le plus réfléchi , celui qui sait le mieux ce qu'il veut et qui le veut bien ?

Supposez avec cela que, comme l'a voulu M. A. Daudet, Mme Fénigan soit une croyante, imbue d'une forte éducation religieuse, et que ce soit dans une église qu'elle ait vu passer l'éclair dont son cerveau a été traversé, il n'en faut pas davantage pour qu'on soit autorisé à croire au miracle. Ces miracles-là, Charcot les eut peut-être appelés autrement, mais quant à les nier, point.

Cette contestation à part, tout le monde reconnaîtra que ce miracle joue un rôle très important dans le roman.

Et d'abord , il en précise l'intention. Que nous devons nous faire des âmes de pardon et de pitié, et qu'il n'y a rien qui soit comparable à la religion chrétienne pour nous pétrir de telles âmes , voilà le sens qui circule dans toutes les pages de la *Petite Paroisse*. Or, le miracle dont bénéficie M^{me} Fénigan, qu'est-il autre chose qu'un miracle d'amour, destiné à attendrir un cœur de roche dure, et de qui l'obtient-elle, sinon du Crucifié ? Ce miracle élève le drame jusqu'au divin , il rejoint le ciel et la terre , il sillonne d'un rayon de lumière surnaturelle les bas fonds d'âmes humaines, grouillants de toutes sortes de sentiments vils , lâches , corrompus ou sanguinaires. Il relève, il rassure, il fait espérer. Il consacre l'église de la Petite Paroisse comme symbole du roman ; il en fait le centre de l'action,

le point culminant qu'on ne perd pas de vue au milieu de tous ses détours , le principal personnage, si je puis dire , en petit ce qu'est en grand la grotte étincelante de Lourdes dans le roman de M. Zola.

Ensuite, ce miracle rend service à l'action , qu'il désencombre de Mme Fénigan pour ne plus laisser au premier plan que le héros principal, le Jaloux, et dont il accélère le dénouement de réconciliation générale par l'élimination du plus redoutable adversaire.

Enfin, au point de vue de la peinture de la jalousie , il semble que ce miracle donne , par contraste, une plus terrible idée de cette passion. Le ressentiment de la mère, blessée par la faute de sa belle-fille dans son orgueil de Fénigan et dans sa tendresse maternelle, était violent, mais il a guéri. La jalousie du mari, elle, ne peut pas guérir. Tout le monde autour d'elle a beau poser les armes, elle ne se rend pas. Elle renaît de ses cendres. Et nous allons voir qu'elle survivra au repentir de la coupable et à la mort du séducteur.

* * *

Donc M^{me} Fénigan, redevenue mère de belle-mère qu'elle était, se mit, sans en souffler mot à son fils, à la recherche de Lydie, que Charlexis, fatigué de l'aventure, avait délaissée à Quiberon. La pauvre femme, en apprenant son lâche abandon, avait tenté de se suicider , heureusement sans y réussir. M^{me} Fénigan était arrivée assez à temps pour la soigner et la ramener à la santé. Elles ren-

trèrent ensemble aux Uzelles, ou plutôt à l'orphelinat voisin, car Mme Fénigan voulut paraître seule devant son fils pour le préparer à ce retour imprévu. Elle le retrouva tel qu'elle l'avait laissé, froid et dur. Mais quand elle eut raconté l'histoire de son voyage à Quiberon, les dispositions repentantes de Lydie, surtout la disparition avant de naître du fruit de l'adultère, alors quel changement ! quels éclats de joie ! quel renouveau en cette âme endolorie ! quels remerciements pleins d'effusion ! Chère femme ! qu'elle avait dû souffrir pour arriver au suicide, elle qui aimait tant la vie ! que lui parlait-on de pardon ? N'avait-elle pas expié férocement ? Qu'elle vienne avec une chair nouvelle, purifiée par la souffrance ! Sa jalousie était guérie, sa plaie lavée dans les larmes et le sang de Lydie...

Pauvre Richard ! Il croit être guéri de sa jalousie, il se trompe. La cruelle Chimère ne lâche point ainsi sa proie, elle est plus tenace à fouiller les entrailles de ses victimes. Remarquez bien que désormais Richard est son seul ennemi. Sa mère n'attise plus le feu de sa jalousie ; elle s'est fait au contraire l'ouvrière de la réconciliation. Sa femme est revenue repentante, elle est à ses pieds, prête à toutes les réparations. Qu'attend-il donc pour donner libre cours à cet amour qu'il n'a cessé, malgré tant de déboires, de garder intact à Lydie ? Eh ! il ne demanderait pas mieux, le brave garçon, que d'en avoir fini avec le passé. Il le voudrait, mais il ne le peut pas. Il a pardonné de bon cœur, il ne dépend pas de lui d'oublier. La cruelle jalousie est là, en lui-même, fortifiée dans une position imprenable, et il n'arrive pas à l'en déloger, malgré tous ses efforts. Quel duel pathétique

s'est engagé en lui ! Comme il est déchiré ! Rien de plus navrant que cet éternel appel à l'oubli, toujours espéré, jamais atteint, à cet oubli que tout semble conspirer à lui procurer maintenant, et que des vétilles éloignent de lui, à peine a-t-il commencé à en goûter les bienfaits.

Richard alla donc retrouver sa femme plein d'ivresse, toutes les fibres de son être chantant un cantique d'amour : « J'irai à elle les bras ouverts, je l'aurai contre ma poitrine avant de prononcer une parole. » Voilà ce qu'il s'était promis. Voici ce qui arriva. A la première apparition de Lydie, il s'arrêta saisi. Savez-vous pourquoi ? Saisi de la retrouver plus belle que jamais, et surtout avec « un enveloppement de grâce voluptueuse » qu'il ne lui connaissait pas. Et aussitôt, de penser que cela, elle l'avait gagné ailleurs, peut-être aux bras de l'autre ! Lydie lui était comme une saveur mauvaise qui, à la fois, l'attirait et le repoussait, l'enivrait d'amour et de rage folle. En même temps, une affreuse brûlure au-dessous du cœur témoignait du retour offensif du mal. Quelle apparence, dans ces conditions, de pouvoir recommencer la vie à deux, puisque dans la beauté même de sa femme était le foyer de ce mal, puisqu'en la regardant, chaque fois, il s'affolait de jalousie ? Aussi les deux époux tombèrent-ils d'accord pour ne pas rentrer ensemble ce soir-là et pour attendre encore quelques jours. Les jours se passèrent, les rendez-vous succédèrent aux rendez-vous dans l'orphelinat, mais en vain. La beauté de Lydie était comme « un réservoir qui sans cesse alimentait sa colère jalouse, » s'aggravant à chaque rendez-vous de la continuelle

tentation, et de l'idée qu'un autre que lui, que d'autres lèvres que les siennes... « Ah ! pourquoi m'avoir empêché de le tuer?... Tant qu'il vivra, je le sentirai entre nous... » C'était la fin de toutes leurs causeries. Découragé, il résolut d'essayer d'un voyage de trois mois en Algérie comme de dérivatif.

*
* *

A son retour, Richard allait-il enfin être guéri ? Hélas ! non, si la fatalité n'eût fait coïncider avec son retour l'assassinat de Charlexis.

A cette nouvelle, il est certain qu'une détente se produisit. La suppression du dangereux rival tranquillisa Richard. Une vague pitié pour la triste fin du jeune homme le saisit malgré lui et l'attendrit sur le moment. Enfin, il ressentit un calme que rien auparavant n'avait pu lui procurer.

Mais il n'en avait pas encore complètement fini avec son hôte. Une tête de l'hydre va renaître. M. Alphonse Daudet nous montrera une dernière fois Richard aux prises avec son mal, mais très atténué cette fois, une jalousie qui, faute d'aliments, semble vouloir tomber et s'éteindre. Ce fut à l'occasion d'une office funèbre dit à la Petite Paroisse, auquel Richard vit Lydie se rendre en robe sombre et des fleurs à la main. « C'est pour le père Georges, » lui avait-elle répondu. Il s'agissait de ce pauvre qui se tenait toujours devant la porte des Uzelles, et qu'on appelait le pauvre de Lydie. Mais Richard était resté incrédule. Non, c'était invraisemblable qu'il s'agit du père Georges : ces fleurs, ce deuil surtout, c'était une démonstration vraiment

excessive pour le vieux besacier : « Alors, qui ? L'autre, celui qui dormait au fond du parc de Grosbourg, dans l'orgueilleux mausolée de famille ? Serait-il possible qu'elle y pensât encore. ? » Et cette pensée le harcelait, et elle l'irritait contre cette église du pardon à tout prix, où l'on priait pour ceux qui vous font du mal ; et il constatait qu'il n'en avait pas fini avec l'affreux mal de jalousie, puisqu'il était jaloux de la mort même. Justement un article du *Journal de Corbeil*, relatant la célébration, le matin même, dans les églises du territoire de Grosbourg, d'un service funèbre pour le repos de l'âme de Charlexis, vint confirmer ses soupçons. Il n'y tint plus, il posa sous les yeux de Lydie le journal accusateur : « Voilà celui pour lequel tu priais ce matin..... » Elle leva ses beaux yeux angoissés : « Oh ! Richard... » Puis d'un geste emporté : « Tu vas tout savoir....., viens, » dit-elle, en se levant. Et elle apprit à son mari que Georges, le vieux mendiant, était son père, et que la messe à laquelle elle avait assisté le matin, l'abbé Cérès l'avait dite pour le pauvre homme défunt. Richard respira.

Le dimanche suivant, à la messe de la Petite Paroisse, assistait, à côté de sa chère femme, Richard Fénigan.

Là finit le roman.

Il vient, après la lecture de la *Petite Paroisse*, comme après celle de toutes les œuvres riches de sève et de substance, je ne sais quelle démangeaison de philosopher autour. Le sujet y prête tant,

d'ailleurs ! Si l'amour est, comme on l'affirme, la passion la plus universellement répandue, la jalousie ne doit pas l'être beaucoup moins, puisqu'elle suit l'amour comme son ombre. On l'a contesté, je le sais bien. P.-J. Stahl, par exemple, a écrit : « Celui qui aime d'un véritable amour n'est point jaloux. L'amour est, avant tout, la confiance. » Belle parole, mais qui demande explication.

Il n'y a pas qu'une sorte d'amour. Pour ne citer que les formes les plus nettement caractérisées, il y a l'amour fort et serein de ceux dont l'esprit n'a jamais été traversé par le soupçon, par l'idée même du soupçon, et qui jouissent sans arrière-pensée de leur durable bonheur comme on jouit d'une pure et radieuse atmosphère dans laquelle on vit plongé sans s'en apercevoir ; — et il y a l'amour-passion, violent, agité, celui des drames et des cours d'assises, en proie à toutes les misères, à toutes les inquiétudes, sujet à des fluctuations sans fin, assombri à chaque minute par les ailes noires du soupçon. Par le premier, on prend un contact immédiat avec le ciel, par le second on ne le voit qu'à travers une eau trouble. Avec le second, on s'appelle Oreste et on aime Hermione ; avec le premier, on aime Juliette et l'on s'appelle Roméo.

Stahl affirme qu'il n'y a que le second qui connaisse les affres de la jalousie. En est-il bien sûr ? Pour moi, j'en doute. L'amour sans jalousie, c'est celui des anges. Mais ils sont des anges, des esprits purs, et qui s'aiment en Dieu. Leur amour est une vertu. Or nous savons, au moins depuis Pascal, que l'homme n'est pas un ange. Il n'est pas une bête non plus. Il est l'un et l'autre. J'admets donc

qu'un homme et qu'une femme soient capables d'un amour fort et serein, durable et confiant, à l'abri du soupçon empoisonneur, mais je prétends que cet amour n'est pas, lui non plus, affranchi de toute jalousie. Je la retrouve dans l'égoïsme qui en est la base. Ils ne s'aiment pas en Dieu, ils s'aiment l'un pour l'autre, et la limite de leur individu est la limite même de leur sentiment. Impatient d'absorber en soi l'objet de son amour, chacun travaille, même inconsciemment, à couper les liens qui rattachent l'autre aux alentours. Cet égoïsme-là est déjà de la jalousie, il se révélera tel à la première occasion. Pour le moment, faute d'ennemi, il n'est pas agressif, il n'attaque pas, mais d'instinct, il se fortifie, il s'entoure d'un camp retranché. J'ajoute qu'il est très légitime, et ma distinction ne prouve qu'une chose, la pauvreté en certains cas de notre belle langue française. Puisqu'elle appelle jalousie les fureurs inquiètes de l'amour violent, elle aurait dû réserver un autre mot pour le sentiment égoïste qui est incontestablement au fond de n'importe quel amour terrestre, même du plus paisible, égoïsme neutre, mais d'une neutralité armée, et je conclus avec la Bruyère : « Il semble que s'il y a un soupçon injuste, bizarre, et sans fondement, qu'on ait une fois appelé jalousie ; cette autre jalousie, qui est un sentiment juste, naturel, fondé en raison et sur l'expérience, mériterait un autre nom. »

Des deux jalousies, vous savez quelle est celle de Richard Fénigan. C'est celle de tous les héros de drames et de romans, c'est la seule, d'ailleurs, qu'on puisse représenter avec quelque chance de nous

intéresser, précisément parce qu'elle est violente. L'autre nous paraîtrait fade, fade comme la vertu. Curieuse coïncidence, en même temps que M. Alphonse Daudet nous la décrivait dans la *Petite Paroisse*, M. Jules Lemaitre la faisait monter sur la scène de la Comédie-Française avec le *Pardon*. Sans que la thèse des deux ouvrages soit la même, l'analyse de la jalousie, qui en est l'objet principal, offre plusieurs ressemblances, curieuses à relever.

Le premier trait commun de Richard et de George, c'est que leur jalousie est rétrospective. Ils ne sont pas jaloux du présent ni de l'avenir, mais du passé, et d'un passé, hélas ! certain. Ils savent, à n'en pas douter, qu'ils le sont... Ce n'est plus de la jalousie, s'écriera Stahl : « La jalousie implique le doute ; là où il y a certitude, il n'y a donc plus matière à jalousie... On n'est jaloux que de ce qu'on possède. Celui qui ne possède plus a donc perdu le droit d'être jaloux. » Cette subtile distinction reçoit de la réalité de continuel démentis. Pour qu'Adam reste jaloux d'Ève, même après le serpent, il suffit qu'Adam reste amoureux. Et il n'est même pas rare que la jalousie survive à l'amour. C'est que la jalousie est, dans ce cas, une manifestation du sentiment de propriété. Car depuis quand a-t-on vu les propriétaires de chasses réservées renoncer à leur garde vigilante du jour où ils ont surpris un braconnier ?

Il est si peu vrai que la jalousie cesse dès l'instant où l'on sait qu'on l'est, que celui qui l'est met une ardeur incroyable à exaspérer sa jalousie en lui trouvant sans cesse de nouveaux aliments, de nouvelles raisons d'être. Malade dément qui cultive son

mal comme un avare fait prospérer son trésor. « Il te l'a chantée, dis, la chanson malagaise ? le péché des yeux, il te l'a fait connaître ? et celui-là, et tous les autres... » C'est Richard qui parle ainsi à Lydie. Et George fait son enquête auprès de Suzanne avec la précision méthodique d'un juge d'instruction. Où, quand, comment, combien de fois ? Il veut tout savoir, il boit l'amère absinthe avec délices.

Mais cette jalousie rétrospective, de quoi est-elle faite ? Quelle est sa nature ? C'est ici surtout que nous constaterons que l'homme n'est pas un ange, et que nous serons rappelés à l'humilité. Ce qui, selon M. Alphonse Daudet, provoque l'éclosion de la jalousie chez le mari trompé, ce n'est pas, comme il s'en targue quelquefois, le vol du cœur de sa femme, mais le vol de sa chair. Tant que Richard n'a songé qu'à la fuite de Lydie, au regret de sa perte, il n'a éprouvé qu'un immense chagrin. Mais dès qu'il a pensé à l'autre, au séducteur, à leurs délires, à leurs caresses, aussitôt le poison de jalousie s'est glissé dans ses veines. Et chaque fois qu'il s'est senti incliné au pardon, à l'oubli, qu'est-ce qui lui a troublé les yeux et contracté l'estomac ? Toujours quelque vision des voluptés qu'ils ont goûtées ensemble, toujours la chair, « la belle, savoureuse et détestable chair. »

Et par quel endroit le malheureux souffre-t-il de ce vol ? Le bonhomme Méricet nous répond : par l'orgueil. Il se dit : « Est-ce possible ?... un autre plus beau, plus aimé que moi ! » Et ce témoignage évident, cette reconnaissance publique de son infériorité le blesse, le rabaisse à ses propres yeux, lui fait crier vengeance. Et c'est parce que l'orgueil

est la racine même de la jalousie, que M. Alphonse Daudet prône tant comme unique remède le « Notre Père » chrétien, la prière par excellence de l'humilité et du renoncement.

Là-dessus encore, la psychologie de M. Jules Lemaitre vient confirmer celle de M. Alphonse Daudet. George, plus intelligent que Richard, n'a besoin de personne pour lui déchiffrer son cœur, il y lit lui-même, et à haute voix : « Veux-tu savoir le fond des choses ? Si j'ai saigné dans mon amour et dans ma chair, j'ai plus saigné encore dans ma vanité. Je le vois plus clairement aujourd'hui. Ce qui faisait que l'horrible image était toujours là, présente, c'est qu'elle m'était un affront autant qu'une douleur. » Il est difficile d'être plus franc.

Seulement M. Jules Lemaitre ne conclut pas au même remède que le bonhomme Mérvet. Il n'ordonne pas au mari trompé de réciter le Pater, mais d'être quitte avec sa femme. De cette façon il n'aura pas le droit d'être orgueilleux avec elle. Oh ! le facétieux sceptique que M. Jules Lemaitre ! Ne vous laissez pas prendre à ce dénouement, lui-même n'en croit pas un mot. Mais il fallait bien terminer la pièce, n'est-ce pas ? et la terminer sur un trait piquant. Personne ne s'y est trompé, ce dénouement est faux. Car, lorsque le mari et la femme seront quittes, il n'y aura rien de changé, il n'y aura qu'un coupable de plus.

Je préfère le dénouement de M. Alphonse Daudet, il est plus vrai, c'est plus vraisemblable que je veux dire. A moins de supposer que l'église de la Petite Paroisse opère un miracle en faveur du fils comme autrefois en faveur de la mère, non, Richard ne guérit

pas et ne guérirajamais complètement. L'auteur nous le dit clairement en ne nous disant pas le contraire. Sans doute le pauvre garçon a pardonné, et du fond du cœur. Mais il n'a pas oublié, et il n'oubliera pas, parce que l'oubli de telles choses est impossible. Or ce n'est pas le pardon qui fait la guérison, c'est l'oubli. Seulement je suis persuadé que Richard ne souffrira plus de son mal qu'à des intervalles de plus en plus éloignés, et d'une façon de plus en plus bénigne. Le temps fera là, comme partout ailleurs, son œuvre d'effacement, avec une obstinée lenteur. Et, en attendant, Richard espérera guérir, il croira même être guéri, ce qui est encore une manière de l'être, et ainsi ils seront heureux... Savez-vous ce qu'il faut leur souhaiter, comme le plus sûr garant de leur réconciliation définitive, un enfant.

Et cette morale de pardon, de pardon à outrance, qui se dégage de la *Petite Paroisse*, que faut-il en penser ? Question oiseuse, à mon sens. Des maris trompés, les uns continueront à se venger, les autres à pardonner, mais aucun par système, chacun suivant son tempérament. Si vous voulez pourtant m'arracher ce que cette morale me paraît valoir en elle-même, je vous accorderai qu'elle est belle, qui le nierait ? belle comme le Christianisme d'où elle descend. Une âme moderne, surtout une âme attendrie par notre sentimentalisme contemporain, entre cette indulgente doctrine et le verdict sanglant de M. Alexandre Dumas, n'hésitera pas, j'en suis certain. Mais qui ne voit, d'autre part, que la mise en pratique de telles leçons est la ruine de la société ? Je ne suis pas nourri des théories antiféministes du suédois Strindberg, je ne crois pas, comme

l'allemand Nietzsche, que la pitié pour les faibles soit un signe de décadence, mais enfin je vous demande si la morale de M. Alphonse Daudet ne ruine pas la notion de la famille et si, par la certitude du pardon, elle n'encourage pas les instincts vicieux. Et si vous persistez à me jeter à la tête le Christianisme, je répondrai qu'apparemment l'Eglise est chrétienne, elle aussi, et que pourtant, quand il lui a paru qu'il y avait du désordre chez elle, elle ne s'est pas gênée pour frapper.

JACQUES ROCAFORT.

CAPUCIN ET GOUVERNEUR DE LANGUEDOC

Un des évènements les plus singuliers qu'ait dû enregistrer l'histoire du Languedoc, est le choix d'un capucin pour le gouvernement de la partie haute de cette province et pour la conduite de ses armées pendant une des époques les plus troublées de la vie nationale. On sait que ce choix fut fait en faveur d'Henri de Joyeuse, appelé en religion P. Ange; que toute la population toulousaine y concourut, et qu'il fut imposé avec la plus extrême violence morale par le clergé, la magistrature, la noblesse et les foules, en octobre 1592. Le P. Ange céda, et fut associé pendant sept ans à son frère François, cardinal et archevêque de Toulouse, dans le gouvernement du Haut-Languedoc, avec la fonction spéciale de chef de l'armée, à laquelle il dut joindre celle d'administrateur pendant les absences du cardinal (1).

(1) Le mot de *gouverneur*, appliqué ici à Messieurs de Joyeuse, est exact pour le fait, mais non pour le titre. Le duc Henri de Montmorency, d'abord appelé Monsieur de Damville, avait succédé à son père le connétable Anne dans le gouvernement de Languedoc en 1563. Les gouverneurs des provinces ne résidaient pas toujours

L'étude de cette sorte de règne n'a jamais été faite, et ne serait pas sans intérêt ; peut-être chercherons-nous un jour à la donner au public. Aujourd'hui, nous désirons traiter du retour du P. Ange dans son ordre des Capucins lorsque le Languedoc fut devenu paisible et prospère. C'est l'évènement de sa vie que les historiens ont le moins oublié, et que la plupart ont rapporté en outrageant la vérité et en flétrissant le caractère de ce personnage, qui certainement ne cessa jamais d'être un grand homme de bien. Cette injustice nous soumet à la fort désagréable obligation d'ouvrir par des discussions le récit que nous avons à faire.

I. DISCUSSION

Dom de Vic et Dom Vaissette, bénédictins, auteurs de l'*Histoire générale de Languedoc* ont eu fréquemment à parler des Joyeuse, dont le rôle a été très-important dans cette province pendant toute la seconde moitié du XVI^e siècle. Ils ne l'ont fait presque jamais sans les flétrir, même à propos des meilleures actions. Par contre, la sympathie de ces historiens est constante pour Henri I^{er} de Montmorency, dont le gouvernement et les exploits furent une persévérante et odieuse trahison de son roi et de

dans le pays qui leur était confié, et laissaient le soin de l'administration au *lieutenant du roi* qui leur était adjoint. Damville résida généralement et administra de concert avec son *lieutenant du roi*, qui était le vicomte Guillaume de Joyeuse, plus tard créé maréchal de France par Henri III. Ils se brouillèrent sous le règne de ce prince, à qui Joyeuse restait fidèle, tandis que Damville le trahissait en servant les intérêts du roi de Navarre. La Cour maintint Joyeuse dans le haut Languedoc, où il fut en réalité gouverneur, et après lui ses fils Scipion, François et Henri, bien qu'ils n'eussent officiellement que le titre de lieutenant du roi.

sa foi sous le règne d'Henri III. A plus forte raison affectent-ils de la bienveillance pour le roi de Navarre, vaillant guerrier sans doute, mais qui, avant d'être Henri IV, roi de France, ne se battit que contre des Français fidèles à leur roi et à leur Dieu. Cette partialité, chez des savants honorés du double caractère sacerdotal et religieux, nous a toujours offensé comme un scandale insigne.

L'homme attentif qui prendra la patience d'étudier les parties de leur œuvre relatives aux Joyeuse n'aura pas de difficulté à démêler la contradiction que l'aveuglement des Bénédictins n'a pas aperçue entre les faits qu'ils sont obligés de raconter et la malveillance de leurs appréciations. La confiance et l'amour persévérants des peuples pour cette illustre maison pourraient suffire à éterniser sa gloire ; mais, de plus, elle ne cessa jamais de mériter l'estime de ses rois, à peine interrompue par un instant de colère immotivée d'Henri IV, au moment où Henri de Joyeuse travaillait loyalement à lui réconcilier les Ligueurs Languedociens. Enfin, la plus haute approbation que les vertus humaines puissent recevoir ici-bas l'a constamment suivie, ainsi qu'en témoignent les monuments qui subsistent des relations de divers Papes avec le cardinal de Joyeuse, et les trois brefs qui successivement autorisèrent la conduite de son frère religieux. Aubery, dans son *Histoire du cardinal de Joyeuse* (1), a reproduit les deux derniers, exhumés par lui des

(1) Paris, 1654, in-4°. Nous avons dû la communication de ce précieux volume à l'obligeance de M. l'abbé Douais, professeur à l'Institut catholique de Toulouse et correspondant de l'Institut de France ; il possède un des rares exemplaires qui subsistent.

archives de l'illustre maison. Le premier, inédit et inconnu jusqu'ici, a été retrouvé en minute aux archives du Vatican par notre confrère le P. Édouard d'Alençon, archiviste général de notre ordre. Cette minute est double pour la partie des préliminaires (1) ; en voici la traduction :

« A Notre cher fils Henri de Joyeuse, profès de l'ordre des Frères Mineurs Capucins, Clément VIII, pape.

« Cher fils, salut ! De nombreux motifs et raisons concourent pour Nous induire à vous faire des concessions que peut-être en ce temps Nous n'aurions accordées à personne autre, savoir : la splendeur et dignité de la famille de Joyeuse, et sa piété, presque sans exemple, envers Dieu et la sainte religion catholique ; vos mérites précédents, ceux de vos frères et de vos ancêtres ; les aides et secours très-puissants qu'en ces temps votre valeur prête à la défense et conservation de la foi catholique et orthodoxe et à l'utilité de toute la province dite de Languedoc ; les prières d'à peu près tous les ordres et peuples bien pensants de ladite province ; votre insigne dévouement envers ce Siège Apostolique ; l'intercession, non moins nécessaire que pieuse, de Notre cher fils François, cardinal du titre de . . . (*sic*), votre frère, premier dignitaire de la sainte Église romaine. De plus, nous savons que, il y a quelques

(1) Archives du Vatican, Minutes des brefs de Clément VIII, tome XLIV, folio 208.

Nous devons à ce même confrère la communication de tous les documents ci-après émanés des archives du Vatican et de celles du ministère des Affaires étrangères.

années, entraîné par l'ardeur de votre dévotion, vous avez méprisé et quitté la cour royale, les choses de ce monde et les richesses que vous possédiez en abondance ; vous êtes entré dans la religion des Frères Mineurs, en la congrégation des Capucins ; après l'année de probation vous y avez prononcé les vœux habituels parmi eux ; ensuite vous avez été promu aux ordres sacrés et au sacerdoce ; vous en avez exercé les fonctions d'une façon digne d'éloges, vous appliquant totalement à servir Dieu et à faire votre salut, pensant à rien moins qu'à vous voir un jour rappelé de ce port sur l'océan des tempêtes, des affaires et des sollicitudes humaines. Après cela cependant, et sans que nul s'y fût préalablement attendu, il est arrivé que feu de pieuse mémoire Antoine-Scipion, votre frère charnel, gouverneur de ladite province, combattant vaillamment les hérétiques près de la ville de Villemur, a perdu la vie dans la bataille, comme Anne, également duc, et Claude de Joyeuse, vos frères, périrent semblablement, il y a peu d'années, en défendant par les armes la foi catholique. D'où il est résulté que la noblesse et le clergé de ladite province, les magistrats et tout le peuple Toulousain, vous ont choisi et requis personnellement, pour que, comme un autre Jonathas, au lieu et place de vos frères défunts, vous marchiez à l'ennemi, nul autre n'en étant capable autant que vous. En conséquence, du couvent dudit ordre à Toulouse, où vous vous trouviez alors, vous avez été rappelé et retiré pour prendre la défense de la religion catholique, fort compromise, et de la patrie, sous la condition, toutefois, de Notre bon plaisir et de celui de ce Saint

Siège Apostolique ; vous avez pris le commandement des armées ; vous avez relevé et soutenu, autant qu'il était désirable, le courage des catholiques abattu par de si graves désastres, et la pieuse cause qui était presque perdue. Maintenant, donc, comme en cette fonction vous avez hautement satisfait l'espérance et l'attente générales ; comme il conste avec certitude, d'abord des très-grands services qu'il y a lieu d'attendre de votre valeur, de votre courage et de votre expérience en l'art de la guerre, ensuite de l'opportunité et de la nécessité de vos soins et de votre présence en ladite province : par ces motifs, accédant aux instantes prières et supplications des susnommés.... »

La seconde version, qui peut-être fut préférée pour l'expédition, résume tout ce qui précède en ce peu de lignes :

« La constante piété de votre noble famille de Joyeuse, sa soumission au Siège Apostolique, son illustre zèle pour la défense de la foi catholique, prouvés non seulement par ses nombreux travaux, mais par l'effusion dévouée de son sang, méritent au meilleur titre que Nous accordions à cette maison et à votre personne les grâces les plus hautes et les plus singulières.

« En conséquence, mû par les motifs les plus élevés et les plus graves... »

Suivent les concessions. La pièce est datée du 9 juillet 1594. Elle transporte Henri de Joyeuse de l'ordre des Capucins à celui de Malte, en qualité de prêtre. Il n'en fera pas les fonctions ; mais, en temps de paix, il en revêtira l'habit, pour ne le quitter qu'en tête des troupes. Alors il ceindra l'épée, mais

il ne s'en servira que pour sa défense personnelle et celle des siens. Il ne donnera pas la mort de sa main, n'en portera aucun arrêt, mais les fera porter par d'autres, etc.

Nos bénédictins, dans un paragraphe de la plus incroyable malveillance (1), disent, avec un mépris manifeste, que ce bref ne fut obtenu que par l'intervention du cardinal de Joyeuse, alors présent à Rome, et que le pape n'admit son frère dans l'ordre de Malte qu'en qualité de prêtre, bien qu'il eût demandé celle de chevalier. On se demande comment ces historiens ont pu ignorer que l'intervention d'un supérieur ecclésiastique est indispensable en pareille démarche, que celle du cardinal de Joyeuse était la plus compétente et la plus honorable, et que les deux grandes lumières contemporaines du sacré collège, les cardinaux Bellarmin et Baronius, avaient appuyé de leur avis favorable les requêtes des Toulousains (2). Quant à la préférence, par Henri de Joyeuse, du titre de chevalier, il faudrait savoir si c'est vrai, et si ce titre eût été plus avantageux. Les ordres de chevaleries ne manquaient pas au nouveau duc, et l'ambition le dévorait si peu, que à quelques mois d'intervalle, il refusait cinquante mille francs d'entrée de bénéfices et la pourpre cardinalice offerts par le Roi, et restreignait ses désirs à la continuation de sa lieutenance du haut Languedoc (3).

(1) *Hist. gén. de Languedoc*, V, 461.

(2) Henri de Calais. *Hist. du R. P. Honoré Bochard de Champigny*, éd. de 1649, p. 219.

(3) L'évêque de Béziers au card. Aldobrandini : Béziers 20 décembre 1794... Per darlo conto *ad Cautelam* come da Tolosa ci è nuova certa che il Re hà fatto offerire à Monsieur di Gioiosa cinquanta mila franchi d'intrata di benefici, e far lo far cardinale... Egli non hà voluto accettar il partito, e sta fermo che vuol la luogotenenza (Arch. du Vatican. *Nunciatura di Francia*, XLII, fol. 199).

Après ce qui précède, il est temps de nous rapprocher de l'époque où Henri de Joyeuse effectuera sa rentrée dans l'ordre des Capucins. Voyons ce qu'ont rapporté de cet événement les historiens les plus en vue ; nous ferons ensuite connaître avec plus de détails et de preuves la vérité pure.

Essayons d'abord la mauvaise humeur de Dom Vaissette et de son compagnon :

« Les villes épiscopales de Languedoc qui se soumirent au roi Henri IV et qui le reconnurent pour roi par le traité de Folembrai (janvier 1596,) furent celles de Toulouse, Carcassonne, le Puy, Albi, Lavaur et Alet, qui, avec celles de Limoux, Castelnaudari, Gaillac, L'Ysle, Rabastens, plusieurs autres moins considérables, une grande partie des diocèses des premières, et une partie des diocèses de Saint-Papoul, Mirepoix, Rieux, Saint-Pons et Montauban, ne reconnurent, depuis, que l'autorité du connétable de Montmorency, gouverneur de la province, et celle du duc de Joyeuse, son lieutenant général dans cette partie du Languedoc. »

« Tout le reste de la province ne fut soumis qu'au gouvernement du duc de Ventadour, sous l'autorité du même Connétable (1). Et, comme ce dernier fut toujours, depuis, absent de la province, à cause que sa présence était nécessaire à la cour, ces deux lieutenants généraux gouvernèrent, indépendamment l'un de l'autre, la partie du Languedoc qui leur était

(1) Anne de Lévis de Ventadour, pair de France, chevalier des ordres du roi, gouverneur et sénéchal du haut et bas Limousin, lieutenant-général en Languedoc, avait épousé, en 1593, Marguerite, une des filles du connétable Henri de Montmorency. Il mourut en 1622.

commise, dont ils assemblèrent séparément les États, en sorte que ces deux parties firent comme deux gouvernements séparés : ce qui conserva un reste de division dans les esprits jusqu'en 1599, que le duc de Joyeuse, touché des remords de sa conscience, et d'avoir abandonné trop légèrement la profession religieuse qu'il avait embrassée, pour se rengager dans le siècle et dans le tumulte des armes et des intrigues, rentra dans le cloître (2). »

« Les deux départements, du duc de Ventadour et du maréchal de Joyeuse, furent réunis en 1599. Il s'éleva d'abord une dispute fort vive entre ces deux seigneurs, chacun prétendant, à l'exclusion de l'autre, tenir, en l'absence du Connétable, les États généraux de la province, qui ne devaient plus, à l'avenir, faire qu'un seul corps, conformément à l'Édit de Folembray. Le duc et le maréchal se rendirent à la cour, pour demander au roi la décision de leur différend, qu'ils soutinrent avec beaucoup de chaleur de part et d'autre. Le roi prononça en faveur du duc, dans le dessein de dédommager d'ailleurs le maréchal, et de le tirer entièrement du Languedoc. Mais la retraite de ce dernier, qui suivit de près, termina entièrement la querelle.

« En effet, Henri, maréchal de Joyeuse, dans le temps qu'il paraissait le plus livré à l'ambition et aux intrigues, se sentit vivement agité par les remords de sa conscience. Faisant réflexion sur les engagements qu'il avait contractés avec Dieu par la profession religieuse qu'il avait embrassée, et sur les vains prétextes dont il s'était servi pour les rom-

(1) *Hist. gén. de Languedoc*, V, 483.

pre, et quicessaient entièrement depuis la conversion du roi et la pacification du royaume, résolut de reprendre son ancien état... » (1)

Il faut observer ici que l'Édit de Folembray, daté simplement de janvier 1596, fut donné pour la ville de Toulouse, dont le Parlement l'enregistra le 14 mars suivant. Il n'y est pas question de l'unification des deux départements du Languedoc (2). Cette mesure ne fut pas prescrite par le Roi, mais concédée, à la demande d'Henri de Joyeuse, dans le second des articles secrets qui lui furent accordés, du même Folembray, le 24 janvier suivant, et enregistrés par le Parlement de Toulouse, le 11 avril. Il est ainsi conçu :

« Luy accordera Sa Majesté, s'il luy plaict, et luy fera expedier un pouvoir de son lieutenant general en Languedoc. pour en jouir en tous les lieux et places qu'il ramenera au service de Sa Majesté, sous l'autorité et absence de M. le Connestable Et, pour la difficulté qui pourroit échoir sur la tenue des Estats de ladite province, vouloir ordonner que lesdits Estats se tiendront separement pendant les deux années prochaines et consecutives, comme ils ont fait pendant les troubles.

« Et pour cet effet seront expédiées deux commissions adressantes au sieur Connestable, gouverneur, et à chacun des lieutenants généraux de ladite province, lesquelles deux années passées, lesdits Estats se tiendront en l'ancienne forme, et en telle

(1) *Hist. gén. de Languedoc*, V, 489.

(2) On peut voir le texte de cet édit à la suite de l'*Histoire des derniers troubles de France*, par Matthieu, éd. de 1605, fol. 107 et suivants.

ville de ladite province que Sa Majesté aura pour agréable.—*Accordé le pouvoir, et que les commissions des États seront expédiées doubles semblables, excepté l'adresse, qui sera séparément à chacun desdits lieutenants généraux pour ce qui sera de sa charge, pour ce imposer que chacun de leurs départements devrait porter de la somme principale qui devra être imposée en la province pour les commissions de Sa Majesté (1).* »

Cette petite rectification faite, nous passons l'éponge sur les injures, auxquelles, par la suite, les faits répondront.

De Thou est plus bienveillant, lui qui a injustement faussé plus d'une réputation. Peut-être sa bienveillance est-elle provenue de son alliance avec les Joyeuse par l'effet de son mariage avec Gasparde de Nançay, leur cousine germaine : on sait d'ailleurs l'intimité de ses relations avec le cardinal, dont il fut l'exécuteur testamentaire :

« Henri de Joyeuse, dit-il, après la mort de sa femme, Catherine, sœur du duc d'Épernon, avait pris l'habit de capucin ; mais il avait été obligé, à la sollicitation de la noblesse et des états de Languedoc, de remplir la place de Scipion de Joyeuse, son frère, mort à Villemur, et de se mettre à la tête des troupes de cette province. Il avait reçu, depuis, le cordon de l'ordre du Saint-Esprit (2), et le Roi l'avait encore fait maréchal de France. Ennuyé des soins de

(1) *Hist. gén. de Languedoc*, V, Preuves, col. 328 ; texte, p. 479, où le sens de l'article est inexactement reproduit.

(2) Ceci est une erreur. Ce n'est pas d'Henri IV, mais d'Henri III, qu'Henri de Joyeuse avait reçu le collier du Saint-Esprit, et il l'avait repris à sa sortie du couvent de Toulouse.

ce monde, il reprit le cilice douze ans après sa première profession, et, à la vue de tout Paris, il rentra dans son couvent le 8 de mars. Ses prédications le firent admirer, et l'on fut étonné de voir qu'un homme nourri dans les délices de la Cour, et sans connaissance des saintes lettres, fût devenu tout-à-coup, par l'ardeur de son zèle et par la supériorité de son génie, qui suppléaient à son ignorance, un habile et très éloquent prédicateur (1). »

Palma-Cayet n'est pas moins bienveillant : « Le duc de Joyeuse, dit-il, étant à Paris vers le mois d'avril (2), après avoir ouy le Père Laurent (3) dans Saint-Germain-l'Auxerrois, qui avoit une suite merveilleuse pour la façon dont il faisait ses prédications, s'estant trouvé esmeu en l'âme, après avoir dit adieu aux dames et à quelques-uns de ses amis (4), il s'alla remettre aux Capucins ; là où estant reçu par les Pères, il fit sa réconciliation dure (sic), et se remit au devoir de bon religieux : tellement que, dans un mois après, montant en chaire, il ravissait

(1) De Thou, livre CXXII.

(2) Ce ne fut pas en avril, mais le 8 mars, qu'Henri de Joyeuse effectua sa rentrée.

(3) Le P. Laurent de Paris était religieux et prédicateur très éminent ; mais ce ne fut point lui qui fournit la station du carême de 1590 à Saint-Germain-l'Auxerrois, comme on verra ci-après.

(4) Des relations d'Henri de Joyeuse avec les dames, il ne subsiste, à notre connaissance, qu'un seul échange de lettres entre lui et Madame de Simier, où l'on voit que celle-ci n'avait appris sa rentrée qu'après coup, par la rumeur publique. Du reste, nous avons plus loin la preuve qu'il ne dit adieu ni aux dames ni à qui que ce fût, et sa réponse est postérieure de plus d'un mois à sa rentrée, puisqu'il y est parlé de la mort de la duchesse de Beaufort, décédée le 3 avril, comme d'un frappant exemple de la vanité des biens et des honneurs de ce monde. Nous verrons d'ailleurs plus loin que ce furent les dames de la Cour qui portèrent leurs adieux à Henri de Joyeuse, et non celui-ci aux dames.

en admiration tous les auditeurs de sa doctrine et éloquence, qui semblait estre de science infuse, joint qu'il y apportoit des mouvements si doucement dévotieux, que les plus durs en estoient esmeus aux pleurs et aux larmes. Bien est vray qu'il avoit estudié et passé assez avant dans le college royal de Navarre pour estre d'église, comme on espéroit, et que le père, sieur de Joyeuse, qui est décédé mareschal de France, l'y avait dédié ; mais ses estudes..., si bien que tous recognoissoient qu'à la vérité il y avoit du don et du doigt de Dieu (1). »

Lestoile est plus pittoresque. Voici ce qu'il insère dans son *Journal* :

« Le mardy 8 de mars (1599), Henry, duc de Joyeuse, a repris l'habit des Capucins, et est rentré dans cet ordre, qu'il avoit quitté en 1592 pour prendre le commandement des troupes ligueuses, après la mort du duc de Joyeuse, noyé dans la rivière du Tarn. Cette nouvelle a surpris d'admiration les grands et les petits, qui courent au convent des Capucins, pour voir sous un habit de pénitence un seigneur qui brillait dans la Cour au milieu des plaisirs et de la volupté. Le roy mesme a été le visiter dans sa cellule. Auparavant de se faire capucin, il était connu sous le nom de comte de Bouschage, et favori

(1) *Chronologie septenaire*, année 1599. — Quoi qu'il en puisse avoir été des études d'Henri de Joyeuse dans sa jeunesse, il en avait fait d'autres depuis sa profession religieuse, et pour elles avait été envoyé en Italie, où il avait suivi, à Venise, les leçons de S. Laurent de Brindes, un des hommes de son temps les plus versés dans les sciences ecclésiastiques. Chez les Capucins, ces études ont pour fin et couronnement le diplôme de prédicateur, que seul le Général accorde, et toujours après examen. Henri de Joyeuse avait reçu le sien à Toulouse, deux jours après celui où le peuple, en octobre 1592, l'avait transporté du couvent à l'archevêché pour lui imposer le gouvernement du Haut-Languedoc.

d'Henri III. Il s'était marié à Catherine de Nogaret, sœur du duc d'Épernon. De ce mariage il a eu Henriette, fille unique, qui a été mariée depuis peu à Henri de Bourbon, duc de Montpensier.

« On attribue cette retraite à divers motifs. Alguns disent qu'il n'a pu résister plus longtemps aux lettres que le Pape lui a écrites et fait écrire, pour le faire rentrer dans l'état qu'il avait pris volontairement. D'autres la donnent aux larmes et aux exhortations de madame sa mère. Quelques uns, enfin, disent que cette résolution est l'effet de quelque mescontentement de la cour, et d'une raillerie que le Roy lui dit en dînant un jour avec lui, où, en parlant de diverses conditions et états des personnes qu'on avait dans le monde, il en connoissoit quatre fort singulières, sçavoir : un pécheur converti, un ligueur repentî, un capucin diverti, et un huguenot perversi. Sa Majesté parloit alors de soi-même, du duc de Mayenne, du duc de Joyeuse, et du duc de Lesdiguières. »

Nous aurons à montrer que le Pape ne prit aucune initiative pour provoquer la rentrée du duc de Joyeuse. Quant à la mère de celui-ci, elle était morte à Toulouse quatre ans auparavant, le 24 juillet 1595. A cette époque, son fils travaillait à la réconciliation des Ligueurs Languedociens avec Henri IV, qui ne fut accomplie qu'en janvier 1596. Ce fut aussi en ce temps que, malgré les propositions extrêmement conciliantes de Joyeuse, Henri IV s'irrita contre lui, et donna au duc de Ventadour l'ordre de rompre la trêve dont étaient convenus ces deux lieutenants généraux, et d'entrer en campagne. Jusqu'à ce moment, Joyeuse avait réussi presque sans ex-

ception à procurer le bienfait de la paix aux peuples de sa région, que tant d'années de troubles avaient réduits à une misère profonde ; maintenant, il fallait les protéger par la force des armes. Ce n'était donc pas pour lui le moment de songer à rentrer dans son ordre et d'abandonner les infortunés qui ne pouvaient attendre de secours que de lui ; d'autant plus que son frère le cardinal était alors à Rome, et par conséquent ne pouvait prendre aucune part au gouvernement. Dans ces circonstances, il était bien difficile que la maréchale de Joyeuse insistât auprès de son fils Henri pour le persuader de rentrer en son ordre des Capucins avant un temps dont personne ne pouvait prévoir la proximité. Cependant, la préoccupation de cette dame sur ce sujet se trouve affirmée par tant de bouches, qu'on doit la regarder au moins comme très-probable ; celui qui nous a transmis ce souvenir en méritant par son caractère plus de créance que tout autre, est le P. Irénée d'Avallon. Dans son *Action funèbre sur le corps du T. R. P. Ange de Joyeuse*, par un procédé oratoire empreint de tout le mauvais goût de ce temps, il met dans la bouche de son héros ces paroles :

« Bien vous dirai-je qu'une pauvre bergère, qui fut présente à ce piteux spectacle, s'en tirait le poil de regret, et jetait des ruisseaux de larmes. La douleur qu'elle en conçut fut telle, qu'elle ne se revêtait plus que d'habits de deuil. Enfin, un jour, elle se résolut d'aller chercher le vrai et légitime pasteur de mon âme ès sacrées montagnes où d'ordinaire il faisait sa demeure ; et là, tout éplorée, le genou en terre, elle lui fit le récit de tout ce qui s'étoit passé, du ravage qu'avaient fait le feu et le

vent allumés par l'insolence de ses mauvais ennemis. Elle sut si bien dire, et avec un parler tant efficace et plein d'affections, de larmes, signes et marques de sa douleur, que le légitime pasteur en demeura tout ému, et je ne sais s'il put contenir ses larmes. Au moins, persuadé par l'éloquence de la bergère, porté d'un zèle au bien de la désolée montagne de mon âme, il jura qu'il se porterait sur le lieu, et lui rendrait son premier lustre. Quelles grâces vous rendrai-je, dévotieuse bergère, qui m'avez fait l'office que sainte Monique rendit à S. Augustin ? »

Quant à la plaisanterie d'Henri IV, aucuns disent qu'elle eut lieu pendant un voyage de la cour à Rouen. Joyeuse y prenait part et s'y trouvait un jour auprès du Roi, qui voulut s'amuser en expliquant l'affluence du peuple par la curiosité de voir un huguenot converti et un capucin défroqué. D'autres rapportent cela autrement. Ce fait nous paraît bien incertain et sans importance.

Venons au P. Daniel : « Je ne sais, dit-il, si la funeste mort de la duchesse de Beaufort fut la cause de la retraite de deux personnes qui faisaient grande figure à la cour ; mais elle se fit aussitôt après. L'une fut d'Antoinette d'Orléans, fille du duc de Longueville, qui se fit feuillantine, et l'autre de Henri, duc de Joyeuse et maréchal de France, qui, étant sorti des Capucins pour se mettre à la tête de l'armée de la Ligue en Languedoc, renonça de nouveau au monde pour reprendre l'habit de Capucin. »

Quel brave homme que ce Père Daniel ! Il aurait pu savoir, sans beaucoup chercher, qu'Antoinette d'Orléans avait, du vivant même de son mari, mort

en 1596, formé de concert avec lui la résolution que, si la mort venait visiter l'un ou l'autre, le survivant se consacrerait à Dieu dans quelque ordre religieux (1). Quant au duc de Joyeuse, il reprit l'habit des Capucins le 8 mars 1599, et la duchesse de Beaufort mourut subitement plus d'un mois après, c'est-à-dire le 10 avril. C'est donc bien à tort que le P. Daniel a imaginé qu'il pût y avoir connexion entre ces trois événements.

Il continue en répétant, dans un esprit qui n'est point trop malveillant, plusieurs des erreurs que venons d'entendre ; puis, par une inclination bien naturelle à un Jésuite, il cherche à montrer la part que la Compagnie a pu avoir dans la résolution qui devait ramener Henri de Joyeuse parmi ses frères ; mais le digne historien ne l'a point en réalité connue, et il a ignoré l'estime et la confiance du duc pour son illustre société, sentiments qui l'avaient porté à demander au Roi, par le 51^e de ses articles secrets, le maintien des Jésuites à Toulouse malgré l'édit

(1) Antoinette d'Orléans était née en 1572 de Léonor d'Orléans, duc de Longueville, et de Marie de Bourbon, issus l'un et l'autre de branches diverses de la royale lignée de ce nom. Elle fut mariée en 1588 à Albert de Gondi, marquis de Belle-Ile, qui fut tué en 1596 alors qu'il assiégeait le Mont-Saint-Michel. Trois ans après, elle entra chez les Feuillantines, récemment fondées à Toulouse, y passa un petit nombre d'années, après lesquelles la double autorité du Roi et du Pape l'investit de la coadjutorerie de Fontevault. Elle obéit avec une répugnance qu'elle ne réussit jamais à vaincre, et qui, lorsque ensuite elle devint abbesse (1611), la contraignit à se démettre et à donner les mains à la fondation des Filles du Calvaire. Elle mourut en odeur de sainteté, à Poitiers, le 25 avril 1618.

La duchesse de Beaufort, précédemment marquise de Monceaux, et plus précédemment Gabrielle d'Estrées, fut la plus célèbre maîtresse du roi Henri IV, auquel elle donna trois enfants. Elle avait tellement subjugué le cœur et l'esprit de ce prince, qu'elle se croyait sûre d'être bientôt reine de France, quand une mort imprévue vint la frapper, après laquelle sa beauté fut remplacée par une laideur horrible, qui fit frémir tous ceux qui virent son cadavre.

qui les chassait du royaume. Toutefois, le P. Daniel raconte une anecdote qui, pour le fond au moins, mérite créance, à cause du caractère souverainement respectable du personnage duquel il la tenait : c'était Sublet des Noyers , secrétaire d'État sous Louis XIII (1) :

« Il racontait, dit-il, que M. Sublet de la Guichonnière, maître des comptes, son père, grand homme de bien, et qui avait fort à cœur le salut du maréchal, dont il administrait les revenus, l'avait fait rentrer dans lui même par l'innocent et saint artifice que je vais dire :

« Le Jésuite Ribadeneira avait composé en espagnol la vie de S. François de Borgia, autrefois duc de Gandie, mort général de sa Compagnie en odeur de sainteté, et qui depuis a été canonisé. Cette vie avait été traduite en français, et Sublet, l'ayant lue, crut qu'elle pourrait faire impression sur l'esprit du maréchal. Il la fit relier avec une propreté extraordinaire, et n'y épargna pour l'embellir ni l'or, ni l'émail.

« Un soir, le Maréchal s'étant mis au lit, et tous ses gens s'étant retirés, le sieur Sublet resta seul comme pour l'entretenir des affaires de sa maison , ayant sous le bras le livre dont je parle. La beauté de sa reliure excita la curiosité du Maréchal, qui lui demanda à le voir. Ce sage vieillard s'excusa en riant de le lui laisser, disant que ce n'était pas un livre à son usage, et qu'il pourrait bien se repentir

(1) M. Sublet des Noyers, par son mariage avec Madeleine Bochart de Champigny, était beau-frère du P. Honoré de Paris, capucin, et du Président Bochart. Après la mort de sa femme, il se retira chez les Chartreux, où il mourut dans un âge extrêmement avancé.

de l'avoir lu. Il le lui donna, enfin, à condition de ne l'ouvrir que le lendemain, parce que, s'il se mettait une fois à le lire, il ne pourrait le quitter, et y perdrait le repos de la nuit.

« Le Maréchal le lui promit ; mais il ne put s'empêcher d'en commencer la lecture, qui l'attacha si fort, et en même temps le toucha si vivement, qu'il y reconnut sa condamnation par les exemples héroïques de la vertu du seigneur espagnol, qui ne lui cédait ni en richesses, ni en faveur auprès de son souverain, mais qui avait été beaucoup plus fidèle à la grâce que lui. Il passa la nuit en de violentes agitations d'esprit, et, ayant fait appeler de grand matin M. Sublet, il lui dit en se jetant à son cou, tout baigné de larmes : « Il faut, mon cher père, il faut suivre la voix de Dieu et vos sages conseils. Je ne vous demande que peu de temps pour mettre ordre à mes affaires, et je reprendrai aussitôt après le saint état de vie que j'ai quitté. » Il le fit, en effet, dès qu'il eut marié sa fille unique au duc de Montpensier, et parut peu de temps après en chaire, où, quoique peu savant, il fit, par son exemple beaucoup plus que par ses discours, un très grand nombre de conversions : un duc en chaire, ainsi qu'on l'avait dit en Espagne de celui dont la vie avait converti ce seigneur, étant une conviction infiniment forte du mépris que le monde mérite (1). »

Il est fâcheux que l'époque où M. de la Guichonnière chercha par cette supercherie à rappeler le duc de Joyeuse sur la voie franciscaine ne soit pas indiquée ; seule cette date pourrait nous faire juger de

(1) Daniel, *Hist. de France*, X, 254 et suiv.

l'influence que ce petit évènement put avoir sur ceux qui suivirent. Nous espérons les montrer chacun en son lieu ; mais d'abord, pour que le lecteur n'ait pas à se plaindre de trop grandes lacunes, nous sommes obligés de remonter un peu plus haut et d'échelonner sommairement quelques faits et dates.

(*A suivre*)

P. APOLLINAIRE.

MORT DE LA TROMPETTE

Pauvre vieille trompette ! Elle avait tant de fois sonné les alertes fanfares de France sur les champs de bataille, à travers des nuages de poudre, tant de fois sonné les marches triomphales, à l'entrée de nos troupes dans les capitales, tant de fois ranimé les courages défaillants, électrisé les âmes, étouffé les cris des blessés et des mourants dans tous les pays de l'Europe, en Italie, en Allemagne, en Autriche, en Espagne, en Portugal, en Russie, tant de fois sonné les refrains de victoire !

Et maintenant, elle gisait, suspendue à un clou, sous le vaste manteau de la cheminée, dans une chaudière bourguignonne. Relique d'une époque glorieuse, elle n'était plus qu'une épave lamentable. La vapeur de la marmite accrochée à la crémaillère s'engouffrait dans son pavillon silencieux, et les flammes du foyer allumaient de pâles reflets sur son cuivre terni qui fulgurait autrefois sous la lueur des canons. Seules, les rafales de l'hiver, pénétrant comme des trombes par l'immense cheminée, arrachaient encore des sons plaintifs à l'instrument engourdi qui ne vibrait plus depuis longtemps sous les lèvres jadis puissantes de son maître. Hélas ! le pauvre vieux, ruiné lui aussi, n'avait plus qu'un souffle de vie.

Et le vétéran aux jambes usées par les marches à travers l'Europe, à la peau tannée par les intempéries, au dos voûté par le sac, aux bras cassés par le lourd fusil, aux oreilles assourdies par le canon, aux yeux brûlés par la poudre, au corps tour à tour rôti et gelé par les soleils d'Espagne et les neiges de Russie, qui avait triomphé des sabres, des lances, des balles, des boulets, des fatigues, des fièvres et de la peste, attendait aujourd'hui la mort, assis dans un fauteuil, au coin du feu.

Mais la mort semblait le respecter encore, avoir peur de lui. Elle le minait lentement, effrayée peut-être de se heurter contre tant de vitalité dans une carcasse humaine. D'abord, son intelligence avait sombré; à peine possédait-il la notion des choses. Un obscurcissement planait sur son esprit, et le poids de ses quatre-vingt-dix ans avait fait de lui un être végétatif, tout d'instinct, pareil aux petits enfants. Il ne s'exprimait plus que par gestes ou par monosyllabes. Sain comme un chêne, il avait conservé son appétit de troupier. Manger et boire, c'était là sa seule façon de jouir encore de l'existence.

Il avait assisté sans comprendre aux préparatifs du départ de la famille, fuyant l'arrivée imminente des Allemands. Mais quand il fallut le hisser sur la charrette attelée, parmi les meubles, tout fut inutile. Ni les explications, ni les prières, ni les menaces, ni la force ne vainquirent son obstination. Il se cramponnait désespérément à son fauteuil, pleurait, hurlait ainsi qu'un enfant, frappant ceux qui tentaient de l'emporter. Tout son corps tremblait et ses traits exprimaient une angoisse d'animal blessé à mort, que l'instinct empêche de quitter sa tanière. On eût pi-

tié de lui. Il fut abandonné à la garde de Dieu et d'une vieille femme du village voisin , qui venait chaque matin allumer son feu , faire cuire sa soupe, veiller enfin à ce qu'il ne manquât de rien.

Dès lors, seul avec le chat, non moins attaché que lui au foyer , il mangeait et buvait, sans autre souci, les pieds dans les cendres , le ventre à la flamme, engourdi, somnolent, hébété comme avant. La faim seule le tirait de sa torpeur coutumière, le poussait à l'heure habituelle des repas vers la table. Le nez sur son écuelle , il lampait sa soupe , puis il émiettait du pain dans un bol, y versait du vin et dégustait la bouillie rouge avec une joie goulue de cheval se ruant sur son avoine. Quand le chat s'approchait, il le repoussait à coups de pied. Repu, il s'installait dans son fauteuil où la somnolence le reprenait tout de suite. En ouvrant parfois les yeux , son regard s'élevait jusqu'à la vieille trompette , compagne de sa jeunesse, machinalement.

Un matin, il lui sembla que son lit remuait. Un roulement pareil à celui du tonnerre lointain arrivait jusqu'à sa surdité. Il se leva et s'habilla avec peine. La terre tremblait. Ses vieilles jambes flageolaient comme celles d'un matelot sur le pont d'un navire, secoué par la houle. Les cendres du foyer sans feu frissonnaient, exhalaient une fine poussière qui s'envolait dans la cheminée.

Comme sa ménagère n'était pas venue ce matin-là, son estomac réclamait sa pâture et il éprouvait une de ces faims douloureuses de vieillard épuisé par le long jeûne de la nuit. Il ouvrit le robinet du tonneau au pied de son lit, émietta du pain dans son écuelle et avala goulument sa soupe rouge. Ensuite, il se

promena en proie à une impatience puérile. Le nez contre les vitres, il guettait la vieille femme apportant sa nourriture. Mais aucun piéton n'apparaissait sur la route où depuis longtemps il ne passait plus personne. Et toujours ce roulement continu, indéfinissable, qui commençait à le préoccuper.

Il retourna plusieurs fois au tonneau ; le vin coulait par saccades. Les verres, les assiettes dansaient sur la table. Il contemplait avec stupeur son écuelle qui le fuyait à petits sauts. Il l'entourait de ses bras, afin de pouvoir manger sa bouillie errante. La vieille trompette, quittant son clou, tomba à terre avec fracas ; au lieu de rester immobile, elle oscillait. Les murs trépidaient, les objets accrochés s'agitaient. Le chat, terrifié, s'était réfugié au sommet d'une armoire. Ses yeux lançaient des éclairs phosphorescents.

Le vieux ramassa la trompette et se sauva en proie à une épouvante folle, n'ayant qu'une idée, celle de fuir les lieux où toutes les choses bougeaient.

En errant dans la maison vide, il rencontra les marches d'un escalier, les monta péniblement et s'accouda, essoufflé, contre une lucarne du grenier.

La neige couvrait les champs. Ses yeux subirent, éblouis, la vue des toits blancs du village inanimé qui dansaient dans la lumière naissante d'un pâle soleil d'hiver. Et la vaste plaine où les corbeaux n'erraient plus semblait se mouvoir aussi à travers un jaillissement d'étincelles.

Il regarda sans surprise tout un pan de ciel rougi par des éclairs, et, malgré sa surdité, un roulement de tonnerre distinct cette fois parvint à ses oreilles. Longtemps, son œil vide de pensée erra sur le coin d'horizon pourpre. Au bout de la route

qui traversait le hameau abandonné, des points se mouvaient, vagues, qui finirent par s'accuser sombres sur l'immensité blanche. Le flamboiement des casques, des sabres et des baïonnettes lui fit dresser la tête. Peut-être se rappelait-il les matins pareils des anciens jours de victoire, quand, au fracas des tambours, l'Homme à la redingote grise apparaissait soucieux sur son cheval blanc. Dans ses yeux pleins de songe une flamme tout-à-coup s'alluma.

Eut-il alors une foudroyante intuition des choses ? Reconnut-il dans les hommes noirs et casqués les petits-fils des vaincus d'Iéna souillant la terre de France ? Deux larmes sillonnèrent son visage décomposé par une expression de douleur surhumaine, et ses lèvres glacées embouchèrent la vieille trompette qui avait tant de fois sonné les refrains de victoire. Elle avait recouvré son souffle juvénile.

L'âme ardente des anciens jours faisait vibrer son cuivre terni, et ses notes enflammées s'égrenaient à travers l'espace : Aux armes ! aux armes ! Personne ne répondait à son appel, pas même l'écho enseveli sous la neige.

La troupe noire, surprise, s'était arrêtée, et, redoutant une embuscade, cernait le hameau. Cent coups de feu retentirent, et la vieille trompette, témoin des gloires passées, vola en éclats sous les balles des vaincus d'autrefois.

Sur la route blanche, une loque humaine gisait, sanglante.

Gabriel GERIN.

LES CAISSES RAIFFEISEN

La question du crédit agricole se pose depuis longtemps, depuis longtemps aussi on a cherché à la résoudre. La France s'est laissé devancer dans cette voie par ses voisins ; mais aujourd'hui elle sent la nécessité d'organiser comme eux ce crédit. Sans doute le crédit proprement dit existait déjà en général sous forme de banques hypothécaires créées spécialement pour venir en aide aux populations agricoles. Le taux relativement modéré de l'intérêt, le prêt à long terme, les facilités de remboursement par annuités sont de grands avantages pour l'agriculteur. Les *Cash Crédit* en Ecosse, les *Landschaften* en Prusse, certaines caisses cantonales en Suisse, sont des applications du système hypothécaire et rendent de grands services.

Mais ce crédit est réel, ceux-là seuls peuvent en profiter qui possèdent un gage mobilier ou immobilier, c'est le crédit des agriculteurs assez aisés. Le crédit personnel, reposant sur la seule honorabilité de l'emprunteur est autrement difficile à organiser. A la campagne où chacun se surveille et se sent surveillé emprunter sur sa bonne réputation est difficile. Le petit propriétaire ne trouvera pas plus facilement crédit à la ville où on ne le connaît pas. Cependant faute d'une somme minime, le petit agri-

culteur est obligé de végéter misérablement, quand il n'est pas complètement ruiné. L'Etat quelquefois, l'initiative privée le plus souvent ont cherché à remédier à cet état de choses, et essayé d'organiser le crédit personnel plus ou moins modifié. Sans vouloir discuter quel est théoriquement le meilleur système, nous allons esquisser rapidement l'histoire et l'organisation des caisses agricoles qui, à l'étranger ont donné les résultats les plus satisfaisants. En admettant même que les *Caisses Raiffeisen* ne soient pas applicables dans tous leurs détails en France, il est intéressant de connaître leurs débuts et de suivre leurs progrès. C'est un exemple encourageant de ce que peut l'initiative d'un homme de bien, aidé par une volonté énergique et soutenue au milieu de mille obstacles par une inébranlable confiance en Dieu.

Raiffeisen était le fils d'un modeste bourgmestre du village de Ham dans la Prusse rhénane. Il suivit l'école communale et le curé ajouta quelques leçons à cet humble enseignement. D'abord aspirant officier d'artillerie à Cologne, puis chef artificier, une maladie d'yeux l'obligea à quitter l'armée. Il entra dans l'administration et quelques années après il était nommé, en 1845, à 27 ans, bourgmestre de Meyersbusch. Trois ans plus tard on adjoignait une commune plus importante à celle qu'il administrait déjà. En 1852 il fut envoyé comme bourgmestre à Heddesdorf d'où il surveillait les travaux de la grande route du Rhin. Il contracta peu à près le typhus en soignant ses administrés et sa santé fortement ébranlée ne lui permit pas de continuer sa carrière. Mais son zèle pour le bien public ne fut pas ralenti. Il con-

sacra au contraire tout son temps à faire triompher les projets dont il avait eu l'idée pendant son administration. Dans toute sa carrière il s'était considéré comme tenu à veiller au relèvement moral de ses administrés tout autant qu'à la bonne gestion de leurs intérêts matériels. Les souffrances de la pauvre commune de Meyerbusch pendant le rude hiver de 1847 lui donnèrent la première idée du système qui devait s'étendre sur toute l'Allemagne et les pays voisins. Il commença avec le concours de quelques amis dévoués à fonder une société de consommation pour faire venir le blé et les pommes de terre dont sa commune manquait, puis il établit une boulangerie coopérative ; il continua en achetant en gros des semences pour les livrer à des prix modérés aux agriculteurs. Les résultats furent encourageants, mais la tentative était trop nouvelle et trop hardie. Raiffeisen développa ses idées coopératives dans une réunion de district, où elles ne furent pas comprises.

Sans se décourager, il fonda, quelques années plus tard, à Flammersfeld, une Société pour l'achat des bestiaux, afin d'arracher les paysans aux usuriers qui monopolisaient ce commerce. Il chercha ensuite à procurer, aux petits propriétaires, de l'argent pour l'entretien de leurs bâtiments et pour les améliorations indispensables à leurs exploitations. Mais là il fut arrêté par la défiance habituelle. Les membres de la Société durent s'engager solidairement pour qu'une ville consentit à prêter à la Société les 3.000 francs nécessaires pour ouvrir ses opérations. Le principe des caisses Raiffeisen était trouvé, mais il ne devait pas s'imposer de sitôt.

Dès son arrivée à Heddersdorf, commune importante, Raiffeisen fonda une Société de bienfaisance qui s'occupait du crédit agricole , mais de plus élevait les enfants abandonnés, procurait du travail , cherchait à placer les libérés, et enfin dirigeait une bibliothèque populaire. L'entreprise était trop complexe , elle se réduisit bientôt à l'organisation du crédit personnel. La caisse de prêt de Heddersdorf fut le type des caisses Raiffeisen. Ce n'est cependant que huit ans après (en 1860), qu'une troisième caisse se fonda.

La défiance des campagnards n'était pas encore vaincue par les résultats étonnants donnés par les caisses de prêts. Mais à partir de 1872, elles se sont multipliées et se multiplient chaque jour. Examinons rapidement leur organisation.

La caisse a un ressort aussi peu étendu que possible, une commune au maximum. Les sociétaires sont soigneusement choisis et ne sont reçus qu'après présentation et enquête. On remarquera que les caisses Raiffeisen sont des associations de personnes, et non de capitaux ; n'est pas actionnaire qui veut , et par le seul fait de verser une souscription. D'ailleurs, au début, il n'était demandé aucune cotisation. Cette obligation, contraire aux idées de Raiffeisen, n'a été imposée qu'en 1875, après une discussion au Reichstag, discussion soulevée par Schultze-Delitsch qui, ne comprenant la coopération que suivant son principe (Sociétés par actions) , considérait les caisses Raiffeisen comme manquant de garanties de solvabilité suffisantes.

Tout sociétaire qui se montre indigne du crédit, qui ne paie pas aux échéances , est impitoyable-

ment exclu. C'est surtout aux qualités morales que tenait Raiffeisen, et il considérait la probité et le travail comme les meilleures garanties. Les opérations de la Société sont absolument restreintes aux sociétaires. Ceux-ci sont obligés de faire connaître l'emploi du prêt sollicité, non seulement comme indication préalable à l'enquête, mais encore au fur et à mesure de l'utilisation de l'argent. L'expérience a démontré que cette condition donnait des résultats excellents. L'emploi de l'argent a presque toujours été rationnel, fait avec intelligence et précision. Aussi, beaucoup d'institutions similaires ont-elles également exigé de l'emprunteur qu'il désignât à quel objet il voulait appliquer le prêt et qu'il en justifiait l'emploi.

Enfin, la Société exige des emprunteurs des garanties. Cette obligation est sans doute contraire à l'esprit du crédit personnel, et elle rapproche par là les institutions Raiffeisen des organisations de crédit réel. Mais il faut tenir compte du milieu dans lequel opèrent les caisses Raiffeisen. Le paysan n'a admis le principe de la solidarité et de la responsabilité illimitée que rassuré par une garantie intermédiaire entre la Société et l'emprunteur.

Comment la caisse se procure-t-elle des fonds ?

Nous l'avons déjà dit, au début, les membres ne versaient aucune cotisation. Aujourd'hui les parts de sociétaires sont insignifiantes (10 marks, c'est-à-dire 12 fr. 50 et même au dessous), et n'apportent qu'une faible somme. L'État donne bien une subvention, et on l'a vivement reprochée à Raiffeisen, mais on est bien obligé de convenir que les 6,200 fr. fournis par l'Empire constituent un fond de roulement peu sérieux,

surtout réparti entre près de 2,000 caisses. Il n'y a donc qu'un seul moyen d'avoir de l'argent ; l'emprunt et c'est à lui que la caisse a recours. La parfaite gestion des institutions Raiffeisen, leur exactitude rigoureuse ont triomphé des préjugés, des défiances qu'elles rencontraient à leur création. Les capitalistes confient volontiers des sommes importantes aux caisses. De plus la caisse en même temps que caisse de prêt est aussi caisse d'épargne. Raiffeisen voulait par là développer l'esprit d'économie et grâce à ce système il a presque partout atteint son but.

L'argent dont disposent les caisses est donc en principe destiné aux prêts. Ils sont à court ou à long terme suivant l'emploi qui doit en être fait. Le terme le plus long est en général dix ans, mais il est quelquefois dépassé. On a voulu en faire un grief à Raiffeisen. Il est cependant, facile de comprendre que les clients des caisses, les agriculteurs, ont souvent besoin de plusieurs années avant d'amortir un emprunt employé à des améliorations qui ne peuvent pas donner immédiatement des résultats.

Mais les prêts laissent encore des fonds considérables dans la caisse. Pour ne pas les laisser improductifs, un économat syndical, qui parfois fait partie intégrante de la caisse, parfois lui est simplement affilié. Dans le premier cas, la caisse achète les marchandises dont les membres ont besoin, dans le second elle avance de l'argent à l'économat pour ces mêmes achats.

Enfin, la caisse a un autre mode de placement assez original et aussi moral qu'utile. « Il arrive souvent que des immeubles sont mis en vente pour

cause de départ ; liquidation volontaire ou judiciaire, licitation, etc. Le vendeur est obligé d'accorder terme à l'acheteur, mais il a besoin lui-même d'agents comptaux. Il cherche alors à vendre contre espèces l'acte qui le constitue créancier de l'acheteur des immeubles vendus aux enchères. C'est alors qu'apparaît l'usurier, il achète cet acte contre une provision c'est-à-dire avec une déduction qui s'élève parfois à 20 0/0. Les caisses Raiffeisen achètent cet acte, moyennant certaines garanties, contre une provision bien inférieure à celle de l'usurier, mais qui lui laisse néanmoins un bénéfice tout en sauvegardant les intérêts du vendeur (1). »

Ces diverses opérations laissent presque toujours un bénéfice. Or, il ne saurait être question, dans les institutions Raiffeisen, de bénéfice pour les sociétaires. Les parts ne reçoivent qu'un intérêt qui ne peut pas dépasser le taux de l'intérêt des prêts. Le reste des bénéfices est capitalisé jusqu'à ce que les fonds soient suffisants pour dispenser la caisse d'emprunter ailleurs. Les intérêts sont alors employés à des œuvres d'utilité publique. Si la société se dissout volontairement, le capital sera versé en dépôt dans une banque pour y rester accrue des intérêts composés jusqu'au moment où une société se fondera sur les principes de Raiffeisen. La nouvelle société touchera le capital et devra l'employer comme l'ancienne.

L'Administration se compose de la Direction, du Conseil d'administration et de l'Assemblée générale. Seul, le caissier-comptable est rétribué, toutes les

(1) Bordenheimer : *Le Crédit Agricole Coopératif*. — *Bibliothèque Universelle de Lausanne* (juin, juillet 1889).

autres fonctions sont absolument gratuites. C'est à Neuwied que s'est créée, en 1877, l'Union de Neuwied, afin de pouvoir aider dans leur gestion les petites communes dans lesquelles se trouverait difficilement un administrateur capable. Le président de l'Union est le syndic-conseil aidé d'un bureau et en relation avec les unions régionales qui ont à leur tête un Directeur. Les frais d'administration de cette organisation de Neuwied » sont couverts par le prix d'abonnement (15 marcs) des caisses à l'organe de la Société : *Genossenschafts Blatt*. Et par les subventions de la maison Raiffeisen et Cie.

Cette raison sociale date de 1881. C'est une caisse spéciale, une entreprise particulière. Elle exploite diverses branches d'industrie, en particulier une société d'assurance mutuelle sur la vie, une imprimerie. La maison Raiffeisen et Cie a été vivement attaquée. Dernièrement on lui reprochait d'oublier les principes de Raiffeisen et de n'être qu'une entreprise de spéculation au profit de ses membres. Le Comité a répondu à ces attaques en affirmant et en prouvant :

Que la maison Raiffensen et Cie ne s'occupait que de l'achat des objets nécessaires à l'agriculture et non du commerce de vins et de tabacs comme on l'en accusait. Que ses bénéfices servaient exclusivement à l'amélioration du sort des classes agricoles et à des subventions aux diverses caisses, pour leur frais d'administration.

Enfin que le mouvement d'affaires avait été, jusqu'au 20 novembre 1894, de 125 millions de francs. Le comité affirmait surtout et par dessus tout, qu'une parfaite harmonie existait entre les différentes caisses soutenues par la maison Raiffeisen et celle-ci,

et que les principes des fondateurs étaient religieusement suivis dans la raison sociale Raiffeisen et Cie.

Une autre institution complète les créations de Raiffeisen, c'est la « banque centrale des prêts agricoles. » Cette banque définitivement fondée en 1876, avait pour but de recevoir l'argent des caisses trop riches pour l'avancer à celles qui ne le sont pas assez. Les caisses qui veulent devenir actionnaires doivent prendre cinq actions à 6.000 francs. Seules les caisses Raiffeisen sont actionnaires.

Le capital, qui était de 650.000 francs, a été porté dernièrement à 6.200.000 francs.

Il ne faut pas voir dans cette banque, comme on l'a fait quelquefois chez nous, un élément indispensable du crédit agricole. Les caisses Raiffeisen ont fonctionné sans la Banque centrale de 1847 à 1876. Actuellement, beaucoup de caisses se passent de son concours et marchent fort bien. La Banque n'est qu'un simple intermédiaire et il serait plus exact de dire qu'elle est soutenue par les caisses que d'affirmer qu'elle les soutient. On a prétendu aussi que la Banque centrale réescomptait le papier agricole. C'est une erreur. Le papier agricole n'existe pas dans les caisses Raiffeisen. Il est employé seulement dans les caisses Vollenborg, en Italie, et encore là il est rarement escompté.

Le développement des caisses Raiffeisen a été prodigieux. En 1873, il existait 26 caisses, en 1888, 391 faisaient partie de l'union du Neuwad et en 1892 on en comptait 1086. D'après la statistique dressée à la fin de cette année 1892, pour 713 caisses qui avaient envoyé le bilan de leurs opérations, on constatait les chiffres suivants :

62.027 membres avec un actif de 33.814.417 marcs et un passif de 33.739.322 mars. Elles avaient avancé 20.730.592 mars.

Deux caisses seulement avaient fait des pertes et encore peu considérables, l'une de 30 francs, l'autre d'environ 1500. Le capital de réserve représentait environ 250.000 francs et le fonds inaliénable plus d'un million.

Il s'est fondé quelques caisses Raiffeisen urbaines mais elles n'en sont encore qu'à leurs débuts.

De Neuwied, les caisses Raiffeisen se sont répandues avec une rapidité inouïe dans toute l'Allemagne. De là elles ont gagné l'Alsace-Lorraine, l'Autriche, l'Italie, la Belgique, la Suisse, en Pologne. En France, M. Durand a fondé près de 200 caisses, d'après le système Raiffeisen. Ces créations sont trop récentes pour que l'on puisse porter un jugement définitif sur elles, mais l'essai n'en est pas moins intéressant.

Appliqué soit dans son intégrité, soit avec quelques modifications, comme dans les caisses Puzatti et les caisses Vollemborg, le système Raiffeisen a donné jusqu'ici des résultats magnifiques. C'est un encouragement pour tous ceux qui veulent avec énergie et résistance aider nos populations agricoles et élever leur niveau moral tout en défendant leurs intérêts.

P. COMBIÉ.

JEAN-BAPTISTE DE ROSSI

L'année 1894 a vu disparaître un savant, que tous les curieux d'antiquités, ont appelé, à juste titre, le « père de l'archéologie chrétienne. » Depuis deux ans, la maladie l'avait arraché aux explorations pénibles des catacombes de Rome, qui avaient rempli sa vie. Malgré les souffrances, l'esprit demeurait le maître, et jusqu'au dernier mois de sa carrière, Jean-Baptiste de Rossi, eût le bonheur de s'associer, à ceux qui aiment la science des vieilles choses mortes ; pas une séance des conférences d'archéologie n'eût lieu, sans qu'on y lût un travail, dû à sa plume. Le 3 juin, il communiquait encore, le commentaire d'une inscription chrétienne, trouvée à Constantine, et une note sur un ouvrage d'un savant français. Le *Bulletin d'archéologie chrétienne*, fondé par lui, en 1863, et que, pendant trente-un ans, il avait rédigé à lui seul, reparut au 3^me trimestre de 1894, après une année d'interruption. Hélas ! c'était le dernier effort d'un puissant génie. Ni les soins dévoués, ni les avantages de la campagne romaine, que Léon XIII avait procurés au savant archéologue, en lui offrant une royale hospitalité, au palais pontifical de Castel-Gandolfo, n'ont eu raison du mal.

Jean-Baptiste de Rossi était un savant dans toute la compréhension du mot. Doué d'une mémoire prodigieuse, d'un esprit clair, capable d'une somme énorme de travail, l'archéologue romain avait, par dessus tout, une intuition merveilleuse qui, soutenue par une volonté énergique, le conduisit de découvertes en découvertes à des résultats inouïs jusqu'à lui.

C'est l'honneur de notre siècle, d'avoir apporté dans l'étude de l'histoire, une critique plus précise, une exactitude plus sévère, pour l'étude approfondie des milieux, où se sont produits les événements. Les faits ressemblent à ces personnages de pierre, que les maitres-ymaigiers ont mis aux façades de nos vieux monuments. Arrachés de leurs murailles et installés avec honneur dans nos musées, ils ont le plus souvent un air étrange, qui va quelquefois jusqu'au grotesque ; mais si vous les considérez à leur place, dans le milieu où l'architecte les avait établis, la scène change, l'allure devient naturelle, les lignes harmonieuses, l'échelle de leurs dimensions paraît proportionnée, en un mot, on les voit sous leur vrai jour. Jean-Baptiste de Rossi a mis en pratique cette loi des études historiques, pour le plus grand bien des recherches sur les premiers siècles de l'Église.

Dès la fin du xvi^e siècle, on avait étudié les catacombes. Bosio, Bottari, Boldetti, Lupi, Buonarotti, Marangoni, Sérour d'Agincourt, Raoul Rochette, Perret et enfin le P. Marchi, dont de Rossi fut le disciple, avaient donné au public savant des œuvres d'une grande valeur. Mais si chacun avait su analyser avec soin, pénétrer avec sagacité chaque monument, devenu l'objet de ses études, nul n'avait pu

grouper les innombrables éléments de cette science en une puissante et sûre synthèse. Cet honneur devait revenir à Jean-Baptiste de Rossi.

L'éminent archéologue trouva, il faut le dire, des matériaux merveilleusement appropriés pour le succès de l'entreprise. Le Vatican possédait une longue galerie, occupée, d'un côté, par des inscriptions chrétiennes, avec des armoires remplies d'objets de toute nature, d'ivoires, de médailles, de vases, en un mot d'une riche collection appartenant aux premiers siècles de notre ère. Des sarcophages chrétiens servaient d'autels, dans les églises, de fontaines, dans les cours des palais romains, de corbeilles à fleurs, dans les villas. Enfin, toutes les nécropoles souterraines, parcourues et fouillées depuis trois siècles par des savants isolés, offraient comme autant de points de repère, parfaitement déterminés. La connaissance approfondie des ouvrages, des collections, des monuments et des fouilles permettait à de Rossi de fournir aux groupes de visiteurs, dont il voulait bien prendre la direction, des explications du plus haut intérêt, où l'on retrouvait la sûreté de sa méthode, dans un exposé succinct, précis et à la portée de tous. On pouvait entendre des indications comme celle-ci, par exemple : « Au lieu où nous sommes réunis, le 6 août de l'année 258, le pape Xystus II, entouré de ses diacres, présidait une assemblée de chrétiens. En ceci, il contrevient gravement aux édits, tout récents, de l'empereur Valérien. La police survint, les fidèles s'efforcèrent d'égarer ses recherches et de faire évader le clergé. Mais le vieux pape et ses clercs déclinèrent eux-mêmes leur qualité. On les emmena. Ils eurent la

« tête tranchée à quelques pas d'ici. Le soir, on les
« enterra dans la crypte qui est sous vos pieds (1). »

Que d'éloquence dans ce simple récit, pour quiconque sait que le moindre détail est dû à des documents absolument authentiques !

Pour comprendre les difficultés, que rencontra l'explorateur des catacombes romaines, il faut se rappeler ce qu'elles furent pendant des siècles. En 557, les Goths de Vitigès, ravagèrent les cimetières souterrains. Les Lombards en achevèrent la destruction. « La race impie des barbares, écrit vers 757, le pape Paul I^{er}, les a ruinés de fond en comble. » Dans leurs dévastations sacrilèges, ces hommes ont ravi quelques corps saints, et les lieux qui les avaient contenus, ont cessé d'être vénérés. J'ai honte de l'écrire, des animaux y pénétrèrent ; on a transformé ces souterrains en étables, on les a remplis de souillures. » Les papes du neuvième siècle, émus de cet état des choses, firent retirer de leurs primitives demeures, les restes des martyrs pour les mettre en lieu sûr, dans les basiliques de Rome. Dès lors, l'oubli se fit sur les anciens cimetières des chrétiens, qui malgré les ravages des Goths, n'avaient cessé de recevoir d'innombrables visiteurs, jusqu'au huitième siècle, époque de la dévastation des Lombards.

Cependant le 31 mai 1578, des ouvriers occupés à chercher de la pouzzolane, dans une vigne située à environ deux kilomètres de Rome, pénétrèrent par hasard dans un cimetière chrétien. Le bruit de leur découverte amena des visiteurs de tout rang, parmi

(1) L. Duchesne. — *Revue de Paris*, 15 octobre 1894.

T. XVII, avril 1895.

lesquels, le savant Baronius. Ce jour-là naquirent la science et le nom de la Rome souterraine. Bosio, à peine âgée de dix-huit ans, commença ses travaux, qui ne durèrent pas moins de trente-six ans. Le résultat en fut consigné dans son ouvrage : *Roma sotteranea*, qui ne fut publié qu'après sa mort. Les publications similaires ont été nombreuses, la plupart ne sont que la copie des pages de Bosio. Le dernier travail sérieux paru avant les travaux de J. B. de Rossi est celui de Perret, intitulé : *Les Catacombes de Rome*, imprimé à Paris en six volumes, au frais du Gouvernement, de 1852 à 1856. Tous ces travaux manquent parfois de critique. Nul ne s'était inquiété de la reconstitution topographique, et de la dénomination authentique des diverses parties des hypogées chrétiens.

Michel de Rossi, frère de l'archéologue, et devenu par ses travaux l'un des plus savants géologues de l'Italie, fut d'un grand secours pour les études de topographie. Les résultats ont été conservés dans les appendices de la *Roma sotteranea*, avec plans détaillés. Quant à la dénomination, voici comment elle s'est accomplie, avec toutes les garanties d'authenticité.

Dans ces galeries, que les papes, depuis le cinquième jusqu'au huitième siècle se firent une gloire d'entretenir et d'orner, les pèlerins affluaient, venant de tous pays, pour prier sur les tombeaux des martyrs. Comme de nos jours, des itinéraires avaient été écrits, tels que la *Notitia regionum Urbis*. Ces guides énumèrent les stations, où l'on devait s'arrêter. « Sur la voie Appia, disent-ils, le « pèlerin saluera la tombe de saint Corneille, de

« saint Sixte, de sainte Cécile etc. » D'autre part, les anciens, aussi bien les païens que les chrétiens, comme d'ailleurs bon nombre de voyageurs contemporains, avaient l'habitude d'écrire à la pointe d'un couteau, leurs noms et ceux des personnes qui leur étaient chères, sur les murs des sanctuaires vénérés. Les syringes de l'Égypte, le colosse de Memnon, les temples de la Grèce, et pour citer un monument voisin, la façade de l'église élevée sur le tombeau de saint Gilles, sont ainsi couverts de proscynèmes. Des graffites semblables se trouvent sur les murs des catacombes. « Saints martyrs, dit « une de ces inscriptions, souvenez-vous de Marie. » Quelquefois les martyrs invoqués sont désignés par leurs noms. C'est ainsi, par exemple, que le nom de saint Sixte fut relevé par de Rossi, sur les parois de l'hypogée, que les *itinéraires* désignaient par le nom de ce pape. Cette source de renseignements a donné les meilleurs résultats.

C'était une croyance générale que les restes des martyrs protégeaient les morts placés près de leurs tombeaux. D'où cette ambition, quelquefois satisfaite, des chrétiens étrangers à la ville de Rome, même à l'Italie, de faire porter leurs corps dans les catacombes (1). Une inscription de Trèves, par exemple, nous apprend que par ses vertus, le diacre Ursinianus s'est rendu digne d'être enseveli auprès des saints « *meruit sanctorum sociari sepulcris.* » Une autre inscription nous dit qu'un chrétien fut enseveli « *ad sanctum Cornelium.* » Voilà donc un

(1) Une épitaphe datée de 381 porte ces mots : « *Accepit sepulcrum, intra limina sanctorum, quod multi cupiunt, rari accipiunt.* »

autre moyen d'investigation découvert par J.-B. de Rossi.

Le nom du pape Corneille nous amène à parler d'une autre source d'exploration. De tous les Pontifes romains qui affectionnèrent les catacombes, saint Damase fut sans contredit le plus zélé. Ce pape était poète, il voulut que des inscriptions en vers marquassent les tombes des saints les plus illustres ; ce pape était aussi artiste, il voulut que ses compositions fussent gravées sur le marbre par une main habile, que le goût difficile du maître rendit plus habile encore.

L'artiste choisi fut Dionysius Philocalus, nom significatif, bien approprié au talent de celui qui le portait, il était véritablement amoureux du beau. Philocalus dessina des caractères spéciaux, pour les inscriptions de saint Damase, l'histoire les a appelés : *caractères damasiens*. Nous en possédons de nombreux spécimens ; le principal est la dalle où se trouve gravée l'inscription composée par saint Damase, pour le tombeau de sainte Agnès. Ces marbres étaient placés, au-dessus de l'inscription primitive du tombeau ; ils n'enlevaient donc aucune autorité au monument, et avec les siècles ils ont au contraire concouru puissamment, à établir l'authenticité de ces tombeaux.

On possède les œuvres de saint Damase dans la collection des Pères de l'Eglise, ses vers sont donc des documents certains ; il est démontré qu'aucun autre ciseau, que celui de Philocalus, n'a gravé une seule inscription damasienne. De ces deux données, J.-B. de Rossi fait sortir des indications précises sur les catacombes, à tel point qu'il a pu prédire

longtemps avant la découverte de plusieurs chambres, celles par exemple de sainte Cécile, de saint Corneille et de saint Sixte, pour ne citer que les plus importantes.

Les résultats archéologiques de semblables explorations ont été infiniment précieux. On a pu montrer aux yeux des moins clairvoyants, l'ordre chronologique des galeries, la série de leurs dépendances et les entrées publiques ou cachées qui primitivement, donnaient accès aux hypogées chrétiens.

Les résultats historiques n'ont pas été moindres. Les premiers siècles étaient mal connus. On croyait couramment, par exemple que jusqu'à Constantin, le christianisme était demeuré confiné dans les basses classes de la société. J. -B. de Rossi, nous a prouvé que de nobles femmes, des patriciens, leurs époux ou leurs fils, même des membres de la famille impériale, ont embrassé la foi du Christ, sous les Césars, sous les Flaviens et sous les Antonius.

Les noms des Pomponii Bassi et des Pomponii Græcini, ceux des Cæcilii, des Dasumii, ont été relevés, dans les inscriptions du cimetière de Calliste, dans les régions les plus anciennes. Ces résultats servent de commentaire, à certains textes obscurs de Tacite, de Suétone et de Dion Cassius, qui semblaient indiquer ces conversions, dans le monde aristocratique; mais on n'osait pas interpréter avec assurance des allusions voilées.

Les églises primitives ont été de véritables associations reconnues par l'Etat, sous la forme légale du *collegium tenuiorum*, pouvant par conséquent posséder des propriétés mobilières et immobilières

nécessaires ou utiles aux sépultures, au culte et aux aumônes. Les empereurs chrétiens du quatrième siècle, ont été jugés trop sévèrement sur la question des monuments de l'art païen. J.-B. de Rossi démontre par de nombreux documents, qu'ils ont pris presque partout, sous leur protection ces monuments antiques, qui avec le temps devenaient des temples chrétiens.

Enfin, les résultats qu'on peut appeler dogmatiques, ou apologétiques, ne sont pas moindres que les résultats archéologiques et historiques. Cependant, nous devons faire remarquer que cette œuvre n'a pas été le but poursuivi par de Rossi : « L'apologétique, disait-il un jour à M. Paul Allard, l'histoire des persécutions, n'a pas de place ici ; les faits doivent parler seuls. » Aucun de ses livres ne compte une seule ligne de controverse religieuse. Il se considérait comme le photographe des réalités mises à jour par ses fouilles. Jamais l'écrivain n'a interprété un dessin, au point de vue dogmatique, de peur que la copie ne portât dans ses lignes quelques traits moins fidèles, moins précis que ne le désirait sa conscience de chrétien. Mais l'œuvre que de Rossi, simple fidèle, se défendait de tenter, des théologiens l'ont accomplie, sur ses données. Les croyances de l'Église romaine primitive, depuis le temps des Apôtres jusqu'aux invasions des barbares, ont apparu, aux yeux des savants, avec une naïveté touchante et une force probante irrésistible. L'image de Marie, par exemple, honorée par les fidèles, est de la fin du premier siècle. Le grand nombre des représentations de Lazare ressuscité montre l'art primitif s'inspirant du quatrième évangile autant et

même plus souvent que des trois synoptiques. L'assimilation fréquente de saint Pierre à Moïse, dans les fresques, comme sur les sarcophages et les verres dorés, témoigne de la foi des premiers chrétiens à la primauté du Chef des Apôtres. Les symboles eucharistiques, commentés par des textes certains, indiquent la croyance à l'Eucharistie, telle qu'elle est enseignée dans nos catéchismes. Nous pouvons en dire autant de la foi en l'intercession des saints et à l'efficacité de la prière pour les morts. En un mot, l'Église primitive des catacombes, mises à jour par J.-B. de Rossi, offre les caractères certains d'une ressemblance parfaite avec celle de notre siècle, et quand un chrétien entend la messe au cimetière de Calliste, sur le tombeau d'un martyr, il ne se sent nullement étranger.

Après avoir rappelé les résultats archéologiques, historiques et dogmatiques de l'œuvre de J.-B. de Rossi, il nous reste à parler de ses travaux épigraphiques. Depuis 1854 jusqu'à sa mort (1894), l'illustre archéologue n'a pas cessé de collaborer au monumental *Corpus inscriptionum latinarum* de Berlin. Lui-même a publié deux volumes intitulés : *Inscriptiones christianæ, urbis Romæ*, etc. ; ils contiennent les épitaphes chrétiennes de Rome, à date certaine, plus les recueils d'inscriptions, formés par les pèlerins et les voyageurs, depuis l'époque de Charlemagne jusqu'à nos jours. L'immense collection des inscriptions sans dates précises demeure inédite ; elle est cependant fort riche en renseignements sur les croyances, les mœurs, les rites et les institutions de l'Église primitive.

En résumé les titres seuls des ouvrages de J.-B.

de Rossi, livres, opuscules et articles, n'occupent pas moins de quarante-deux pages, dans l'album offert aux souscripteurs des fêtes de 1892. La plupart ont été traduits dans toutes les langues et ont produit partout un sérieux enthousiasme. Aussi comme l'observe M. Edmond Le Blant (1), « ce fut par milliers
 « que se comptèrent ceux qui demeurés sous la sé-
 « duction de sa parole, se réunirent, à l'occasion
 « de sa soixantième année, pour lui offrir un témoi-
 « gnage de leur admiration. » Aucun homme privé en Europe, dit M. Paul Allard, n'avait encore inspiré de tels sentiments « et quand le 20 avril 1892,
 « après l'inauguration de son buste, en présence
 « de toutes les sociétés savantes de l'Italie, des
 « écoles française, allemande, autrichienne, de Rome,
 « des délégués des instituts de France et des aca-
 « démies étrangères, après la messe célébrée pour
 « la première fois depuis onze siècles, par le car-
 « dinal-vicaire, dans la petite basilique qui s'élève
 « au-dessus du cimetière de Calliste, la foule de
 « ses admirateurs et de ses amis fut descendue la croix
 « en tête, au chant des litanies majeures dans les ga-
 « leries illuminées des catacombes, on eut dit
 « qu'une lueur d'apothéose éclairait le front du
 « noble archéologue. » Voilà comment Léon XIII, digne successeur de Léon X, a su récompenser ce vaillant et fidèle serviteur de la science et de l'Eglise.

Terminons, en citant les paroles prononcées par M. Edouard Le Blant, remplissant les fonctions de Président, dans la séance du 21 septembre 1894, à l'*Académie des Instructions et Belles-Let-*

(1) *Revue Archéolog.* — septembre, octobre 1894, p. 145.

tres : » Il ne m'appartient de rappeler ici, ce que fut
« ce beau génie. qui créa toute une science, dé-
« couvrit tout un monde. Ce que je dois dire, c'est
« ce que perdent, avec cet homme si grand, si bien-
« veillant et si simple, les jeunes érudits de notre
« Ecole française, dont il fut toujours le protecteur,
« et qui ont reçu de lui, tant d'indications précieu-
« ses. » Ils ne sont pas nombreux ceux à qui peut
être rendu un tel hommage.

L'Abbé FRANÇOIS DURAND.

LA THEORIE DE L'ÉVOLUTION ET LA BIBLE

La Revue du Midi — février 1895 — m'est parvenue un peu tard à la Campagne où je suis claquemuré par les neiges. C'est pourquoi je ne puis vous adresser qu'une brève réplique à l'article de M. l'abbé Albran sur *la création de l'homme dans la Bible, en face de la théorie de l'Evolution*.

Je ne comprends pas trop ce que vient faire le récit Biblique en cette occurrence. Outre que ces textes anciens de la Genèse — peu ou point connus *dans leur première et originale rédaction* — ont été traduits et interprétés de cent façons diverses, non seulement par les juifs et les libres penseur, mais encore, par les diverses communions chrétiennes, (il suffit de lire les lettres de saint Jérôme à ce sujet), ces textes, sont bien loin d'avoir la portée scientifique que prétend leur donner une certaine École, à mon sens, étroitement dogmatique et fermée.

A qui fera-t-on croire en effet que l'auteur du Pentateuque a voulu nous donner *ex-professo* un résumé complet de la science de l'homme dans le passé et pour l'avenir ? Cela ne soutient pas l'examen, et toutes les controverses, soulevées à propos des six jours de la Création ou sur Josué arrêtant le soleil, pour ne parler que de ces deux faits, en face des théo-

ries géologiques et cosmogoniques contemporaines, sont d'une puérilité qui déconcerte.

Il faut envisager les choses, comme elles sont en réalité, et ne demander à Moïse que ce qu'il a pu savoir et vouloir dire aux hommes de son temps, et le dire de façon à être compris, c'est-à-dire avec les idées alors régnantes sur les faits cosmiques observés. Il a été un historien fidèle, un narrateur exact, mais on serait mal venu de lui demander la solution des problèmes qui se dressent encore pleins d'obscurité devant nous, à cette heure, sur les forces magnétiques, par exemple, sur les applications de l'électricité, sur les données de l'analyse spectrale et les élucubrations Darwiniennes.

Il n'est que temps de mettre un terme définitif à ces discussions stériles, qui vivent, à l'insu des contendants, sur une confusion déplorable entre la science proprement dite et la théologie dogmatique. La première doit garder ses libres allures et on aurait grand tort de faire intervenir la seconde dans des questions qui ne la regardent pas.

En ce qui concerne plus particulièrement, pour en revenir à notre point de départ, l'Évolutionisme, n'oublions pas qu'il n'est jusqu'à nouvel ordre qu'une théorie, une hypothèse, une supposition reposant sur d'autres suppositions et que, de l'aveu de ses partisans les plus décidés, il ne nous a livré que très incomplètement, le secret de son origine, sa manière de procéder et ses lois.

Quelqu'un a dit ici-même : « ce n'est là qu'une vérité relative, féconde sans doute, hardiment exposée, mais insuffisamment démontrée pour quiconque ne se contente pas de vaines formules. Sans

« doute l'idée qui s'y rattache a grandement fait son
 « chemin dans le monde. Les mot, familiers désor-
 « mais d'*atavisme*, d'*aptation aux milieux*, de *lutte*
 « pour l'*existence* etc. qui rappellent des vues aussi
 « neuves que séduisantes, se retrouvent sur toutes
 « les lèvres et accusent involontairement une toute-
 « puissance qu'il serait malaisé de méconnaître. »

Mais il n'est pas moins vrai que les systèmes les plus ingénieux, les hypothèses les plus hardies ne sont pas toujours les plus solides et il importe de ne pas se laisser aller à considérer la théorie évolutionniste, je veux dire la transformation successive des espèces, comme le dernier mot de la science.

Le jour encore éloigné où « grâce aux décou-
 « vertes futures, tous ces postulats deviendront l'ex-
 « pression de la réalité, où il sera clairement et
 « scientifiquement démontré, que les formes supé-
 « rieures de la vie chez les animaux et dans les
 « plantes sont dérivées des formes inférieures, par
 « l'action combinée des choses naturelles, » ce jour-
 là nous verrons ce qu'il nous restera à faire, au point
 de vue religieux et chrétien.

En attendant je suis d'avis qu'il faut laisser à un chacun la liberté de son appréciation sur ces curieux et intéressants problèmes.

Des professeurs distingués de la jeune Amérique, catholiques avérés, affirment « qu'il n'a pas été
 « prouvé par les théologiens que l'hypothèse de
 « l'évolution soit absolument insoutenable ; » d'ac-
 cord. M. l'abbé Albram, de son côté, déclare haute-
 ment, et « sans l'ombre d'une restriction, » que cette
 théorie est téméraire et dangereuse et partant sans
 doute erronée ; libre à lui de le penser. Seulement,
 il aurait pu le dire d'une autre manière.

Du moment, encore un coup, qu'il s'agit d'une théorie spéculative, d'une hypothèse, d'un système *à priori*, nous voilà bien à notre aise, et nous redisons avec le grand évêque d'Hippone : *In dubiis libertas*.

Il est vrai que la jeune école anthropologique n'y regarde pas de si près. Pour elle, l'Évolution darwinienne est, comme pour d'autres la dogmatique, une sorte de religion indiscutable et sacrée. Repoussant l'idée d'un plan préconçu d'une Cause finale, elle affecte de ne voir en tout que le jeu naturel des agents physico-chimiques, et cette intervention brutale, elle n'hésite pas à l'invoquer, à l'exclusion de tous autres agents, même lorsqu'on en vient à aborder le problème si complexe et si délicat de l'origine de la vie et de la nature de l'âme.

En ce cas elle se départ une fois de plus de cette sage réserve qui veut qu'en dehors du domaine si justement délimité par l'école positiviste à laquelle elle se rattache cependant, toutes les hypothèses aient, scientifiquement parlant, à peu près la même valeur.

Nous nous dispenserons de la suivre dans sa course désordonnée, sur un terrain si mouvant, insuffisamment éclairé et semé d'obstacles sans nombre. Mais du moins, il nous sera permis de lui crier : Casse-cou !!... .

M. DE SAINT-ALBAN.

L'administrateur-gérant : GERVAIS-BEDOT.

NIMES. — IMPRIMERIE GERVAIS-BEDOT

L'AFRIQUE ROMAINE

PAR M. GASTON BOISSIER ¹

Le Nimois est à demi Romain, a dit le poète Jean Reboul. Appliquée à M. Gaston Boissier, qui est Nimois, cette définition paraît insuffisante. A demi Romain par sa naissance, par son genre d'études il l'est devenu tout à fait.

Atavisme à part, je m'explique très bien ce goût particulier que M. Gaston Boissier a montré constamment dès ses débuts d'écrivain pour tout ce qui touche à l'histoire de Rome. Enfant et jeune homme, il n'a eu sous les yeux, dans les rues et sur les places de Nîmes, dans la contrée environnante, que des vestiges des Romains. Et quels vestiges ! Les Arènes, la Maison Carrée, le temple de Diane, la porte d'Auguste, le pont du Gard, c'est-à-dire l'ensemble le plus complet de ruines romaines qu'il soit possible de voir ! Sans avoir eu d'autre peine que d'ouvrir les yeux, un Nimois, en sortant du collège, est plus à même de comprendre Rome, d'entrer dans ses idées et dans ses mœurs que n'importe quel Français né sur un autre point du territoire. Que sera-ce s'il a des yeux intelligents et qui sachent voir ! Tel était précisément le cas de M. Gaston Boissier. De là une vocation, de là un penchant très caractérisé pour étudier les Romains, pour vivre au milieu d'eux, pour se faire leur contemporain à toutes les époques de leur histoire. De là tant d'ouvrages

(1) Lu en séance, à l'Académie de Nîmes, le 4 mai 1895.

consacrés à Rome, *Cicéron et ses amis*, la *Religion romaine d'Auguste aux Antonins*, les *Promenades archéologiques* à Rome et à Pompéi, les *Nouvelles promenades* à la suite d'Horace et de Virgile, l'*Opposition sous les Césars*, la *Fin du Paganisme*, et tout récemment cette *Afrique-Romaine*, sujet de notre entretien.

Je m'attendais au plaisir érudit que ce nouvel ouvrage n'a pas manqué de me procurer. M. Gaston Boissier cicerone est pour moi une vieille connaissance. Ses livres à la main, j'ai longuement flâné dans Rome, j'ai visité Ostie et ses environs, j'ai suivi les rues mornes de Pompéi. Tandis que Bædeker m'énumérait séchement et sans choix tout ce qu'un touriste qui se respecte doit avoir vu, quitte à n'y avoir rien compris, M. Gaston Boissier savait m'arrêter où il fallait, et là, il évoquait devant moi le passé disparu, mais un passé vivant. Je ne défilais pas devant les pièces d'un musée, arrangées dans un ordre immobile, mais c'était le spectacle des choses qui s'animait et ressuscitait devant mes yeux émerveillés. Je ne plaisante pas, je vous assure que dans un moment d'hallucination suggérée par mon guide, et moi d'ailleurs m'y prêtant de toute ma bonne volonté, j'ai cru voir près d'Ostie Enée, le pieux Enée en personne, remonter le cours du Tibre sur ses carènes peintes, et sous le dôme d'ombre formé par le feuillage des arbres des bords. Or sachez qu'aujourd'hui le pays, à cet endroit, est désert comme le Sahara et les rives nues comme votre main !

C'est que M. Gaston Boissier a d'abord une érudition immense. A l'en croire lui-même, elle n'est

pas toujours de première main, elle vient de tel ou de tel savant français ou étranger qu'il nomme avec une probité scrupuleuse. Mais il ne faut pas prendre prétexte de cette modestie, qui l'honore, pour lui faire tort et lui reprocher un manque d'originalité. A côté de l'érudition d'autrui on distingue très bien la sienne propre, issue d'une information très vaste, si vaste qu'on peut affirmer qu'il est le Français de notre temps qui connaît le mieux l'antiquité romaine, dans son ensemble et dans ses détails. Il ne s'est pas borné à importer en France les hypothèses des étrangers sur les points obscurs de l'histoire ou de l'archéologie de Rome, il en a hasardé à lui, et les siennes sont toujours ingénieuses. N'empêche que c'est aussi par un talent extraordinaire de vulgarisation que vaut M. Gaston Boissier. Il a une imagination très riche, il a hérité pour sa part de quelques feuilles du rameau évocateur de la Sibylle et de Michelet, il a une verve et un entrain dans la narration qui emporte le lecteur comme à la lecture du plus passionné des romans, il tourne l'anecdote à ravir, il a l'air bon enfant, il sait au besoin aiguïser une malice, en un mot il est l'un des premiers érudits de France, et le premier des professeurs. Il est notre Madvig et notre Mommsen.

Vous jouirez de toutes ces qualités dans ce livre de *l'Afrique romaine*. Pour moi, qui ai eu le plaisir de parcourir la plus grande partie des lieux dont l'auteur a fait la description, j'ai cru, en le lisant, les visiter à nouveau, et j'ai retrouvé la vivacité et la fraîcheur d'anciennes impressions que le temps avait un peu effacées dans ma mémoire.

*
* *

L'Afrique du Nord est peut-être, de tout l'univers, par la comparaison du présent avec le passé, la partie la plus propre à suggérer des réflexions mélancoliques. Sans parler des Phéniciens et des Carthaginois, les Romains avaient fait de ce pays qui s'appelle la Tripolitaine, la Tunisie, l'Algérie et le Maroc, des greniers d'abondance dont ils tiraient du blé, du vin et des olives, des jardins pleins d'eau et d'ombrages, des musées de sculpture et d'architecture. Il y a cinquante ans, à l'époque de l'invasion française, le grenier était à sec, sauf pour le blé, qui survivait çà et là, les jardins s'étaient transformés en vastes solitudes pelées et brûlées par un soleil enragé, et les villes étaient enfouies sous terre, rasées, incendiées, dormant côte à côte avec des fûts de colonnes renversés, des têtes de statues, des inscriptions illisibles. Les Français ont un peu changé cela, et la persévérance de leurs efforts promet beaucoup. La vigne gagne à vue d'œil, d'immenses étendues de terrain ont été rendues à la culture, des villes florissantes s'élèvent un peu partout, et plusieurs sur l'emplacement même de villes romaines. Mais que de progrès il reste encore à faire pour que notre établissement mérite, je ne dis pas d'être égalé, mais simplement comparé sans trop de défaveur à celui que les Romains y fondèrent autrefois ! L'imagination en reste écrasée, découragée.

Voilà précisément le but que s'est proposé M. Gaston Boissier dans son ouvrage : nous ensei-

gner ce que les Romains avaient fait de leur conquête, c'est-à-dire une des provinces les plus riches de leur empire et du monde, et en même temps nous exposer comment ils y sont parvenus, par quels procédés, par quels miracles de courage, de patience et d'habileté, ne nous dissimulant pas que nous autres, conquérants du XIX^e siècle, nous aurions peut-être à leur école beaucoup de leçons à apprendre, — si même, d'instinct, nous n'avons déjà commencé à les imiter.

Voyez plutôt. Pour vaincre les Arabes d'Abd-el-Kader, qu'ont fait nos généraux que suivre la tactique de Métellus contre les Numides de Jugurtha ? Celui-ci ne livrait pas de bataille rangée, il ne tentait pas de prendre des villes de vive force, ayant devant lui un ennemi agile qui attaquait sans qu'on l'ait vu venir et repartait avant qu'on se soit mis en défense. Mais, après avoir accoutumé ses soldats à la marche et à la soif, il procédait par attaques hardies, par *razzias*, comme nous disons, où il brûlait les gourbis et emmenait les troupeaux.

Longtemps avant nous, les Romains avaient su trouver le moyen d'administrer leur conquête et de résoudre la question du gouvernement civil et du gouvernement militaire. Ils s'étaient contentés pendant quelque temps du territoire de Carthage, mais après avoir compris, comme Bugeaud nous le fit comprendre plus tard, que « la paix définitive de l'Algérie était dans le Sahara, » ils poussèrent plus avant et installèrent des postes sur toutes les routes du désert. Ils séparèrent le territoire civil du territoire militaire, en laissant dans chacun des deux le pouvoir tout entier dans la même main. L'Afrique

proconsulaire, comprenant le pays autour de Carthage, fut gouvernée par un consulaire riche et de grande maison ; la Numidie, qui de tous les côtés faisait face à des tribus remuantes, par un général qui commandait, sous l'autorité directe de l'empereur, la légion campée à Lambèse, la troisième Augusta. Tandis que le premier ne restait jamais qu'un an en exercice, le second demeurait dans ses dangereuses fonctions tant qu'il plaisait au prince de l'y laisser et tant qu'il les remplissait bien. De cette façon, tous les tiraillements étaient évités.

Avant nous, les Romains avaient habilement réparti leurs troupes sur ce territoire, puisqu'il est rare que l'emplacement de leurs postes ne soit pas celui que nous avons choisi pour les nôtres. Ces postes (castella) étaient reliées par des tours isolées, qui servaient à annoncer d'un fort à l'autre l'approche d'un péril, soit en allumant un grand feu, soit par tout autre signal ; sorte de télégraphe aérien, dont nous n'avons retrouvé le secret qu'il y a juste un siècle. Avant nous, les Romains avaient recruté des auxiliaires parmi ces aventuriers du désert qui passent leur temps à se piller les uns les autres, soldats irréguliers qui représentaient ce qu'on appelle aujourd'hui les « goums », et ils leur laissaient leurs chefs nationaux. Mais nous avons eu beau imiter les Romains sur tous ces points, il est un résultat auquel nous ne sommes pas encore parvenus comme eux. Chose extraordinaire, ils n'entretenaient guère plus de 27.000 hommes en Afrique, la 3^{me} légion et les auxiliaires compris, et nous, qui ne possédons ni la Tripolitaine, ni le Maroc, il nous faut 48.000 hommes, en temps de paix, pour garder l'Algérie et

la Tunisie ! Il est évident qu'ils n'ont dû de gouverner l'Afrique pendant cinq siècles avec de si faibles effectifs qu'à l'aménagement heureux de leurs forces, à la rapidité de leurs mouvements, à leur connaissance du pays et des peuples qui l'habitaient.

Une autre mesure à signaler, qui fut excellente pour attacher le légionnaire romain à l'Afrique et pour coloniser le pays, c'est celle de laisser vivre en famille les officiers et les soldats. A cette mesure on dut la fondation de la ville de Lambèse, découverte à 2 kilomètres du camp du même nom. Ce fut d'abord une ville spéciale, habitée par des militaires de tout grade, en activité ou à la retraite. Mais ces colons improvisés y firent souche de petits Africains, qui la plupart du temps étaient soldats comme leur père, et qui transformèrent peu à peu Lambèse en une belle et grande ville, à en juger par les deux forums, le capitole et les temples que nos fouilles ont rendus au jour.

Mais pacifier et administrer l'Afrique n'était pas tout le souci des Romains. En gens pratiques, ils entendaient surtout en tirer profit par une habile exploitation des richesses de son sol. Il est certain qu'ils rencontrèrent devant eux les mêmes difficultés que nous-mêmes avons rencontrées plus tard, la résistance des hommes et celle de la nature. Le Numide ou le Gétule était, comme l'Arabe ou le Berbère de nos jours, un nomade, plus ami de la tente que du gourbi, faisant la navette du Sahara au Tell et du Tell au Sahara, suivant la saison. Pour en faire un fermier ou un laboureur, comme l'est le Kabyle actuel (mais le Kabyle exclusivement), il a fallu aux Romains de l'habileté et de l'esprit de suite. Sans

doute, ils ont dû attirer par des avantages particuliers les indigènes dans les terres fertiles et les y retenir par la sécurité et l'attrait du bien-être.

La victoire que les Romains ont remportée sur la nature leur fait plus d'honneur encore. Peut-être que, quand ils y vinrent, l'Afrique comptait un peu plus de forêts et de sources qu'aujourd'hui. Mais l'impression d'ensemble était déjà celle de nos jours. *Cælo terraque penuria aquarum*, cette phrase de Saluste a été vraie de tout temps. Il a toujours plu rarement là-bas, et les fleuves n'ont jamais été que des torrents le plus souvent à sec. Cela explique ce nombre extraordinaire de travaux hydrauliques entrepris par les Romains, et dont les ruines couvrent encore le sol. Il y avait des aqueducs partout. On a découvert à Thysdrus (El-Djem) une inscription d'où il ressort qu'aux portes du désert, il y a dix-sept cents ans, on distribuait l'eau dans les maisons des citoyens pour leur usage particulier, ce qui n'existe pas encore dans toutes les villes de France ! Quand l'eau ne se trouvait pas à fleur de terre, on creusait des citernes pour recevoir celle du ciel, et ce sont les citernes de Carthage qui servent encore aujourd'hui à alimenter le pays voisin. Enfin, pour retenir les eaux à la suite du débordement des torrents, on construisait des systèmes de digues avec d'immenses réservoirs qui par de petits canaux les conduisaient ensuite à travers champs. On a retrouvé près de Lambèse un règlement, qui était affiché sans doute sur la place publique, et qui indique la part d'eau qui revenait à chaque habitant et le nombre d'heures pendant lequel il y avait droit. Tous ces travaux des Romains ne nous ensei-

gnent-ils pas clairement ce que nous devons faire à notre tour ? Mais tant s'en faut que nous y soyons seulement disposés !

Aussi les campagnes étaient-elles, en dehors même des domaines impériaux, peuplées et fertiles dans l'Afrique romaine. La petite propriété se multiplia. Sur les côteaux, dans les plaines mal arrosées, on plantait l'olivier et la vigne. Mais la principale culture était celle des céréales. C'est là que Rome se fournissait de blé, environ pour 600.000 hectolitres. Chaque année, une flotte particulière apportait de ce pays à Pouzzoles et à Ostie l'annone, l'*annona sancta*, la nourriture de la métropole. La grande propriété atteignait des proportions gigantesques. Les familles illustres de Rome y plaçaient leurs capitaux et se bâtissaient des résidences somptueuses, avec des greniers pour les denrées, des étables pour les bêtes, des logements pour les serviteurs. On a découvert sur la route de Constantine à Sétif, près du petit village d'Oued-Atménia, les restes d'un grand domaine dont les bords mesuraient à eux seuls plus de 800 mètres carrés.

Mais dans les campagnes l'indigène risquait de se laisser reprendre à la barbarie. Les Romains comprirent aisément qu'il était de leur intérêt de bâtir beaucoup de villes. Là était le grand remède contre l'esprit d'indépendance et de rébellion. Aussi en élevèrent-ils de tous les côtés, comme on peut en juger par les ruines innombrables qui jonchent tout le nord de l'Afrique, et toutes rappelant par leurs forums et leurs thermes, leurs temples et leurs théâtres, leurs portiques et leurs mosaïques, les magnificences des villes de l'Italie. Par là, les

citadins prenaient peu à peu le goût des arts. Par là, les paysans et les montagnards, quand ils venaient au marché de la ville, étaient frappés d'admiration pour la civilisation romaine et se laissaient prendre à l'appât du vainqueur. Quelle différence entre ces villes somptueuses et les nôtres, bâties pour l'utile, mais plates et maussades ! A leur aspect, les Arabes ne doivent pas concevoir une haute idée de notre architecture, et elles suffiraient à leur inspirer le dégoût de la vie sédentaire, s'il en était besoin.

De toutes ces villes, M. Gaston Boissier a choisi avec raison Timgad, l'ancienne Thamugadi, pour la décrire et nous apprendre comment se passait la vie dans une ville de l'Afrique romaine du temps des Antonins et des Sévères. Timgad est située un peu au-delà de Batna, dans la province de Constantine. C'est la ville la plus récemment fouillée et dont les ruines sont, dans l'ensemble, le mieux conservées. C'est une petite Pompéi africaine, d'autant plus surprenante qu'elle apparaît au milieu d'une contrée désolée.

On entre par un arc de triomphe à trois portes, comme celui de Septime Sévère à Rome, assez élégant, et orné sur sa façade de quatre colonnes de marbre qui portent des chapiteaux corinthiens. Il est à une extrémité de la rue principale de la ville, plus large et plus droite que celles de Pompéi, pavée de grandes dalles marquées d'ornières profondes, et avec, des deux côtés, un large trottoir abrité contre le soleil par un portique dont les colonnes ont été relevées. Vers le milieu de la rue, entrée du Forum. Petit Forum, rapetissé encore par une quantité de statues, dont on a retrouvé les bases, distribuées sans

ordre ça et là. A peu près au centre, les restes d'une petite chapelle dédiée à la fortune Auguste, déification de la grandeur de l'empire. A gauche, la curie ou l'Hôtel-de-Ville, qui devait être assez riche, à en juger par les débris de fines moulures et de marbres variés. A droite, sur la plate-forme d'un temple, où l'on accède par un escalier, non plus placé sur le devant, mais relégué sur les côtés, les rostrs, d'où les magistrats parlaient au peuple.

De l'autre côté de l'arc de triomphe se trouve le marché, grande cour ornée d'une fontaine au centre, et tout alentour de portiques sous lesquels s'abritaient sans doute les marchands et les acheteurs aux heures chaudes du jour. On y distingue encore sept boutiques. Derrière le marché, sur une hauteur, le Capitole, dont les murs étaient décorés d'une profusion de marbres précieux et dont le fronton était porté par des colonnes mesurant à la base 1^m,50 de diamètre. Enfin, plus loin encore, adossé à une colline, le théâtre, aux degrés taillés dans le roc, élégant dans ses proportions et semblable à ceux qu'on admire au cœur même de l'Italie.

Enfin, pour vous donner une idée plus complète du confort et de l'élégance romaine sur les confins mêmes de la barbarie, pardonnez-moi de ne pas vous faire grâce d'une certaine salle qui servait de latrines publiques. Figurez-vous un grand carré, dont un côté est occupé par une large fontaine pour les ablutions nécessaires, et les trois autres par vingt-cinq sièges, séparés l'un de l'autre par un dauphin sculpté, où le bras pouvait s'appuyer. Sous les sièges coulait de l'eau dans des rigoles qui entraînaient tout à l'égoût. Où est la ville de France qui pourrait en montrer autant ?

Les Romains entendaient donc leurs aises, à peu près comme les Anglais aujourd'hui. Les hautes spéculations, plaisir et supplice à la fois de l'esprit humain, semblent les avoir fort peu préoccupés, du moins à Timgad. Ils y menaient surtout une vie végétative, exclusivement occupés de leur corps, qu'ils entretenaient par des exercices hygiéniques. Je n'invente rien, et si vous êtes méfiant, lisez seulement cette inscription gravée sur une dalle du pavé du Forum :

<i>Venari</i>	<i>Lavari</i>
<i>Ludere</i>	<i>Ridere</i>
<i>Occ est</i>	<i>Vivere</i>

« Chasser, se baigner, jouer, rire, c'est vivre. » Cette inscription résume à merveille les sentiments de ceux qui l'ont gravée.

★ ★

Mais ce qui atteste de la manière la plus significative, combien les Romains furent plus favorisés que nous dans leur occupation de l'Afrique, c'est la merveilleuse facilité avec laquelle se propagea leur langue et se créa une littérature latine, comparable à celle même de l'Italie. Que nous sommes loin d'un pareil résultat ! Instituteurs laïques ou congréganistes, missionnaires, membres de l'Alliance française, tout le monde à beau s'atteler à la besogne, les indigènes restent réfractaires à l'usage de notre langue. Je me rappelle ces cours du soir, à Alger, où nous nous consacrons à tour de rôle à leur apprendre à lire et à écrire en français. Notre clientèle, sauf quelques exceptions, n'était guère retenue que par

l'appât de distributions de pièces de cent sous, de chechias ou de burnous, et quand leur modeste instruction était terminée, leur premier soin était de tout oublier au plus vite et de retourner à l'idiome national. Les Romains, eux, n'avaient pas eu besoin d'organiser des écoles par décrets. Le rhéteur et le grammairien suivaient les légions, ils s'établissaient dans le pays conquis, et les écoliers affluaient, qui le lendemain étaient des maîtres. Juvénal, au premier siècle de notre ère, appelait déjà la Numidie une pépinière d'avocats, *nutricula causidicorum*. La civilisation romaine exerçait naturellement sur ces peuplades un attrait si invincible que, déjà du temps d'Apulée, ne pas parler le latin n'était plus d'un homme bien élevé.

Il faut être juste. Reconnaissons que les Romains ne rencontrèrent pas devant eux l'obstacle qui nous arrête, et qu'ils furent au contraire servis par une circonstance dont il ne nous est pas possible de profiter. Qu'est-ce qui fait aujourd'hui des musulmans nos mortels ennemis, réfractaires à notre civilisation ? Leur religion, religion qui leur commande de nous haïr. Au contraire, du temps des Romains, les dieux des vaincus et ceux des vainqueurs s'entendirent à merveille et finirent même par s'identifier. Les Romains supposèrent que Tanit était Junon, et les Numides que Saturne était Baal. Ils fréquentèrent tous les mêmes temples et sacrifièrent aux mêmes idoles. Donc ce qui nous aliène aujourd'hui les indigènes, la religion, était alors un lien de plus qui les unissait aux Romains.

Pour comble de chance, quand le Christianisme détruisit ce lien, ce fut pour lui en substituer un

autre plus puissant encore, lui-même. L'Eglise d'Afrique usa presque uniquement de la langue latine et contribua à en développer l'usage parmi les classes qui ne fréquentaient pas les écoles de rhétorique, les classes inférieures. Latin grossier et incorrect, sans doute, mais qu'importe ? Sa barbarie même est une preuve de plus que c'étaient les pauvres gens qui le parlaient. Les saints dont s'honore à juste titre l'Eglise d'Afrique sont presque tous des saints de basse condition ; et S. Augustin, un ancien professeur, nous a dit qu'il employait volontairement des mots incorrects pour être saisi de tout le monde. Les solécismes et les barbarismes de ces pauvres gens n'avaient rien d'ailleurs de particulier, ils étaient ceux que nous retrouvons dans toutes les autres parties de l'empire, à la même époque.

Comment se fait-il donc, puisque la conquête de l'Afrique avait été si complète, si profonde, aussi complète et aussi profonde que l'avait été celle de l'Espagne et de la Gaule, qu'il n'en soit pour ainsi dire rien resté ? Comment se fait-il que, pendant que l'Espagne et la Gaule se faisaient une civilisation pleine d'affinités avec celle de Rome et un langage né du latin, l'Afrique retournait à ses vieilles habitudes nomades et à sa vieille langue libyque ou, comme nous disons aujourd'hui, au berbère ? La raison en est sans doute l'invasion musulmane, et encore la survivance, à l'intérieur et sur les frontières de la colonie romaine, de groupes berbères indépendants qui avaient conservé intact le germe de la barbarie. Mais cela n'explique pas tout. M. Gaston Boissier le fait justement remar-

quer. Si ce peuple a su conserver son caractère primitif et sa nature propre, malgré la triple conquête carthaginoise, romaine, et vandale, s'il a submergé et recouvert ces conquérants qui s'étaient flattés de se l'assimiler, c'est qu'il y était disposé par son tempérament, c'est que cette race avait un fonds de qualités particulières, qui la rendaient plus persistante que d'autres. Renseignement profitable pour nous, mais cause de défiance que nous ne devons jamais perdre de vue.

Il ne s'agit pas assurément de nous décourager. Si la race berbère est persistante, elle ne s'est jamais montrée résistante, puisqu'elle a pu, après tout, s'entendre avant notre conquête avec trois maîtres successifs et accepter, sans trop de répugnance, leurs habitudes, leur langue et leurs lois. De plus, il faut constater à notre avantage que nous sommes arrivés très vite à pacifier l'Algérie, plus vite même que les Romains. Après plusieurs siècles de domination, ils n'étaient pas aussi avancés que nous le sommes. Au III^e siècle de notre ère, ils avaient encore des alertes journalières à cause de certaines tribus indépendantes, cachées dans le Djurjura ou échelonnées le long des frontières. Pour nous, il y a déjà plusieurs années que nous n'avons plus rien à redouter de la Kabylie.

C'est notre conquête intime des indigènes qui est à faire, et c'est sur ce point qu'il faudrait, autant que possible, profiter des leçons des Romains, qui y avaient si merveilleusement réussi. Je dis autant que possible, parce que je ne me dissimule pas que jamais nous ne pourrions obtenir des résultats aussi complets que les leurs. Nous aurons beau apporter

là-bas la sécurité et le bien-être, nous aurons toujours entre eux et nous l'obstacle de leur religion, dont le principal article est la haine du *Roumi* et la guerre sainte. On ne peut pas mettre d'accord Jésus-Christ et Mahomet comme on fit du temps des Romains de Jupiter et de Baal-Hammon. Il faudrait qu'il y en eût un des deux qui cédât la place à l'autre, et, en dehors de la foi, la raison et la civilisation désignent naturellement Mahomet pour ce rôle-là. Le cardinal Lavigerie y avait bien songé. Il avait même tiré parti d'une famine qui sévit, il y a quelques années, en Algérie, pour se charger de l'entretien des enfants abandonnés, et tenter ainsi leur conversion. Le moyen réussit admirablement pour plusieurs, qui font aujourd'hui dans plus d'une famille algérienne d'excellents serviteurs. Malheureusement, la famine une fois passée, les chefs arabes virent ce prosélytisme de mauvais œil, et les pouvoirs publics, justement alarmés pour la paix de la colonie, furent contraints de prier le cardinal de surseoir à son œuvre d'évangélisation. Quant à compter sur le seul ascendant moral du christianisme pour amener la conversion des indigènes, ce serait une pure chimère. Le Coran sert trop bien le despotisme et l'instinct polygame des hommes pour qu'on puisse espérer d'eux qu'ils aient un jour la générosité d'y renoncer. Les femmes, elles, seraient certainement plus accessibles. Tandis que le Coran en fait des esclaves avilies, l'Évangile leur restituerait leur dignité et leur liberté perdues. Mais la comparaison ne leur est point permise. L'influence salutaire du chrétien ne peut pas les atteindre au fond de ces gynécées grillés et verrouillés où

les abêtissent leurs maris. Et elles vivent là, enfants à perpétuité, ne demandant pas autre chose, puisqu'elles n'ont jamais connu que ce qu'elles ont. Voilà pourquoi notre situation précaire en Algérie court risque de durer longtemps.

Cela , tout le monde ne l'avoue pas , mais chacun le pense probablement. Pour moi, je demande pardon à M. Gaston Boissier d'avoir ajouté mes réflexions aux siennes, et je finis en recommandant son livre aux touristes intelligents et instruits , et à tous les Français qui, même de ce côté-ci de la Méditerranée , s'intéressent à l'avenir de notre belle colonie africaine.

JACQUES ROCAFORT.

UN CONFLIT AU XVIII^e SIÈCLE

DANS UNE PETITE VILLE DU ROUERQUE

Le 10 mars 1773 a été longtemps, pour les habitants de la petite ville de Nant, en Rouergue, une date mémorable. Voici à quel sujet.

Messire Pierre François Ayrolle des Angles, Lieutenant-Colonel de cavalerie, Prévôt-Général de la Maréchaussée de Guienne, au département de Montauban (1), se trouvait ce jour-là, avec sa famille, à Nant même dont il était originaire et où il possédait « quelque bien, notamment une maison « spacieuse et commode (qu'il avait fait bâtir lui-même) destinée, dans sa pensée, à être l'asile de « sa vieillesse (2). »

L'histoire de ce personnage est assez curieuse :

Né en 1720, plus tard élève remarqué du collège que les Pères Doctrinaires dirigeaient dans sa ville

(1) La Maréchaussée de l'Ancien Régime, (remplacée de nos jours par la Gendarmerie Départementale), comprenait des troupes à cheval, divisées par compagnies, ayant dans chaque province, à leur tête, des lieutenants, et réunies sous le commandement supérieur d'un Prévôt-Général. (Voir Chéruel, t. II, p. 735 et 1019).

(2) La famille Ayrolle, éteinte depuis un demi-siècle, serait, dit-on, sortie à une époque indéterminée, du hameau de Combere-donde, sur le plateau du Larzac, là même où se trouve désignée la future station de Nant et des localités avoisinantes, sur la ligne ferrée du Vigan à Saint-Affrique. Le grand-père de notre Prévôt-Général était venu se fixer à Nant, à l'occasion de son mariage. J'ai connu la dernière survivante de ce nom, morte très âgée, un peu après 1835.

natale (1), le jeune Ayrolle se signala de bonne heure, nous le verrons bientôt, par une précocité au-dessus de l'ordinaire. A dix-huit ans, il entra au service du Roi, resta un an dans le régiment du Vexin, et passa bientôt après au service de l'Empereur, Charles VII, allié de la France, en qualité de sous-lieutenant dans le régiment des grenadiers à cheval de l'Impératrice (1742).

La mort inopinée de cet Empereur, en 1745, détruisit les espérances d'avancement du jeune officier. Promu lieutenant l'année suivante, il vit son régiment réformé par suite des changements survenus à la Cour de Bavière, et quelque temps après se trouva contraint de passer en France où il fut nommé capitaine au régiment des Bretons volontaires (1746).

Trompé encore une fois dans ses calculs par les réformes faites à la paix d'Aix-la-Chapelle, en 1748, qui amenèrent la suppression de son nouveau régiment et la perte de son grade, Ayrolle partit pour l'Amérique. Là, sa bonne fortune et sa conduite lui procurèrent, un peu plus tard, un établissement considérable.

A son retour en France, se trouvant en état de reprendre du service il demanda et obtint, sur les certificats du ministre de la guerre, l'agrément du Roi pour la charge de Prévôt-Général du département de Montauban. Mais, avant d'en remplir les fonctions, il lui fallut éteindre deux procédures (2)

(1) Ce collège comptait parmi ses professeurs le R. P. Louvroleuil.

(2) « Je me présentai en conséquence, dit-il, dans son mémoire, » p. 17, au Sénéchal de Montpellier et devant le juge de Nant, où » j'obtins successivement deux sentences de relaxe qui furent » confirmées par deux arrêts et la Cour. (vers 1764). »

qui lui avaient été intentées par une famille ennemie et dont les rancunes, vieilles de trente ans, le poursuivaient encore, au moment où nous sommes arrivés.

Faut-il s'en étonner, même en s'en tenant strictement à ce qui vient d'être dit de l'heureuse fortune de l'officier Ayrolle ?

Celui-ci a pris soin de nous raconter dans un mémoire que « le principe de cette inimitié meur-
« trière se trouve dans le plus bas des sentiments,
« c'est-à-dire l'envie (1). »

« Né avec des biens médiocres, nous dit-il, ma
« conduite et mes services m'ont élevé à une charge
« honorable. Ma fortune s'est accrue par un mariage
« au-dessus de mes espérances, je l'ai employée à
« rendre service à mes concitoyens, à faire des ré-
« parations, des embellissements (2). Mes ennemis

(1) Ce curieux mémoire de 267 pages, imprimé après l'arrêt définitif du Parlement de Toulouse, à la date du 17 janvier 1777, et tiré probablement à un petit nombre d'exemplaires, contient des pièces extrêmement remarquables : lettres diverses, dépositions de témoins, extraits de procurations et mémoires des parties adverses qui lui donnent une saveur toute particulière. C'est toute une épopée héroï-comique qui peint bien la société et les mœurs de l'Ancien Régime expirant, dans une petite, toute petite ville de province.

(2) Le souvenir du train de maison de M. Ayrolle, retour d'Amérique, ne s'est pas encore entièrement perdu à Nant. Sans parler de sa femme, riche créole du nom des Angles, que les vieillards de 1830 avaient connue, on aime à rappeler la physionomie de ses domestiques de couleur, de ses chiens, de ses singes, de ses perroquets légendaires.

L'heureux parvenu avait fait construire à son usage une sorte d'hôtel, subsistant encore et en très bon état. Il avait contribué à régulariser cette partie de la promenade de Nant qu'on appelle l'*Allée chaude* et à élever le grand mur qui s'étend de cette allée à la chapelle votive de 1623 et surplombe au levant le cours profond de la Dourbie.

Tout récemment, c'est-à-dire dans le cours de l'année 1772, il

« n'ont pu me pardonner ce louable emploi de ma
« fortune... la charge dont j'ai l'honneur d'être re-
« vêtu les irrite. Le gouvernement que j'ai du
« lieu qu'ils habitent, leur est insupportable..
« Dans leurs agissements contre moi, rien n'a été
« oublié pour m'éloigner du pays ou me faire
« périr. »

Le Prévôt-Général dit vrai, ce semble. Car, quelle que soit la part qui lui incombe, dans les torts réciproques, au milieu des ardeurs d'une lutte à outrance entre ces Montaigu et ces Capulet de village, le Sénéchal du Rouergue d'abord et plus tard le Parlement de Toulouse lui ont donné raison. Mais pendant longtemps il eut affaire à forte partie. Le chef de la cabale ennemie n'était autre que le Viguier lui-même de Nant (1), s'appuyant directement sur son fils, jeune homme de vingt-deux ans, plein de fougue et de violence, sur son neveu du même nom et sur son gendre, l'un des deux notaires du pays.

Ce Viguier, ex-jacobin, avait encore avec lui un homme, dit-on, perdu de dettes et de vices, un moment prisonnier à Montpellier, en vertu d'un jugement de la Bourse(2), le moine Dom Recolin, prieur de

avait acquis de l'abbé de Bussi, résidant à Sully, une partie des Condamines qui composaient l'enclos de l'abbaye et attenant à son jardin (l'abbaye de Nant avait été sécularisée en 1747). Cette inféodation, comme on disait alors, avait eu lieu nonobstant l'opposition opiniâtre du viguier Antoine Vidal, *inde iræ*. Cette propriété appartient actuellement à la famille Figayrolle.

(1) Viguier, Vigucerie. Nom donné dans le midi de la France à une juridiction et à des juges qui rendaient la justice au nom des Comtes ou du Roi. (Voir Chéruel, *Dictionnaire des Institutions de la France*; Larousse, art. Viguier.) Le viguier de Nant, en 1773, était une sorte de juge de paix de la région.

(2) La *Bourse Commune*, *Bourse des Marchands*, ancien nom des tribunaux de commerce, avant la Révolution.

Bez (1) et aussi le sieur Antoine Graille de Canalettes, écuyer aux gardes du Corps du Roi et le nommé Aimable-Honoré Guieisse, gendarme de la gendarmerie, beau-frère de ce dernier, sans parler des autres.

Tout ce monde-là croyait avoir à se plaindre de M. Ayrolle des Angles, et chacun d'eux pris à part le tenait pour un ennemi personnel. A diverses reprises ils avaient les uns ou les autres essayé de se défaire de lui, notamment en mai 1769 et le 31 août 1722. On rapporte que le moine Recolin ayant manqué une première fois son homme aurait déclaré « qu'il ne perdrait rien pour attendre et que « les os de ses bras serviraient de verroux aux « portes de l'Enfer plutôt que de renoncer à sa vengeance. »

Un autre, le fils du Viguiier, faisant allusion à la tentative du 31 août précédent, affirmait que « le « sieur des Angles l'avait échappé belle et qu'il « aurait certainement passé un mauvais moment « sans la dame Plantier et son grison de mari. »

Le 10 mars 1773, à 10 heures du matin, M. Ayrolles eut à subir de nouvelles avanies de la part du gendarme Guieisse, il dut lui fermer la porte au nez et se condamner à garder la maison le reste de la journée.

« Cette prudence opiniâtre, pour me servir de ses expressions, poussa-t-elle à bout ses adversai-

(1) Recolin a toujours accusé M. Ayrolle d'avoir eu part à son emprisonnement et de l'avoir favorisé. « Il se trompe, répond « M. Ayrolle, je n'en ai eu connaissance qu'au bout d'un mois. « Mais quand je l'eusse su plus tôt, aurais-je pu arrêter le cours « de la justice en sa faveur et ordonner à mes cavaliers de refuser « à ses créanciers la main forte que la loi leur accorde ? »

res ? il est permis de le croire. En tous cas sur les trois heures du soir, Jeannot Bernard, le cocher de M. des Angles, étant sorti sur la porte de son écurie, attenante à la halle, fut incontinent assailli, traité de valet de bourreau et frappé. Deux cavaliers de la maréchaussée accourus au bruit furent également maltraités (1). Il en résulta une véritable bagarre à laquelle prirent part un grand nombre de personnes, et qui amena le consul Laval à faire battre la générale pour rétablir l'ordre si profondément troublé.

Cette rixe causa dans tout le pays une émotion vive et durable.

Des troubles semblables se sont vus sans doute en tous temps et un peu partout. Mais ce qui ne s'est pas toujours vu et ce qu'on ne rencontre plus guère de nos jours c'est l'étrange et inexplicable attitude des antagonistes, au moins en ce qui concerne les militaires, en face les uns des autres ; c'est encore la politesse exquise dont ces derniers ont fait montre, au plus fort de leurs démêlés ; c'est surtout après les divers actes, sévices et attentats, la variété et la multiplicité des voies et moyens de procédure mis au service de leur cause par les deux parties (2).

Relevons aussi le nombre relativement grand, pour

(1) Ces deux cavaliers appartenaient à la maréchaussée de Montauban et avaient suivi M. Ayrolle. La Maréchaussée a été établie plus tard à Nant le 14 décembre 1785.

(2) Echappé au fusil de Marasals qui *se plaisait à me coucher en joue* ; à la fureur de Recolin qui *m'attendait à 11 heures du soir pour m'assommer* ; aux diverses attaques, *au poignard du sieur Guéisse*, il ne manquait plus que de voir mes assassins ajouter la scélératesse de réflexion à la scélératesse d'emportement, et mettre les formes dans leur complot, pour me faire périr méthodiquement par le glaive des lois. (Mémoire, id., 2^{me} partie., p. 74).

une aussi petite localité (1), des gens de marque qui ont figuré à titres divers au bas des pièces formant le dossier de cette grosse affaire. Qu'il me suffise de citer les noms de M. le comte de Vesins, de Bonnesfous d'Arignac, de Thierry de Saubinet, de Picapère de Cantobre, du baron de Villefort, de Saint Rome de Galy, du S^r d'Albis de Gissac, dont quelques-uns survivent encore, sans parler des acteurs du drame donc il est ici question (2).

Nous nous étonnons à bon droit de la longanimité inqualifiable du lieutenant-colonel des Angles, en face des agissements de l'écuyer G. de Canalettes et du sous-officier Guieisse à son endroit. Il est vrai qu'une première fois, après l'attentat de mai 1769, de la part de Guieisse, M. des Angles crut devoir en informer M. de St-Rome de Galy, Lieutenant des maréchaux de France, à Millau. Mais l'affaire n'eut pas de suite, sur la promesse du coupable de se comporter désormais avec plus de modération et de respect (3).

(1) Recensement du 30 prairial an VII (20 juin 1799) : mâles 1164, femmes 1008, total 2172 habitants. (*Archives municipales*)

(2) Je sais bien que la noblesse de tout ce monde-là est loin de remonter aux Croisades. L'amour de la particule a été de tous les temps et de tous les régimes, sans en excepter le régime républicain et ce n'est pas exclusivement aux habitants de Lambesc en Provence qu'il convient d'appliquer le surnom de *Titoulets* ou amateurs de titres. Mais il n'est pas moins vrai qu'à la fin du XVIII^e siècle il existait, dans les plus modestes localités, un groupe important de nobles et de bourgeois de condition qu'on y chercherait vainement de nos jours, après un siècle de bouleversements consécutifs.

(3) Il appert de divers témoignages qu'une procédure d'autorité de M. de Galy fut faite ultérieurement sur les nouveaux excès du sieur Guieisse. « Mais le tribunal des Maréchaux de France, dit M. Ay-
« rolle, n'admettant pas les gendarmes de la gendarmerie, et les
« fonctions de ma charge, qui m'obligent à des déplacements réi-
« térés, me faisant perdre cet homme de vue, cette affaire resta
« dans l'oubli. »

Notre étonnement cessera, dit lui-même M. des Angles, « si l'on daigne apprendre qu'ayant mes
« biens et ma famille à Nant, mon cœur se refusait à
« des poursuites dont l'issue, devenant fatale à ceux
« qui avaient attaqué si indignement ma vie, aurait
« fait participer à leur ignominie des parents qui
« détestent leurs égarements, et parmi lesquels il en
« est qui méritent mon amitié et mon estime. » (1)

On a vu que cette modération extrême ne lui servit de rien.

M. Ayrolle des Angles n'avait pas toujours montré semblable quiétude. A en croire la partie adverse, « cet homme n'a cessé, depuis trente-cinq ans, de
« persécuter sans relâche la famille de Graille de
« Canalettes. Entraîné par la force de ses passions
« criminelles, il a séduit, en 1740, la sœur aînée de
« l'écuyer, et l'a enlevée du sein de sa famille... ; il
« a attenté à la vie de leur père, et, récemment en-
« core, il a cherché, par tous les moyens, à séduire
« la plus jeune des sœurs, mariée depuis quelque
« temps, et, par ses talents envenimés, a tout fait
« pour amener son divorce avec son mari. » (2)

Le Prévôt Général de la Maréchaussée repousse énergiquement, dans son mémoire, de telles imputations, qui ont malheureusement laissé dans l'esprit de ses contemporains des traces indélébiles. Il est certain qu'au lendemain de la fuite de la demoiselle (3), deux de ses proches, supposant que

(1) Voir, aux pièces justificatives, Lettres diverses.

(2) Extrait de la requête présentée au Parlement, par le sieur Graille de Canalettes, garde du corps du Roi.

(3) Suzanne Graille fut enlevée en 1740, par un religieux bénédictin, Louis Br..., lequel, après diverses aventures, finit par être repris et pendu en place de grève, à Paris, en avril 1756. Elle-même fut internée dans une maison de force.

le jeune Ayrolle avait eu quelque part à sa disparition, assassinèrent lâchement un de ses cousins, qu'ils prirent pour lui. Cet infortuné expira sur le coup (1740) (1).

La tradition, vivante encore dans les souvenirs de quelques rares vieillards, représente notre héros comme un beau gars et un franc luron, point dédaigneux de bonnes fortunes.

Lui-même nous dit que « deux ans auparavant, et « à cet âge où le sentiment commence à peine à se « développer (dix sept ans), n'étant pas insensible « aux agaceries de cette nouvelle Hélène et se trou- « vant sur le point de partir pour le service du Roi, « il entreprit, du consentement de Mlle Suzanne de « Canalettes, d'aller prendre congé d'elle, à dix heu- « res du soir, dans sa chambre. Il est vrai que ses « trois sœurs étaient auprès d'elle. Néanmoins, on « porta plainte de l'entreprise, et il fut décrété, c'est- « à-dire poursuivi (2). » L'affaire eut des péripéties diverses, et un an après, c'est-à-dire en 1738, une rencontre s'en suivit à Montpellier, entre M. Antoine de G. de Canalettes, le père de la demoiselle et le jeune engagé volontaire, à l'issue de laquelle celui-ci, quoique blessé, contraignit son adversaire à rendre les armes.

Sept ans après, à son retour d'Allemagne, le sieur Ayrolle vient visiter sa famille. Le fils aîné de Canalettes court à sa rencontre, l'embrasse et lui dit : « Je sais, Monsieur, que mon père, en vous faisant

(1) L'un des meurtriers fut condamné par contumace à être pendu, et fut effigé sur la place publique de Nant, en 1744; l'autre, Dom Joseph Gr., à être renfermé dans un séminaire.

(2) Voir, à la fin, Pièces justificatives.

« des procédures, eut des torts à votre égard ; mais
« on m'a appris que vous en avez aussi envers lui,
« et entre gens d'honneur, il n'est qu'un moyen de
« les venger. »

Il met aussitôt l'épée à la main, M. des Angles en fait autant de son côté, et après une scène dont les détails ne nous ont pas été conservés avec précision, les deux adversaires se séparent en se jurant une amitié qui ne se démentira plus.

Nous retrouvons, en partie du moins, ces manières chevaleresques jusqu'au plus fort de la bagarre du 10 mars. Ce jour-là l'écuyer Graille de Canalettes, demandant impérieusement au cavalier de la Maréchaussée Clavel, s'il prétendait se battre avec lui (Guieisse au cours de la dispute, s'était cru provoqué par Clavel à un combat singulier), celui-ci « le
« chapeau à la main, lui répondait avec la plus grande
« modération que non certes, qu'il le respectait
« comme officier et son supérieur, ajoutant toute-
« fois qu'il avait le droit de verbaliser. »

Je laisse à penser ce qui advint à l'honnête cavalier pendant ce colloque d'une correction irréprochable. Serré de près par de nombreux adversaires, mal soutenu par Rives son camarade, il fut malmené de toutes façons. C'est pourquoi le soir même de cette journée, il dut envoyer son rapport à Millau au siège de la Connétablie (1).

Je ne saurais entrer dans le dédale des manœu-

Connétablie, Juridiction tant civile que militaire d'un Connétable et, après la suppression de cette dernière charge, du Corps des Maréchaux de France — tribunal investi de cette juridiction. Ce tribunal de la Connétablie, un moment rétabli sous la Restauration, a été définitivement supprimé en 1830. (Voir Cheruel et Larousse au mot Connétablie).

vres et procédures diverses engagées par les parties, et néanmoins il m'a semblé bon d'en dire quelque chose, ne serait-ce que pour montrer, par un exemple pris sur le vif, où en étaient nos pères, à la fin du siècle dernier, sur ce terrain embarrassé de la jurisprudence.

Nous voyons tout d'abord que, sans se laisser déconcerter par l'expédition du procès-verbal de la Maréchaussée, le Viguiier Antoine Vidal et ses adhérents, réunis en conciliabule dans la nuit du 10 au 11 mars, formèrent le hardi projet de rejeter l'agression sur le domestique et les deux cavaliers aux ordres de M. Ayrolle, et de la lui imputer à lui-même, comme un effet du commandement donné à ses hommes d'assassiner les Canalette et Guieisse.

Une plainte fut rédigée dans ce sens le 11 mars au matin, adressée au Viguiier lui-même, et, dès le 12, sur l'ordonnance d'enquis de celui-ci, on vit courir huissiers et témoins et l'information commencer.

Pour mener à bien celle-ci, les adversaires de M. Ayrolle avaient pris soin, dit-on, de se partager les rôles. Ils avaient écarté le Greffier de la juridiction, dont ils étaient moins que sûrs, en le faisant assigner comme témoin, et, au mépris de l'ordonnance de 1635, ils s'étaient choisi un de leurs parents comme greffier affidé et tout à leur dévotion.

M. Ayrolle des Angles n'avait pas une minute à perdre. Dès le 15, il fait adresser, par son domestique, Jean Bernard, une plainte au Viguiier, qui d'abord refuse de la recevoir, laquelle lui est signifiée à 3 heures de l'après-midi du même jour, dans la personne de M^e Guibal, postulant au siège, à qui le

dévolu appartenait, suivant l'ordre du tableau. En même temps, le Viguiier est sommé de s'abstenir, et on lui signifie l'ordonnance d'enquis contre son fils, son gendre et son neveu.

Au procès-verbal se trouve annexé un acte contenant de vives protestations contre les agissements du Viguiier et de ses adhérents, en l'état sous le coup de l'ordonnance de 1667, qui met au nombre des moyens de récusation *l'inimitié capitale*.

Celui-ci est obligé de se démettre de ses fonctions.

En même temps M. des Angles, prévenu que ses ennemis cherchent à suborner des témoins contre lui, fait informer, dès le 17, contre cette subornation. Il ressort, à mon sens, des pièces livrées au procès, certaines constatations déplorables sur le rôle joué par quelques uns de ces témoins. La faiblesse, la lâcheté sont de tous les temps, et nous en recontrons ici de frappants exemples parmi ceux qui devraient, ce semble, par leur ministère, leur éducation, leur rang dans la société, servir de modèles à leurs concitoyens (1).

A suivre.

E. MAZEL.

(1) M. Ayrolle s'élève très fortement contre l'attitude de l'Aumônier Guieisse, frère du Gendarme, et les dépositions de Dom Catalan de Lissac, du médecin Delpuech et du curé de St-Jacques, l'abbé Julien. Quand ils ne sont pas ouvertement hostiles, comme ceux de l'Aumônier, les témoignages de tout ce monde là sont négatifs, « ils n'ont rien à répondre... ne sont pas obligés de dire autre chose... ne peuvent rien dire, étant tenus au secret etc. »

UNE

SENTENCE ARBITRALE EN LANGUE D'OC

« La justice est faite pour ceux qui n'ont pas le bon esprit de s'en passer. »

Cette pensée profonde et spirituelle tomba un jour de la chaire d'un cours de droit. Elle s'est gravée au moins dans une des têtes plus ou moins évaporées qui n'avaient pas *taillé le cours* (style d'étudiant). Il faudrait l'inscrire en lettres d'or au fronton de tous les palais de justice. On éviterait ainsi les trois quarts des procès et des ruines qui s'en suivent. Mais on se gardera bien de le faire.

La partie écrite de l'instruction d'un procès offrait naguère un exemple devenu classique des frais de justice. Les écritures, les requêtes en défense, les conclusions motivées qu'on se signifiait entre parties n'étaient jamais remises aux membres du tribunal. Elles étaient inutiles aux parties, et jamais rédigées sérieusement, car les parties ne voulaient pas dévoiler à l'avance leur système. On se bornait à aligner des mots de façon à former le plus de rôles possible. La première et la dernière page avaient seules trait au procès. Le milieu pouvait contenir des chansons, des poésies, des pages de romans, des scènes de tragédie en cinq actes et en vers, des considérations sur l'art vétérinaire, sur la grandeur et la décadence des Romains, et

généralement toutes les fantaisies qui traversaient l'imagination fertile des clercs d'avoué.

Encore aujourd'hui, la loi fiscale veut éviter qu'on fasse trop peu de rôles, et défend de mettre plus de trente lignes par page et plus de trente syllabes par ligne.

C'était bien pis sous l'ancien régime, où les écritures duraient des années, et où l'on remplissait une page avec deux ou trois mots. Un procureur ayant écrit sur une seule page : *il y a*, le juge taxateur ajouta : *dix sous d'amende pour le procureur*.

En ce bon vieux temps, les parties qui commençaient un procès le voyaient rarement finir. On se le transmettait de génération en génération comme une partie intégrante de l'héritage.

Et pourtant nos pères n'étaient pas sots. Quand ils pouvaient échapper à l'inextricable réseau des juridictions qui les enserraient comme une proie promise, ils se réfugiaient dans l'arbitrage. On trouve assez souvent, dans les anciennes archives, des sentences arbitrales du genre de celle que je présente au lecteur.

En 1466, nous dit le notaire Jean Levesque, de Montfrin (1), il y avait débat entre Jean Hugues, de Lédenon, donataire de feu Antoine Audibert, de Sernhac, demandeur, et Jacques Audibert, frère du défunt, Olivier Strinquier et Pierre Nicolas, donataires de Jacques, défendeurs. Les parties s'étaient rendues devant M^e Pierre Ducamp, notaire de Bezouze, et avaient nommé pour arbitres Jacques Yvert, de Sernhac, du côté de Jean Hugues, et François Arnaud, de Saint-Bonnet, du côté de Jacques Audi-

(1) Archives du Gard, E. 524.

bert et consorts, avec pouvoir donné à ces arbitres de nommer un tiers arbitre à leur gré. Le 1^{er} juin, les arbitres, après examen de la cause, apportent leur sentence en langue d'oc à Sernhac, dans la basse-cour de l'auberge de la *Croix*, appartenant à Louis de Cantarelle : *in dicto loco de Sernhaco, in diversorio Crucis, in aula bassa Ludovici de Cantarella*. Ils la font transcrire par le notaire Jean Lévesque et ratifier par les parties.

Le fond de la sentence est quelconque, et je n'y insisterai pas. Ce qu'il y a pour nous d'intéressant dans ce document, c'est ce qui préoccupait le moins les parties, c'est-à-dire le dialecte local et la psychologie des gens en cause.

Les parties, qui ont eu le bon sens de compromettre, reçoivent la décision des arbitres avec une soumission parfaite. Les arbitres, qui tiennent d'elles toute leur puissance, se plaisent à rappeler cette puissance et l'invoquent à plusieurs reprises. Après avoir décidé de leur mieux, ils se contentent de dix sous d'honoraires. Il leur a fallu pourtant prendre une peine sérieuse pour accorder les intérêts divergents. Quoique l'argent eût beaucoup plus de valeur au XV^e siècle qu'aujourd'hui, ce n'est vraiment pas cher. Tout cela est empreint d'un caractère de simplicité, de sagesse, de conciliation et de droiture qui fait plaisir à constater, et dont on ferait bien de s'inspirer aujourd'hui. Il y a donc une leçon morale dans ce petit monument.

Quant à son intérêt philologique, il n'est pas contestable. Ce texte nous fait connaître l'état de la langue au XV^e siècle dans les environs de Remoulins. Les textes en langue d'oc sont rares, et toujours précieux pour le philologue. Je signale en

passant l'emploi de l'*e* pour l'*i* dans *desiè* et *setuada*.

E. BONDURAND.

TEXTE

Nos, Jaumes Yvert, del luoc de Sernhac dessus-dich, Franson Arnaut, del luoc de Sant Bonet, arbitres arbitrados et amiables positados de las partidas desus nommadas, et Ceris de Cantharella, per ters per nos, justa nostra poyssansa per lasd. partidas à nos en lod. compromés atribuida, eligit ; vist et regardat lo drech de una partida et d'autra, et ausidos las dichas partidas en lus rasous et deffensas de tous los debas, questious, plus à plen contengus et expressach en lod. compromés, et justa la poyssansa per lasd. partidas à nos donada ; per nostra present sentencia arbitrala cognoyssem, sentenciam et determenam como s'en sec.

Et premieyrament, ordenam, judicam et sentenciam per nostra dicha present sentencia arbitrala, que lo sobre dich Johant Hugo, como donatari deld. desaentras (1) Anthoni Audibert, et per la vertut de la donacion de sos bens à el facha, aga et dega ave la tersa part de una terra que se desiè (2) estre de la hereditat deld. Anthoni et Jaumes Audibert frayres, la cala terra lod. Jaumes a venduda à Miquel Davis, de Sant Bonet, que es situada (3) en lo terrador deld. luoc de Sarnhac, en lo luoc dich à Lillon, en sous confrons degudament confrontada.

Item plus, per nostra dicha sentencia arbitrala

(1) Ce mot répond au *condam* des actes latins et signifie *fu*, *défunt*.

(2) Pour *disiè*.

(3) Pour *situada*.

cognoyssen et determenan que lod. Johant Hugo, en nom como dessus, aga et dega ave la mitat de la terra de Roureta, mas que non siè de lo obit (1) fundat en la gleysa de Sarnhac per mossen Peyre Audibert, dessacntras capellan, honcle delsd. Anthoni et Jaumes, en la mitat de la fachariè del blat (2) de lad. terra.

Item, la mitat de la terra de Lillon, la cala terra conten tr[e]nta tres cestayradas (3), que dison estre endevisa entre lasd. partidas.

Item, ung ort scituat au camin de Avinhon (4), que se confronta dos ventambe Johant Cantarella et en lo dich camin d'Avinhon.

Item, ung petit porciu de pors (5) scituat à l'intra del petit fort (6). Se confronta dos cogant (7) an la carryeyra del petit fort dessusd.

Item plus, ordenam et per nostra dicha sentencia arbitrala conoysssem et determenam que cascuna de lasd. partidas, en nom como dessus, tenga, use et possedisca, leve et recobre totas las possessions, hostaus et censas que lo temps passat ha 'acustumat (8) de tenir, usar, levar et recobrar, exeptadas las censas que son del sobredich obit, las calas

(1) *Obit*, office funèbre célébré en mémoire et pour l'âme d'un fondateur ou d'un bienfaiteur ; ici, fondation, institution même de cet office.

(2) Avec la moitié du revenu du blé.

(3) Avant la Révolution, l'usage de la sétérée, mesure agraire très variable d'une localité à l'autre, s'était perdu à Lédénou, Saint-Bonnet et Sernhac.

(4) C'était la grande route actuelle de Nîmes à Avignon, passant par Remoulins.

(5) Une petite portion du passage.

(6) Située à l'entrée du petit fort, de la petite enceinte.

(7) Du couchant.

(8) Pour *acostumat*.

sien et remangon (1) ald. Jaumes Audibert et alsd. Olevier et Piere et sos donataris, como davant. Et que los hermasses (2) que non serien partih (3) de lad. hereditat dels sobredich Anthoni et Jaumes Audibert, se degon partir et devesir per la mitat.

Item parellament, ordenam et per nostra dicha sentencia determenam que, mejansan (4) las causas dessusdichas, siè e[n]tre lasd. partidas perpetuable pas, amor, union et fin, et que una partida aga à quic-tar l'autra partida de toutes las causas que per occa-sio de las causas dessusd. una part à l'autra partida poy ne demandar, per quinta manieyra que siè, en-tro (5) au jour d'uey present.

Item, ordenan, declaran per nostra dicha senten-cia arbitrala, que, per la pena la calla nos autres dichs arbitres aven aguda en acordar lasd. partidas delsd. debas et questions, las dichas partidas nos agon à pagar la summa de des sous tornès.

Item darieyrament, ordenan, cognoyssen et de-termenan nosd. arbitres, per nostrad. sentencia ar-bitrala, que lasd. partidas agon à rattificar et con-firmer incontinent nostra present sentencia arbi-trala, sus la pena et obligansa en lod. compromis contenguda et expressada (6).

(1) Comme *remaneant*, demeurent.

(2) Terres hermes, vacants, vaines pâtures, garrigues.

(3) Partagés.

(4) Moyennant.

(5) Jusqu'à.

(6) Dans l'acte latin qui forme préambule à la sentence, on voit que les parties s'étaient engagées d'avance à la ratifier. Cet enga-gement préalable était de règle dans les arbitrages. Il consti-tuait le seul moyen d'aboutir et la seule force des arbitres.

LA MORT DE L'ENFANT

Dans le berceau tout blanc, l'enfant s'était éveillé, tournant autour de lui ses pauvres yeux brillants de fièvre. Depuis combien de jours souffrait-il , depuis combien de jours !

Son petit corps n'était que douleur , il ne respirait qu'à peine. Il appela : Maman ! mais si faiblement que la mère , à demi-endormie sur sa chaise, accablée par dix nuits passées ainsi , n'entendit pas.

Un autre entendit, d'en haut, invisible, qui répondit à l'enfant :

— Embrasse ta mère , embrasse-la doucement, doucement, pendant qu'elle dort , et viens avec moi.

— Comment pourrais-je venir, si mes petites jambes ne me soutiennent pas ?

— Viens, je te porterai.

— Je ne veux pas laisser maman.

— Ta mère te rejoindra plus tard.

— Je ne veux pas laisser mon beau berceau blanc.

— Ton beau berceau blanc deviendrait bientôt un lit dur et plein de tristesses.

— Je ne veux pas laisser mes jouets.

— Tes jouets, dans quelques années, s'appelleront peines, préoccupations, contrariétés, fatigues.

— Je suis si bien ici ; chacun m'aime et me caresse.

— La maison sera un jour déserte ; personne jamais ne t'aimera comme ton père, personne jamais ne te caressera comme ta mère.

— Mais il y a d'autres maisons gaies et riantes.

— Là aussi mensonges, hypocrisies, trahisons.

— J'aime les jardins verts où fleurissent les roses.

— L'ouragan y passe qui dévaste les jardins, jaunit les herbes vertes et flétrit les roses.

L'enfant s'arrête un peu, respirant avec peine de ses petits poumons malades :

— Il est une flamme prodigieuse, ardente, qui soulève l'âme vers des cimes inexplorées, qui inspire les poètes, reconforte les martyrs, dicte les œuvres les plus saintes, on la nomme Amour. Je voudrais la connaître.

— Enfant, quand tes restes reposeront sous les violettes du cimetière, arrosées par les larmes de ta mère, une petite flamme sortira des gazons, flamme trompeuse et décevante.... C'est l'Amour.

— Il y a, dit l'enfant toujours plus pâle, une étoile brillante, sublime, pure, qui rend immortels les fronts sur qui elle se pose. On l'appelle Gloire. Je veux la conquérir.

Toujours plus grave, la voix d'en haut répond :

— Tu verras aussi, des prés humides, s'élever, le

soir, avec de vagues apparences, une ombre où se brouilleront les objets voisins, mais le premier rayon de soleil venu d'en haut dissipera, en le dispersant dans l'air, ce qui n'était que brouillard. Telle est la Gloire.

— On dit qu'une rosée céleste descend sur toutes les afflictions, baigne et réconforte toutes les tristesses humaines. C'est le Bien. Je veux le faire.

— La goutte qui tombe du ciel, toute pure, à peine a-t-elle touché le sol, devient boue. Tel le Bien.

— Oh Seigneur, dit l'enfant, en joignant ses petites mains, il y a dans le monde de grandes entreprises, des luttes, des guerres, des conquêtes, des combats, je les veux ! je veux vivre !

— Regarde, murmura la voix, si douce et si profonde qu'elle parut soudain à l'enfant l'annonce d'une paix suprême, regarde ta mère. Elle a aimé, elle a souffert, elle a lutté, elle a vaincu, elle a perdu. Et tout s'évanouit, et tout disparaît devant ce berceau où, en s'éveillant, elle trouvera un cadavre. Tout conduit au néant, la vie est un songe. Clos la tienne, enfant, dans les draps blancs de ton berceau, puisque tu n'as pas encore souffert, puisque tu n'as pas encore fait souffrir. Il est doux de mourir ainsi, innocent et pur dans les bras de l'amour unique.

La voix se tut. Un grand silence se fit dans la chambre. Des ombres légères passèrent devant le berceau, blanches, roses, brunes, riant, pleurant, portant des fleurs ou gravissant des calvaires ; elles passèrent déployant à leur suite un grand voile gris et froid à travers lequel l'enfant vit encore une

fois le front triste de sa mère appesantie dans le sommeil.

Un frisson de vie secoua le petit corps — la dernière douleur, la dernière déchirure — et l'âme, et la toute petite âme soupira : Prends-moi !

NEERA.

Nous croyons intéresser les lecteurs de la *Revue du Midi* en traduisant pour eux ce poème en prose (extrait des *Voci della notte*, Napoli, 1893) de Neera, une des romancières les plus célèbres d'Italie, et qu'ils pourront comparer à la poésie de Reboul que tous connaissent.

T A I N E

(LE CATHOLICISME ET LE CLERGÉ)

Né à Vouziers (Ardennes), le 21 avril 1828, Taine fit ses études à Paris. Interne, le collège lui fut lourd ; ce n'est pas que le travail lui ait jamais pesé, mais il se sentit oppressé par le régime qualifié dans l'un de ses derniers écrits de « régime antisocial et antinaturel », privant le collégien de toute initiative, de toute personnalité, l'obligeant à vivre « comme un cheval attelé entre les deux brancards de sa charrette. »

Travailleur infatigable, il lui fallut plusieurs fois, au moment du Concours général, « mettre des sangsues à la tête pour éviter le danger d'une congestion cérébrale (1) ».

Reçu à l'école normale en 1848, il y domine ses rivaux qui le feuilletent comme un dictionnaire et le surnomment le grand bûcheron, à cause de son ardeur au travail. De son côté, dans les causeries avec ses camarades, il les « exprimait comme des oranges ».

M. Vacherot écrivait en ce temps-là dans une note sur le jeune Taine : « L'élève le plus laborieux, le plus distingué que j'aie connu à l'Ecole. Instruction prodigieuse pour son âge. Ardeur et avidité de

(1) Ces détails nous ont été révélés par M. G. Monod, dans un piquant article de la *Revue de Paris*.

connaissances dont je n'ai pas vu d'exemple... La devise de Spinoza sera la sienne : vivre pour penser. »

Tandis que le directeur des études traçait ces lignes, l'étudiant se laissait aller au « plaisir de sentir autour de soi des esprits hardis, ouverts, jeunes, excités par des études et un contact perpétuels. »

Il se fit un « grand plan » de travail au sujet duquel il disait à Paradol, dans une lettre en date du 20 mars 1848 :

« Comme j'étudie par besoin de savoir et non pour me préparer un gagne-pain, je veux une instruction complète. Voilà ce qui me jette dans toutes sortes de recherches et me forcera, quand je sortirai de l'Ecole, à étudier en outre les sciences sociales, l'économie politique et les sciences physiques ; mais ce qui me coûte le plus de temps, ce sont les réflexions personnelles... »

L'amour du travail sérieux et réfléchi le possédait absolument, et, même au collège, on le trouvait « lisant Kant et Spinoza pour se distraire. » Sans doute, il lisait aussi les autres philosophes, surtout quand il fut libre, mais les philosophes spiritualistes n'eurent jamais ses préférences.

Voulant acquérir la science à tout prix, il redevenait étudiant quand il pourrait cesser de l'être. Il aspire à ne rien ignorer : il suit les cours de l'Ecole de médecine et ceux du Muséum, il fréquente les laboratoires, il s'adonne à la physiologie et à l'analyse mathématique. Il n'ira vers l'histoire que plus tard, et, quand il l'abordera, son esprit gardera la marque de son goût pour la science

positive et pour le calcul précis. L'écrivain portera partout avec lui la méthode inspirée par la culture des sciences, il n'a rien entrepris sans lui imprimer un cachet scientifique et un tour mathématique.

Jusque dans l'art musical, pour lequel il éprouvait une véritable passion, Taine se montrait mathématicien. « C'est beau comme un syllogisme », s'écriait-il après avoir joué une sonate de Beethoven !

Là est peut-être la cause de ses erreurs comme la base de son système poussé à bout par une irréductible logique.

*
* *

« Qu'est-ce donc que M. Taine ? » Un savant, un psychologue, un philosophe armé de la loupe, un écrivain qui n'abandonne pas le microscope.

Son application à l'étude des sciences positives ne l'a pas empêché de manier une belle, puissante et riche langue, mais elle a nui à la liberté de l'artiste et à l'indépendance de l'historien. Entraîné par les habitudes de précision scientifique, son esprit est tombé dans le système, et, devenu l'homme d'un système, Taine s'est exposé, par sa logique intransigeante, à fausser les conclusions que son génie savant lui a fait porter sur l'art, la littérature, la philosophie et l'histoire. De telle sorte que son « intelligence était toujours en garde pour contrôler, au nom de la raison, comme l'a dit M. de Vogüé, les illogismes exquis du cœur. »

La tyranie du système dominera sa forte intelligence au point que la gloire, nous aurons occasion

de le voir, est pour lui chose impondérable ; c'est une sans-valeur, surtout quand elle est pétrie de sang et de larmes.

Taine expliquera tout par les circonstances et les milieux. Psychologue par dessus tout, si Taine fait de la philosophie pure dans ses livres philosophiques, notamment dans l'*Intelligence* ; il fait partout de la psychologie appliquée : qu'il s'agisse d'art ou de littérature, des foules ou des individus, des sociétés présentes ou passées. La Fontaine et Tite-Live, Cousin et Marat, Napoléon et Raphaël sont des sujets d'étude psychologique.

Il en vient ainsi à fausser la méthode expérimentable dont il est le héraut. Les déductions deviennent excessives ; les grandes lignes échappent à son microscope, les généralités à sa précision.

Il a manqué son *Tite-Live* pour avoir voulu l'adapter à son moule ; et son *La Fontaine* est à l'étroit dans le vêtement ou dans les pensées qu'il lui donne. Sa critique d'art même, qui nous a valu de si belles pages, souffre dans la gêne qui lui est imposée. Telle est la cause pour laquelle « il n'a vu dans le visage un peu sphérique de certaines vierges de Raphaël qu'une bouffissure de pleine lune, » comme l'a dit M. A. Claveau.

N'est-il pas regrettable qu'entraîné par son système, celui qui a su faire avec sa plume des tableaux dignes de rivaliser avec ceux des plus grands maîtres, altère la puissance et la valeur de sa pénétrante critique ? Pourquoi s'est-il arrêté à vouloir démontrer pour l'art, dans ses cours devenus de petits livres pleins de faits et d'images, de vie et d'éclat, ce que l'*Histoire de la littérature anglaise* a voulu

démontrer pour le genre littéraire ? N'était-il pas, à son grand dommage, en vérité, hanté par sa théorie ?

Voici, à ce propos, son impression sur le *Moïse* de Michel-Ange. Taine vient d'entrer dans l'église de Saint-Pierre-aux-Liens où se trouve ce chef-d'œuvre : « Au premier aspect, dit-il, il surprend moins qu'on ne l'aurait cru. On l'a vu gravé ou réduit, là-dessus, l'imagination, comme toujours, a exagéré ; de plus, il est poli, fini avec une perfection extrême. Il est dans une église parée et brillante ; on l'a encadré joliment dans une jolie chapelle. Toutefois, à mesure qu'on le regarde, la masse colossale fait son effet ; on sent la volonté impérieuse, l'ascendant, l'énergie tragique du législateur et de l'exterminateur. Par ses muscles héroïques, par sa barbe virile, c'est un barbare primitif, un dompteur d'hommes ; par sa tête allongée, par les saillies des tempes, c'est un ascète. S'il se levait, quel geste, quelle voix de lion ! »

Il y a bien là quelque chose de Moïse, et ce quelque chose est rendu avec force, mais il y manque l'essentiel du conducteur du peuple hébreu : rien dans ces lignes ne parle du Sinaï, rien ne montre que Moïse descend de la montagne sainte, ni que le critique s'en soit aperçu. Aussi bien le sens religieux manque trop à Taine, en même temps que l'esprit de système lui obstrue la vision.

Voilà, sans doute, pourquoi l'art au Moyen-Age ne lui dit rien ou ne lui apparaît que sous un vilain aspect.

Il n'y a, dans cette époque de foi, que des choses horribles ; il faudra une résurrection du paganisme pour égayer, pour relever l'art. Ce qu'il admire

surtout, c'est la forme, le dehors, le moule charnel. De là, son enthousiasme pour la Grèce artistique.

Voyez sa pensée matérialisée dans une scène choisie par lui-même : « Au temps d'Aristote, de Ménandre, de Démosthène, quand la culture d'esprit est complète, quand la philosophie et la comédie touchent à leur achèvement et à leur décadence, Alexandre, débarquant dans la Troade, se met nu avec ses compagnons, pour honorer, par des courses, le tombeau d'Achille. » Le corps et sa beauté naturelle sont mis en évidence, et c'est « la perfection de cette éducation corporelle » qui a fait la perfection de l'art. Maintenant, par contraste, « imaginez Napoléon faisant la même chose à sa première campagne d'Italie. L'action correspondante fut pour lui, je suppose, de boutonner son uniforme et d'assister grave et raide au *Te Deum* de Milan (1), » et vous aurez une preuve de l'infériorité artistique du christianisme.

Seul, d'après Taine, le paganisme comprend la nature, la vie, la beauté, la grandeur. Écoutez-le : « Après l'affreuse nuit du Moyen-Age et les douloureuses légendes des revenants et des damnés, c'est un charme que de revoir l'Olympe de la Grèce ; ses dieux héroïques et beaux ravissent encore une fois le cœur des hommes... La Beauté (pour les hommes de la Renaissance) est celle de la charpente osseuse qui s'emmanche, des tendons qui se tiennent, des cuisses qui font dresser le tronc, de la vaillante poitrine qui respire amplement, du col qui va tourner.

(1) *Voyage en Italie*. Au musée de Naples, I, 86-87.

Qu'il fait bon être nu !... Les splendides déesses reparaissent dans leur nudité primitive, sans songer qu'elles sont nues ; on voit bien à la tranquillité de leur regard , à la simplicité de leur expression , qu'elles l'ont toujours été, et que la pudeur ne les a pas atteintes. »

On voit bien, nous sera-t-il peut-être permis de dire à présent, on voit bien que ce qui attire Taine et ce qui lui plaît dans l'art, ce n'est pas la vie de l'âme, ni l'esprit de l'homme ; l'essentiel, pour lui, pourrait bien être que « l'on ose en montrer les actions et les organes. »

Et c'est grand dommage que le philosophe ait nui à l'artiste dans son œuvre sur l'art. Il avait l'âme faite pour aimer et comprendre l'idéal ; il en a donné de beaux exemples, mais son principe lui a trop souvent coupé les ailes. La sensation règne trop en maîtresse chez lui, elle le ramène trop souvent à terre quand il a pris son vol.

Il n'y a de fini, aux yeux de Taine, que les êtres purement matériels de la nature, car devant les œuvres de l'homme — inachevées parce que lui-même est inachevé — on ne sent que l'orgueil anxieux de prolonger une pensée caduque par un sépulcre non moins caduc ; « au contraire, devant les eaux, le ciel, les montagnes, on se sent devant des êtres achevés et toujours jeunes. »

Pessimiste en philosophie, Taine, fidèle à lui-même, est pessimiste en histoire ; féru d'anatomie dans l'art, il reste anatomiste dans l'histoire ; précis et scientifique dans toutes ses connaissances, il fait de l'histoire une science de précision, mais comme, malgré qu'on en ait, il faut toujours

un Dieu dans l'histoire, ce Dieu sortira tout fait de ses théories systématiques et de sa philosophie positiviste : son nom sera : Fatalité.

Ce dieu et la théorie mattresse de Taine aboutiront à faire de Napoléon un Italicn de la renaissance, un Sforza géant.

On comprend que les descendants du grand soldat, de l'Empereur, n'aient pas accueilli le travail de Taine avec reconnaissance. Il en advint même quelques misères à l'historien. La plus pénible pour ce grand esprit fut sans doute sa rupture avec la princesse Mathilde dont il fréquentait le salon.

Celle-ci fit déposer chez l'anatomiste de Napoléon sa carte P. P. C., et comme Taine s'en plaignait à Renan, le sceptique auteur de la *Vie de Jésus* lui répondit avec un sourire : « mes livres m'ont brouillé avec une bien plus grande dame : l'Eglise. » Seulement ce que Renan prenait en moquerie, Taine le prenait en deuil. Il était, d'ailleurs lui aussi, brouillé avec l'Eglise.

A suivre

L. BASCOUL.

LE MOUVEMENT FÉMINISTE

Dans une de ses comédies, Aristophane raille les Athéniennes de son temps, qui veulent donner leurs marmots à garder à leurs maris, pendant qu'elles mêmes iront à l'agora, disserter sur les affaires publiques. Dans cet ordre d'idées, la femme moderne pourrait, elle aussi, inspirer aux satiristes de nos jours de piquantes épigrammes. Depuis un demi-siècle, ses revendications retentissent dans le monde entier ; elle qualifie de honteuse servitude le rôle modeste dans lequel se sont pendant tant de siècles renfermées ses compagnes. Elle brûle du désir d'en sortir et de prendre dans la vie sociale une place en tout point semblable à celle de l'homme. D'importantes réformes ont déjà amélioré sa condition économique et domestique ; l'instruction secondaire et l'instruction supérieure lui ont été plus largement ouvertes ; de nombreuses professions lui sont ainsi devenues accessibles, et lui ont assuré dans la lutte pour l'existence une indépendance jusqu'alors inconnue d'elle ; on a enfin commencé à relever sa capacité civile, et il est permis d'espérer que l'on ne s'arrêtera pas de si tôt dans cette voie. Tout cela ne lui suffit point : le but suprême de ses désirs repose dans l'égalité politique ; son idéal est de concourir à la vie publique, de participer aux élections municipales et législatives, de siéger dans les parlements aux côtés de l'homme, d'y collaborer avec lui à la confection des

lois, de lui disputer enfin toutes les fonctions administratives et judiciaires, voire même religieuses.

Ainsi formulées, les revendications féministes sont fort diversement appréciées. Les uns saluent, dans leur triomphe prochain, l'avènement d'une ère nouvelle, d'un âge d'or ; d'autres y voient, tant pour l'intérêt public que pour l'intérêt personnel de la femme, la source des plus fâcheuses conséquences.

La race anglo-saxonne a, d'une manière générale, fait au mouvement féministe l'accueil le plus favorable ; il y trouvait d'ailleurs un terrain admirablement préparé ! Depuis longtemps, en Angleterre et en Amérique, la femme s'est arrogé un rôle politique des plus importants. Dans le parti conservateur et dans le parti libéral, se sont organisées de puissantes associations féminines dont le but est, au moment des élections, d'assurer par une active propagande le triomphe des candidats du parti. On comprend dès lors avec quel enthousiasme a été accueillie dans ce milieu l'idée de participer d'une manière plus directe encore à la vie publique, quels efforts ont été apportés à sa réalisation. Ces efforts ne sont pas restés stériles. Sous leur impulsion, le Parlement anglais a fait revivre une vieille coutume de Normandie qui conférait aux femmes le droit de vote dans les élections municipales ; dégagée des restrictions qui l'entouraient encore, cette réforme s'est peu à peu étendue aux élections de comtés, et aujourd'hui la Grande Bretagne compte 298.126 femmes ayant le droit de voter dans les élections municipales et 502.199 ayant le même droit dans les élections de comtés. Malgré l'appui énergique que lui a prêté Stuart Mill, la femme anglaise n'a

pu jusqu'à présent obtenir de plus importantes concessions ; à une époque récente, la Chambre des communes, se rendant aux observations de M. Gladstone, lui a refusé le suffrage politique ; elle ne se tient pas toutefois pour battue : elle a déjà mis un pied dans la vie publique ; elle espère bien avant peu y entrer plus complètement ; et de fait toutes les probabilités sont en sa faveur.

Aux États-Unis, la femme a eu un succès plus immédiat. Non-seulement plusieurs États lui ont accordé le suffrage municipal, mais trois d'entre eux l'ont admise au vote politique. Dans le Wyoming, toutes les fonctions publiques sont également ouvertes aux deux sexes ; la femme y est à l'occasion maire, juré, juge de paix, président de Tribunal. Les fonctions religieuses même lui sont accessibles. Au congrès féministe de Chicago de 1893, une trentaine de femmes pasteurs ont officié dans un service solennel en présence de tous les membres du congrès. De ces succès, il ne faudrait pas toutefois conclure que la cause féministe soit d'ores et déjà gagnée aux États-Unis ; certains États, notamment le Massachusetts et l'État de New-York, lui font une opposition très vive ; au sein même du congrès de 1893, les théories féministes soulevèrent de formidables protestations et de si orageuses discussions que l'on jugea bon, dans l'intérêt du parti, de supprimer une partie du compte-rendu.

Deux colonies anglaises, la Nouvelle-Zélande et l'Australie méridionale, viennent de devancer la métropole dans la voie du progrès féministe ; depuis un an environ, la femme y jouit, à l'égal de l'homme, de tous les droits politiques.

L'Europe continentale, notre pays excepté, semble assez disposé à s'associer à l'initiative prise par l'Angleterre. Déjà le Danemark, la Suède, la Russie ont concédé à la femme le droit de vote dans les élections municipales.

Jusqu'à ce jour la France a résisté au courant. Ce n'est pas que le parti féministe n'y soit pas représenté ; il l'est, et depuis plus longtemps peut-être que partout ailleurs. Sous la Révolution, quelques énergumènes fondaient la *Société des Droits de la femme* ; Théroigne de Méricourt, Olympe de Gouges, Rose Lacombe jetaient à tous les échos les revendications de leur sexe. Rentré dans l'ombre sous l'Empire et la Restauration, le parti féministe levait de nouveau, en 1848, l'étendard de la révolte, et, par l'organe de la société *la Voix de la femme*, posait la candidature de George Sand à l'Assemblée Constituante ; au sein même de cette dernière, Victor Considérant défendait avec chaleur les droits de la femme. Sous la Commune, le *Cri du Peuple* devint l'organe du parti ; Séverine, Louise Michel, Paule Minck y vinrent bruyamment défendre la thèse féministe. Depuis lors, le parti a continué de vivre, mais sans avoir la vitalité, la puissante organisation qu'il possède en Angleterre ou en Amérique. D'illustres personnalités sont venues lui prêter l'appui de leur talent, Alexandre Dumas fils, Ad. Frank, et plus récemment M. Secrétan, mais sans réussir à le sortir d'un état de marasme que constatait dernièrement avec amertume le groupe *la Solidarité des Femmes*, au cours d'une réunion tenue à la mairie du sixième arrondissement. La femme française n'a, soit dans l'ordre municipal, soit dans l'ordre législatif, obtenu

aucune concession, et tout porte à croire qu'il en sera encore longtemps ainsi (1).

On ne peut, à première vue, s'empêcher d'être frappé du succès si différent rencontré en France et en Angleterre par la cause féministe. Cette différence s'explique par divers motifs.

Tout d'abord, à l'encontre de ce qui s'est passé en Angleterre, la femme n'a trouvé chez nous d'appui dans aucun parti politique. Quoique une expérience, trop récente encore, ne permette guère d'apprécier exactement quels seraient, au point de vue de l'orientation de la politique, les résultats du suffrage féminin, on peut espérer que son action serait plutôt modératrice. La femme a instinctivement l'esprit conservateur et stable ; elle a un profond respect pour ce qui est reçu et établi, tandis qu'elle envisage avec terreur tout ce qui est nouveau, incertain. Accentué encore par la foi religieuse, beaucoup plus développée chez elle que chez l'homme, cet instinct misonéiste s'exercerait vraisemblablement dans l'ordre politique, et conduirait la femme à voir d'un assez mauvais œil le bouleversement social auquel nous convient le radicalisme et le socialisme. Le parti conservateur anglais a parfaitement compris le secours qu'il pouvait attendre d'une telle disposition d'esprit, et il n'a pas marchandé à la femme un

(1) Je dois signaler cependant, bien que n'ayant aucun caractère officiel, une tentative de suffrage féminin qui a eu lieu, il y a quelques années, dans notre propre département, à Bagnols-sur-Cèze. La question du déplacement d'un marché divisait profondément la municipalité ; celle-ci, pour trancher le différend, eut recours à un *referendum*. Toute la population fut appelée à voter sans distinction de sexe. Les femmes votèrent, paraît-il, très correctement. Mais l'absence de toute organisation antérieure et de tout contrôle permet difficilement d'attribuer une portée quelconque à cette expérience.

appui que le parti libéral, mû par une crainte d'origine identique, lui prêtait d'assez mauvaise grâce.

En France, les conservateurs ne paraissent pas avoir envisagé à ce point de vue le rôle politique de la femme ; frappés surtout des inconvénients d'un autre genre qu'il présenterait, ils ont combattu plutôt que soutenu les revendications du clan féministe. Ce dernier n'a pas été plus heureux auprès des partis avancés ; à leurs yeux, la femme est encore trop réactionnaire, trop cléricale, pour que son intervention dans les affaires publiques ne soit pas à redouter plus qu'à désirer. Cette suspicion a trouvé écho chez plusieurs socialistes allemands : « Le sexe féminin, dit le docteur Buchner, est trop peu mûr encore, trop mineur, trop faible sous le rapport religieux pour que sa complète émancipation politique soit praticable. » « Peut-être, dit de son côté le professeur Ziegler, verra-t-on un jour dans cette participation de la femme à la vie publique le meilleur rempart contre un socialisme niveleur et uniformisant. »

Un second motif auquel on peut rattacher l'insuccès de la cause féministe en France est la profonde indifférence avec laquelle elle a été accueillie par la grande majorité des femmes françaises. Tandis que, dans les meetings anglais, d'enthousiastes acclamations soulignent les discours féministes, chez nous, en 1881, une pétition sollicitant de la Chambre l'admission du suffrage féminin réunissait à peine un millier de signatures, ce qui fit dire à M. Godefroy Cavaignac, rapporteur de la pétition, que la question n'était pas mûre en France. Elle ne l'est pas encore aujourd'hui. Dernièrement, le parti

féministe, dans un but de propagande, décidait de donner tous les quinze jours des conférences où les plus autorisés de ses membres viendraient tour à tour développer et affirmer les droits de la femme. Les premières de ces conférences ont eu lieu et n'ont guère réuni qu'une centaine d'auditeurs dont plus de la moitié de nationalité étrangère.

Cette indifférence de la femme française à l'égard d'une réforme qui apparaît comme nécessaire à la femme anglaise se justifie par leur genre de vie très différent.

En France, dans une partie très nombreuse de la population, les intérêts de la femme se confondent, s'identifient tellement avec ceux de son mari, qu'elle se sent presque son égale et n'aspire pas à une situation plus élevée. Dans les rangs les moins élevés du commerce, de l'industrie, de la culture, la femme, qui a souvent apporté la dot nécessaire à l'établissement du ménage, constitue pour son mari une associée, une collaboratrice de tous les instants ; elle arrive même quelquefois, si elle est intelligente, à prendre la direction des affaires. Cette situation lui donne une importance, une autorité à laquelle elle sent que les droits politiques n'ajouteraient que peu de chose, et elle s'en désintéresse. Tout autre est la vie de la femme anglaise ; généralement tenue à l'écart des affaires par son mari, cantonnée dans les devoirs du *home*, elle souffre de l'isolement, de l'effacement qui en résulte pour elle ; elle entrevoit dans la politique le moyen de conquérir une importance qu'elle n'a pas actuellement, et l'on s'explique, dès lors, qu'elle lutte de toutes ses forces pour rendre le plus actif et le plus direct possible le rôle quelle y jouera.

Dans une étude récente , un sociologue italien , M. Guillaume Ferrero, nous montre encore, comme l'une des causes les plus puissantes des succès féministes obtenus en Angleterre, la présence si nombreuse en ce pays des vieilles filles , des *spinsters*. Les exigences matérielles de l'existence ont rendu en Angleterre le mariage de plus en plus rare ; les jeunes gens , pour échapper à ses charges, s'expatrient et vont chercher fortune aux colonies. Cette désertion condamne au célibat quantité de jeunes *misses* et supprime ainsi chez elles l'une des fonctions physiologiques les plus importantes de l'existence ; exclue des joies du mariage, des devoirs de la maternité, la femme cherche le domaine auquel elle appliquera cette réserve d'activité et de dévouement, qui existe naturellement en elle et que le célibat laisse inemployée ; le plus souvent c'est la politique qui l'attire, parce que, obligée par son isolement de lutter avec l'homme sur le terrain économique, elle croit trouver dans le bulletin de vote le moyen le plus efficace de défendre ses droits. Le mouvement féministe a, dès lors, en elle la plus active auxiliaire. Dans cette situation nouvelle , pour laquelle elle n'était pas faite, elle emprunte peu à peu à l'homme les qualités qui lui sont propres, en même temps qu'elle perd de celles qui caractérisent son sexe ; elle arrive ainsi à mériter ce nom de troisième sexe que lui donne M. Ferrero.

En France, les vieilles filles sont moins nombreuses ; en outre, à beaucoup d'entre elles, l'humble habit de la Sœur de Charité, qui signifie abnégation et dévouement , offre une ressource que n'ont pas les *spinsters* anglaises.



Le succès du mouvement féministe en France est donc très problématique. Par les progrès qu'il réalise dans d'autres pays, par les discussions même qu'il suscite chez nous, il ne s'en impose pas moins à notre attention, et nous devons nous demander quels seront, au point de vue social, les résultats de son triomphe. La place et la compétence me manquent également pour faire ici de cette question une étude approfondie ; je me bornerai à quelques observations tendant à démontrer que l'introduction de la femme dans la vie publique sera, selon toute vraisemblance, aussi préjudiciable à l'État qu'à la femme elle-même.

Elle sera d'abord préjudiciable à l'État.

Depuis quelque temps, partisans et adversaires du suffrage féminin rivalisent d'efforts pour donner à leur thèse respective une base scientifique. On dispute sur la similitude plus ou moins grande du cerveau de la femme et de celui de l'homme, sur leur volume et leur poids relatifs ; voici même un savant russe, le professeur Darchevitch, qui vient de découvrir entre le poids du cerveau et celui de la moëlle épinière un rapport déterminé, lequel se trouve être exactement le même chez l'homme et chez la femme, et le parti féministe d'en tirer triomphalement cette conclusion que les deux sexes, étant également bien doués au point de vue intellectuel, les droits politiques doivent appartenir à l'un aussi bien qu'à l'autre.

Cette obstination à vouloir à tout prix découvrir entre l'homme et la femme une similitude absolue se heurte à la nature même des choses. Sans doute,

il ne saurait être question, entre les deux sexes, de supériorité ou d'infériorité, mais on ne saurait d'avance méconnaître dans leur nature psychologique les différences les plus profondes. L'homme se caractérise par l'esprit d'initiative, l'audace, l'énergie dans la volonté, la persévérance dans l'exécution des projets qu'il a conçus; chez la femme, ces qualités sont moins accentuées, mais elle offre en retour une sensibilité plus vive, une grâce, une délicatesse particulières et surtout un immense besoin de prodiguer son affection et son dévouement. Ces deux manifestations de la nature humaine s'unissent, se confondent dans la famille, et leur diversité si profonde en assure la stabilité. Une loi supérieure veut, en effet, que les contraires se recherchent, se complètent en quelque sorte l'un par l'autre, tandis qu'une association dont les deux éléments seraient absolument semblables dans leurs idées, dans leurs goûts, dans leurs aspirations, serait appelée à une prompte désagrégation. La famille n'échappe pas à cette règle. Renan a dit avec raison : « La femme, qui nous ressemble, nous « est antipathique; ce que nous cherchons dans l'autre sexe, c'est le contraire de nous-même. » Jamais donc la famille ne sera plus solidement établie, plus durable, que lorsque chacun des époux restera fidèle au rôle que lui assigne sa nature particulière; lorsqu'au mari seront réservés les devoirs qui impliquent l'énergie, la ténacité, un grand développement intellectuel, ou encore un certain esprit de combativité; lorsqu'à la femme seront dévolues les fonctions qui exigent de la douceur, du tact, ou qui sont de nature à mettre en jeu les qualités émotionnelles et affectives si développées chez

elle. Jamais, par contre, la famille ne sera plus exposée à périliter que lorsque , intervertissant l'un ou l'autre de ces rôles, on imposera à l'un des sexes une fonction qui, contradictoire avec sa nature, risquera d'en fausser les rouages , de la transformer d'une manière plus ou moins complète. Or, c'est précisément le résultat au devant duquel on me semble courir en introduisant la femme dans la vie publique, en l'arrachant à son milieu, à son rôle tout de dévouement et d'affection. Jetée dans l'arène politique, mêlée à nos luttes électorales, à nos tempêtes parlementaires, elle y laissera peu à peu cette sensibilité, cette nature aimante qui lui assuraient l'affection de son mari ; des clubs, où son entrée n'aura fait qu'exalter l'apreté des discussions, elle rapportera au foyer domestique les allures masculines, le verbe haut, la rudesse des hommes politiques avec lesquels sa situation l'aura amenée à fraterniser. À la compagne affectueuse auprès de laquelle il venait se reposer de ses travaux et de ses soucis, se substituera pour le mari une rivale politique, souvent même une adversaire irréconciliable ; car il est bien évident que le suffrage féminin n'aurait pas de raison d'être si la femme devait toujours penser et voter comme son mari. Dans l'hostilité sourde et permanente qui présidera désormais aux relations familiales, que restera-t-il de l'harmonie sans laquelle elles ne sauraient subsister ? A ce ménage désuni, tout, jusqu'aux enfants, sera prétexte à mésintelligence. Chacun des époux s'efforcera de les gagner à sa cause, et, de cette lutte impie, le vaincu sortira amoindri et humilié aux yeux des siens. A un moment où le lien familial est déjà si relâché , est-ce le cas de lui imposer un nouvel élément de dissolution ?

Ce danger n'a pas frappé M. Alexandre Dumas ; c'est d'un œil confiant qu'il envisage le suffrage féminin : « Soyez tranquille, dit-il, la femme votera avec grâce. On rira encore beaucoup dans le commencement puisque chez nous il faut toujours commencer par rire. Eh bien, on rira ! Les femmes se feront faire des chapeaux à l'urne, des corsages au suffrage universel et des jupes au scrutin secret. Après, ce sera d'abord un étonnement, puis une mode, puis une expérience, puis une habitude, puis un bien. » Non, je ne crois pas que ce soit jamais un bien, car si, comme nous venons de le voir, la famille se trouve compromise dans son existence, la société entière le sera avec elle.

Ces considérations ont été assez puissantes pour amener de célèbres penseurs à se prononcer contre le suffrage féminin. Herbert Spencer qui, au nom de l'égalité, avait d'abord soutenu les revendications politiques de la femme, revient dans *Justice* sur ses premières conclusions, et reconnaît qu'il existe des raisons majeures pour conserver à chacun des deux sexes sa sphère d'action particulière. D'autre part, M. Gladstone combat dans les termes suivants, devant la Chambre des communes, le bill tendant à l'admission du suffrage politique des femmes : « Je crains qu'en lançant la femme dans le tourbillon de la vie publique telle que l'a faite le xix^e siècle et telle que la verra sans doute le xx^e, nous n'encourions le reproche d'avoir brisé ce qu'il y a de plus sacré au monde : les bases de la vie de famille. Je ne suis animé vis-à-vis de la femme d'aucun parti-pris, mais j'appréhende que nous ne l'amenions à son insu à perdre cette grâce, cette délicatesse de sen-

« timents qui constituent le fond de sa nature, et qui
« font actuellement toute sa force. »

Nous voyons aujourd'hui beaucoup d'hommes attirés par la politique se passionner pour elle au point de lui sacrifier leurs intérêts les plus chers. Ce danger est plus à redouter encore pour la femme. Grâce à sa sensibilité plus vive, les passions ont sur elle plus d'empire que sur l'homme. Lorsqu'une femme a malheureusement la passion du jeu, elle y apporte cent fois plus de fougue que l'homme ; il en sera sans doute ainsi pour la politique, le plus passionnant de tous les jeux. La femme s'y jettera à corps perdu et brisera sans hésiter tous les obstacles qui se dresseront sur sa route. Ses devoirs d'épouse, ses devoirs de mère lui deviendront une charge, une contrainte insupportable ; elle s'y soustraira comme elle pourra ; elle désertera à son tour le mariage, elle s'affranchira des obligations de la maternité, en confiant ses enfants à des mains mercenaires, en les abandonnant, peut être même en appelant à son aide l'avortement et l'infanticide.

Cet oubli de ses devoirs ne sera pas la seule atteinte portée à la moralité de la femme, et en cela se justifie ma seconde proposition, à savoir que la vie politique lui serait préjudiciable à elle-même.

La criminalité féminine est aujourd'hui sensiblement moindre que la criminalité masculine ; deux motifs peuvent en être donnés : le premier réside dans la pitié, l'esprit de paix et de concorde qui sont naturels à la femme, et que vient fortifier l'exercice de ses devoirs d'intérieur ; une bonne mère deviendra difficilement une criminelle. Emoussés par les luttes politiques, ces sentiments cesse-

ront d'être une sauvegarde. En second lieu, son éloignement de la vie publique a jusqu'à présent soustrait la femme à une foule de tentations ; devenue politicienne, elle trouvera sous ses pieds toutes les causes de l'immoralité politique, l'ambition, la corruption, l'intérêt de parti. Pourquoi espérer qu'elle résistera plus facilement que l'homme aux occasions criminelles qui s'offriront à elle ? Elle y résistera d'autant moins que sa vie nouvelle la mettra en contact journalier avec des personnes de réputation douteuse, de moralité suspecte, qu'elle fuirait aujourd'hui et avec lesquelles elle devra bien alors faire cause commune.

Verra-t-elle au moins s'accroître son influence ? Le bulletin de vote va-t-il lui conférer ce pouvoir nouveau sur lequel elle fonde tant d'espérances ? Je ne le crois pas : la femme peut aujourd'hui beaucoup par son influence sur l'homme ; nous ne l'avons que trop éprouvé ; que d'événements politiques plus ou moins regrettables, à l'origine desquels nous pourrions retrouver l'influence féminine ! Cette influence, reconnaissons-le, a été aussi parfois des plus heureuses. En Amérique toutes les grandes réformes qu'ont vu s'accomplir les vingt dernières années sont en grande partie dues à l'influence de la femme. Elle a activement concouru à l'abolition de l'esclavage, à la création de ligues de tempérance, à l'organisation de la charité publique et privée, à l'amélioration du sort des prisonniers. On comprend d'autant plus l'étendue de cette influence, que la femme l'exerce non seulement sur ceux qui pensent comme elle, mais encore sur ses adversaires. Le sentiment de sa faiblesse relative et la courtoisie

qui lui est due leur font écouter favorablement ses plaintes, et sont parfois assez puissants pour modifier leur manière de voir.

Entrée elle même dans la vie politique, la femme n'aura plus à compter que sur sa propre voix et celles du parti politique auquel elle appartiendra. Qu'elle n'espère plus convertir ses adversaires, ils ne verront désormais en elle qu'une ennemie politique, qui peut à l'occasion leur infliger un échec, et qu'il faut, par conséquent, combattre sans merci. Une Américaine, bien connue par sa participation à toutes les œuvres que je signalais, Mrs Clara Leonard, répondait dernièrement à un sénateur qui sollicitait son adhésion à la cause féministe : « C'est « l'opinion de beaucoup d'entre nous que l'influence « des femmes est plus grande sans le suffrage et l'accès aux fonctions publiques. » C'est aussi mon avis.

Les défenseurs de la thèse féministe m'accuseront sans doute d'avoir noirci le tableau et m'opposeront l'expérience déjà acquise par les pays qui ont donné, dans un sens plus ou moins large, satisfaction aux revendications féministes. Cette expérience est insuffisante.

Le suffrage municipal s'appliquant à des intérêts purement locaux ne soulève pas les mêmes passions, et ne saurait susciter les mêmes ambitions que le suffrage politique proprement dit ; la preuve en est que les femmes ne s'en contentent nullement ; il ne présente donc pas les mêmes inconvénients. Quant au suffrage politique proprement dit, il fonctionne depuis trop peu de temps pour pouvoir fournir une base d'appréciation quelconque. La réserve s'impose d'autant plus que deux des États de la Con-

fédération américaine, le New-Jersey et l'Utah, après avoir admis les femmes à la vie politique, se sont vus, au bout de plusieurs années, dans la nécessité de leur en fermer l'accès.

En résumé, non seulement je ne crois pas à la nécessité du suffrage féminin, mais j'estime qu'il entraînerait les plus regrettables conséquences. Il convient donc d'attendre qu'une expérience assez longue ait démontré ce qu'ont de fondé les observations qui viennent d'être présentées. Cette attente est d'ailleurs rendue facile dans notre pays par l'indifférence qu'a rencontrée la cause féministe.

Est-ce à dire pour cela que nous devons nous désintéresser du sort de la femme ? Loin de moi cette pensée. Je l'ai dit, la femme n'est ni supérieure ni inférieure à l'homme, elle en diffère seulement par sa nature psychologique. Mais tous deux ont également droit au bien être moral et matériel qui dépend de la loi, tous deux appellent à un égal titre la sollicitude de celle-ci ; or, sachons le reconnaître, si l'on a déjà fait quelque chose pour améliorer la condition de la femme dans la famille et dans la société, il y a encore beaucoup à faire ; notre législateur a trop souvent obéi à l'idée d'infériorité qui inspirait les législations anciennes, trop souvent il a sacrifié ses intérêts à ceux de l'homme. Il faut faire disparaître de nos codes ces distinctions aujourd'hui choquantes, conférer à la femme, dans l'exercice des droits de famille, une autorité égale à celle de l'homme, continuer à relever sa capacité civile dans le mariage, lui assurer dans une certaine mesure l'indépendance vis-à-vis de son mari. La femme pauvre doit surtout attirer l'attention du législateur, parce qu'elle

est la plus malheureuse et celle dont on s'est peut être le moins occupé. Il importe de lui faire une part meilleure dans les conditions du travail, de protéger contre les dissipations trop fréquentes du mari le produit de ce travail.

Plusieurs de ces réformes sont déjà inscrites à l'ordre du jour de la Chambre ; hâtons-en la discussion et, prenons garde, en perdant le temps en de stériles polémiques, de donner raison à M. Secrétan, lorsqu'il dit que « la question des droits politiques de la femme domine absolument celle de sa « condition domestique, civile et économique. »

EMILE DES GUERROIS.

SONNETS

CELLE QUE J'AIME

J'aime tes blonds cheveux qui de ton front de reine
Accompagnent si bien l'éclatante blancheur ;
J'aime tes yeux profonds dont la clarté sereine
De ton âme d'enfant révèle la candeur.

J'aime de ton profil la beauté souveraine
Fait de pureté, de grâce et de douceur ;
J'aime ton fin sourire et ta voix de sirène
Qui me fait tressaillir d'ivresse et de bonheur.

O toi que j'aime tant, je voudrais te le dire ;
Je voudrais te livrer le secret de mon cœur.
Hélas ! quand je te vois, je me trouble et j'ai peur.

Un nom tendre et charmant sur mes lèvres expire,
Et tout bas, mais trop bas pour que de mon délire
On entende le cri, je t'appelle : Ma sœur.

T. XVII, Mai 1895.

SUR UNE TOMBE

Ton nom qu'avec respect j'inscrivis sur la pierre ,
Symbole de travail et d'amour paternel ,
Fait jaillir une larme au fond de ma paupière,
Comme si notre adieu devait être éternel.

O père bien-aimé ! qui dors dans cette bière,
Ton corps ne connaît plus les douleurs d'un mortel.
Et ton âme envolée attend dans la prière
Le suprême signal et le dernier appel.

Que t'importe, à présent, la vie ou ses mensonges ?
Bienheureux endormi ! Pour toi, plus de vain songes !
Aux splendeurs du soleil qui t'éclaire à jamais.

Le passé se comprend, l'avenir se devine,
Et désormais tu vois dans la gloire divine
Ce que valut ton œuvre, et combien je t'aimais.

AMOUR

Il est un mot divin que nos lèvres mi-closes
N'osèrent prononcer dans nos longs entretiens ,
Un mot suave et pur comme un parfum de roses ,
Et qui seul ici-bas tient lieu de tous les biens.

Quand la haine ou le doute , à nos esprits moroses,
Distillent leur poison, c'est toi qui nous soutiens ,
Nom sublime, au dessus des plus exquis choses,
Feu sacré, dont Jésus embrase les chrétiens.

Mignonne, c'est ce mot que de loin je t'envoie,
Comme un message ailé d'espérance et de joie,
Qui, redit par l'écho, t'embaumera le cœur.

Au milieu de la nuit, sereine et parfumée,
Reconnais-tu ma voix , ô douce bien-aimée ?
Elle te crie : Amour ! L'Écho répond : Bonheur !

TROP TARD

Enfant, te souviens-tu du temps déjà lointain
Où, le sourire aux yeux et les deux mains tendues,
Tu venais en courant poser chaque matin
Ton beau front blanc et pur sous mes lèvres émues.

De ta lèvre merveille, un babil argentin
Semblait de loin répondre à des voix inconnues ;
Comme si quelque oiseau dans ton gosier mutin
Dès l'aube eût égrené ses notes ingénues.

Reviendrez-vous encor, délicieux instants,
Dont il me reste au cœur la vaporeuse image ?
En vain, le souvenir a triomphé du temps ;

Quand l'oiseau s'est enfui, qu'importe son ramage ?
Il est trop tard, Mignonne, et pourtant quel dommage
Que je sois un vieillard quand tu n'as que vingt ans !

X...

L'ARGON

Gaz récemment découvert dans l'atmosphère

Il est plaisant de voir combien l'homme met parfois de temps à bien connaître les choses qui le touchent de plus près. S'il en est une qui offre ce caractère d'étroit voisinage, c'est assurément l'air qu'il respire, et dans lequel il baigne pendant toute son existence. Sans nous demander (le détail serait cependant piquant à préciser) combien il a mis de temps à s'apercevoir de l'existence de l'atmosphère ; sans même remonter à l'époque, dont ne nous sépare guère qu'un siècle, où Lavoisier détermina sa composition ; en nous bornant simplement à la période des vingt dernières années, comme, pendant ce court laps de temps, les idées se sont modifiées à l'endroit de l'air atmosphérique !

Il y a vingt ans, on le croyait doué de cette *permanence*, qu'on attribuait à ses constituants, l'oxygène et l'azote : ces deux gaz partageaient, en effet, avec quatre autres, l'hydrogène, l'oxyde de carbone, le bioxyde d'azote et l'hydrogène protocarboné, la réputation de n'être pas liquéfiables. Réputation bien usurpée, car, un beau jour, deux physiiciens éminents, l'un français, l'autre suisse, MM. Cailletet et Pictet, chacun de leur côté dé-

montraient que cette soi-disant permanence tenait uniquement à l'impossibilité, dans laquelle on s'était trouvé jusqu'à eux, de soumettre ces gaz à une pression et à un abaissement de température suffisants.

Ils montraient, en effet, qu'à une température de moins cent dix-huit degrés, combinée avec une pression de cinquante atmosphères, l'oxygène quittait l'état gazeux, pour couler sous forme de liquide bleu. Dans des conditions analogues, sous des pressions devant aller pour le bioxyde d'azote jusqu'à soixante-onze atmosphères, et à des températures atteignant moins deux cent vingt degrés, tous les autres gaz permanents passent aussi à l'état liquide en restant d'ailleurs incolores.

Si on abaisse encore la pression et la température, ces mêmes corps se solidifient : ainsi l'azote, à moins deux cent quatorze degrés et sous une pression de soixante atmosphères, prend la forme de cristaux blancs. A vrai dire, l'oxygène et l'hydrogène n'ont pu être obtenus solides, mais simplement parce qu'on n'a pas encore su réaliser les conditions nécessaires à cette transformation. Et on ne doute plus que tous les corps de la nature, connus ou inconnus, n'arriveraient à prendre les trois états, solide, liquide, gazeux, si on les soumettait à des pressions et des températures convenables.

Qu'est devenue, avec tout cela, la permanence de l'atmosphère ? On devine que cette dernière, mélange de plusieurs gaz, a suivi le sort de ses éléments ; et, de fait, on transforme couramment aujourd'hui l'air atmosphérique en un liquide rappelant l'azur céleste,

par sa couleur certainement due à l'oxygène liquide qu'il contient. Et cette conformité de nuances nous amène à penser que, même à l'état gazeux, l'oxygène, qui nous paraît incolore, dans les conditions où nous sommes habitués à le considérer, vu sous une épaisseur suffisante, deviendrait bleu. Naturellement, on n'a pas solidifié l'air atmosphérique, parce que, dans le mélange, comme à l'état isolé, l'oxygène résiste ; mais soyez assuré qu'on atteindra, un jour ou l'autre, ce résultat.

Et ce n'est pas seulement à propos des qualités physiques, toujours plus ou moins extrinsèques, que nos connaissances sur l'air atmosphérique se sont modifiées ; en ce moment même, nous assistons à une découverte qui va nous forcer à changer profondément nos idées sur la composition chimique, c'est-à-dire sur la composition intime de ce mélange gazeux.

Voilà qui assurément peut nous paraître extraordinaire, car, depuis 1775, époque à laquelle Lavoisier démontra que, si l'on fait abstraction des quelques dix millièmes d'acide carbonique et de vapeur d'eau, contenus en moyenne dans l'air atmosphérique, ce dernier est formé d'environ un cinquième d'oxygène et de quatre cinquièmes d'azote, qui a jamais mis sérieusement en doute l'exactitude de cette composition ? Et comment l'aurait-on fait, quand, pendant ce laps de cent-vingt ans, plusieurs centaines de chimistes ont eu l'occasion de la vérifier, et n'auraient pas, semble-t-il, manqué de la compléter, s'il y avait eu lieu ? Et, cependant, si paradoxale que puisse paraître la chose, elle est exacte :

l'air contient, à côté de l'oxygène et de l'azote, qui en forment, il est vrai, la presque totalité, un troisième élément, dont l'existence n'avait pas été soupçonnée jusqu'ici.

Les savants éminents, à la collaboration desquels nous devons sa découverte, lord Rayleigh et M. Ramsay, tous les deux Anglais, en avaient déjà offert la primeur, en août dernier, à l'Association pour l'avancement des sciences de leur pays. Malgré la juste réputation qui s'attache à leurs noms, on a voulu, pendant six mois, douter de la chose ; mais, dans une communication faite, le 30 janvier dernier, à la Société Royale de Londres, les deux savants ont groupé autour de leur affirmation un tel faisceau de preuves, que sa réalité ne peut plus être contestée. M. Berthelot, de son côté, a résumé devant l'Académie des Sciences, avec une netteté et une logique parfaites, les arguments des physiciens anglais, et nul n'a plus le droit d'ignorer que l'air qu'il respire contient un troisième élément : l'argon, dont nous allons brièvement faire connaître l'histoire.

De cet air, l'azote est facile à extraire par diverses méthodes : on peut notamment le séparer de l'oxygène, en absorbant ce dernier par un métal chauffé au rouge, ou par un hydrate ferreux à la température ordinaire. Qu'il soit obtenu à chaud ou à froid, par une des méthodes précédentes, ou par toute autre, l'azote ainsi isolé a une densité constante : il pèse 1 gr. 2572 par litre.

Mais ce gaz peut être préparé autrement qu'en le tirant de l'atmosphère ; on peut l'extraire des autres corps fort nombreux qui le contiennent : bioxyde et protoxyde d'azote, urée, nitrite d'ammoniaque, soit

à haute, soit à basse température. Le produit, obtenu de la sorte, a toujours aussi une densité constante, mais un peu plus faible que celle de l'azote atmosphérique : il ne pèse que 4 gr. 2505 par litre, soit 0 gr. 0067 de moins que ce dernier.

A quoi attribuer cette différence ? MM. Rayleigh et Ramsay ont d'abord cherché si ce ne serait pas à une transformation partielle subie par l'un de ces gaz, analogue à celle dont l'oxygène est l'objet, quand, sous l'action de l'effluve électrique, il devient de l'ozone ou gaz odorant. Mais l'effluve n'a modifié ni la densité de l'azote atmosphérique ni celle de l'azote chimique. D'ailleurs, aucun de ces gaz ne se modifie sous l'influence du temps, comme il ne manquerait pas de le faire, à l'instar de l'ozone, qui peu à peu reprend l'état d'oxygène ordinaire, s'il résultait, comme ce dernier, d'une modification allotropique.

Il était donc naturel de penser que la différence de densités des deux azotes était due à la présence, dans l'un de ces gaz, d'un élément étranger, soit d'un gaz plus lourd dans l'azote atmosphérique, soit d'un gaz plus léger dans l'azote chimique. Mais comme ce dernier était toujours identique à lui-même, quel que fût le corps dont on l'avait tiré, il était plus naturel de penser que c'était l'azote atmosphérique, toujours obtenu comme résidu d'un mélange qu'on avait simplement débarrassé de son oxygène, qui était impur.

Or, il existe une méthode pour reconnaître si un gaz est simple ou composé d'éléments de densités différentes ; c'est celle de la diffusion, fondée sur ce fait que les gaz *diffusent*, c'est-à-dire traversent

une cloison poreuse avec une vitesse inversement proportionnelle à la racine carrée de leur densité. Et il n'est même pas nécessaire, pour que la méthode donne des résultats appréciables, que la différence des poids spécifiques soit considérable, puisque Graham, son inventeur, a pu, avec elle, séparer partiellement l'azote et l'oxygène de l'air, dont les densités sont cependant bien voisines.

Appliquée à l'azote atmosphérique, cette méthode y a décelé la présence d'un gaz plus lourd que lui. D'ailleurs, pas plus que pour les deux éléments principaux de l'air, l'oxygène et l'azote, elle n'a donné une séparation complète.

Pour obtenir cette dernière, qui, comme on le pense, est fort difficile à réaliser, ils ont essayé bien des méthodes, dans le détail desquelles le cadre de cet article ne nous permet pas d'entrer; et nous devons nous borner à décrire celle qui leur a permis d'obtenir l'argon en quantité relativement considérable. Cependant, avant de le faire, nous devons une mention particulière à celle qui consiste à absorber l'azote, en le combinant avec de l'oxygène, sous l'influence de l'étincelle électrique. C'est par cette méthode que Cavendish a, le premier, fait la synthèse de l'acide azotique; et, en se servant pour cela de l'azote atmosphérique, ce savant chimiste avait toujours constaté que ce gaz laissait un résidu inabsorbable, d'environ $1/120$ en volume. Notez la proportion, qui est, à fort peu de chose près, celle de l'argon dans l'air, et il ne semble pas téméraire de conclure que Cavendish avait presque isolé l'argon, mais sans voir qu'il avait affaire à un nouveau constituant de l'atmosphère. C'est qu'en

chimie il ne suffit pas, pour obtenir un corps nouveau, de l'isoler, il faut encore établir son individualité propre.

MM. Rayleigh et Ramsay, en répétant l'expérience avec les procédés plus puissants, que nous possédons aujourd'hui, ont réussi à absorber trente centimètres cubes d'azote par heure, au lieu d'un, comme Cavendish.

Ils ont eux aussi obtenu un résidu plus ou moins inabsorbable, et plus ou moins composé d'argon. Mais le procédé, bon pour corroborer le résultat obtenu par la méthode de la diffusion, était trop long pour se prêter à une préparation véritable de l'argon.

Après bien des tâtonnements, ils l'ont réalisée par la méthode suivante : l'air préalablement débarrassé de ses impuretés et réduit à l'état de mélange d'oxygène, d'azote et d'argon, est amené sur du cuivre chauffé au rouge, qui absorbe son oxygène ; il traverse ensuite un tube contenant de la tournure de magnésium fortement tassée, portée aussi au rouge. Ce métal a la propriété d'absorber parfaitement l'azote, en brûlant avec incandescence. Sur le résidu ainsi obtenu, on recommence la série d'opérations que nous venons de décrire. Et peu à peu, à force de temps et de patience, on arrive à absorber les dernières traces d'oxygène et d'azote, et à obtenir l'argon pur.

Le résidu final occupe environ un centième du volume total de l'air traité ; c'est la proportion de l'argon dans l'atmosphère.

On s'est naturellement empressé de déterminer les propriétés caractéristiques du nouveau gaz. On

a trouvé que sa densité était de vingt environ ; celle de l'azote n'est que de quatorze : l'argon est, comme on le prévoyait, plus lourd que lui.

Sa solubilité dans l'eau est deux fois et demie plus grande que celle de l'azote ; aussi l'azote brut, préparé avec les gaz extraits de l'eau de pluie, est-il encore plus lourd que l'azote extrait de l'atmosphère, parce qu'il est plus riche que lui en argon.

Sa liquéfaction a été réalisée par M. Olzewski, sur un échantillon qui lui avait été remis par MM. Rayleigh et Ramsay ; elle s'est produite sous une pression de cinquante atmosphères, à une température de moins cent vingt-et-un degrés. Il s'est solidifié à moins cent quatre-vingt-dix degrés.

L'analyse spectrale a aussi permis de différencier l'argon de l'azote. Comme son nom l'indique, elle est fondée sur l'étude des spectres, ou des images irisées produites par la décomposition des lumières, qui traversent un prisme. Tout le monde connaît le spectre solaire, qui se manifeste dès qu'un rayon de lumière du soleil passe au travers d'une substance plus réfringente que l'air atmosphérique, parce que les rayons de lumière simple, qui le composent, sont inégalement réfractés, autrement dit déviés par elle. Les lumières artificielles, produites par l'incandescence d'un corps quelconque, solide, liquide, gazeux, donnent aussi leurs spectres particuliers. Tous ces spectres paraissent continus, quand on les regarde à l'œil nu ; mais quand on les détaille avec une lunette, on y distingue soit des bandes plus ou moins estompées,

soit des raies obscures ou très brillantes. Et ce qu'il y a de remarquable c'est que ces bandes et ces raies sont caractéristiques de la nature des corps incandescents, si bien que l'examen des spectres célestes a permis, cela paraît un paradoxe, de déterminer la composition chimique du soleil et des étoiles, et que la présence, dans certains spectres, de bandes ou raies inapplicables à des corps connus a fait découvrir des corps nouveaux.

Pour rendre un gaz incandescent, on l'enferme dans un tube où l'on a préalablement fait le vide absolu, et on fait passer dans ce tube une étincelle électrique. Un point à noter, c'est que le spectre d'un même corps peut changer avec l'intensité de cette dernière. M. Crookes a étudié de la sorte les spectres de l'azote et de l'argon, et, non content de les observer dans sa lunette, il en a pris les photographies au moyen d'un spectrographe. Il a ainsi trouvé que l'argon ressemble à l'azote en ce qu'il donne deux spectres distincts, suivant la force du courant d'induction employé. Mais, tandis que les deux spectres de l'azote sont de caractères différents, l'un présentant des bandes estompées et l'autre des raies fines, les deux spectres de l'argon sont constitués, l'un et l'autre, par des raies fines. Ils comportent respectivement quatre-vingts et cent dix-neuf raies, vingt-six d'entre elles leur étant d'ailleurs communes ; et, tandis que le premier est rouge, le second est bleu. On voit que les différences entre les deux gaz sont bien tranchées.

Il nous resterait à faire connaître les propriétés chimiques du nouveau gaz. Jusqu'à ces jours derniers, tous les essais pour le combiner avec un autre

corps avaient été infructueux : l'argon s'était montré inactif ; c'est même ce qui lui a valu son nom. Or, tout récemment, M. Berthelot aurait réussi à le faire entrer en combinaison avec certains composés organiques, notamment avec la vapeur de benzine, sous l'influence de l'effluve électrique.

Qu'il ait ou non certaines affinités chimiques, les propriétés physiques, que nous avons dites, semblent assez nettement définies pour qu'il soit permis de penser que le résidu, si laborieusement extrait de l'azote atmosphérique, n'est pas à son tour, le mélange de plusieurs éléments, qu'en un mot l'argon est un corps simple. Parviendrait-on cependant un jour à le dédoubler qu'il n'y aurait pas lieu d'en être autrement surpris.

Cette question de la véritable constitution de l'argon suscite un nouvel examen d'un des points les plus élevés de la philosophie chimique : la relation que l'on suppose exister entre les poids atomiques et les propriétés des corps simples, et qui constitue la loi de Mendeléef.

« Si l'on écrit les noms des éléments à la suite les uns des autres selon l'ordre croissant de leurs poids atomiques, on observe, dans cette succession linéaire, des séries de corps où les propriétés se reproduisent régulièrement, après un certain accroissement de poids. En disposant les séries sous forme de rangées horizontales superposées, on voit se grouper dans des colonnes verticales des corps similaires. Si cette table de Mendeléef résume effectivement une loi de la nature, les lacunes qu'elle présente doivent correspondre à des éléments encore inconnus, dont elle prédit les poids atomiques et

les propriétés dominantes. Depuis de longues années, cette table n'a cessé de guider les chimistes. Doit-elle encore éclairer la marche de la science, ou convient-il donc de la modifier ? Tel est le grave problème, qui se pose actuellement. »

Eh bien ! si l'argon est un corps simple, comme on incline à le croire, et s'il a un poids atomique égal à 20, il remplirait une place actuellement vacante de la table. Mais, il semble qu'il faille lui assigner un poids atomique double, et alors on se trouve, pour le faire rentrer dans la loi de Mendeleef, devant des difficultés sérieuses. D'un autre côté, s'il était un mélange de deux éléments, les poids atomiques de ceux-ci pourraient être très différents de 40, et les corps correspondants pourraient trouver place chacun dans une case de la table.

Or cette question est seulement une de celles que suscite la découverte de l'argon. On voit combien les recherches, dont ce corps va être l'objet, promettent d'être intéressantes.

Quoi qu'il en soit, sa quasi-inactivité chimique nous permet, semble-t-il, de conclure que sa présence dans l'atmosphère n'exerce aucune influence directe sur les animaux supérieurs. Quant aux bactéries, M. Berthelot rappelle, avec juste raison, (c'est lui qui l'a découvert) qu'elles ont la propriété d'absorber l'azote ; peut-être en est-il de même pour l'argon. Dans ce cas, il ne serait pas impossible que son influence se répercutât sur les animaux, sur l'homme en particulier. Décidément partout le microbe pose son point d'interrogation troublant.

GÉRARD LAVERGNE

Depuis que cet article a été rédigé, M. Ramsay a constaté l'existence de l'argon dans un minéral naturel, la clévite, formé d'oxyde d'urane et de diverses terres rares.

Le gaz extrait de cette substance lui a donné une raie spectrale jaune, celle-là même dont la présence dans le spectre solaire a fait croire à l'existence sur le soleil d'un corps, l'hélium, resté jusqu'ici hypothétique. Il est donc probable que M. Ramsay a, du même coup, mis la main sur un composé de ce corps.

Pendant l'un de ses récents essais sur l'argon, le même savant a vu se développer, dans l'éprouvette qui le contenait, une fluorescence jaune verdâtre, caractérisée par un spectre de raies et de bandes, rappelant beaucoup celui de l'aurore boréale. Qui sait si ce magnifique phénomène de l'aurore boréale, resté jusqu'ici une énigme, ne pourrait pas s'expliquer par la formation d'un composé fluorescent de l'argon atmosphérique ?

Cette découverte, on le voit, semble vouloir tenir fort vite les espérances qu'elle a fait naître.

G. L.

L'administrateur-gérant : GERVAIS-BEDOT.

LIVRES NOUVEAUX

HISTOIRE RELIGIEUSE DU DÉPARTEMENT DE L'HÉRAULT PENDANT LA RÉVOLUTION, par le chanoine F. SAUREL. Montpellier. Paris, H. Champion, 1894, 2 in-8° de VIII-334 et XII-346. Prix : 10 fr.

Les archives ont pour les érudits un attrait irrésistible : il y a dans ce parfum des vieux manuscrits et des parchemins, dans cette atmosphère faite de poussière et, comme on disait aujourd'hui de microbes, il y a un je ne sais quoi qui plait, qui réjouit, qui enivre ; malheur à qui goûte une fois de cette saveur : il ne saura plus y résister.

Malheur pour lui, qui deviendra passionné pour ce genre de labeur et qui en sera peut-être un jour victime, mais heureuse chance pour les autres qui profiteront de ses travaux. Soyons bien reconnaissants à M. le chanoine Saurel de s'être laissé captiver par cet attrait des archives ; plus il va, plus il les fouille et quels trésors n'y trouve-t-il pas ? Mais encore l'attrait ne saurait-il y suffire ? Il faut être aussi doué d'une patience à toute épreuve, d'une intelligence sûre, d'un jugement droit, d'une riche érudition et enfin d'un flair qui ne trompe pas. Grâce à de tels dons, M. le chanoine Saurel, qui avait déjà publié une très-remarquable histoire de Ma-laucène, sa ville natale et avait fait sortir de la poussière des documents, l'histoire des anciens évêques de Montpellier, publie aujourd'hui l'important ouvrage que nous annonçons : *L'Histoire religieuse du département de l'Hérault pendant la Révolution*.

Nous n'avons pas à rappeler les sérieuses qualités d'historien de M. le chanoine Saurel ; elles sont connues et sincèrement appréciées de ses nombreux lecteurs. Ce qu'il convient de dire, au sujet du nouvel ouvrage, c'est qu'il est une étude très complète de l'épisode si douloureuse de notre histoire qui embrasse les dix dernières années du dix-hui-

tième siècle, étude détaillée et documentée qui met à jour la situation au point de vue religieux des cinq diocèses dont s'est formé le département de l'Hérault et permet ainsi de porter un jugement autorisé sur les choses et les hommes de cette époque si troublée.

L'auteur est impartial : riche du butin qu'il a fait aux archives, il met à son amour-propre, une certaine crânerie à ne parler que documents en mains, et à l'appui, il cite ses sources et prodigue même « ses pièces justificatives ». Son œuvre est œuvre d'érudit consciencieux et fera autorité. La cause est entendue.

« Grâce à vous, lui écrit Mgr de Cabrières, nous saurons tous maintenant, sans fatigue et même avec plaisir, ce qu'étaient nos cinq diocèses à la fin du dix-huitième siècle : quelle était leur organisation, quel était leur personnel, quelles étaient leurs œuvres diverses. Vous avez dépouillé tous les dossiers, étudié tous les monuments, réveillé et interrogé tous les souvenirs. Le tableau tracé par vous est complet : il est animé : il est vivant... »

La conclusion du travail de M. le chanoine Saurel est toute en faveur du clergé de ces cinq diocèses. Ce n'est pas qu'en ces tristes conjonctures l'Eglise n'ait eu à gémir sur quelques défaillances, hélas, toujours trop nombreuses ! et que, chemin faisant, l'auteur n'hésite pas à dévoiler ; mais presque à chaque page nous avons eu « l'occasion d'admirer les hautes vertus d'un clergé que la richesse n'avait pas grangrené et que la pauvreté, la persécution, l'exil, la mort ne purent ni effrayer, ni courber. »

Il en serait de même pour le clergé de tous nos autres diocèses, si des travaux comme celui que nous avons sous les yeux se multipliaient. Que l'exemple de M. le chanoine Saurel trouve partout des imitateurs, et des histoires particulières de chacun de nos diocèses se formerait une histoire générale de la situation religieuse en France pendant la Révolution, histoire qui serait un véritable monument élevé à l'honneur de l'épiscopat et du clergé de la fin de l'ancien Régime !

INAUGURATION
DU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE
DE NIMES

Le 5 mai, on a inauguré les trois étages du Muséum d'histoire naturelle. Le premier étage s'ouvrait déjà au public depuis plusieurs années ; le nombre des visiteurs était annuellement de 25.000, et il va sans doute considérablement augmenter. Les curieux qui se presseront devant les vitrines sauront-ils tout le temps dépensé à leur organisation ? Il y a en réalité plus de 170 ans, près de deux siècles, qu'on travaille à ce Musée. En effet, c'est un legs de Séguier à l'Académie de Nîmes qui a constitué le premier et remarquable fonds du Musée actuel. Or Séguier, que Linné appelait son maître, est né en 1703, et il a commencé ses collections à l'âge de 16 ans. A ces dons de Séguier, s'en ajoutèrent successivement d'autres non moins précieux : les collections de l'abbé Desroches, de Pierre Amoreux, de Villiers du Terrage, de Philippe Mingaud, de Jean Crespon, pour ne citer que les plus importantes.

Or, qu'est-ce qu'une collection d'histoire naturelle ? A première vue, un tas de cailloux, quelques herbes sèches, des animaux empaillés. En réalité le produit de 30 ou 40 années de courses ou d'études, de toute une vie de labeur et de science.

Il faut croire que bien des gens s'en tiennent à la première vue, car ces richesses furent longtemps dédaignées et exposées à une odyssée étrange et dangereuse. Les magnifiques collections de Ph. Mingaud, reléguées comme matériaux encombrants, dans les coins les plus obscurs de l'Hôtel-de-Ville, disparaissent pendant 22 ans, sous une poussière respectée. L'herbier de Séguier s'évanouit : on le retrouve dans le poste des Sapeurs-Pompiers. Cependant on réunit quelques débris de collections ; on les loge à l'ancien Lycée, à la Bibliothèque de la ville. Mais il leur reste à subir de nouvelles pérégrinations, à l'ancien hôpital, au quai de la Fontaine, à la rue des Chassaintes. Elles reviennent enfin à leur point de départ, à l'ancien Lycée ; elles y trouveront un repos bien mérité.

C'est que depuis 1880 l'histoire du Musée est entrée dans une phase nouvelle. M. Stanislas Clément en qui M. Margarot, alors maire de Nîmes, a reconnu les aptitudes d'un savant et d'un organisateur, est chargé de la mise en ordre de toutes ces richesses entassées pêle-mêle. C'est à titre purement gratuit que M. St. Clément accepte cette mission. Il a la passion de la science, il se donne tout entier à son œuvre. Pendant 15 ans, il ne pense qu'à son Musée et il y pense sans cesse. Il retrouve successivement les collections perdues, les classe, les met en valeur et en outre, par ses dons personnels, en double l'importance.

Il y a beaucoup de mérite à créer des collections nouvelles. Cependant le savant ne suit que son goût et, sans parler de la renommée conquise, il est déjà récompensé par le plaisir qu'il trouve dans ses étu-

des favorites. Se dévouer aux travaux des autres, les terminer, les présenter au public, est une œuvre difficile aussi et plus ingrate. Il y faut une grande compétence sur des sujets multiples, non plus choisis mais acceptés ; puis, le labeur achevé, la science en profite, mais le nom du savant reste dans l'ombre.

Telle est la double tâche que M. Stanislas Clément a menée à bien. Où a-t-il puisé la force nécessaire ? Dans l'amour de la science évidemment ; mais n'est-ce pas aussi dans un souvenir pieux ? Tous les naturalistes de notre département connaissent la vie si courte et si bien remplie de son fils Camille Clément. A peine au sortir du Lycée de Nîmes, lauréat au Concours général pour la Philosophie, Camille Clément, qui a créé, avec quelques amis, la Société d'Étude des Sciences Naturelles, s'adonne avec passion à l'étude de la nature, réunit des collections admirables, publie des mémoires remarquables et, à l'âge de vingt et un ans, peut présenter un bagage scientifique qui serait l'honneur d'une longue carrière. L'avenir le plus brillant ne lui semblait-il pas réservé ? Hélas ! la mort frappe en aveugle et tant d'espoir s'évanouit. Eh bien ! quand même l'œuvre entreprise par le fils sera menée à bonne fin ; c'est comme si lui-même la continuait, c'est quelque chose de lui qui lui survit. Ce n'est pas la collection et le Musée Stanislas Clément que notre ville possède : ce sont les collections Clément, c'est le Musée Clément, monument de science admirable et de pitié attendrissante.

II

L'œuvre accomplie est considérable ; ne concluez pas cependant qu'il n'y a plus qu'à se croiser les bras. Il faut encore et toujours enrichir les collections existantes. Dans quel esprit ? A mon sens, il ne saurait y avoir de doute. Notre Musée doit devenir de plus en plus un Musée régional. Nous voulons y voir les animaux, les roches et les plantes du Gard. Je reste indifférent devant les lions trop nombreux du premier étage. L'ours blanc, superbe d'ailleurs, et justement admiré, m'intéresse moins que la simple mâchoire de l'ours des cavernes, placée dans la même vitrine. Je conviens que le taureau espagnol de l'entrée est splendide d'allures et encore effrayant, mais je regrette qu'il tienne là une place qui revient au modeste taureau de la Camargue.

Le taureau camargue, le cheval camargue, voilà des animaux intéressants et qu'on devrait trouver au Musée, pour deux raisons : ils sont de chez nous, et leur espèce s'éteint. Vous ne connaissez pas la sympathie d'un naturaliste convaincu pour les espèces en voie d'extinction. « Hélas ! me disait un de nos amis, le loup va disparaître du Gard. » Hélas ! Comprenez-vous la mélancolie de cette remarque ?

C'est que nous comptons avec un soin jaloux les richesses naturelles de notre département. Sa formation, depuis les schistes cévenols jusqu'aux sables d'Aiguesmortes, a duré plusieurs milliers de siècles, chaque époque lui laissant ses formations et ses fossiles. On n'épuisera pas la faune de nos eaux douces, de nos étangs, de la mer, de la garrigue et de la

Vaunage, des montagnes et du littoral. Sur notre sol varié poussent plus de 2.500 espèces végétales, tandis que la moyenne, pour les autres départements, ne dépasse guère 1.200. Voilà un sujet de légitime fierté, et voilà qui est rassurant ; les matériaux ne manquent pas aux chercheurs, et longtemps encore le Musée pourra être enrichi.

Ce Musée doit de plus en plus satisfaire la curiosité et l'exciter ; il doit nous montrer tout ce que nous avons vu, tout ce que nous pouvons observer ; il faut en sortir l'esprit éveillé, les yeux ouverts. Voilà pourquoi il vaut mieux y trouver la houille de Bessèges que le lignite de Soissons, le micocoulier de Sauve que le baobab africain, et le castor du Gardon que le tatou de la Plata.

JULES GAL.

L'AMÉRIQUE EN PROVENCE

Si la France a jamais été une tour d'ivoire, s'il fut un temps où, repliés sur nous-mêmes, nous ignorions les autres « âmes nationales », voilà bien un passé disparu. Dans la critique, il n'est bruit que des littératures étrangères et de leur influence : c'est qu'en fait le « libre échange intellectuel » coule à pleins bords.

Oui, chez nous, les propos de l'étranger font prime ; mais perdent-ils leur privilège dès qu'ils se rapportent... à nous ? Le cas serait bizarre. Eh quoi ! pas le moindre grain de coquetterie internationale ! Rester insensibles aux critiques et aux louanges ; n'éprouver nulle humeur des unes, même en y sentant quelque vérité ; ne prendre aucun goût aux autres, même si elles s'adressent moins au meilleur qu'au plus aimé de notre *nous* : combien une telle psychologie collective est invraisemblable... et peu vraie !

Pourquoi la dissimuler, notre curiosité envers ce qui se dit ailleurs de l'âme française ? Un patriotisme éclairé est bien loin de l'exclure : il n'est peut-être ni si mauvais ni si inutile de chercher à nous mieux connaître, d'interroger dans ce but les autres peuples, de contrôler nos propres vues du dedans par leurs vues du dehors. Mais certains d'entre

nous vont plus loin : que l'étranger exprime ses sensations de France, au sens « terrien » du mot, ils l'écoutent, non par simple dilettantisme. Ceux-là résistent aux efforts répétés de M. Novicow, dans les 750 pages de sa *Lutte entre les sociétés humaines*, pour démontrer que le territoire ne compte pas dans la nationalité, pur lien mental. Ils ont peine à suivre M. Desjardins sur ces sommets d'idéalisme où la patrie se volatilise en « conscience collective née de la mutualité du sacrifice », et à partager son dédain mystique de la géographie, comme d'une réalité trop grossière. Ils goûtent l'unisson entre les ardentes effusions de Déroulède :

C'est ton champ, ta forêt, ton fleuve, ta montagne,
Ton vieux sol que chérit mon cœur de vieux Gaulois ;

et la sérénité philosophique de Sully Prudhomme :

... la terre en nous, malgré nous, incarnée
Par l'immémorial et sévère hyménée
D'une race et d'un champ qui se sont faits tous deux.

Ils se plaisent au mot d'Hegel sur la propriété, signe visible de la personne humaine, d'où ils infèrent volontiers qu'un pays est le signe visible d'une nation.. etc.

Le désaveu ne leur viendra pas de Maillane, ce coin béni où le culte du sol natal s'affirme si puissant pour ennoblir une existence et féconder une inspiration. Comment le renom extérieur de la Provence laisserait-il froid le chantre de *Mireio* ? N'est-ce pas faire écho à ses chants que de célébrer l'azur de ce ciel et de cette mer, les lignes si pures

de ces collines, même le souffle impétueux de ce mistral ? Et sans doute l'écho ne perdra pas de son charme à mesure qu'il sera plus lointain, tout au contraire. Certes il a du prix, renvoyé multiple et intense par la Gaule du Nord ; mais s'il venait d'outre-océan !

Pourquoi pas ? Prenons une de ces revues illustrées d'Amérique trop peu imitées chez nous, le *Century Magazine*, et feuilletons-en les dernières années. Nous serions surpris si la vieille Europe n'y tenait pas une place toute grande. On sait quelles séductions, avouées ou non, *The Old Woman* exerce sur les esprits de là-bas : elle est pour eux le foyer de lumière. Mais, dans ce foyer, le rayon français n'est sans doute pas le moins brillant : — trêve de fausse modestie, — nous ne sommes pas, à coup sûr, les Européens les moins affinis par un long passé de civilisation. Et, à ce titre, plutôt que comme concitoyens de Lafayette, nous pouvons compter sur un bon rang dans un recueil de New-York.

Notre attente n'est rien moins que déçue : texte et dessins nous amènent, à chaque instant, sur des sujets de France. Nous savions, par exemple, que la *napoléonite* était un article d'exportation ; on nous l'avait notamment signalée en Allemagne, mais combien intense elle sévit sur les bords de l'Hudson ! et comme l'ombre du grand Empereur semble fasciner la grande République ! C'est *lui* à tous les âges ; lui dans toutes ses iles : celle de l'enfance, celle du dernier élan de vie, celle de l'agonie lente ; lui vivant et lui mort, car n'est-ce pas une œuvre posthume, ce néo-empire dont un même palais nous montre

successivement les prospérités fastueuses et l'évation si chétive ?

Diversité des choses de France : ici, des souvenirs sur la terrible flambée des Tuileries ; là, une description de pèlerinage à Lourdes. La grotte a eu des cicerone plus abondants, mais ces quelques pages de sobre exactitude et d'émotion discrète ont leur prix. Elles vous donnent bien la vision précise de ce qui est, et, par là même, vous disent assez qu'il y a peu de coins de terre aussi parlants à l'âme.

Mais quel peut donc bien être « le lieu le plus pittoresque du monde » ? Ce titre d'article vous intrigue, touriste américain, et vous courez à la page indiquée. Voici des illustrations pleines d'*humour* : ne vous fixent-elles pas, et devez-vous recourir au texte ? Alors votre incertitude n'est pas près de finir : c'est une devinette qu'on vous offre, et bien faite pour qu'un Yankee s'y acharne, car il s'agit, vous dit-on, d'un pays où vous savourerez la poésie du moyen âge sans aucun *discomfort*, sans être contraint de « jeûner le vendredi », comme à Rocamadour, ni de dîner à midi, comme à Fritzlar, sans subir les *barbarisms* d'Assise, de Segesvar, etc. Pour nous Français, si ces croquis fantastiques ne nous disaient rien, nous ignorerions une de nos merveilles ; ils sont pris au cœur de notre France ; près de ces rochers effilés en églises, coule le « Loyre gaulois », non pas avec sa « douceur angevine », mais avec sa brusquerie montagnarde ; voici des dentellières sous leurs coiffes ; et ce pieux colosse (pardonnez, frères Russes !) domine un horizon qui a exercé la magie descriptive de George Sand, quoiqu'il n'ait rien du Berry tant aimé.



Mais il nous faut la Provence. Et avouons notre géographie à la fois révolutionnaire et régressive : nous ne cherchons pas une Provence stricte de bon roi René, mais une *Provincia* moins diminuée, sautant le Rhône, unissant Beaucaire à Tarascon, s'avancant vers l'ouest, pour englober tous les oliviers et tous les Latins conquérants éternels de la Gaule. Nous promenons ce rêve jusque dans des livraisons un peu rétrospectives, et le hasard nous fait tomber sur une page qui porte en tête ces mots : *An Embassy (ambassade) to Provence*, et nous offre au bas... la statue de Reboul. Vous frissonnez d'une inquiétude patriotique : ne vous alarmez pas si vite; l'illustration est d'un flou tout à fait clément pour notre statuinaire municipale, si bien qu'elle n'apprend rien aux abonnés du *Century* sur l'épaisseur des semelles au temps de *l'Ange et l'Enfant*. Pour comble de discrétion américaine et de bonheur nimois, le texte se borne à dire en deux ou trois lignes que nous avons « voulu » rendre hommage au poète boulanger. Sauvés, mon Dieu !

Et notre gratitude redouble l'avidité de nos recherches. Mais qu'avons-nous aperçu ? Les Arènes ? La Maison-Carrée ? Non, c'est une « nimoiserie » autrement intime et pittoresque. Aux foules bruyantes d'*aficionados*, les sensations brutales de la *corrida* dans le grand soleil de l'amphithéâtre ; mais, aux quelques fidèles du vieux livre, le doux vagabondage de la pensée dans l'obscurité de la rue Thoumayne. Et notre bijou corinthien nous ravit comme



THE SHOP OF CATHIAN, BOOKS.



un exemplaire de l'universelle Beauté, mais on s'abreuve de « couleur locale » dans le fouillis d'une boutique que feu Balzac aurait chérie. Voilà un recoin qui n'a plus guère de secrets pour l'Amérique, car elle connaît par leurs noms les personnages qui occupent ou ont occupé ce cadre si peu banal ; elle tient, grâce à un crayon exact, la physionomie d'un Nimois fait livre ; quelques traits de plume font vivre pour elle le docte réduit. Jugez en plutôt : « entre des murailles de livres montant jusqu'au plafond et une île centrale de livres amoncelés, le défilé » est si étroit que vous ne pouvez avancer sans pousser devant vous, en procession, les maîtres de céans ; « plus à l'aise, un chien passe, à son choix, autour de l'île ou au dessous ; le plus à l'aise de tous, un chat saute autour, dessus, dessous... et sur vos épaules. » On doit aimer ce qu'on « voit » si bien, et nous sommes peu surpris d'apprendre que l'auteur de ces lignes ne connaît pas de « librairie ancienne » plus chère à son cœur. Il n'en sait qu'une dont l'acheteur ait autant à se louer : il l'a trouvée... à Mexico.

Mais il n'y a pas que l'« ancien » pour vous plaire, M. Thomas Janvier : les douces heures passées dans une librairie toute pimpante, en Avignon ! Ce n'est pas sans émotion que vous approchiez d'elle, ambassadeur et ambassadrice auprès de nos poètes méridionaux ; car jamais plénipotentiaires plus pénétrés de leur rôle. Débarqués à Marseille, vous n'aviez pas bondi étourdiment sur la capitale du Félibrige, en deux heures de rapide ; vous aviez pris le temps de vous « félibriser » en un itinéraire sinueux, et vous aviez mis plus de trois mois à ce voyage ins-

tructif par Arles, Aiguesmortes, Montpellier, Nîmes etc ; vous étiez donc armés de toutes pièces quand l'Hôtel de l'Europe vous reçut dans ses velours et ses dorures. Et cependant, on le sent à votre récit, le cœur vous battit en lisant cette enseigne dans la rue Saint-Agricol, en pénétrant dans ce magasin spacieux, votre Mecque, comme vous l'appellez, et en présentant vos lettres de créance au père du renouveau provençal. Oui, vous étiez saisis d'un saint respect : mais comme lui succéda vite un cordial abandon ! et que la glace fond soudain, n'est-ce pas, dans la chaude atmosphère d'un *home* avignonais ! Pourquoi faut-il que vos impressions joyeuses d'alors ne se puissent plus lire maintenant sans mélancolie ! Le bon poète ne rira plus de vos odyssées ; il ne devisera plus avec vous dans cette charmante Barthelasse ; il n'entend plus la « musicienne accomplie » que vous prisez beaucoup dans les sons doux, mais, à coup sûr, sans lui dénier un *brio* digne de son Midi.

Ce n'est pas le seul intérieur félibréen qui se soit ouvert à l'ambassadeur, ni qu'il ait décrit d'une plume charmée. Il a vu, à leur doux foyer de Mail-lane, le Maître et sa compagne si gracieuse, entre Pain-Perdu, le plus original des chiens, et Marca-brun, un chat vrai, non un joujou parisien de chat. Écoutez-le s'attendrir de l'accueil reçu dans ce paradis de simplicité exquise.... Mais, si attachants que soient ses détails anecdotiques, si captivant l'« individuel » de ses notes, son voyage n'a-t-il pas un objet plus général et plus « typique » ?

Des Méridionaux l'ont enchanté, — la belle découverte ! — mais nous voulons avoir son opinion sur

le Méridional. Sans doute il ne lui contestera pas les dehors brillants, mais quel fonds va-t-il faire sur lui ? Une certaine inquiétude est permise, avouez-le ; elle est vite dissipée. Il dit vertement leur fait à ces voyageurs qui traitent notre Midi d'impulsif et d'agité : esprits chagrins, corps anémiques, c'est pour excuser leur glace qu'ils rabaissent la flamme vraie de ce peuple. Il appelle les bénédictions célestes sur un pays où l'hospitalité est si innée. Après cela, comment nous fâcher pour quelques traits d'*humour*, quelques réminiscences de Daudet ? Nous serons les premiers à sourire en lisant : « faute
« de lions, ils chassent aux casquettes ; c'est tout un
« pour eux ; ils ont la note juste : ce qu'ils cher-
« chent, c'est le sport, non le gibier. » Soyez donc ombrageux envers quelqu'un qui vous a affirmé son affection toujours croissante pour un peuple et une littérature dont les caractères communs sont grâce, vaillance, absolue sincérité, chaleur d'âme !

S'il porte un tel amour à cette littérature, ce n'est pas sans l'avoir étudiée dans la variété de ses productions ; l'œuvre de Mistral ne lui a pas fait négliger, par exemple, celle de Félix Gras ; les Félibres ont fraternisé dans ses lectures comme dans leurs banquets. Mais il ne l'aime pas seulement pour elle-même. Il aime son antiquité vénérable, ses lettres de noblesse dont la date reculée évoque un Midi raffiné en face d'un Nord à demi barbare. Il aime l'origine de sa renaissance actuelle : Roumanille détourné des lettres françaises par une larme qu'il a surprise dans les yeux maternels, et obéissant à ce cri profond du cœur : « écris donc tes vers
« dans la belle langue que ta mère comprend. » Il aime

le culte qu'elle inspire, les hommages pieux qu'elle suscite : tel ce monument de recherches patientes, le *Tresor dou Felibrige*, un in-folio de 2.300 pages à trois colonnes, qui fait augurer à M. Bréal qu'un jour l'on croira à deux Mistral comme à deux Pline.

Il choisit trop bien ses auteurs pour enfermer le Félibrige dans d'étroits horizons géographiques, pour méconnaître ce que le mouvement a d'international, et ignorer l'appel adressé aux frères d'Espagne, d'Italie, de Hongrie, de Bohême, de Flandre et jusque d'Islande. A plus forte raison, loin de ne voir la « Cause » que par son côté linguistique et littéraire, a-t-il reconnu en elle toute une doctrine sociologique, « une force politique au sens large du mot », cette décentralisation aujourd'hui si en faveur..... dans les discours. Mistral et Roumanille lui ont révélé un programme qui tend à préserver ou à restaurer tous les éléments du patriotisme local, et cela non pas au détriment mais dans l'intérêt le mieux entendu de la grande patrie. Écoutez le troubadour Aufan de Sisteron presser la reine Jeanne de quitter Naples pour la Provence, « cette « perle royale, l'abrégé, la montre et le miroir du « monde : »

Accédant en général à votre douce autorité,
Là chaque ville vit de son droit naturel,
Et librement travaille ou dort, ou chante, ou crie.

En entendant réciter ces vers par l'auteur du poème, l'ambassadeur a soupçonné qu'ils n'étaient pas pris au hasard, mais choisis pour leur fédéralisme.

Illusion subjective, direz-vous peut-être. Et, de fait, le subjectif n'est pas absent de ces pages : il y perce parfois en traits imprévus. Un seul exemple : « l'anglais et le provençal, lisons-nous non sans surprise, sont plus étroitement apparentés de génie que le provençal et le français ; ils ont des qualités communes de rectitude, de mélodie, de force, et nombre de mots presque identiques ; aussi une traduction du provençal en anglais peut-elle arriver tout près de l'exactitude littéraire, et conserver, ou peu s'en faut, l'essence de la phrase originale. » Mais ne retenons que l'aimable de cette théorie, savourons la philologie du cœur. On serait touché à moins : l'ambassade a ravi pour moins tels de ses hôtes en leur déclarant qu'elle avait « préféré éviter Paris, et venir directement d'Amérique chez eux dans leur belle cité de Marseille. » Vainement, pour rabaisser notre fierté, dénierait-on à ces prévenances leur valeur exotique, et parlerait-on d'atavisme, sous le prétexte que l'ambassadeur se trouve des ancêtres latins, en remontant deux ou trois siècles : nous nous doutions apparemment de ne pas avoir affaire à un Peau-Rouge.

*
* *

On s'attarderait sans peine à d'aussi doux propos ; mais le *Century Magazine* ne nous en laisse pas le loisir : non content d'avoir interviewé la littérature provençale, il nous convie maintenant à des poèmes de pierre, incrustés dans notre terre, imprégnés de notre soleil ; il nous offre une promenade à travers

«les églises de Provence.» A peine ce titre entendu, nous accourons ; et, à peine entrevues les charmantes illustrations de M. Joseph Pennell, nous nous félicitons déjà d'être accourus.

Notre cicerone est mistress Schuyler van Rensselaer. Écoutez son préambule : « La Provence, nous dit-elle, n'est pas un Midi tropical ; la chaleur de ses étés, « même sans mistral, n'a rien de pénible pour des « Américains ; l'air est pur et sec pendant le jour, et « les nuits sont toujours fraîches. » Il est vrai qu'elle a entendu parler des moustiques ; peut-être a-t-elle lu miss Betham Edwards, la voyageuse anglaise qui, après quelques nuits d'insomnie sous le ciel bleu, s'avisait que le ciel gris d'Angleterre avait ses avantages ; mais elle observe avec indulgence que ces fâcheux n'apparaissent guère avant la fin d'août. Jusque là, elle ne vous pardonnerait pas de chercher querelle au climat provençal ; car elle a contemplé de ces couchers de soleil et de ces clairs de lune devant lesquels la gaieté des Méridionaux, leur sociabilité, leurs voix chantantes, ne sont pas pour étonner.

Voilà certes un début engageant ; mais nous constatons vite que cette étude ne se fait pas seulement lire par sa cordiale sympathie. Il n'y a ni féminisme, ni anti chauvinisme de parti-pris, à se demander si beaucoup d'entre nous connaissent nos églises comme les connaît une Américaine pour qui sont sans mystère Saint-Paul-Trois-Châteaux et Mollégès. Nous serions surpris si elle les avait vues avec un Bædeker ou un Joanne ; nous le serions moins si elle avait compulsé le *Dictionnaire* de Viollet-le-Duc et cette

monographie méridionale dont la signature dit assez la valeur (1).

Pour elle, la Provence architecturale s'étend de Lyon à la Méditerranée, des Alpes au Puy et à Narbonne (?) ; mais rassurez-vous, « particularistes », elle se hâte d'ajouter que la région la plus intéressante est entre Orange et la côte ; elle concentre son étude sur Avignon, Arles et Saint-Gilles ; et, des trois églises prises pour types, elle cherche à dégager la caractéristique du Midi provençal dans l'architecture religieuse du moyen âge.

Il est tel trait de cette caractéristique qu'on lui en aurait tout spécialement voulu de négliger. Un lien direct avec la Grèce n'est pas notre moindre orgueil ; l'hellénisme massaliote nous tient à cœur ; nous mettons un soin jaloux à démêler sa marque propre dans notre histoire et dans nos monuments ; nous ressentons une égale fierté de ses lointaines origines et de sa longue survie. Oui, elle nous contristerait en n'apercevant pas un rayon d'Hellade jusque sur nos églises ; mais comment le craindre d'elle, si volontiers hellénisante qu'elle associe à Arles, dans la gloire d'une commune lignée, non seulement Avignon, dont le vieux nom celtique de « souverain des eaux » s'est fondu dans la douce sonorité d'*Aouenion*, mais aussi Tarascon, dont les parchemins ne trouvent pas partout cet accueil bienveillant. Elle voit grec dans la vivacité et l'expansion du Provençal moderne ; cet accent traînant qui va si bien avec la langue du pays, moins bien avec le français, sonne grec à ses oreilles ; et elle ne sentirait pas ce

(1) Henry Révoil, *Architecture romane du midi de la France*.
T. XVII, Juin 1895.

que notre art a gardé de grec à travers la conquête romaine et la mêlée du moyen âge !

Elle sait aussi nos prétentions historiques de contact avec l'Orient. Elle les connaît sous leur forme la plus haute, car nos traditions d'apostolicité immédiate lui sont si peu cachées qu'elle les lit sur le portail de Saint-Trophime, et elle narre avec joie à l'Amérique cette chère légende des « Saintes. » Quant à notre orientalisme d'art, s'ils'y attache bien moins de charme et d'émotion, en revanche il est moins en butte aux coups de la critique ; aussi n'a-t-elle garde de l'ignorer ni de le rejeter. Des éléments asiatiques ne se laissent-ils pas reconnaître dans notre architecture ? L'art byzantin, si imbu de ces éléments, a-t-il pu aller de bonne heure en Périgord sans avoir fait de halte dans la région du bas Rhône ? Et concevrait-on qu'entre les plages syriennes et nos plages, des relations directes, une navigation active, eussent de beaucoup précédé les Croisades, sans s'accompagner de la moindre circulation esthétique ?

Rome, Grèce, Orient, autant de modèles dont nous n'avons pas été les copistes serviles. Sans doute notre art n'a existé que par eux, mais il n'est pas tout entier en eux ; nous les continuons, nous ne les répétons pas ; ces monuments où leur action se montre avec tant d'évidence n'en exhalent pas moins un parfum original de « médiévalisme. » Ah ! le mot cher aux Américains de l'esprit, et comme leur affection pour lui trahit cette « soif d'un autrefois » dont M. Bourget a relevé maints signes outre-mer ! A d'autres d'oublier un passé de troubadours, de ménestrels, de *gai sçavoir* ; il hante le cerveau de notre voyageuse. Médiévale, dit-elle, la langue de

Mistral ; médiévale la saveur de Numa Roumestan et de Tartarin de Tarascon (hum !) ; médiéval ce pèlerinage aux Saintes-Maries. La foule des hivernants cosmopolites a beau s'abattre sur la côte d'azur ; Marseille a beau être une des premières villes de France, Nîmes un gros centre d'affaires, Avignon un foyer agricole et industriel d'une certaine importance ; la Provence a ses villes mortes, embaumées dans leur moyen âge, et l'on dirait que des brises d'antan soufflent toujours sur elle. Plus avisé que la plupart des touristes indigènes, descendez donc le Rhône en bateau, au lieu de prendre un prosaïque rapide. Partout les bords l'emportent en beauté sur ceux du Rhin allemand, et, plus on avance vers le sud, plus ils deviennent sauvages, pittoresques, surprenants. Là, pas de vilaines villes modernes, pas de villas ni d'hôtels, pas de ces fâcheuses restaurations de châteaux ou d'églises ; non, mais des églises calcinées et branlantes, de vrais châteaux ruinés. de jaunes petites villes, perchées à ravir, faisant si bien corps avec leurs collines qu'on a peine à distinguer le roc natif et la construction de main d'homme. Une journée en bateau de Lyon à Avignon, c'est un rêve d'enfance réalisé, c'est le monde médiéval aperçu intact. pur, *uninjured*.

Comprendriez-vous maintenant que le moyen âge méridional vit méconnaître ici son individualité artistique ? Héritier direct de civilisations antiques, soit, mais héritier qui a ajouté du sien à l'héritage. Ce n'est pas à dire que la séparation soit des plus faciles entre la part héréditaire et la part personnelle, la distinction des plus nettes entre le gallo-romain et le roman, ou, pour parler anglais, le *gallo-roman* et

le *romanesque*. Marquerons-nous l'antithèse des deux styles par la présence ou l'absence de l'entablement, cette partie supérieure des *ordres*, dont les trois éléments, architrave, frise, corniche, relie le chapiteau de la colonne à la retombée de l'arc? Voilà assurément une formule commode, et nous n'en avons pas ici la primeur ; mais, tout en la posant, notre guide nous garde elle-même de trop nous y raidir. N'oublions pas que l'entablement fait déjà défaut dans le palais de Dioclétien, à Spalato. Oublions encore moins qu'un critère parfait pour le Nord a quelques chances d'inexactitude au Midi, tant paraissent avoir différé, en ce domaine, leurs destinées historiques ! Il ne semble nullement qu'on soit le jouet de suggestions plus ou moins... albigeoises, à relever entre les deux contrées comme une opposition architectonique, à admettre par exemple le synchronisme d'un roman septentrional encore mal dégrossi et d'un roman méridional en plein essor de richesse et d'élégance : essor que l'austère réforme de Cîteaux, une invasion du Nord sur nos rivages, viendra un jour arrêter et briser.

Vous le voyez, les pierres de Notre-Dame des Doms, de Saint-Trophime et de Saint-Gilles ont bien des choses à dire à une étrangère qui sait les faire parler. Mais ne devinez-vous pas avec lequel de ces trois témoins du passé son entretien s'est le plus prolongé ? Aux Doms, elle a goûté sans doute ce porche apparenté par sa sobriété toute grecque au Pont-Flavien de Saint-Chamas ; elle a noté une voûte et un dôme qui, malgré leurs faibles dimensions, dénoncent, pour leur époque, l'avance du Midi sur le Nord ; elle signale l'absence des bas côtés, qui

nous est familière sur les deux rives du Rhône ; mais tant de remaniements infligés au vénérable édifice, tant de travestissements dont il s'est vu affubler, n'ont que trop réussi à nous dérober sa physionomie primitive.

A Saint-Gilles, pour nous arracher au charme mélancolique des ruines, à l'attrait d'évoquer par l'imagination l'immensité d'antan, il ne faut rien moins qu'une magnificence toujours debout, l'éblouissant portail. La précieuse page d'archéologie et d'art ! Mais, le premier ravissement passé, une classique devait se demander s'il n'y avait pas ici plus de profusion que de goût, plus de splendeur que de beauté. Et vraiment elle ne s'est pas laissé intimider dans sa critique. Nous avons même à implorer sa clémence pour ces deux colonnes isolées qui forment avant-corps à la porte centrale : pourquoi les décréter d'hérésie esthétique, sans aucune allusion à l'origine liturgique qu'on leur suppose, comme si leur rôle n'était pas, selon Mérimée et d'autres, de rappeler les fameuses stèles de bronze posées au devant du temple de Jérusalem ? Ceci dit, accordons-lui qu'elle a trouvé ailleurs une clarté et une harmonie supérieures sous un moindre éclat.

C'est le portail de Saint-Trophime qui lui a ménagé ce bonheur. Ni les diverses influences ici empreintes, grecques ou romaines, syriennes ou byzantines, n'échappent à son analyse ; ni elle ne manque d'embrasser l'œuvre dans son unité originale, de percevoir ce qui en fait une fleur exquise de roman provençal. Mais l'église arlésienne n'a pas ce seul titre à sa prédilection. L'intérieur, il est vrai, répond peu aux riantes promesses de l'entrée ; s'il

mérite bien fort notre intérêt, notamment par la hauteur de ces nefs latérales et par cette voûte un peu *aiguisée*, en revanche il offre un aspect des plus sévères; la rigueur cistercienne est passée par là. Mais traversons-le, pour pénétrer dans le cloître attenant: ici, notre contemplation ne se prolongera jamais trop au gré d'une fervente amie de la Provence. A ses yeux, ce cloître est charmant par où il est indigène; et, par où il est le plus indigène, il est le plus charmant. Pourquoi aime-t-elle les deux allées gothiques, sinon parce que, sous le vêtement exotique, elle retrouve encore vivantes, quoique comprimées, la grâce et la finesse méridionales? Pourquoi son enchantement des deux allées romanes, surtout de la plus ancienne, sinon parce que cette grâce et cette finesse y sont librement épanouies?

Et sa rêverie de s'épandre sur ce passé arlésien, si long et si brillant... Mais, auprès d'elle, la magie de ce qui a été ne va pas jusqu'à faire perdre au présent tous ses droits. Le croiriez-vous? à Saint-Gilles, elle s'est si peu abstraite des réalités ambiantes qu'elle a regardé les jeunes Saint-Gillois glisser, assis, du haut en bas des rampes qui bordent l'escalier de l'église, et polir ainsi la pierre aux dépens, tout au moins, du vêtement pour lequel la pudeur d'Albion cherche des périphrases. Et, à cette note toute moderne, s'en joignent d'autres, moins inoffensives; la pauvre ville (ce substantif est une traduction infidèle) a décidément une mauvaise presse: après *l'Ermitage*, le *Century Magazine*.

Il ferait beau voir que la même touriste, ou n'eût rien observé d'Arles contemporain, ou s'en fût te-

nue à noter que le sommeil n'y règne jamais pendant les nuits d'été ! Nos voisines, peu habituées à être passées sous silence, seraient au moins surprises ; qu'elles se rassurent, voici un dithyrambe de plus en leur honneur. Elles se savaient un renom international ; mais s'étaient-elles entendu dire souvent que rien dans les autres parties du monde ne saurait donner l'idée de leur beauté, tant leur type est un « provençalisme » : type bien plus délicat que l'italien, et vif, et poétique, et si fin, et si aristocratique, que son charme résiste aux années ? Elles se connaissaient une noble origine ; mais est-il banal de leur dire que vraiment les sculpteurs de la Grèce antique n'ont pas eu à se mettre en frais d'imagination ?

Partout se glissent les ironies du sort. Entre toutes les visions gardées d'une race dont la blancheur de teint contraste avec des yeux et des cheveux si noirs, la préférée reste une jeune fille au visage du plus pur arlésien, encadré par une magnifique chevelure... rouge. Oui, celle-là dépassait par trop la permission d'être belle, n'en déplaise à tout Arles et à la privilégiée elle-même, qui se révélaient défavorables à ce rouge, au point de le juger calamiteux. — Ohé les psychologues ! peut-être trouverez-vous ici matière à profondes méditations. Pour nous, convenons qu'un grain d'*humour* a du prix jusqu'en un voyage au pays le plus goûté.

LUDOVIC VERNHETTE.

L'INSTALLATION
D'UN
ABBÉ COMMENDATAIRE DE FRANQUEVAUX
EN 1703

M. Prosper Falgairolle, membre de la Société française d'archéologie et de l'Académie de Nîmes, a publié ici, l'année dernière, une excellente étude sur *l'Abbaye de Franquevaux aux deux derniers siècles*.

Je ne crois pas qu'on puisse ajouter à un travail aussi consciencieux. Mais les chercheurs et les curieux ne liront peut-être pas sans quelque plaisir les détails suivants auxquels M. Falgairolle n'a pas cru devoir s'arrêter parce qu'ils auraient entravé son récit : l'incident, qui se rapporte à la guerre des Camisards, ne manque ni d'intérêt, ni de piquant, ni d'originalité.

Louis de Bethoulat de la Petitière, prêtre, demeurant à Paris, rue de Cherche-Midi, paroisse de Saint-Sulpice, fut nommé à l'abbaye de Franquevaux en remplacement de Pierre Crouset, décédé, par lettres-patentes du 1^{er} novembre 1702.

Il demanda et obtint « en conçequence des provisions de Nostre St-Père le Pape, le dix-sept des

kalendes de janvier, quy est le seitzième décembre dernier. » (1702)

Voulant entrer « en la possession réelle, actuelle et corporelle » de l'abbaye de Franquevaux, Louis de Bethoulat donna procuration à cet effet à François Macary, « prêtre en l'église cathédrale de Nîmes » (21 mars 1703, Garnier et Jousse, n^m au Châtelet).

Mais il parait qu'on ne pouvait alors se rendre de Nîmes à Franquevaux « sans estre en danger de perdre la vye sy lon estoit rencontrés par les fanatiques et les révoltés. »

C'est, du moins, ce que déclaraient « Messieurs les gens du Roy en la seneschaussée et siège présidial » de Nîmes dans un certificat du 5 avril 1703, et ce qui résulte du témoignage du notaire François-Joseph Chastang auquel s'adressa Macary pour être « mis en possession » :

« Les fanatiques et révoltés, — dit Chastang, — exercent toutes sortes d'impiétés et meurtres en massacrant et brulant tous les prêtres et anciens catholiques qu'ils peuvent rencontrer tant dans les villages que la campagne et dans les chemins en leur faisant souffrir des morts très cruelles pillant et brulant les Églises et maisons et depuis quelques jours ils ont brulé en partie l'Eglise couvent et monastère de lad abbaye de franquevaux les religieux de laquelle ont esté obligés de se retirer en la ville de St-Gilles, ayant tué depuis deux ou trois jours quatre anciens catholiques le long du chemin de lad abbaye autour de laquelle lesd fanatiques se tiennent le plus souvent. »

Macary trouva un moyen ingénieux de ne pas dif-

férer l'entrée en possession de son mandant. Il invita le tabellion et les sieurs Olivier Benoit, Alexandre Guilhon, bourgeois, et Louis Guiraudet, maître pallemardier, pris en qualité de témoins, à se transporter avec lui hors la porte de la Couronne, à Nîmes, sur le « chemin quy conduit en lad abbaye, et à l'endroit quy est entre les hierres de la dame de Baudan et des hoirs du S^r P^{re} Fauquier. »

De là, on voyait « le terroir de la metherie de Campagnolle qui est dépendante de lad abbaye. » On fit apporter une table qu'on plaça au milieu du chemin, « au-dessus de laquelle,—raconte Chastang,— « a esté mis un crucifix et led M^{re} Macary portant « le surplis et l'Estolle, nousd no^{re} l'ayant pris par « la main et nous estant mis à genoux au devant « dud crucifix, led M^{re} Macary auroit fait le signe « de la Ste croix, ensuite dit les prières en tel « cas accoutumées, et nous estant relevés avons « montré aud M^{re} Macary le terroir de lad metherie « de Campagnolle dependant de lad abbaye lequel « serroit peut être esloigné de cette d. ville d'une « lieue, et après avoir observé toutes les autres « formallités en tel cas requises et nécessaires (1) « avons dit et déclaré l'avoir mis en lad qualitté de « procureur dud M^{re} de Bethoulat, en la possession réelle actuelle et corporelle de lad abbaye

(1) A titre de renseignement complémentaire, rappelons les formalités de la prise de possession de la cure de Garons, le 29 octobre 1712, par François Cassan :

Brunel, curé perpétuel de Caissargues, « estant audevant de l'église, » prend Cassan « par la main droite ; » entrés dans l'église, il lui donne de l'eau bénite, le conduit au devant de l'autel « où ils « se seroient mis à genoux, — dit le notaire, — fait prières à « Dieu et s'estant relevés auroient baisé led autel, touché et « ouvert le missel, sonné la cloche et observé toutes les autres « formalités.... »

« de franquevaux , ses appartenances et dépendan-
« ces fruits proffits revenus et emoluments... »

Cela se passait le 7 avril 1703, la veille de Pâques,
six jours après la scène de carnage du moulin de
• l'Agau (1).

Macary eut cependant des doutes sur la validité
de cette « mise en possession ; » il craignit qu'elle
n'eût pas été faite « dans toutes les formes. » Juste
un mois plus tard, le 7 mai, le voyage n'offrant sans
doute plus aucun danger, Macary se rendit donc
avec le notaire Chastang à l'abbaye, et là, dans
l'église, en présence de Charles Lalanne, l'un des
religieux, ainsi que d'Antoine Anglejan, « lieuten-
nant de juge et cappitaine de bourgeoisie du lieu de
Milhau, » et de Pierre Maurin , ouvrier en bas, de
Nîmes, la cérémonie recommença :

« Ayant pris par la main led M^e Macary prêtre
« lequel estant revestu d'un surplis et portant l'Etolle
« nous l'aurions conduit, — rapporte le notaire, —
« au devant du maistre hotel de l'Eglise de lad
« abbaye lequel hotel nous aurions trouve dégarny
« et sans tabernacle ny tableaux nous ayant esté dit
« qu'ils auroient esté brisés et brullés par les fanati-
« ques et révoltés. »

« Et nous estant mis à genoux devant led m^e hotel
« pendant qu'on sonnoit la cloche, led M^e Macary
« auroit fait le signe de la sainte croix dit les prieres
« en tel cas accoutumées, et nous estant relevés led
« M^e Macary auroit monté l'Escalier, auroit baisé le

(1) Dans une brochure qui a pour titre *l'assemblée du moulin de l'Agau à Nîmes*, (Paris, Société de l'histoire du protestantisme français, 1893) M. Rouvière a raconté, d'après des documents inédits, cette scène d'effroyable sauvagerie exagérée par les historiens des deux partis.

« lieu ou estoit la pierre sacrée et ensuite estant
« sortis de lad Eglise lui aurions fait faire le tour
« dud couvent et monastère partie duquel auroit
« esté aussy brullé et démoli par lesd fanatiques
« et révoltés ainsy qu'il nous a esté dit par led.
« Dom Lalanne et après avoir observé toutes les
« autres formallités en tel cas requises et néces-
« saires avons déclaré aud M^e Macary en la susd
« qualitté de procureur l'avoir mis en possession
« réelle, actuelle et corporelle de lad abbaye de
« franquevaux, ses appartenances et dépendances,
« pour par led sieur de la Petitierre jouir des fruits,
« profits rentes revenus et émolumens... (1). »

Cette fois, c'était pour tout de bon : les 9 mai et 18 juin, « messire Charles de Bethoulat, chevalier, seigneur de Saint-Clair, procureur *général* de messire Louis de Bethoulat de la Petitierre prêtre seigneur et abbé de Franquevaux », — qui avait sans doute ouvert les yeux au bon Macary, — régla les comptes de Jacques Bourguet, fermier du domaine qu'il donna « à bonnes mieges » à Pierre Michel, de Saint-Gilles. Enfin, le 2 juillet, noble Jean de Vallette, de Nîmes, fit « hommage » au nouvel abbé d'une maison sise à Nîmes, quartier de Méjan, qu'il déclara tenir de lui « à fief franc et noble sous l'al-
« bergue annuelle et perpétuelle d'une mallie d'or
« payable à chaque jour de feste de S^t Michel ar-
« change. »

F. ROUVIÈRE.

(1) Ces deux procès-verbaux de Chastang sont transcrits *arch. dép.* G. 914, p. 169 v^o à 173, ainsi que l'indique M. Falgairolle, mais le texte que nous donnons est celui des originaux qui font partie des minutes de M^e Renouard, notaire à Nîmes.

UN CONFLIT AU XVIII^e SIÈCLE

DANS UNE PETITE VILLE DU ROUERGUE¹

Ici se déroule l'*imbroglio* des voies et moyens de la chicane, et, comme on peut le pressentir après ce qui vient d'être exposé, une première difficulté est soulevée : à qui incombe le droit d'ordonner un enquis sur les actes perpétrés ? Est-ce au Viguier lui-même ? ou bien, en l'état, est-ce à son suppléant ? Seconde difficulté : à quelle juridiction ressort le cas de Dom Recolin, prieur de Bez ?

C'étaient là de redoutables problèmes pour nos ancêtres immédiats, et dont la solution était loin d'être partout et toujours uniforme.

Ici je constate que, pour les auteurs de notre Mémoire, « le privilège dont jouissent les ecclésiastiques est une grâce qu'ils tiennent de la piété de nos rois, et qu'étant sujets et citoyens ils ne devraient avoir d'autres juges que les juges ordinaires. Aussi les célèbres rédacteurs de l'ordonnance de 1670 étaient-ils tous d'avis de supprimer le privilège clérical, et il faut espérer que le temps et les lumières que donne

(1) Voir la livraison du 25 mai.

« l'expérience opéreront un jour cette réformation
« salutaire. »

Ceci, ne l'oublions pas, est écrit en 1773, dans une modeste localité du Rouergue.

En l'état, le prieur de Bez, pour ne s'être pas prévalu à temps de son privilège, fut, suivant les us et coutumes, déferé à la justice ordinaire.

Semblablement, après des péripéties sans nombre, la procédure des adversaires de M. des Angles, adressée au Viguiier, fut rejetée par les suppléants de celui-ci qui leur assignèrent le rôle d'accusés. En vain ils en appelèrent à la Cour ; leur requête fut rejetée aussi en plein Parlement.

Mais les suppliants ne se rebutèrent pas encore, et c'est ici qu'il faut admirer les ressources mises par les anciennes juridictions au service des plaideurs obstinés.

Mettant à profit le temps des vacations, comme on disait alors, les sieurs Graille de Canalettes, Guieisse et autres corrées (1) s'adressent à M. de Gauran, Conseiller au Présidial, qui n'avait pas la moindre connaissance de l'affaire, et en obtiennent, le 7 octobre 1773, une ordonnance à l'effet de leur permettre de faire procéder à la continuation des informations *pardevant le premier avocat ou gradué requis sur les lieux, autres que ceux de la juridiction de Nant.*

Mais où trouver ce magistrat, juge ou commissaire selon leur cœur ? Millau, St-Affrique et autres villes du voisinage ne manquent pas de gradués. Seulement tous ne sont pas propres à certaines besognes. Il en fallait un trié sur le volet. Voilà que, sur les

(1) *Corrées*, du latin *correi* : cocréanciers ou codébiteurs d'une même obligation. On trouve aussi *corréal*, *corréalité*, etc.

conseils de Dom Recolin, nos poursuivants vont le découvrir au Vigan, tout frais émoulu, malgré ses 58 ans, souple, maniable et sûr.

C'était un ex-capucin, devenu plus tard soldat, revêtu, au sortir de l'armée, d'un emploi subalterne dans les fermes du Roi, et qui, au déclin de sa carrière, se voyait réduit à patrociner dans sa ville natale, vivant au jour la journée. Il n'avait ni sou ni grade, et il ne semblait guère possible de lui en faire conférer un avant la St-Martin, c'est-à-dire pendant les vacances de l'Université. La déclaration du Roi de 1600 et l'arrêt du Conseil de 1681 défendent aux Universités d'expédier des degrés en temps de vacation.

Mais il fallait à tout prix gagner du temps et profiter des bénéfices d'une ordonnance arrachée artificieusement à M. de Gauran. C'est pourquoi les tenants du Prieur de Bez se mirent rapidement en état de pourvoir à tous les frais, y compris ceux de l'expédition du grade.

En conséquence notre homme, suffisamment pourvu, prend la route d'Orange le 4 octobre, se présente le 6, et obtient ses degrés le 8. Dès le 14 du même mois nous le trouvons à Nant même, en passe d'inaugurer ses nouvelles fonctions.

Il faut reconnaître que, pour une époque et un pays où les voies de communication étaient encore dans un état passablement primitif, notre voyageur avait fait preuve d'une singulière diligence.

Par malheur pour lui et ses amis, M. des Angles, instruit cette fois encore à temps de toutes ces manœuvres, obtint le 27 octobre, du même M. de Gauran mieux informé, une ordonnance portant inhibition d'exécuter la première.

Le gradué d'Orange se vit ainsi contraint de retourner au Vigan, non sans crainte qu'on lui redemandât l'argent qu'il avait reçu, grave sujet d'inquiétude pour lui.

Pendant tout ce temps M. des Angles s'était vu contraint de se défendre en haut lieu, c'est-à-dire auprès du Ministre de la guerre et du Roi lui-même, sous les yeux desquels l'écuyer H. de Canalettes avait eu l'adresse de mettre un ou plusieurs libelles diffamatoires et accusateurs. Peu s'en fallut, semble-t-il, qu'au milieu de toute cette confusion des pouvoirs et juridictions, le cas né fût déferé au Tribunal de la Connétablie, et qu'on ne vit un officier supérieur puni et déshonoré sur la simple dénonciation d'un officier subalterne (1).

Force resta néanmoins à la Justice.

Après de nombreuses démarches et surtout la publication d'un long mémoire justificatif du sieur des Angles, un arrêt intervenu « cassant les plaintes et « informations autres que celle du 22 mai 1773, « faite à sa requête, » condamna les sieurs de Canalettes, Guieisse, Recolin etc. aux frais de l'arrêt, et renvoya les parties devant le Sénéchal du Rouergue siégeant à Villefranche.

Là les adversaires du sieur des Angles furent décrétés de prise de corps par sentence du 2 avril 1775, et la procédure extraordinaire fut ordonnée.

Dans cet état, quelques-uns hasardèrent une demande en élargissement provisoire devant le Séné-

(1) Voir lettre du 23 mars à M. le Comte de Vesins, Exempt des Gardes du Roi à Milhau — id. à M. le Duc de Villeroy, Capitaine des Gardes du Corps, le 17 mars 1773 — id. à M. le Marquis de Monteynard, Secrétaire d'état de la Guerre, 5 avril 1773. (mémoire cité).

chal ; plusieurs, celle du sursis au Parlement de Toulouse ; mais l'une et l'autre furent également rejetés avec dépens.

Cette série de disgrâces et quelques circonstances particulières ouvrirent enfin les yeux au sieur de Canalettes qui, mieux conseillé, n'hésita plus à faire amende honorable. Il fut suivi successivement par tous ses corrées dans cette nouvelle voie.

Sur la déclaration de ses sentiments qui suivit, le Ministre et le Tribunal, à qui elle fut adressée, permirent au sieur des Angles de céder aux instances des médiateurs et de consentir aux propositions qui ont déterminé le traité rapporté dans l'arrêt définitif. Le traité entre les parties est du 17 mai 1776. L'arrêt, prononcé à Toulouse, est du 17 janvier 1777. Il relaxe les parties de toutes accusations, chacune en ce qui la concerne, portées contre elles par le sieur des Angles et les dits Bernard, Rives et Clavel, mais il les condamne toutes solidairement aux frais et dépens (1).

Ainsi finit cette longue querelle qui troubla si profondément une contrée d'ordinaire fort paisible. Presque toutes les familles de la petite agglomération nantaise avaient pris parti. Ce fut pendant longtemps une source inépuisable de discussions et de commentaires dont l'écho s'est repercuté jusqu'aux générations contemporaines.

Aujourd'hui, si tant est que pareilles équipées soient possibles — et elles ne le sont que trop, — il semble bien que la justice cantonale ou à défaut la correctionnelle y mettraient bon ordre au bout de

(1) Voir l'arrêt définitif (mémoire id. 2^{me} part p. 97 et suiv.).
T. XVII, Juin 1895.

six mois. C'est au moins un avantage que nous devons à la refonte des anciennes lois et partant au Consulat.

ÉPILOGUE

Il m'a paru intéressant de rechercher ce qu'étaient devenus, pendant la tourmente révolutionnaire, les principaux acteurs du drame que je viens de raconter :

1° Le premier d'entre eux, l'heureux Prévôt-Général de la Maréchaussée de Guienne, veuf et héritier à une date indéterminée de la riche Américaine des Angles, ne tarda guère à demander la main d'une charmante jeune fille mais sans fortune, Mlle de Villefort, dont le père Raymond, né à Nant en 1726, avait épousé une demoiselle Lenoir, dame de Ribaute, originaire de Béziers. (1).

Il mourut lui-même quelque temps après à Nant, (hiver de 1786-1787) laissant toute sa fortune à sa seconde femme. Celle-ci, à son tour, convola en deuxièmes noces avec le vicomte Gabriel d'Yzarn de Freyssinet, qui avait fait, dit-on, sa connaissance dans un des nombreux voyages du couple Ayrolle des Angles entre Montauban et Nant. (L'acte de mariage est du 18 février 1789). La famille de Freyssinet, venue de la Guépie, dit-on, dans un état voisin de la détresse, s'est bien relevée depuis.

2° Le Viguiier, Antoine Vidal, « le directeur de la

(1) M^{lle} de Villefort avait pour frère le légendaire baron d'Ycher de Villefort, « baron sans baronnie, disait-il lui-même, mais non sans épée. » Successivement engagé aux Gardes Françaises; aide de camp dans l'armée de Condé, à Coblenz; plus tard enfermé au château d'If, par le gouvernement Impérial, dont il fut un adversaire irréconciliable. Cet original, vrai type des hobereaux de l'ancien régime, est mort à Nant, vers 1849, octogénaire.

Cabale et le plus stylé d'entr'eux », est mort dans l'obscurité vers 1802. Il ne reste actuellement de sa descendance que les arrière-petits-fils de son gendre, M^e Jacques Aymar Fadat, l'un des notaires du pays à cette date de 1770.

3^e Le 26 thermidor an IV (14 août 1797), nous trouvons une pétition de « Jean Recolin, ci-devant religieux de l'abbaye de Nant et Prieur de Bez, réclamant son inscription sur la liste des pensionnaires de l'État, car il a prêté les serments ». Jean Recolin avait été successivement Président de la Société populaire, Maire du canton, enfin Commissaire-surveillant pour la fabrication du salpêtre. (Archives municipales de Nant).

4^e Notre officier des Gardes du Corps, le Lieutenant Graille de Canalettes, semble avoir été maire de Nant en 1791. En tous cas il présidait le Conseil de Ville lors de la délibération du 11 février. (Arch. municipales).

La maison de Canalettes, éteinte depuis longtemps, a eu pour héritière la famille Vernhette, de Millau (1). Ses biens avaient été vendus en partie par la Révolution.

5^e Enfin le gendarme Guieisse, devenu lieutenant vers 1780, a joué, pendant la Révolution, un certain rôle (2). Il figure parmi les notables qui ont signé, le

(1) C'est à l'obligeance de M. L. Vernhette que je dois la connaissance du mémoire précité.

(2) Ce Guieisse n'a, semble-t-il, aucune parenté avec le député actuel de Lorient. Le grand-père de celui-ci, né à Nant en 1770, (aurhameau d'Ambous) entra dans la marine marchande, puis dans celle de l'Etat, se maria à Lorient où il se retira en 1815, après 27 ans de service actif, avec le titre de capitaine de frégate. Il ne se connaissait point de parents de son nom. Il est mort à Lorient en 1852, âgé de 82 ans.

11 février 1791, la délibération demandant au département « de suspendre l'exécution du décret concernant le serment imposé aux prêtres jusqu'à la décision du Saint-Siège. » Nous le retrouvons, le 5 thermidor an II, au sein du Comité révolutionnaire et de surveillance. Il était maire en 1793, lors de l'application du *maximum*, à preuve le refrain suivant qu'on chantait encore en 1830, en langue vulgaire et que je traduis ;

Guieisse est le maire, Guieisse le bourgeois,
Qui voudra du blé n'en aura pas.

Il mourut vers 1810, ne laissant qu'une fille, laquelle s'est mariée hors du département.

D^r E. MAZEL.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

Lettres diverses (1)

La Salvetat, le 15 mai 1773.

Je suis au désespoir, mon cher Monsieur, que mes affaires m'aient privé de l'honneur de vous voir. Je m'intéresse, comme vous ne l'ignorez point, à tout ce qui vous regarde. Daignez m'instruire de la situation de vos affaires ; le seul regret qui m'anime est d'y voir quelqu'un qui m'appartient. J'espère que votre innocence une fois manifestée, nous trouverons une honnête médiation pour *ce qui porte mon nom*

(1) Communiquées par M. L. Vernhette.

seulement. S'il n'était cela vous m'auriez vu prendre les armes pour votre défense ; comme que tout aille, je verrai avec peine un succès contraire à vos intérêts etc.

GRAILLE DE CANALETTES.

A La Salvetat, le 1^{er} août 1773.

Je vois avec douleur, mon cher Monsieur, vos altercations avec mon frère, qui m'ont d'autant plus surpris, que je vois qu'il n'en serait jamais venu à aucun procédé avec vous, s'il n'y eût été porté par *la fréquentation de ces indignes personnages desquels il est le pur instrument*, et qui sans lui n'auraient jamais hasardé les traits qu'ils vous ont lancé, leur dessein ne tendant qu'à *l'avoir pour croupier*. Quand j'ai voulu hasarder de lui faire parler d'un juste arrangement, je n'ai eu, pour toute ressource, que des impertinences ; je vois qu'il est *plus entêté qu'offensé*, et plus encore avec douleur qu'il est *le Don-Quichote d'une méprisable cabale*, qui ne mérite de votre part aucun ménagement ; ils sont dignes de la rigueur de vos juges. Je désire que, pour ce qui vous concerne, ainsi que mon frère, le tout puisse s'arranger à l'amiable, malgré que j'y entrevois bien des obstacles à cause des conseils envenimés qui le bercent journellement, etc.

GRAILLE DE CANALETTES.

Nant, le 12 août 1773.

MONSIEUR,

Il faut habiter un pays comme celui que j'habite pour être exposé, sans prétexte, aux mensonges et aux propos... J'ai appris, par M. l'Aumônier (1), que je vous avais prêté 1.500 livres... J'aurais désiré, Monsieur, que vous eussiez été dans le cas de me les demander ; j'aurais été par là à même de vous donner une petite marque de ma reconnais-

(1) Dom Guieisse, frère du Gendarme.

sance en vue de vos amitiés... Pensez qu'on n'agit, qu'on ne fait, qu'on ne pense à Nant, que par envie, par misère et faute d'éducation, etc.

PICAPÈRE DE CANTOBRE.

A Nant, le 23 février 1774.

MONSIEUR,

Comme je vois, par la tournure que prennent mes affaires, qu'il ne sera pas possible de les avoir terminées dans le délai que vous avez eu la bonté de me donner, je vous supplie très humblement d'y ajouter une prolongation d'un mois. J'espère que ce sera la dernière grâce que j'aurai à vous demander à ce sujet, parce que, mes petites affaires une fois terminées, il ne me prendra pas de longtemps envie de revenir dans un pays où les abominations se succèdent : je n'ai pu retirer le plus petit secours de *M. le Prieur* (1), mais je n'en ai pas été surpris : *depuis plus de quinze ans que cette malheureuse s'est emparée de son cœur et de sa bourse, son frère n'a plus été son frère pour lui ; elle le ronge jusqu'aux os ; et il est si fort son esclave, qu'on ne doit point chercher ailleurs les motifs de la conduite qu'il tient envers vous, et de laquelle vous croyez bien, Monsieur, que je gémis ; car je n'oublierai jamais que c'est de votre seule bonté que je tiens le petit état qui me donne du pain en servant le Roi : cette femme devrait bien être humiliée de l'audition de sa fille aînée, qui a accusé l'abbé Vidal, frère d'une de vos Parties ; mais rien ne saurait humilier certaines âmes.*

J'ai eu l'honneur de voir M. Graille, qui est au désespoir de tout ce qui se passe ; mais il est toujours le même pour vous ; il m'a fait part de certaines lettres qu'il a reçues de Toulouse... mais il ne croira jamais toutes les quinquenies qu'on lui avait marqué, pour l'engager à envoyer toutes les pièces qu'on pourrait trouver contre vous au sujet de vos vieilles affaires avec M. son père...

(1) Dom Recolin, son frère.

Pardonnez-moi, Monsieur, la liberté que je prends d'entrer dans ces affaires... tous vos fidèles serviteurs espèrent, avec la plus grande confiance, que les juges reconnaitront la malice de tous ces cabaleurs, et qu'ils en feront bonne justice.

Je suis, avec un profond respect, etc.

RECOLIN.

MEMOIRE (1).

A vous Messieurs les officiers ordinaires de la ville de Nant.

Supplie humblement messire Pierre-François Ayrolle Des Angles, Ecuyer, Conseiller du Roy, ancien Capitaine d'infanterie, Prévost-général des maréchaussées des deux provinces de Quercy et Rouergue, généralité de Montauban, disant qu'estant âgé seulement d'environ dix-sept ans, et dans le temps qu'il suivoit ses Ecoles chez les Pères Doctrinaires à Nant, il étoit obligé de passer tous les jours au devant de la porte de la maison du sieur Antoine Grailhe, bourgeois de cette Ville, pour aller au Collège qui étoit contigu, et par là il avoit occasion de voir demoiselle Suzanne Grailhe, sa fille aynée, du même âge que le suppliant, et d'avoir avec Elle, de temps en temps, quelques entretiens honnestes, qui peu à peu devinrent plus fréquens et d'où deriva enfin une inclination réciproque qui fut connue de tout le monde, mais dont ces deux jeunes personnes se mirent si peu en peine qu'ils s'estaient mutuellement promis s'unir par les sacrés nœuds du mariage. Leurs arrangements leur paraissaient si raisonnables et leur union si assortie qu'ils ne pouvaient penser d'y trouver la moindre opposition de la part de leurs parens. Sur ce fondement, la demoiselle Grailhe ne croyoit pas s'attirer leur mécontentement, en introduisant de temps en temps le suppliant dans la maison de son père, où ils s'en-

(1) L'original est aux Archives de la commune de Nant.

tretenoient ordinairement en présence de la famille, et enfin le suppliant se trouvant à la veille d'entrer au service du Roy, et d'aller joindre la Compagnie du Chevalier de la Bastide, son oncle Breton, se rendit le quinzième de mars mil sept cent quarante un, entre huit et neuf heures du soir, dans la maison du sieur Grailhe, d'où il fut conduit par un domestique de la dite maison, dans la chambre où couchoient trois de ses filles.

La timidité, si naturelle à l'âge du suppliant, luy suscita l'idée de prendre deux pistolets d'arçon de son père, pour en imposer à ceux qui voudroient l'insulter en se retirant ches luy.

Dans le temps qu'il attendoit, dans cette chambre où s'étoient déjà retirées deux sœurs de la demoiselle Suzanne Grailhe, le moment de l'entretien, ainsy que la chose avait été concertée entre eux, il vit entrer une cohue de gens qui d'abord apercevant le suppliant firent mine de se retirer, mais on ne conçoit pas par quelle fatale réflexion, ils se déterminèrent à fondre sur luy. La surprise fut si grande, que dans ce premier mouvement, il crut n'avoir d'autre ressources pour empêcher qu'on n'usât de violence contre luy, que de faire voir un de ses pistolets.

Mais ne faisant aucune attention à cet enfantillage on se saisit du suppliant qui en ayant demandé la raison causa tant de confusion et d'embarras qu'on ne s'eut quoy luy répondre. Mais la demoiselle Grailhe, épouse du sus dit, après avoir hésité quelque temps, prit la parole et crut avoir trouvé un prétexte à son alarme mal fondée et peu réfléchie, en disant : « vous veniez nous voler dans notre maison ; je « veux vous faire décréter », au lieu de dire : « vous êtes un « jeune homme bien imprudent, je men plaindray à votre pere, « sortez d'icy. »

Cette façon de parler eut esté mieux placée et auroit esté du goût de tous les gens bien sensés ; mais l'aveuglement de la demoiselle Grailhe mère qui gouvernoit la maison en l'absence de son mary luy fit pour lors méconnoître les bons

effets d'une conduite modérée, et prudente, et enfin les véritables intérêts de sa famille (1).

Ces paroles de la demoiselle Grailhe ayant excité un ris général par leur ridicule, déterminèrent cependant ceux qui voulurent luy faire leur cour (et on juge aisément que ce n'étoient pas les plus sages) à se saisir du suppliant et à le lier et garrotter.

La justice fut appelée et le suppliant fut interrogé par le juge ; il répondit ingénument aux demandes qui luy furent faites et, sur la plainte de la demoiselle Grailhe qui voulut, par un faux point d'honneur, soutenir l'extravagance de sa première démarche, il fut conduit en prison ; et sur l'information qui s'en ensuivit il fut ordonné une procédure extraordinaire par recolement et confrontation des témoins quoi qu'il n'en résultât la moindre preuve de l'accusation ny la plus légère indice.

Le sieur Grailhe étant de retour, les parens des parties s'abouchèrent et on convint de terminer cette affaire par un contract de mariage; mais la demoiselle Picapère, tante de la demoiselle Suzanne Grailhe, par un pitoyable motif de vanité, s'opiniâtra à aigrir les esprits et à rompre ce salutaire projet. Le père du suppliant de son côté fut indigné des obstacles qu'on opposoit à ses bons desseins et accepta avec 'joye la proposition qui luy fut faite, par les parents communs, de séparer quelque temps son fils de l'objet de sa tendresse, afin de rompre par là une union qui ne pouvait plus avoir lieu. Il fut donc convenu que le suppliant, dont la

(1) Si ce père (Antoine Grailhe), a éprouvé des secousses fâcheuses, il doit s'en imputer le malheur : il dédaigna toujours le soin de l'établissement de ses enfans ; il eut sept filles à qui les grâces et l'amour prodiguèrent à l'envi tous leurs charmes ; elles eussent fait sans doute la consolation de sa vieillesse, et le bonheur d'autant de ses concitoyens, si sa ridicule vanité lui en eut offert quelqu'un digne d'être son gendre. Mais... je m'arrête... Je n'ai pas plus contribué à la mort du sieur Graille, qu'à sa ruine pré-tendue. Tout le monde sait dans le canton qu'il mourut d'une *attaque d'apoplexie* dans la soixante-cinquième année de son âge... (Mémoire cité, 2^e partie, p. 17-18).

présence pouvait escarter de nouveaux prétendants, s'absenterait pendant sept années et que le sieur Ayrolle père payeroit les frais.

Il fut dressé en conséquence, d'accord entre les parties, une transaction sous sein privé qui contenoit ce qu'on vient d'expliquer. Il fut de plus convenu que la transaction seroit déposée en main tierce et feu M^r Thomassy, avocat du lieu de St-Jean-du-Bruel, fut choisi pour en être le dépositaire.

Le suppliant, malgré la répugnance pour cet accord et l'inclination qu'il conservait encore pour la demoiselle Grailhe, y consentit cependant pour ne pas déplaire à sa famille et en conséquence de la dite transaction, les frais exposés par le sieur Grailhe lui ayant été payés, il sortit des prisons, de son consentement.

Mais le sieur Graille, foulant aux pieds tous ses engagements, fit dresser à l'insû du suppliant et après sa sortie des dites prisons, un procès verbal d'évasion, à la faveur duquel il surprit de votre religion une sentence qui condamne le suppliant à un bannissement de neuf ans sur le fondement de la fausse et calomnieuse accusation portée contre luy. Mais le dit sieur Grailhe ayant procédé si irrégulièrement, une pareille sentence ne peut qu'être cassée avec tous dépens, dommages et intérêts, comme ayant été poursuivie sur une fausse accusation et au préjudice de la foy des conventions cy dessus exposées que le suppliant a de son côté fidelement rempli, et, quoy qu'il ne soit point nanti d'un double de la transaction mentionnée, n'en ayant été fait qu'un original et que la mort du sieur Thomassy l'empêche d'en rendre témoignage, il est vraisemblable que le sieur Grailhe ne contestera pas la vérité des faits dont il doit pressentir qu'il serait aisé au suppliant de faire la preuve.

Plus de dix-huit ans qui se sont écoulés depuis la dite transaction, durant lesquels le suppliant a toujours été absent, et qui font beaucoup plus que remplir le terme limité pour icelle, le silence du sieur Grailhe pendant un si long intervalle le

rendroit inexcusable aujourd'hui , s'il n'abandonnoit pour toujours une procédure ridicule et sans fondement fabriquée en son absence et que sans doute il n'eut la faiblesse de soutenir lui-même que pour ne pas condamner publiquement la conduite violente de sa femme. Par quel projet illusoire pouvoit-il d'ailleurs se flatter d'inspirer au public qu'un écuyer dans sa première jeunesse, un enfant qui avait toujours donné des marques de candeur et des mœurs les plus douces, né de parents dont il a reçu la plus belle éducation et les meilleurs exemples et à qui l'on ne peut imputer que la tendre inclination que toute une ville lui connoissoit pour Suzanne Grailhe sa fille, s'étoit introduit dans sa maison et caché dans la chambre de trois de ses autres filles pour les voler ou y commettre toute autre mauvaise action ? Ainsy le suppliant conclut à ce qu'il plaise à vos grâces, Messieurs, sans avoir égard à la plainte, information, décret, entière procédure et sentence surprise par le dit sieur Grailhe, cassant icelle par les voyes et moyens de droit le relaxe de l'accusation calomnieuse contre luy intentée, avec dépens, dommages et intérêts et réparation d'honneur proportionnée à la calomnie, se reservant en cas de contestation de la part de sieur Grailhe d'être admis à la preuve de la transaction, paiement des frais et autres faits aussi intéressants que le suppliant pourra libeller sans préjudice de prendre telles autres fins et conclusions qu'il appartiendra, et ferez bien.

Joint aux charges du procès appointé le 12 juin 1759.

(Suivent les signatures).

L'an mil sept cent cinquante neuf et le troisième jour du mois de juin avant midy, certifie je Pierre Laurens, huissier, immatriculé en la Cour royale de Creysse, résidant à St-Jean de Roquefeuil soussigné, à la requête de messire Pierre François Ayrolle Des Angles, écuyer, etc. avoir intimé et signifié la requête et appointment cy dessus écrits, et l'expédi-

tion d'écroue du sieur requérant es prisons de la juridiction dud. Nant le tout en date du jour d'hier, au sieur Antoine Grailhe, Bourgeois de la ville de Nant, afin qu'il ne l'ignore etc..., parlant à un domestique dud. sieur Grailhe qui n'a vouleu dire son nom de ce interpellé.

LAURENS, H^r.

D^r E. MAZEL.

UNE VISITE AU PÈRE LACORDAIRE

Notes et souvenirs littéraires

.
..C'était en 1859. Je parcourais la France, donnant des séances littéraires et d'improvisation , dans les collèges, pensions, etc.

Le Directeur du Séminaire de Castres, après quatre séances données dans son établissement , m'avait remis une lettre de recommandation pour l'illustre Dominicain Lacordaire, qui dirigeait alors l'école de Sorèze.

J'y arrivai le 14 juillet 1859 , veille de la fête patronale du R. Père.

A l'occasion de cette fête, la ville de Sorèze avait pris un air joyeux.

Une foule d'étrangers, venus des environs, se pressait dans les rues avoisinant l'école , espérant pouvoir en franchir la grande grille, pour assister aux joutes et carrousels que devaient exécuter les élèves, dans le parc.

— Allons ! pensais-je, je suis venu trop tôt... ou trop tard ! Il n'y a pas apparence que le R. Père puisse me recevoir aujourd'hui ; au reste, à qui m'adresser dans ce tohu-bohu de gaieté générale, pour me conduire jusqu'à lui , ou seulement lui donner ma lettre ?

Tout-à-coup, je me sentis frapper sur l'épaule.

C'était M. Edmond Py, professeur à l'école et poète distingué, que j'avais eu le plaisir de voir quelques jours avant, chez des amis communs, à Castres.

Je lui dis le but de mon voyage... et mon embarras.

— Remettez-moi votre lettre, fit-il, et attendez-moi sous ces grands arbres.

Il s'éloigna.

Je le vis revenir un quart d'heure après.

— Vite ! vite ! me cria-t-il, un coup de brosse à ces habits poudreux, un peu d'harmonie dans le chaos de cette chevelure ; le P. Lacordaire vous attend. Il vous invite au banquet qui va avoir lieu dans une heure.

Et l'excellent M. Py me conduisit chez lui réparer le désordre de ma tenue de voyage.

Une demi-heure après, mon aimable introducteur me présenta au célèbre moine, qui me fit l'honneur de me dire que mon nom lui était connu.

C'était par notre poète Reboul. — Reboul me conta plus tard, lui-même, que lors d'une visite du grand Dominicain, à Nîmes, il lui avait parlé de son humble compatriote, dont il avait corrigé les premiers vers, et à qui il avait montré les règles de la prosodie française.

Mais revenons à Sorèze.

Après le dîner, où figuraient deux généraux, un cardinal, deux préfets, des députés, etc., etc., tous anciens élèves de l'école, après le dîner, dis-je, on alla prendre l'air dans le parc, en attendant l'assaut d'armes, les joutes et carrousels inscrits au programme de la fête.

C'est à ce moment que les grilles de l'école furent ouvertes au public, qui envahit la salle, une

véritable salle de théâtre, où devaient avoir lieu les exercices, non équestres, et les scènes de déclama-tion par les élèves.

Tout le monde ayant pris place, le R. P. Lacor-daire donna le signal, et l'assaut commença.

Quatre Dominicains jugeaient les coups ; tierces, feintes, quarts, dégagements, etc., et proclamaient les vainqueurs, que Grisier lui-même n'eût pas dé-savoués pour ses prévôts.

L'assaut terminé, Lacordaire monta sur la scène, et, s'adressant à moi, il me demanda si je voulais faire quelques improvisations.

Tous les regards se tournèrent de mon côté.

Je ne pus maîtriser une certaine émotion.

A mon tour, je montai sur le théâtre.

Le R. P. voulut bien expliquer aux spectateurs comment il fallait m'envoyer les *bouts rimés* ; non pas tous à la fois, mais après le premier, une fois le vers fait, le deuxième ; celui-ci fait à son tour, le troisième, et ainsi de suite jusqu'au dernier. C'est-à-dire que je devais improviser un vers dans l'igno-rance de ce que ce serait la rime qu'on me donnerait pour le vers suivant.

En écoutant le grand Dominicain faire cette *an-nonce*, je pensais que cette voix avait, sous les voûtes de Notre-Dame, à Paris, ému, passionné, enchaîné avec les chaînes d'or de sa magnifique et puissante éloquence, les grands, les puissants de ce monde, courbés sous la tonnante parole de l'humble moine chrétien !

Aujourd'hui, cette voix ne tonnait pas ; elle se faisait caressante et douce, se mettant au ser-vice du barde vagabond, du trouvère allant à l'a-

venture. — O merveilleuse indulgence ! adorable charité !

Je commençai.

Je ne demandai point de sujet d'abord, mais des *bouts-rimés* seulement.

Ce furent les élèves qui commencèrent le feu : *Vaisseau, Bulle, Faisceau, Vestibule, Nid, Corrige, Zénith, Dirige*. Aux élèves je m'adressai :

SUJET LIBRE

Vers un phare divin guidez votre..... *Vaisseau*,
 Chaque plaisir mondain crève comme une... *Bulle*;
 Faites-vous de vertus un solide..... *Faisceau*.
 Ce monde n'est du Ciel que l'étroit..... *Vestibule*.
 Songez au Dieu qui donne à l'oiseau le doux *Nid*,
 La rosée à la fleur, qui vous aime et..... *Corrige* !
 Son élu vous enseigne, esprit pur au..... *Zénith* ;
 Livrez-lui donc vos cœurs afin qu'il les..... *Dirige* !

Je me tournai vers Lacordaire en prononçant les deux derniers vers.

Les applaudissements éclatèrent, allant saluer l'homme dont le public et les élèves attestaient ainsi le talent, le génie et les vertus.

Je recommençai l'épreuve en demandant cette fois un sujet.

— « *L'instruction*, me répondit un R. Père.

Lacordaire me dicta lui-même les *bouts-rimés* au fur et mesure que j'en avais cousu un à mon vers : *Fouet, Livre, Souhait, Enivre, Atout, Corneille, Oreille, Tout*.

L'INSTRUCTION

Quand nous sommes enfants ce n'est qu'avec le.. *Fouet*,
 Que l'on nous fait ouvrir le..... *Livre*.
 Plus tard, nous disons tous — inutile..... *Souhait !*
 Puissante instruction dont la douceur..... *Enivre !*
 Que n'ai-je, dans mon jeu, mis ton plus bel.... *Atout ?*
 Pourquoi l'ai-je écarté pour bayer aux..... *Corneilles ?*
 Je n'aurais pas de l'âne usurpé les..... *Oreilles*,
 Sans toi l'homme n'est rien ; avec toi, l'homme est *Tout !*

Je demandai un autre sujet.

Un élève de la première division (collet rouge) me répondit : — *l'Amitié !* Et ses camarades firent pleuvoir, drus comme grêle, les *bouts-rimés* suivants : *Séquestre*, *Jupiter*, *Orchestre*, *Alter*, *Patrouille*, *Bossus*, *Rouille*, *Dessus*.

Je m'en sortis comme il suit :

L'AMITIÉ

L'amitié brave tout, menaces et..... *Séquestre* ;
 Comme l'oiseau de... *Jupiter*,
 Son vol est radieux ! elle conduit l'..... *Orchestre* ,
 Où chaque dévouement chante avec un..... *Alter*.
 L'été comme l'hiver, l'amitié fait *Patrouille*,
 Pour les beaux Adonis, comme pour les.... *Bossus*.
 C'est un or pur, mais qui se..... *Rouille* ,
 Dès que la trahison vient y souffler..... *Dessus !*

Je fis encore quelques improvisations avec ou sans *bouts-rimés*, et récitai deux ou trois poésies composées déjà dans le recueillement du cabinet. La suivante, entre autres, qui est la paraphrase d'une lettre mise en musique par mon ami Henri Potier, chef de chant de l'Opéra, à Paris, à cette époque, et que j'intitulai :

T. XVII, Juin 1895.

29

LA BOITE AUX LETTRES DU BON DIEU

De l'église, le sacristain
 Allait, un soir, fermer la porte,
 Lorsqu'une enfant, à moitié morte
 De douleur, de froid et de faim,
 Dans l'église silencieuse
 Entre, et regarde, soucieuse,
 De tout côté, de près, de loin,
 S'il n'est personne, nul témoin
 Qui l'ait vue, et marche, craintive,
 Vers le tronc où, dans leur foi vive,
 Les fidèles vont déposer
 L'obole qui doit apaiser
 La soif de l'orphelin et la faim de l'aïeule.

La fillette, qui se croit seule,
 Vers la boîte allonge la main...
 Quelqu'un lui frappe sur l'épaule !
 Elle se retourne, soudain,
 Et de saisissement, de terreur presque folle,
 Elle aperçoit le vieux Curé,
 Le digne pasteur vénéré,
 Qui lui dit, d'une voix sévère :
 — « Malheureuse ! qu'allais-tu faire ?
 Profaner ainsi le Saint-Lieu !
 Voler dans la maison de Dieu ! »

— « Ah ! Monsieur le Curé, n'ayez point de colère.
 Non ! non ! je ne suis point une voleuse, mais
 La petite Zani, qui n'a plus désormais
 Sa mère, car jeudi vous la portiez en terre !
 Je reste avec grand'mère, et, depuis quatre mois,
 Elle est malade, au lit ! nous sommes sans ressource !
 Hélas ! tout nous manque à la fois :
 Le travail, le pain et le bois... ,
 Et pas un sou dans notre bourse !

Moi, j'ai cherché partout, implorant du travail ;
Je sais coudre, laver et garder le bétail ,
Disais-je. — Mais dans tous les gîtes,
On répondait à mes sanglots :
— « Enfant, le travail est trop gros,
Et tes mains frêles trop petites ! »

Le désespoir dans l'âme, alors
J'ai repris le chemin de notre humble demeure,
Où le vent s'engouffrait en soufflant du dehors,
Comme une voix qui pleure !
Et plus malade d'heure en heure,
Grand'mère faiblissait, demandant la boisson
Qui fraîchissant ses lèvres,
Pouvait, pour un moment, calmer les chaudes fièvres,
Dont je comptais chaque frisson !
Mais rien ! ni boisson, ni remède !
Que devenir, si nul ne m'aide ?
Nous faudra-t-il mourir ?... Non ! non !
Pourquoi donc craindre un sort funeste ?
L'homme nous fuit, mais Dieu nous reste !

Alors, — je ne sais si c'est bien —
J'ai pris la liberté, Monsieur, de me permettre
D'écrire une petite lettre,
Bien respectueuse au Bon Dieu.
Oui, mais pour la porter jusqu'au céleste Lieu,
Quel facteur la prendra ? qui pourra la remettre ?
Je me suis souvenue enfin du coin obscur
Où l'on voit une boîte accrochée à ce mur.
J'ai pris ma lettre et je l'ai mise
Dans cette boîte de l'église,
En disant : — demain mon écrit,
Affranchi par le prêtre,
Sur les ailes du Saint-Esprit,
Jusqu'à Dieu, dans son ciel, arrivera peut-être,
Et Dieu si bon me répondra ! »

— « Certainement ! il le fera !

Dit le pasteur ému de cette foi naïve,
Mais retourne chez toi, déjà la nuit arrive,
Et nous allons fermer les portes. — A demain ! »

Une heure après, le sacristain,
Mandé par le curé, frappait à la cabane
De la pauvre Zani, portant du bois, du pain,
De quoi faire de la tisane ;
Bref, de provision, plein une grande manne ;
Quelques bouteilles d'un vieux vin
Que le digne pasteur récoltait d'une vigne,
Puis une lettre et puis... adieu !

Cette lettre disait dans une seule ligne :
C'est la réponse du Bon Dieu !

Avant la fin du carrousel qui eut lieu après mes improvisations, le P. Lacordaire m'emmena dans le jardin, me fit entrer dans une grotte de verdure, où nous nous assimes. A mon tour, j'écoutai l'orateur, l'écrivain, le poète !

Le soir, il voulut me garder à souper.

Nous n'étions que trois à table ; le grand Lacordaire, le R. P. Mouret qui devait lui succéder dans la direction de la célèbre école de Sorèze, et moi, l'improvisateur huguenot !

Nous passâmes la soirée sous les grands marronniers du parc, où vinrent quelques élèves de la première division, écouter la parole du Maître. Les rayons de la lune, tamisés par les branches, éclairaient son austère et doux visage et semblaient, sur son front dénudé, poser une auréole !

C'est ainsi que, dans mes souvenirs, je le revois encore !

ALEXANDRE DUCROS.

CAPUCIN ET GOUVERNEUR DE LANGUEDOC¹

Quelles que fussent les intentions des autres ligueurs, le cardinal et le duc de Joyeuse, ainsi qu'une notable partie des Toulousains avaient l'intention de ne se réconcilier avec Henri IV qu'après son absolution par le Pape ; son cas, en effet, relevait du pouvoir suprême, et la première absolution par les évêques de France n'avait pas même le caractère subsidiaire qu'ils avaient voulu lui donner. Cette exigence des ligueurs Toulousains se justifiait d'ailleurs par la conduite préalable de ce prince, qui avait été celle d'un chef de bandes, d'un homme sans mœurs, d'un ennemi acharné de la foi chrétienne et de la patrie française. Il y avait loin de cela aux nobles et royales qualités dont plus tard il fit preuve, et qui l'ont mis au rang des plus grands rois.

Le Pape différait l'absolution, parce que le Roi, après son abjuration, faisait encore acte de protestantisme de plusieurs façons, notamment en entretenant un ministre dans son propre palais.

Enfin, le Pape, se trouvant rassuré, donna l'absolution le 17 septembre 1595. Cet événement réconciliait les Joyeuse d'abord avec le Roi, puis avec le connétable Henri de Montmorency, leur parent. Mais la fortune des Joyeuse et celle de nom-

(1) Voir la livraison du 25 avril.

breux gentilshommes étaient largement compromises par les sacrifices qu'ils avaient dû faire pendant les années de troubles ; leur situation politique, également, devenait fort chancelante : il fallait ressaisir tout cela. D'où les négociations qui pour eux aboutirent aux articles secrets accordés à Folembray le 24 janvier 1596.

Un de ces articles donnait à Henri de Joyeuse le bâton de maréchal de France, avec délai d'un an pour la prestation du serment.

Henri se rendit à la Cour au commencement d'août pour le prêter. Il était de retour le 14 septembre à Toulouse, où lui était faite une réception solennelle.

En même temps, sur les assurances fournies par d'Ossat, au sujet du dévouement du cardinal de Joyeuse, le Roi lui maintenait la protection des affaires de France en Cour de Rome.

Le troisième bref du Pape autorisant Henri de Joyeuse à rester dans le monde porte la date du 18 septembre de cette même année 1596. Ses termes nous autorisent à supposer que le nouveau maréchal de France n'avait aucune intention de reprendre le froc franciscain ; son propre aveu en donnera bientôt la plus grande certitude.

Dans cette situation, trois de nos chroniqueurs capucins, dont nous avons les textes sous les yeux, prétendent qu'Henri de Joyeuse était redevenu bien mondain. Que faut-il en croire ? Ces chroniqueurs n'étaient pas ses contemporains, et ils n'appuyent leur dire d'aucun fait et d'aucune autorité. Il nous semble difficile d'attribuer une mondanité bien accentuée à un homme qui, en pleine jeunesse, au milieu

de la Cour luxueuse d'Henri III, avait étonné chacun par la sévérité de ses mœurs et de ses habitudes, qui, depuis, s'était imposé le joug d'une double profession religieuse, et qui, peu après, reprit et subit avec un courage héroïque et persévérant la rigueur des austérités franciscaines. Nous estimons que les premiers auteurs d'une pareille insinuation, et ceux qui l'ont répétée après eux, n'ont pas su observer que le duc de Joyeuse, entouré des gentils-hommes de sa maison ou de sa province, obligé à des relations incessantes avec les nombreux magistrats du second Parlement de France, tenu à des réceptions et représentations quotidiennes, était forcé de mener un train presque royal, ce que de petits esprits et de pauvres gens familiers du brouet noir ont difficulté à comprendre : là, probablement, fut toute la mondanité du personnage.

Ce qui est plus certain, ce sont les efforts que firent ses anciens confrères capucins pour le ramener au bercail.

Le 24 avril 1597, le chapitre provincial des Capucins de Paris plaçait à la tête de leur couvent de Bourges le P. Jean-Baptiste Brûlart de Sillery. Ce religieux se rendit à son poste aussitôt. En ce même temps, Henri de Joyeuse avait dû revenir à la Cour. Il la suivit à Rouen. Une des affaires qui le préoccupaient, et qui intéressaient également le Roi et tout son entourage, était la préparation du mariage de sa fille, Henriette-Catherine de Joyeuse, avec un prince du sang. La signature du contrat eut lieu audit Rouen, le 27 avril. Au retour de cette ville, le duc fit halte auprès de sa tante, M^{me} de Nançay, veuve de Gaspard de La Châtre, seigneur dudit

l'ieu (1). Le P. Brûlart en fut informé, et se rendit auprès de lui ; il le conjura de songer aux intérêts de son âme, en grand péril dans le monde, et le pria de venir s'abriter de nouveau sous le toit franciscain. Le duc promit de le faire après le mariage de sa fille (2).

Le 15 mai suivant, dans l'église de Notre-Dame de Cléry, le cardinal de Joyeuse bénissait l'union d'Henriette-Catherine de Joyeuse avec Henri de Bourbon, duc de Montpensier (3).

Ce fut peu après, vraisemblablement, qu'une nouvelle sollicitation fut adressée au duc de Joyeuse. Elle émanait du P. Benoit de Canfeld, capucin, anglais par sa naissance, mais religieux de la province de Paris, et ancien condisciple du duc dans le noviciat et pendant le cours des études préparatoires à l'ordination et au ministère sacerdotal. Ils les avaient faites en compagnie du vénérable Honoré Bochart, partie en France et partie en Italie, et avaient supporté, en s'encourageant mutuellement, de cruelles souffrances pendant leurs voyages et leurs lointains séjours. Il avait donc plus que personne entrée dans le cœur de son ancien confrère ; il y pénétra par la

(1) Nançay, petite ville du canton de Vierzon, arrondissement de Bourges. Madame de Nançay, née Gabrielle de Batarnay, était la plus jeune sœur de la défunte maréchale de Joyeuse.

(2) Ce fait est rapporté en deux endroits différents par le chroniqueur des Capucins de Paris.

(3) Aubery, *Hist. du cardinal de Joyeuse*, 47. — Cléry, petite ville de l'arrondissement d'Orléans, où Louis XI fit construire en l'honneur de Notre-Dame une église qui depuis lors est devenue un but de pèlerinage très fréquenté. — Henri de Bourbon, en qui s'éteignit la seconde branche dite de Montpensier, naquit à Mézières le 12 mai 1575, et mourut à Paris le 27 février 1608. Il était duc de Montpensier, de Châtellerauld et de Saint-Fargeau, prince de Dombes et de la Roche-sur-You, dauphin d'Auvergne, etc.

lettre suivante , qui a les allures d'un sermon plus que celles d'une missive , mais qui joint souvent à la simplicité du langage les mouvements d'une éloquence embrasée (1) :

III. — *Lettre du P. Benoit de Canfeld au duc de Joyeuse.*

« Si ainsi est que ceux qui ont esté allaictez d'une mesme mamelle en leur enfance , nourris d'une mesme viande en leur jeunesse , et repeus à une mesme table en leur tendre aage spirituel, ont ainsi esté allaictez , nourris et repeus, sçavoir est , d'un lait tres-doux et divin et d'une mesme viande , ou plus tost manne celeste ; et si entre la mere et l'enfant est un si grand amour qu'il ne se peut expli-

(1). Le P. Benoit de Canfeld s'appelait dans le monde William Filck. Il était né dans le protestantisme et y avait passé sa jeunesse. Il fut amené progressivement à la religion catholique, qu'il vint embrasser sur le continent, puis à la vie religieuse, à laquelle il se consacra chez les Capucins de Paris. Il devint un des prêtres de la capitale les plus estimés pour leur sagesse dans la direction des âmes, et fut recherché par les plus saints personnages de son temps, notamment par le célèbre chartreux Dom Beaucousin, par Madame Accarie, dont il fut le premier à reconnaître la haute sainteté, et par les abbés Duval et Gallemant. Son zèle le poussa jusqu'à tenter un essai d'apostolat dans sa patrie, où, bientôt incarcéré, il demeura trois années en prison. Il y fit les plus grands biens parmi ses compagnons de captivité, et, sans doute, il fût mort dans ce lieu de désolation, ou dans les tortures auxquelles les prêtres catholiques étaient condamnés par les cruelles lois d'Elisabeth, si le roi Henri IV n'eût pas demandé à celui d'Angleterre de lui rendre un homme de si grand mérite. Le P. Benoit mourut le 21 novembre 1610, à Paris. Il avait composé deux ouvrages : *Le Chevalier chrétien*, aujourd'hui à peu près introuvable, et la *Règle de perfection réduite à ce seul point de la volonté de Dieu*... Il fut fait de celui-ci une traduction française qui eut d'innombrables éditions, mais qui à l'heure présente est véritablement illisible. La lettre que nous reproduisons figure à la suite de plusieurs éditions.

quer, combien, ô tres-cher frere en Jesus-Christ, doit estre fort le lien d'amour entre ceux qui sont fils, non pas d'une mesme mere charnelle, mais spirituelle, divine, seraphique et rayonnante, sçavoir est, de la religion de saint François !

« Certes, de cela le mesme saint nous admoneste assez en sa reigle. Puisque tel est l'amour qui doit estre en nous, et que le propos de vray amour est de donner secours en vraye necessité, comment seroit-il possible que je me teusse, et que je ne t'achasse point de vous ayder à present, vous voyant maintenant en plus grand danger et necessité que pas un homme vivant ?

« Et pour ce que vostre necessité est spirituelle, je vous envoie aussi du secours spirituel, à celle fin que la cause aye semblance. Mais, comme ce danger seroit beaucoup moindre si vous le cognoissiez et le teniez pour tel, ainsi sans comparaison est-il plus grand si vous l'ignorez, car « les coups preveus blessent moins, » dit S. Gregoire ; mais la playe ou maladie incogneüe donne mortellement fièvre.

« C'est pourquoy je t'ascheray, premierement, de vous monstrier le dangereux estat auquel vous estes, à celle fin que de meilleure volonté vous preniez la medecine de vostre maladie, plus patiemment vous appliquiez l'emplastre à vostre playe, plus attentivement vous escoutiez le conseil de vostre danger, et plus joyeusement vous acceptiez le secours que je vous donne en ceste necessité. Car vostre necessité est urgente, vostre danger imminent, vostre playe profonde, et vostre maladie perilleuse.

« Et, à ce que cela se puisse montrer plus apertement, il faut que vous sçachiez que tout le bien de

l'homme consiste en deux poincts contraires, c'est-à-dire en declinant du mal et faisant le bien (1), et, au contraire, que tout le mal qui peut arriver à l'homme advient par leurs deux autres poincts contraires, à sçavoir, en declinant du bien et faisant mal. Tellement que, d'autant plus pres estes de l'un ou de l'autre de ces deux contraires, d'autant plus pres estes vous de leur fin et effect contraire.

« Doncques, par l'examen de ces deux poincts, vous jugerez de vostre estat, sçavoir est, si vous estes sain, sans playe ou maladie, sans danger ou nécessité.

« Et quant au premier de ces deux, qui est decliner du mal et faire bien, il me semble que vostre estat est bien malade et en grand danger, puisque toutes les commoditez vous en sont ostées et forcloses. Car quelle commodité avez-vous pour decliner du mal de blaspheme, puisqu'il vous faut estre parmi les blasphemateurs ? Comment du mal de vaine gloire, puisqu'il y a assez d'adulateurs ? Comment du mal de luxure, puisqu'il vous faut vivre entre les femmes, et manger delicieusement ? Comment du mal de gourmandise, puisqu'il faut tenir une table fournie de viandes exquisés ? Comment du mal d'ire, puisqu'il semble contre vostre honneur d'endurer une seule parole picquante ? Comment du mal d'envie, puisque vous n'estes pas réputé vaillant si vous ne vengez les injures qu'on vous faict ? Ou du mal de detraction où l'on n'en faict pas stimule (2) ? Ou

(1) Declina a malo, et fac bonum (Ps. XXXVI, 27).

(2) C'est-à-dire « en des compagnies où l'on ne s'en fait point scrupule. »

des paroles oyseuses où l'on n'en fait pas compte ? Comment , finalement , d'orgueil, racine de tous maux, puisqu'il faut vivre avec les orgueilleux, l'Écriture disant : « Celui qui communique avec le superbe vestira la gloire, et avec le pervers, tu seras pervers (1). »

Voilà donc le peu de moyen que vous avez de fuir le mal.

Et crois que pour faire le bien il ne vous y sera moins difficile, puisque c'est une nécessaire conséquence que la difficulté de faire le bien : car on ne peut pas facilement faire le bien là où l'on ne peut que difficilement, ou pas du tout, éviter le mal. Car, comment peut-on facilement louer Dieu où l'on ne peut que difficilement éviter les blasphèmes ? Ou estre sobre en son manger où l'on ne peut que difficilement éviter la gourmandise ? Ou estre chaste où l'on ne peut que difficilement éviter la luxure ? Comment peut-on estre patient, comment benin, comment humble où l'on ne peut éviter l'ire, l'envie et l'orgueil ? En outre, le silence, nourrice de devotion, le peut-on garder parmy les soldats ? La solitude garde l'innocence ; en peut-on jouir parmy les bandes ? La sainte oraison, mere de toutes vertus, la peut-on faire parmy les troupes ? Il y faut l'espée à la main plustost que la priere à la bouche. Il faut estre aux champs plustost qu'en l'église. Il faut marcher en campagne plustost que vous retirer en votre oratoire.

« Voilà donc le peu de moyens aussi que vous avez de faire le bien.

(1) Qui communicaverit superbo induet superbiam (Eccli. XIII, 1) Cum perverso perverteris (Ps. XVII, 27, et II, Reg. XXII, 27).

« Tellement que, ces deux principaux points estant prouvez comme dessus, les deux autres, leurs contraires, sont aussi prouvez par une conséquence infaillible : puisque, autant que vous estes esloigné des premiers, autant estes-vous proche des derniers ; car, autant vous estes esloigné de decliner du mal et faire bien, autant estes-vous proche de decliner du bien et faire mal.

« Et ce vostre danger n'est pas grand seulement au respect de l'estat où vous estes, mais aussi au respect de l'estat auquel vous avez esté. Car vous estes en danger du crime d'ingratitude vers Dieu, puisqu'il semble que vous mesprisez un si haut estat, negligez une si grande grâce, et oubliez une si merveilleuse vocation : la vocation, dis-je, d'un apostre, la grace d'un saint, et un estat et vie angelique. Ne craignez-vous pas la sentence qui dit : « On demandera beaucoup à celui qui aura eu beaucoup (1). » Ne craignez-vous pas que Nostre Seigneur vous die : « Tu as hay au vray ma discipline, et as jetté en arriere mes propos (2) ? » N'est-il pas à craindre que sur vous se verifie la menace qui dit : « Qui cognoist la volonté de son Maître et ne la fait... (3) ? »

Et puisque vous estes retourné en Egypte après avoir esté delivré de la main de Pharaon et conduit par la Mer Rouge, ne craignez-vous pas cette sen-

(1) Cui multum datum est, quaeretur ab eo (Luc, xii, 48).

(2) Tu vero odisti disciplinam, et projecisti sermones meos retrorsum (Ps. xlix, 17).

(3) Ille autem servus qui cognovit voluntatem domini sui, et non praeeparavit, et non fecit secundum voluntatem ejus, vapulavit multis (Luc, xii, 47).

tence qui tant epouvantoit S. Augustin : « D'autant que les publicains et les femmes debauchées precederont les citoyens au royaume des cieux, et les fils du royaume seront jettez aux tenebres (1)? » Finalement, ne vous touche-il pas au vif ce qu'il dit en un autre endroit : « Nous avons veu plusieurs, et avons ouy de nos peres, laquelle chose je ne me rememore qu'avec grande peur, je ne confesse sans grande crainte, qu'il y en a eu premierement qui ont monté jusques aux cieux et qui ont fait leur nid parmy les astres, et puis apres estre tombez jusques aux abysmes, et que leurs ames sont demeurées estourdies parmy les maux. Nous avons veu des estoilles estre tombées du ciel par la vehemence de la queue d'un dragon. »

« Car, où sont toutes vos ferveurs? Où sont tous vos exercices spirituels? Où sont vos oraisons mentales et vocales? Où sont vos méditations et contemplations? Où sont les inspirations? Où est la vie purgative et illuminative? Où est la vie unitive et exactive? Où est toute vostre austerité de vie? Le rude habit, la grosse corde, le manteau rapiécé, et les sandales à vos pieds? Où sont les jeusnes, les disciplines, le manger en pain et eau? Où sont les humilitez de baiser en terre, de baloyer la maison, de se mettre à genoux et laver les pieds des frères? Où sont toutes ces ferveurs et dévotions? Sont-elles esvanoüyes? Sont-elles effacées et mortes? Le miroir de France est-il maculé, et l'exemple des chrestiens ne se voit-il plus? L'acte héroïque et des-

(2) Amen dico vobis quia publicani et meretrices praecedent vos in regnum Dei (Matth. xxi, 31). Filii autem regni ejicientur in tenebras exteriores (Matth. viii, 12).

ja enregistré est-il effacé ? La renommée de ce vertueux seigneur a-elle cessé ? L'exploit fameux qui resonnoit par tout le monde, n'en parle-on plus ? Quoi ! Le mespriseur du monde, l'abandonneur des plaisirs, celui qui fouloit aux pieds les richesses, le contempteur des dignitez, et qui avoit en horreur les mondanités, est-il surmonté, est-il vaincu ? Le vaillant capitaine entre les Freres Mineurs s'en est-il fuy de la bataille ? Le renommé guerrier a-il quitté les champs ? Le puissant porteur de l'estandart de la Croix de Iesus-Christ est-il par terre ? L'enfant de saint François et de la religion seraphique est-il tué ? Frere Ange est-il mort ?

« Je deplore sur vous, ô mon frere Ionathas (1), car je voy que cet estat vous esloigne de l'observance des commandemens de Dieu et de l'Eglise ; il vous esloigne de l'observance des conseils de l'Evangile. Il vous esloigne de ses promesses ; il vous approche de ses menaces. Il vous esloigne de ses benedictions, et vous approche aucunement de ses maledictions.

Et, comme ce danger est grand au respect de vous-mesme, aussi s'accroist il beaucoup au respect de la multitude de ceux qui sont sous vostre charge, principalement eux estants non seulement en multitude, mais une multitude de soldats, qui, de toute autre sorte de gens, sont les plus desbordez. Tellement qu'à raison de cette charge, quand vous respondrez à Notre-Seigneur que vous n'avez pas juré, blasphemé, desrobé, meurtry, paillardé, il vous respondra que vos soldats l'on fait : dont vous

(1) Doleo super te, frater mi Jonathas (II Reg., 1, 26).

rendrez compte, puisqu'en avez voulu avoir la charge, au lieu de l'avoir de vous-mesme.

« Voilà donc votre maladie : pensez si elle est périlleuse. Voilà votre playe : regardez si elle est profonde. Voilà votre danger : regardez s'il est imminent. Voilà votre nécessité : jugez si elle est urgente.

« Je ne dis pas tout à fait que vous soyez en mauvais estat, ou qu'en ceste sorte de vie il vous soit du tout impossible d'estre sauvé, mais que vous pouvez bien craindre de n'estre pas apte au royaume de Dieu, puisque, ayant mis la main à la charrue, avez regardé en arrière, et que vous n'entrerez pas en la terre de promission, puisqu'estes retourné à la chair d'Egypte, et que ne gousterez pas la Cene de Nostre-Seigneur, puisque, ayant pris une ferme, vous vous en excusez, et que les Anges ne vous recueilleront avec Loth, puisqu'avec sa femme vous avez regardé derrière vous, et que ne serez couronné puisque vous n'avez pas combattu légitimement, et que la manne celeste ne vous sera pas donnée puisque vous n'avez pas vaincu, et que vous ne recevrez pas la couronne de vie puisque vous n'avez esté fidelle jusques à la mort, et que finalement vous ne serez pas sauvé puisque vous n'avez pas perseveré jusques à la fin. La tempeste s'est levée, le vent a soufflé, et le bastiment est tombé par terre, et la ruine d'iceluy est grande. De la ruine duquel tant s'en faut que l'on aye compassion ; que plus tost tous ceux qui voyent cela commencent à s'en rire, disans que cet homme a commencé à édifier et n'a pas peu achever (1).

(1) *Nemo mittens manum ad aratrum et respiciens retro aptus est regno Dei* (Luc, ix, 62). — *Villam emi, et necesse habeo videre*

« Mais vous me direz que vous en estes dispencé, et que pour cela vostre faict est licite.

« Je ne nie pas qu'il soit licite, car autrement je vous dirois estre en mauvais estat ; mais, combien qu'il soit licite à faire, encore ne s'ensuit-il pas qu'il soit bon à faire, car toutes choses qui sont licites ne sont toujours bonnes ni expedientes. « Toutes choses me sont permises; mais toutes choses ne sont pas expedientes, dit saint Paul; toutes choses me sont permises, mais toutes choses n'édifient pas(1). » Je ne dis pas resolutement que vous estes en mauvais estat, d'autant qu'il est permis; mais j'en suis en doute, d'autant que cela n'edifie point. Il n'est expedient, à sçavoir, à l'ame ; il n'edifie, à sçavoir, le peuple. Que cela n'est pas expedient pour vostre ame, il est monstré cy-dessus. Et que cela n'edifie le prochain, ceux qui sont plus loing de vous le scavent mieux que ceux qui sont pres, puisque, là où paravant, par toute la chrestienté, vostre tres digne et merveilleux exemple estoit une consolation aux catholiques et une frayeur aux hérétiques, c'est vostre reculement à cette heure

illam (Luc, xiv, 18). — *Noli respicere post tergum, nec stes in omni circa regione, sed in monte saluum te fac...* *Respiciensque uxor ejus post se versa est in statuam salis* (Gen., xix, 17, 26). — *Qui certat in agone non coronatur nisi legitime certaverit* (II Tim., ii, 5). — *Vincenti dabo manna absconditum* (Apoc., ii, 17). — *Esto fidelis usque ad mortem, et dabo tibi coronam vite* (Apoc., i, 5). — *Qui autem perseveraverit usque in finem, hic salvus erit* (Matth., x, 22, xxiv, 12). — *Descendit pluvia et venerunt flumina, et flaverunt venti, et irruerunt in domum illam, et cecidit, et fuit ruina illius magna* (Matt., vii, 27). — *Ne posteaquam posuerit fundamentum et non potuerit perficere, omnes qui vident incipiant illudere ei, dicentes quia hic homo coepit aedificare, et non potuit consummare* (Luc, xiv, 29, 30)

(1) *Omnia ...licent, sed non omnia expediunt* (I Cor., vi, 12). *Omnia mihi licent, sed non omnia aedificant* (Ibid., x, 23).

T. XVII, Juin 1895.

30

qui opere les contraires effects, contristant les bons et donnant aux mauvais cause de detraction et calomnie.

« Je ne contredis point à la dispense de Sa Sainteté, s'il y en a ; mais je croiz qu'en cecy je pourrois dire comme Jean de Fan (1). En l'*Exposition de la Reigle*, il dict des Cordeliers : c'est à sçavoir, que le Saint Pere, comme pere pitoyable, à l'instance des autres l'a concedé, iceux disans qu'il y avait des occasions tres urgentes, et luy disant que, si ainsi estoit, et que vous fussiez content, ainsi soit-il fait : toujours toutefois remettant cela à vostre conscience, et vous laissant en liberté.

« Mais vous me direz que cela a esté par beaucoup de sollicitations, et quasi comme par contrainte.

« A cela je dis que personne ne sçauroit contraindre vostre volonté. Tellement que, combien que corporellement ils pouvoient aucunement sembler vous forcer de sortir hors du convent, encore en volonté, qui devant Dieu est reputée pour l'effect, vous pouviez toujours y demeurer : dont vostre couronne fust grandement augmentée, voire et doublée. Car les filles qui ont esté violées contre leur volonté n'ont pourtant perdu la couronne de virginité, mais plus tost l'ont doublée, selon le dire de sainte Luce (2) : « Si vous me faictes violer estant

(1) Jean, appelé de Fano, du lieu de sa naissance, qui est une ville assez importante de l'Ombrie, fut d'abord cordelier et, en cette qualité, un des adversaires les plus acharnés des Capucins, lorsque, dans le second quart du xvi^e siècle, ceux-ci se détachèrent pour former une congrégation plus austère. Par la suite, il changea de sentiment ? se joignit à eux, et composa, pour leur justification, un commentaire de la Règle de S. François empreint d'un esprit d'extrême sévérité.

(2) Sainte Lucie, vierge, paraissant devant Pascasius, préfet de Syracuse, à qui elle avait été dénoncée comme pratiquant la reli-

contrainte, la chasteté me sera doublée à la couronne. »

« L'ange dit à Tobie la cause pourquoy il avoit esté tenté, sçavoir est, d'autant qu'il estoit agreable à Dieu (1). Ce qui nous donne à entendre que la tentation n'est pas utile, sinon à ceux qui sont grandement ayez de Dieu, car, pour les autres, il seroit bon qu'ils ne fussent pas tentez, puisqu'ils reculent au temps de tentation. Le Sage dit : « Mon fils, arrivant au service de Dieu, prepare ton âme à la tentation (2). » Laquelle tentation estant de deux sortes contraires, à sçavoir adverse et prospere, celle de la prosperité, comme est la vostre, est beaucoup plus dangereuse que l'autre d'adversité. Et pour cela, il dit : *A ton côté*, c'est-à-dire en adversité, *mille tomberont* ; *mais à ta dextre*, c'est-à-dire en prosperité, *dix mille* (3) : comme en vous eust esté verifié si vous eussiez vaillamment combattu.

« Si encore vous m'alleguez que par ce moyen vous ferez beaucoup de bien, en tuant les heretiques avec l'espée, je dis que vous en tuez davantage avec l'oraison. Plus d'hommes tua Moyse avec son orai-

gion chrétienne, lui dit, dans le cours de son interrogatoire, que le Saint-Esprit résidait en tous ceux qui vivaient chastement et pieusement. Pascasius, alors, la menaça de la faire conduire en tel lieu où elle cesserait forcément d'être chaste. La sainte lui répondit : « Si malgré moi tu me fais faire violence, ma chasteté sera récompensée par une double couronne. » On sait que l'innocente vierge acquit immédiatement et miraculeusement la fixité d'un rocher, et que les valets de Pascasius ne purent point la mouvoir. (Leçon vi^e de l'office de sainte Lucie).

(1) Quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te (Tob., XII, 13)

(2) Accedens ad servitutum Dei, præpara animam tuam ad tentationem (Eccli., II, 4).

(3) Cadent a latere tuo mille, et decem millia a dextris tuis (Ps., XC, 7).

son que Josué avec son espée, puisque , alors seulement qu'il estendoit les bras pour prier, les Israélites vainquoient ; mais, incontinent qu'il les abbaissait, ils estoient vaincus. Les actes interieurs de l'ame valent plus sans comparaison que ceux du corps, et, comme dit saint Paul , « l'exercice du corps est peu utile (1). » La *Méthode*, livre duquel vous n'avez, je croy, fait oubli, nous montre l'erreur de ceux qui pensent le contraire. Il y en a, dit-il, qui estiment que de faire des miracles, convertir des infidèles, ou trancher en un coup la teste à tous les heretiques, soit un œuvre qui ne puisse avoir son pareil ; et apres il monstre comme, par les puissances de l'ame exercées en un vray amour, on peut faire choses plus agreables à Dieu (2). Mais, posant le cas qu'ainsi feriez beaucoup de bien, que profite-t-il à l'homme s'il gagne tout le monde, et qu'il fasse perte de son ame (3) ? »

« Mais vous esperez encore estre sauvé. Ainsi fait chacun soldat ; mais en quel danger ils vivent, jugez-en vous-mesme. Duquel danger l'Apostre tasche à nous tirer hors, quand il nous conseille, disant : « Faites vostre vocation certaine par les bonnes œuvres (4). » Et de mesme Nostre Seigneur,

(1) Corporalis exercitatio ad modicum utilis est (I Tim., IV, 3).

(2) Il est bien difficile aujourd'hui de savoir à quel livre le P. Benoit fait ici allusion. Il s'agit sans doute de quelque manuel de vie intérieure alors à l'usage des jeunes religieux de l'ordre des Capucins. Plus tard, le P. Benoit, sous ce même titre, en composa un en forme de tableau ; il ne nous est plus connu que par la transformation qu'une autre main lui a fait subir, pour en faire un texte suivi, imprimé à la suite de sa *Règle de perfection*.

(3) Quid enim prodest homini si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiat (Matth., XVI, 26).

(4) Magis satagite ut per bona opera certam vestram vocationem et electionem faciatis (II Petr., I, 10).

quand il dit : « Si tu veux estre parfait, va et vends tout ce que tu as ; donne-le aux pauvres, et tu auras un thresor aux cieux (1). »

« Ainsi ay-je fait, me direz-vous.

« Oüy bien ; mais « qui perseverera jusques à la fin, iceluy sera sauvé. »

« Voyant donc vostre danger estre tel comme dessus, escoutez, je vous supplie, et ce pour l'amour de Jésus-Christ, et entendez le conseil que je vous donne. Et, pour l'amour de Dieu et de nostre Père saint François, ne mesprisez pas le secours qu'en cette nécessité je vous envoie.

« En quoy je vous demande, comme fit l'ange à Agar : « D'où venez-vous, et où allez-vous ? » Et si vous me respondes, comme je croy que vous ne le nierez pas, que vous venez d'un lieu de vray plaisir à un lieu de vraye peine, d'un lieu de joye à un lieu de tristesse, d'un lieu de perfection à un lieu d'imperfection, d'un lieu de seureté à un lieu de grand danger, d'un lieu d'apostre en un lieu de soldat, et finalement d'un lieu de délices celestes en un lieu d'angoisses mondaines ; alors je croy que vous ne me tiendrés pas pour vray vostre amy, si je ne vous conseilloy, comme fit cet ange à icelle Agar, sçavoir est, que vous y retourniez. Et pour ce, je vous dis, non seulement une fois avec l'ange, mais quatre fois avec l'Espoux, au nom de nostre Religion : « Retournez, retournez avec nous, que nous vous voyions (2). » Agars'en estoit

(1) Si vis perfectus esse, vade, vende quæ habes et da pauperibus, et habebis thesaurum in cælo (Matth., XIX, 21).

(2) Affligente igitur eam Sarai, fugam iniit. Cumque invenisset eam angelus Domini..., dixit ad illam : Agar, ancilla Sarai, unde venis. et quod vadis?... Revertere ad dominam tuam (Gen., XVI, 6-8). — Revertere, revertere, Sulamitis, revertere, revertere, ut intueamur te (Cant. VI, 12).

fuyez de la maison d'Abraham, le père des croyants, tellement qu'elle avait laissé la maison de la foy. Mais vous avez laissé la maison de foy, et de grande espérance, et d'admirable charité. Vous avez perdu vostre première charité, et pour cela, au nom de Dieu, ressouvenez-vous d'où vous estes venu, et faites vos premières œuvres ; autrement je viendrai à vous, dit Jésus-Christ, et je remuerai votre chandelier de sa place (1). Dites hardiment à vous ainsi : « O mon ame, tourne-toy vers ton repos, pour ce que le Seigneur t'a fait du bien (2). » N'escoutez pas en cecy le monde ; n'ayez pas son advis ; estoupez vos oreilles contre les vanitez, dy-je, contre les vaines clameurs des fols mondains. Qu'avez-vous affaire avec ceux-là ? Laissez les morts ensevelir les morts. Ne les ensuivez pas, car si un aveugle conduit un aveugle, tous deux tomberont dans la fosse (3). N'ensuivez pas leurs traces, rejetez leur conseil, contemnez leur jugement, mesprisez leur opinion. Que les clameurs des gens insensés ne vous ostent le sens, ny offusquent l'entendement. On n'a pas de coustume de chercher l'advis des ignorans, ny de s'appuyer sur le jugement de ceux qui savent moins que soy. Vous, par l'esprit de nostre religion, sçavez plus de cet affaire que tout le monde ; ne vueillez donc pas croire à ceux qui en savent moins que vous. « Ne soyez humble en vo-

(1) Sed habeo adversum te quod charitatem tuam primam reliquisti. Memor esto itaque unde excideris, et age poenitentiam, et prima opera fac ; sin autem venio tibi et movebo candelabrum tuum de loco suo. (Apoc., II, 4, 5).

(2) Convertere, anima mea, in requiem tuam, quia Deus benefecit tibi. (Ps. CXIV, 7).

(3) Dimitte mortuos sepelire mortuos suos. (Matth., VIII, 22). — Coecus, si cæco ducatum præstet, ambo in foveam cadunt (Matth., XV, 14).

tre sagesse (1), » dit le Sage, et pour ce ne croyez si tost à telles gens autour de vous.

« Devez, en outre, considérer que, comme vostre exemple passé n'a pas esté cogneu, approuvé et hautement loüé seulement près de vous en vostre province, mais aussi par toute la chrestienté, y ayan partout donné grande lumière et bonne odeur, ains ne devez-vous avoir esgard seulement à cet affaire, contraire à l'opinion et satisfaction de ceux d'autour de vous, mais aussi à l'édification de toute la chrestienté. Là où les uns en disent mal, les autres n'y sçavent que respondre : les uns sont mal édifiez, les autres sont en suspens, et tous en général ont cessé de loüer cet excellent et rare exemple. Tellement que, ensuivant mesme l'advis des hommes, il faut que vous vous retiriez, puisque cestuy vostre delaissement d'habit desplaist à la plus part d'iceux, soit que nous parlions seulement des bons, ou des mauvais seulement, ou de tous deux ensemble.

« Et quant à ce, par le dehors de cette lettre, je vous appelle « de Joyeuse », et par dedans je vous appelle « mon frère », vous ne vous en devès esbahir, puisque, par dehors seulement et extérieurement, vous devès estre duc de Joyeuse ; mais, par dedans et intérieurement, Frere Ange. Et non seulement vous devès l'estre, mais aussi vous ne pouvez estre autre que Frere Ange, voire avec la dispense du Pape, les docteurs affirmans que le Pape ne peut faire d'un moyne qu'il ne soit moyne, combien qu'il le puisse dispenser qu'il délaisse l'habit.

« C'est vostre, etc. « Frère BENOIST, capucin. »

(A suivre)

P. APOLLINAIRE.

(1) Noli esse humilis in sapientia tua (Eccl., XIII, 14).

A LA MÉMOIRE DE MAC-MAHON

PATRIE !

Tandis que sur son front plane un voile de deuil,
La France, ton amour, à nos regards dépose
Des couronnes de lauriers-rose
Sur les brins de cyprès qui couvrent ton cercueil.

Prêt à verser ton sang pour sa divine cause,
Tel, on te vit toujours, plein d'un sublime orgueil,
Et sur sa frontière ayant l'œil,
Garder ce fier maintien que le devoir impose.

A toi, chef glorieux de nos vaillants guerriers,
Dans lequel s'incarna l'âme des chevaliers,
Chacun avec orgueil s'écrie :

Le cœur rempli d'espoir et le glaive à la main,
De la Gloire et l'Honneur tu montras le chemin
Aux défenseurs de la Patrie.

A. CHANSROUX.

A LA MÉMOIRE DU MARÉCHAL CANROBERT

LARMES D'AMOUR !

*« L'amour de la Patrie enfante
des héros. »*

Sur les restes mortels de ce soldat sans peur,
Le front étincelant sous l'or du diadème,
Celle que nous aimons, la France qui nous aime,
Laisse échapper à flots les larmes de son cœur.

« Dès l'heure où de mon sang il reçut le baptême,
Dans le rude chemin de mon antique honneur ,
Il allait ! — Et l'éclat de mon glaive vainqueur
Fit pâlir à ses yeux le beau soleil lui-même.

Après des jours vécus dans la joie et l'orgueil,
Sur mes drapeaux sacrés un long voile de deuil
Vint ternir un moment les rayons de ma gloire ;

Tel qu'un lion captif, il rugissait toujours ! »
Ainsi clame la France ; et pour de meilleurs jours
Elle invoque avec nous l'ange de la victoire !

A. CHANSROUX.

T A I N E

LE CATHOLICISME ET LE CLERGÉ (1)

L'historien du *Régime moderne* sera bien éloigné d'adorer jamais le Dieu des chrétiens. Et il ne lui rendra justice qu'après l'expérience de la vie. Mais alors, comme toujours, il aura la noble hardiesse de traduire franchement et nettement sa pensée. C'est ainsi que son jugement sur les choses et les hommes de la religion se modifie dans sa marche en avant, du moyen-âge à nos jours.

Il a vu Napoléon s'efforcer de donner des règles à l'Eglise et, après avoir fait le Concordat, ajouter des articles organiques destinés à servir de chaînes ou à fournir au pouvoir des armes contre la puissance ecclésiastique et les membres du clergé. Il y trouve la source de toutes les tracasseries actuelles contre ce corps de l'Etat, et il ne craint pas de blâmer l'espèce de défiance dont on entoure officiellement les évêques, les prêtres, l'Eglise et Dieu même. On voit cet athée gémir de ce que la loi a installé l'instituteur en face du curé, le contraignant à défaire, au moins par son silence, ce que le prêtre a fait par sa parole. Et certes, Taine était

(1) Voir la livraison du 25 mai.

loin de tenir l'Eglise pour une amie. Seulement, avec l'âge, une plus grande justice, à son égard, était entrée dans l'âme du philosophe.

Quelles singulières ignorances historiques on relèverait dans ses premiers écrits ! Tout ce qui tenait au Christianisme lui était suspect. Ainsi, quand il ne supprimait pas le Moyen-Age, il lui réservait des lignes et des pages méprisantes. Cette époque méritait, à ses yeux, les plus terribles jugements. Oubliant Charlemagne, saint Louis, saint Bernard, saint Thomas, la chevalerie et les Croisades, les moines savants et les cathédrales admirables, il s'écriait : « On était arrivé aux mœurs des anthropophages de la Nouvelle-Zélande, à l'abrutissement ignoble des Calédoniens et des Papous, au plus bas fonds du cloaque humain. »

Ces sentences et d'autres pareilles se trouvent dans l'*Histoire de la littérature anglaise* ; il en a semé son *Voyage en Italie* qui lui offrait une belle occasion de draper le clergé, de caricaturer l'Eglise, et de charger les Papes.

Oublieux de l'Evangile, il dit dans ses *Essais de critique et d'histoire* : « La sympathie pour les pauvres a été inventée par Rousseau. » Taine paraissait ignorer l'existence de saint Vincent de Paul.

Etait-ce injustice volontaire ? N'était-ce pas plutôt ignorance ? En tout cas, Taine a réparé en grande partie ses erreurs. On l'entend parler de l'Eglise et du Moyen-Age en d'autres termes, lorsqu'il aborde son travail sur l'*Ancien Régime*. Il montre le bien fait par la religion et par l'Eglise ; le clergé inspirant « la patience, la douceur, l'humilité, l'abnéga-

tion ; la charité, ouvrant les seules issues par lesquelles l'homme étouffé dans l'ergastule romain pouvait encore respirer et apercevoir le jour ; formant une société vivante, seule capable de subsister sous le flot des barbares que l'Empire en ruine laissait entrer par toutes ses brèches. » Que fait alors le clergé ? « Il sauve ce qu'on peut encore sauver de la culture humaine. Il va au-devant des barbares ou les gagne aussitôt après leur entrée : service énorme ;... s'il pèse sur les princes, c'est surtout pour réfréner en eux et au-dessous d'eux les appétits brutaux, les rebellions de la chair et du sang, etc... etc.... Il recueille les misérables, les nourrit, les occupe, les marie.

» Au pain du corps ajoutez celui de l'âme, non moins nécessaire ; car, avec les aliments, il fallait encore donner à l'homme la volonté de vivre, ou tout au moins la résignation qui fait tolérer la vie, et le rêve touchant et poétique qui lui tient lieu de bonheur. Jusqu'au milieu du ^{xiii}^e siècle, le clergé s'est trouvé presque seul à le fournir... Les contemporains ne lui livrent leurs volontés et leurs biens qu'à proportion de ses services, et l'excès de leur dévouement peut mesurer l'immensité du bien-fait. »

Ainsi parle du clergé le philosophe matérialiste devenu consciencieux historien. Mais, dans l'*Ancien Régime*, d'où cette page est tirée, il n'accorde pas la foi au clergé d'avant la Révolution, et il se base sur quelques mots d'une princesse étrangère, ou sur des on-dit venus de gens qui ne connaissent ni l'évêque ni le prêtre.

Seulement, dans le quatrième volume, parlant du même clergé, des mêmes prélats, il dit qu'ils « étaient des hommes de foi, de mérite et de cœur ! » Et ceci, bien que Taine ait dû savoir assez peu ce qu'est la foi, lui est arraché par ses études pleines de sincérité, par ses recherches de fouilleur d'archives et de documents. Il se contredit peut-être, mais il a trouvé la vérité, il la dit en montrant « les soixante-cinq mille ecclésiastiques formant un corps sain, bien constitué, et remplissant dignement son emploi. »

Il accuse encore le clergé de n'avoir pas payé d'impôts, malgré ses immenses richesses : « Par un chef-d'œuvre de diplomatie ecclésiastique, écrit-il, le clergé a détourné, émoussé le choc des impôts. » Et, de plus, il ajoute : « L'assemblée du clergé n'est un asile que pour lui, et, dans la série des transactions par lesquelles elle se défend contre le fisc, elle ne décharge ses épaules que pour rejeter un fardeau plus lourd sur les épaules d'autrui. »

Ce qui étonne ici, c'est que le juge n'ait pas mis dans sa balance tous les chiffres. Comment n'a-t-il pas vu les preuves contraires à ce qu'il avance ? Il plaisante le « don gratuit », mais ce don gratuit du clergé au roi, à la nation, compensait largement, ce me semble, le service alloué au clergé sur le trésor du roi, ce service fût-il régulier et annuel, et s'élevât-il à 1,500,000 livres.

Or, il a été démontré par M. l'abbé Bourgain, que le clergé avait payé, de 1715 à 1789, une contribution totale de près d'un milliard de francs en valeur de nos jours ; soit, en moyenne, pour chaque année de ce cycle, près de 13 millions. Par les autres fissures qui laissaient couler l'argent, le clergé per-

dait encore 12 millions, d'où une sortie de 25 millions par an. Il y a loin de là aux 3 millions accordés par Taine.

Après cela, il est permis de dire que le don gratuit mérite quelque attention, et nous ne voyons pas comment, — même en admettant le service de 1 million 500,000 livres, supposé fait régulièrement au clergé, — on retirait d'une main ce qui avait été versé de l'autre.

Enfin, pour ce qui touche spécialement aux années 1787, 1788 et 1789 que Taine mentionne dans la page où nous avons pris les dernières citations, il ne faut pas oublier que le clergé versa au trésor 64 millions de livres de 1784 à 1788, ce qui vaudrait plus de 120 millions de nos jours. Pourquoi oublier aussi qu'en 1789, à l'Assemblée des Notables, le clergé, apprenant le déficit annuel de 140 millions dans le revenu, se déclara prêt à supporter l'égalité de l'impôt et à renoncer à toute exemption ?

Un autre point de vue de la question financière, par rapport au clergé, c'est la charge d'entretenir le budget de la charité qui incombait à l'Eglise presque seule. Cela méritait une mention étendue, car les pauvres participaient ainsi pour une bonne portion aux revenus des évêques. Et les écoles ! Qui donc les soutenait ? Assurément l'Etat ne s'en occupait guère alors, il n'en avait d'ailleurs pas le temps. Ses plus grands efforts consistaient à s'unir aux conciles pour ordonner aux prêtres d'ouvrir et d'entretenir des écoles, Taine a-t-il suffisamment montré ces choses ? N'a-t-il pas un peu trop glissé à côté ?

Les prélats ne paraissent être à ses yeux que des gens heureux de posséder de beaux revenus et d'en

jouir sans autre souci que celui de recevoir le plus possible. Les exemples cependant ne manquaient pas des évêques dont la charité pouvait entrer en ligne de compte. A la mort de Christophe de Beaumont, n'a-t-on pas découvert qu'il faisait vivre, par les secours qu'il leur donnait, plus de 1.500 personnes ? Ne sait-on pas avec quelle générosité il se dépouilla de son argent et de ses biens, quand un incendie terrible détruisit une grande partie de l'Hôtel-Dieu de Paris ? Ne connaît-on pas les prodiges charitables accomplis par Mgr de Juigné, à Châlons d'abord, à Paris ensuite, ses dons aux pauvres honteux, ses emprunts pour secourir les pauvres, sa vaisselle distribuée aux malheureux, et ce mot, quand il refusa d'acheter les volumes en tranche dorée de la bibliothèque de Bourbon : « Des livres couverts d'or, tandis que mes pauvres ne sont couverts que de haillons, ne m'en parlez pas ? » Parce qu'ils sont gentilshommes, les prélats ne sont pas sans cœur, ils ont pitié des petits et ils les aiment. Mgr de Durfort, archevêque de Besançon, voulait que chaque jour, douze couverts fussent mis dans son palais, pour les officiers les plus pauvres de la garnison. Le même prélat, aux jours d'offices pontificaux, se fait précéder par des serviteurs « qui portent de grandes bourses, dont ils distribuent le contenu aux malheureux rangés sur son passage, du palais épiscopal à la cathédrale. »

Au commencement du siècle, Belzunce n'a pas besoin d'être nommé ; vers la fin : « Les La Ferronnays vont à l'eau comme au feu, » selon le mot de Louis XV.

Pour en finir, savez-vous que le premier fonction-

nement des assurances contre l'incendie est dû aux évêques ?

On faisait, dans ce but, une quête annuelle. Nous pourrions en dire autant de l'établissement des monts-de-piété, des dotations d'hôpitaux, etc..... L'Église et le Clergé poursuivaient avec leurs ressources des améliorations de tous genres, au grand profit du peuple.

Suivez maintenant Taine, quand il traite des rapports de Napoléon avec l'Église; il est plein de respect, l'hostilité disparaît pour faire place à la justice et à la vérité. Mais comprend-il le catholicisme ? Non. Le côté surnaturel et divin lui échappe complètement. Il voit le rôle social de l'Église, il en apprécie les bienfaits, il reconnaît l'œuvre du Christianisme, il honore la fonction du prêtre; sur toutes ces choses du dehors, il a de belles pages, mais l'aspect intérieur, la vue et le travail des âmes lui échappent absolument.

Pour lui, la source, comme le principe et la force des ordres religieux, ou de la foi des croyants, se trouve dans la faculté mystique de découvrir un au-delà. » La foi est plutôt une maladie de l'imagination, produit d'une évolution véritable de la sensibilité surexcitée par de constants efforts.

C'est pourquoi il ne faut pas demander à Taine de comprendre le but de la formation du séminariste, ni d'expliquer les *Exercices spirituels* de saint Ignace, ou le *Manrèze* du prêtre, vous le verriez s'enfermer de la meilleure bonne foi du monde sur les pointes d'un matérialisme assez peu délicat.

Il a pourtant su voir et admirer les bienfaits de l'Église, l'abnégation et la charité de ses moines et

de ses prêtres, cet homme qui n'a malheureusement pas su incliner son front devant l'autorité divine.

Parlant des derniers dogmes définis, il disait qu'ils « sont justement les mieux faits pour empêcher à jamais toute réconciliation de la science et de la foi. » En tout cas, il ne s'est pas réconcilié lui-même avec cette foi dont son âme était vide.

On l'a vu s'appliquer à marquer le domaine et la fonction des cultes dans leurs rapports avec l'État. Il a indiqué sagement les dangers de conflits. Mais ne s'est-il pas égaré en peignant dans deux tableaux opposés la Science et la Religion, toutes deux indispensables, toutes deux bienfaisantes, mais toutes deux nécessairement ennemies ou contraires. Il imagine deux camps parmi les hommes : les uns, dont il est sans doute, sortent d'embarras à l'aide d'une « cloison étanche ; » les autres, « politiques habiles ou peu clairvoyants », essaient de les accorder, soit en assignant à chacune son domaine et en lui interdisant l'accès de l'autre, soit en joignant les deux domaines par des simulacres de ponts, par des apparences d'escaliers, par ces communications illusoire que la fantasmagorie de la parole humaine peut toujours établir entre les choses incompatibles, et qui procurent à l'homme, sinon la possession d'une vérité, du moins la jouissance d'un mot. »

Le jugement est aussi net que sommaire. Faut-il vraiment, et quelque savant que soit Taine, condamner les grands esprits qui ont préféré ou qui préférèrent l'accord à la « cloison étanche ? » Et, même, n'y a-t-il pas entre cette parole de l'historien et sa foi dans le progrès transcendant de la science

une contradiction ? Qui lui a dit qu'un jour l'intelligence humaine ne rendrait pas inévitable et évident cet accord ? Lui appartient-il donc de dire aux savants, — ce qu'il n'accorde pas à Dieu : — « Vous n'irez pas plus loin ? » Parce qu'il n'aura pas découvert la combinaison d'idées propres à faire aboutir, à faire éclater pour toujours cet accord, faut-il interdire à l'avenir cette découverte ? Le positivisme seul de Taine lui défendrait d'aller si loin..., car, on le verra sans doute un jour, les connaissances scientifiques se fondront pour la gloire de Dieu dans les notions religieuses.

Personnellement, en fait de religion, il n'a eu qu'un mot : « L'essentiel est de creuser son sillon ou sa fosse, le reste est indifférent. » Il a écrit encore ; en vers cette fois :

« Cultive ton jardin, » disaient Goëthe et Voltaire ;
Au-delà, ton ouvrage est caduc et mort-né ;
Enfermons nos efforts dans un cercle borné ,
Point d'écarts ! ne cherchons le ciel que sur la terre.

Malgré ces sentiments, Taine a été fidèle à sa passion : « chercher le vrai !... chercher le vrai ! » comme il aimait à dire, et c'est ainsi qu'en somme, il a été juste.

Lui, qui, au début de sa carrière, regardait la religion comme une chose fausse et inutile ; lui, qui ne voyait pas ce que dix-huit siècles de Christianisme avaient fait, Taine en était venu, par la sincérité de son intelligence et de ses travaux, à trouver partout la trace des influences religieuses et de leur effet salulaire. Il constate en homme pratique la démoralisation grandissante quand les croyances bais-

sent ; il est saisi par les effets extérieurs et visibles de l'idée religieuse ; s'il ne l'aime pas pour elle-même , il l'accepte pour ses bienfaits , il en reconnaît la beauté morale et la force sociale.

A la fin , quand il émet un jugement sur le clergé contemporain, il dit, avec la sérénité du juge impartial : « Jamais il n'a été si exemplaire et plus fervent. »

Arrêtons là cette étude sur le plus sincère des historiens de notre siècle.

On nous permettra seulement quelques mots encore sur l'écrivain.



Taine est un « bénédictin égaré dans notre âge. » M. de Vogüé l'a dit et bien dit. Il avait du bénédictin, l'érudition abondante et sûre — moins la science du Christianisme et de la foi, — la patience et le travail assidus, la volonté ferme et résolue, l'intrépidité et la hardiesse savantes, l'indépendance et la conscience inébranlables.

Personne n'a pu jeter le moindre soupçon sur la sincérité de l'historien, sur la noblesse de l'homme, sur sa probité scientifique : il a pu se tromper, il n'a jamais voulu tromper. Il était marqué pour l'Académie Française, il n'en fut pas l'un des membres les moins illustres. On peut dire qu'il en força l'enceinte par ses talents et par ses travaux.

Que sa doctrine soit vraie ou fausse, qu'il exprime une idée juste ou non, il lui donne toujours du relief et de la clarté.

On sait ce qu'il pense, à quoi il faut répondre, sur quoi il convient de l'attaquer. Il préfère outrepasser

sa pensée que de la rendre incomplète ; il hait le demi-jour et les roueries que d'autres ont tant affectionnés.

Qui l'a dit ? Taine fut un cerveau, un cerveau de premier ordre et merveilleusement organisé, mais hypertrophique, et par conséquent, un homme incomplet. Il ne faut pas que l'être intelligent anéantisse l'être sensitif, et le malheur de Taine a été de ne pas tenir la balance entre ces deux êtres. Le premier seul, malgré sa philosophie des sensations, comptait pour lui et en lui.

Il a fait de la philosophie, de l'histoire, de la critique, de l'esthétique, de la fantaisie ; — très étendu, il manque d'expansion. Il s'est trop recueilli, trop replié sur lui-même ; il lui manque le grand air, son style s'en ressent, malgré sa richesse, car l'abondance des images ne peut remplacer la vue sur le ciel ; l'énergie ressemble parfois à de la lourdeur, et l'on éprouve, en le lisant, comme une gêne dans la respiration : on est en quelque sorte dans une usine où la puissance ne manque pas, mais où l'on voudrait plus de fraîcheur.

Le génie de Taine est resté emprisonné dans les choses matérielles, il n'a sondé que les causes d'en bas, quel dommage ! il avait des ailes pour voler haut, bien haut !

Quel éclat, quelle vigueur, quel pittoresque dans ce style, dans cette phrase qui moule son objet ! Quelle saveur, quel accent dans ces récits, dans ces portraits ! Mais ces qualités sont pleines de périls que l'écrivain n'a pas toujours évités. Combien de tableaux faits de main d'ouvrier restent sans personnages ; c'est précis, c'est détaillé, c'est coloré, mais vous ne trouvez pas à qui parler.

Lui-même, du reste, a saisi ce défaut dans sa « forme d'esprit », et M. J. Monod le signale en ces termes : « Il est deux dons de l'artiste et de l'écrivain qu'il admirait par-dessus tous les autres et qu'il regretta toujours de ne pas posséder : l'art de raconter et celui de créer des personnages vivants et agissants. » Il est curieux, en effet, que Taine ait si rarement fait agir les hommes dans ses livres d'histoire, tableaux superbes, saisissants, où il manque seulement la vie et les héros.

Il a dominé ses contemporains par la nervosité de son style, par la puissance de ses images, par la rigueur de sa logique et, par là, ses principes de critique, mêlés à l'influence de sa philosophie, ont pu faire une trouée profonde dans l'histoire, dans l'art, dans la critique, dans le roman et dans la poésie même !

On pourrait citer ici telle description d'une matinée à Oxford, de tous points admirable ; tel portrait de l'ouvrier parisien ou du badaud, plein de relief et de réalité ; les pages affluent, vrais modèles dans l'art d'écrire ; il ne nous appartient pas de faire ces citations et ce choix.

Il ne nous reste qu'à conclure et à constater que Taine, malgré son système et sa philosophie, a donné à notre temps une grande, et belle, et mémorable leçon de probité historique.

Abbé LOUIS BASCOUL.

LA THÉORIE DE L'ÉVOLUTION ET LA BIBLE

Courte réponse à M. de Saint-Alban

Dans mon article de février 1895, j'ai combattu certaine manière de voir d'un savant *catholique*, M. le professeur St-Georges Mivart, qui, au dire d'un de ses compatriotes et collègues, le R. P. Zahm, a émis au sujet de l'Évolution « une hypothèse *peut-être* téméraire et même dangereuse. »

J'ai partagé l'avis du Religieux, en l'accentuant par la suppression du « peut-être » mis là évidemment par politesse et par égard. Je n'avais pas (qu'est-il besoin de le dire ?) les mêmes précautions à prendre à l'encontre de M. Mivart, et je ne vois pas pourquoi M. de St-Alban m'en ferait un crime. (P. 346 *in fine*).

Cette hypothèse étendait au corps du premier homme la théorie évolutionniste. Il m'a semblé qu'elle était en opposition formelle avec le texte de la Genèse, avec l'esprit du récit mosaïque, avec les conditions mêmes de l'Évolution théiste. Et je crois l'avoir suffisamment démontré.

Ce sont ces preuves qu'aurait dû discuter M. de Saint-Alban, au lieu de se jeter dans une foule de digressions qui, pour le coup, n'avaient rien à faire « en cette occurrence », telles que : la question de la première et originale rédaction des textes de la Genèse ; des interprétations diverses de ces textes ; des six jours de la Création ; du miracle de Josué arrêtant le soleil ; des forces magnétiques, des applications de l'électricité, etc., etc.

Un catholique convaincu, comme le très distingué savant américain, admet, et la version du Pentateuque que lui présente l'Eglise, infaillible en pareille matière, et le sens du texte interprété par cette autorité divine.

On comprend dès lors ce que vient faire ici le récit biblique.

Il vient tout simplement renverser (c'est du moins mon

avis) le système évolutionniste, en ce qui concerne la formation du corps de l'homme, à l'origine des choses. Point n'est besoin, pour cela faire, que l'auteur du Pentateuque nous donne ex-professo *un résumé complet de la science de l'homme dans le passé et pour l'avenir*. Il lui suffira de deux ou trois mots qui impliquent une intervention personnelle de la Divinité, et excluent par cela même la lente élaboration des agents physico-chimiques dont se réclame l'Évolution : « baisons l'homme » — « et Dieu forma donc (modela) l'homme, c'est-à-dire son corps, du limon de la terre. »

La tradition judéo-chrétienne s'est emparée de ces expressions, et a toujours admis la création et l'organisation directes par Dieu du corps humain. A les nier, il faudrait au moins que la science libre-penseuse leur opposât autre chose qu'une simple hypothèse que M. de St-Alban lui-même qualifie de casse-cou.

Que si, en l'absence d'une décision formelle de l'Eglise sur cette question de détail, liberté est encore laissée à chacun de soutenir l'une ou l'autre opinion, ce n'est point une raison de donner ses préférences à une théorie « d'une « vérité relative... insuffisamment démontrée pour quiconque « ne se contente pas de vaines formules. » (Cité par M. de St-Alban, p. 316).

« Qui n'est point le dernier mot de la science, un casse-cou enfin » (Page 317).

L'autre, la traditionnelle, respecte le texte sacré, nous donne du Créateur une idée autrement grande, et de l'homme, le chef-d'œuvre de sa puissance et de sa bonté, celle qui convient le mieux à sa dignité et aux fins de sa création.

Cette école, pour être *dogmatique*, n'est, ce me semble, ni *étroite*, ni *fermée*. Elle a des tenants qui en valent bien d'autres, et plus que beaucoup d'autres (1).

(1) Ma thèse était donc circonscrite dans les limites d'une discussion envisagée à un point de vue catholique, avec un savant catholique. M. de St-Alban n'a pas tenu compte de

Pour clore cette discussion, je citerai un seul nom, mais bien grand, dont la gloire, après avoir rempli le XIII^e siècle, se projette encore sur le nôtre, S. Thomas d'Aquin. Voilà certes une intelligence « dogmatique »; mais qui osera l'accuser d'étroitesse ?

Si pénétrant et si puissant a été son génie, qu'il a deviné le côté faible du Darwinisme... et nous sommes dans la première moitié du XIII^e siècle !

Je veux vous rapporter ces très-curieux passages. Le Docteur Angélique se pose d'abord cette question qui est bien la nôtre : le corps humain a-t-il été produit *immédiatement* par Dieu ?

« Je réponds, dit-il, que le premier corps humain n'a pu « être formé par aucune puissance créée, et qu'il l'a été immédiatement par Dieu. » Et il appuie sa démonstration sur ce principe : que l'agent doit être semblable à l'être produit : *Oportet agens esse simile facto*. « Dieu seul, ajoute-t-il, « quoique absolument immatériel, peut par sa puissance produire la matière, parce que seul il peut la créer. Lui seul, « par conséquent aussi, peut produire une forme unie à la « matière sans le secours d'une forme matérielle préexistante. C'est pour cela que les Anges ne peuvent transformer un corps ou le faire passer à une autre forme, sans le « secours de certains germes. Donc enfin, *puisque'il n'existe pas de corps humain qui pût en produire un autre semblable et de même espèce par voie de génération*, il faut né-

cette circonstance. Quant à la question générale des rapports du récit mosaïque avec la science, je ne puis approuver la manière dont elle est traitée par mon contradicteur. Cuvier, Ampère, Linné, Marcel de Serres, Balbi, de Forussac, notre grand Dumas, etc., etc., en avaient une tout autre idée. Je le démontrerai à M. de St-Alban quand il le voudra. Toutes leurs manières de voir à ce sujet se résument dans cette conclusion d'Ampère : « ou Moïse avait dans les sciences une instruction aussi profonde que celle de notre siècle, ou il était inspiré. (Théorie de la terre, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} juillet 1833).

« cessairement que le corps du premier homme ait été formé
« par l'action immédiate de Dieu. »

Aux Anges, substituez les agents physico-chimiques ou autres, et le raisonnement du saint Docteur s'appliquera triomphalement à l'évolution moderne, et même *a fortiori*. Comment des formes si indécises, si même on peut leur donner ce nom, pourraient-elles donner naissance à un corps d'une structure si précise, si admirable tel qu'est le corps humain ? *Oportet agens esse simile facto*. Le semblable engendre son semblable.— 1^{re} Partie, question 91, article 2 (Somme théol.)

Voici un second témoignage qui nous présente la même question sous un nouvel aspect, pour aboutir à la même conclusion.

Il s'agit cette fois de la création de la femme. S. Thomas répond à l'objection qu'il s'est posée lui-même, suivant son procédé habituel : « l'homme ayant été fait du limon de la terre, la femme doit en avoir été faite aussi, les choses de même espèce étant faites d'une même matière. »

Réponse : la matière est ce dont une chose est faite. Mais la nature créée a un *principe déterminé*, elle a de plus un but *déterminé* ; « elle a donc une marche qui ne l'est pas moins. » D'où il suit que, d'une matière déterminée, elle produit une « chose de telle espèce déterminée. » En trois lignes, n'est-ce pas la réfutation de la transformation darwinienne des espèces ? « Mais la puissance divine qui est, infinie peut d'une matière quelconque faire des choses de même espèce. Ainsi du limon de la terre elle a pu faire l'homme, et de l'homme la femme. » (Quest. 92, art. 2).

Les progrès de la science, quelque surprenants qu'ils soient, auront, je crois, fort à faire pour infirmer les raisonnements de cet immortel génie... de l'école dogmatique.

Abbé J. ALBRAN.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME DIX-SEPTIÈME

12^{me} Livraison, Décembre 1894

Pages

A nos Lecteurs.....	LA REVUE.....	
Livres d'ordres du régiment des grenadiers de France 1757	C ^{te} DE BALINCOURT.	407
Le Jardin d'Épicure ou le scepticisme de M. Anatole France...	J. ROCAFORT	423
Le Collège de Nîmes, ses origines et son organisation.....	E. MARTINENCHE..	438
Vieux Saxe (Henri Mazel)	F. DAUDET	449
Poésie	E. DROUOT.....	457
Mon ami Antonin (Nouvelle).....	PAUL DE LA NIBLE.	473
Inauguration du buste de M. Planchon.....	E. RIGAL	478
Chronique.....	P. CLAUZEL	487

1^{re} Livraison, Janvier 1895

Études sur la Narbonnaise antique (Arles Gallo-Romain)	GEORGES MAURIN..	5
Notice sur la Vie et les Œuvres de J.-B. Lavastre	A. LAHAYE.....	14
Gyp et la haute vie parisienne....	J. ROCAFORT.....	27
Bretagne et Jersey (Notes de voyage).....	F. BRUNETON.....	46
Sonnets	PHŒBUS JOUVE....	60
Désinfection et Chauffage (Actualités scientifiques).....	G. LAVERGNE	63
Chronique.....	P. CLAUZEL	75

2^{me} Livraison, Février 1895

Pages

Batisto Bonnet (Vie d'enfant)....	P. CLAUZEL	81
Les Passeurs de Valabrière	BONDURAND	91
Arles gallo-romain (Études sur la Narbonnaise antique)	G. MAURIN	95
Le Lauréat Meijalou (Nouvelle)..	M. DE FLEURY....	111
Solidarité et Charité chrétienne..	J. ROCAFORT.....	121
Notes londoniennes.....	H. MAZEL.....	133
Sur le récit biblique de la création du monde.....	Abbé ALBRAN.....	145

3^{me} Livraison, Mars 1895

La Confrérie nimoise des Pèlerins de Saint-Jacques.....	E. BONDURAND....	161
Batisto Bonnet (Vie d'enfant (2 ^{me} partie)	P. CLAUZEL.....	172
La Leçon de diction (comédie)..	ZÈDE.....	193
Notes londoniennes (2 ^{me} partie)..	H. MAZEL.....	202
Yoghismes	P. MASSON.....	222
Le Mouvement Brownien (actua- lités scientifiques).....	G. LAVERGNE	228

4^{me} Livraison, Avril 1895

Fieul d'Évangilo	A. BIGOT	241
M. Alphonse Daudet, peintre de la jalousie.....	J. ROCAFORT	244
Capucin et Gouverneur de Lan- guedoc.....	P. APOLLINAIRE....	267
La mort de la trompette (nouvelle).	G. GÉRIN.....	287
Les Caisses Raiffeisen	P. COMBIÉ.....	292
Jean-Baptiste de Rossi.....	Abbé F. DURAND..	302
La Théorie de l'Évolution et la Bible (réponse à M. l'abbé Al- bran).....	M. DE ST-ALBAN..	314

5^{me} Livraison, Mai 1895

	Pages
L'Afrique romaine, par M. Gaston Boissier.....	J. ROCAFORT 321
Un Conflit en Rouergue au XVIII ^e siècle.....	E. MAZEL..... 338
Une Sentence arbitrale en langue d'oc.....	E. BONDURAND..... 350
La mort de l'enfant.....	NEERA 356
Taine, le Catholicisme et le Clergé.	Abbé L. BASCOUL. 360
Le Mouvement féministe.....	E. DES GUERROIS.. 368
Sonnets.....	 385
L'Argon (Actualités scientifiques).	G. LAVERGNE..... 389

6^{me} Livraison, Juin 1895

Inauguration du Muséum d'Histoire naturelle de Nîmes.....	J. GAL..... 401
L'Amérique en Provence.....	L. VERNHETTE 406
L'Installation d'un abbé commendataire de Franquevaux, en 1703.	F. ROUVIÈRE..... 424
Un Conflit en Rouergue au XVIII ^e siècle (suite et fin).....	E. MAZEL..... 429
Une Visite au P. Lacordaire.....	A. DUCROS 445
Capucin et Gouverneur de Languedoc (suite).....	P. APOLLINAIRE... 453
Poésies.....	A. CHANSROUX..... 472
Taine, le Catholicisme et le Clergé (suite et fin).....	Abbé L. BASCOUL. 474

L'administrateur-gérant : GERVAIS-BEDOT.

NÎMES. — IMPRIMERIE GERVAIS-BEDOT



UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 01234 5685

